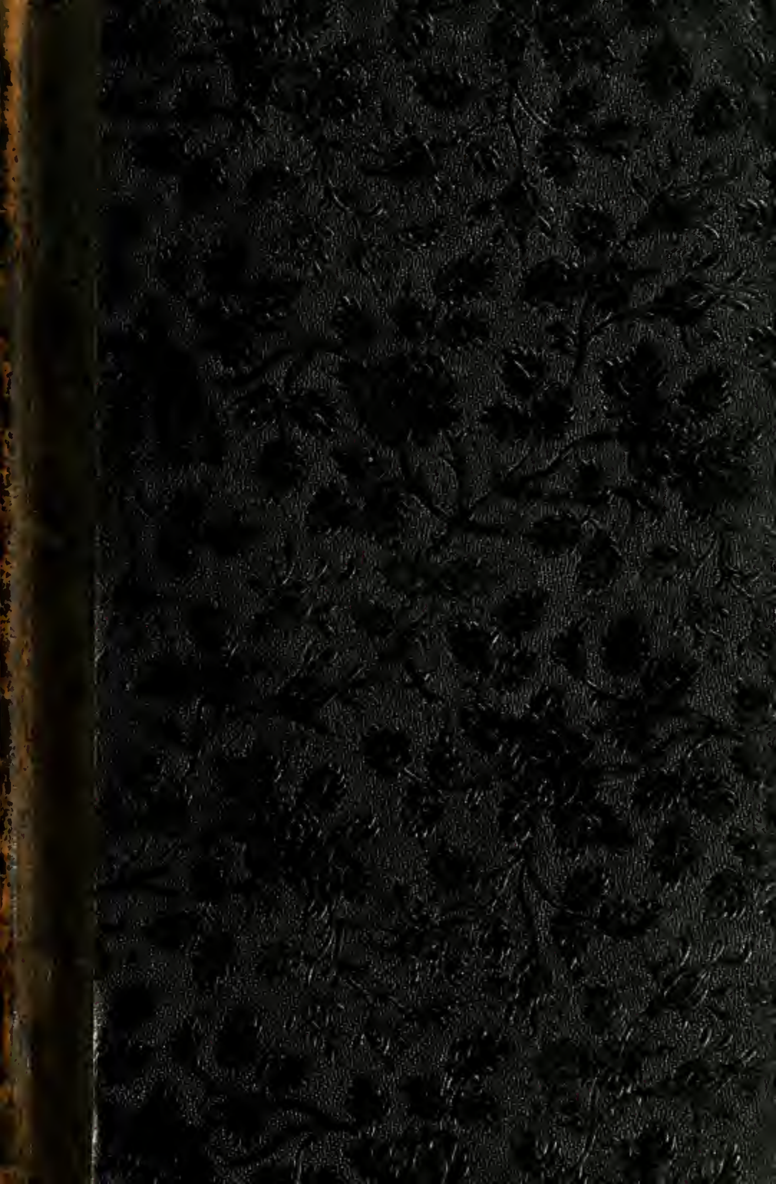


# REVUE

# DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

# REVUE
# DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

TOME PREMIER.

JANVIER.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1841

# SOUVENIRS DE VOYAGES.

## VII (1).

J'étais depuis trois jours à Marseille, quand un matin, en me réveillant, je vis entrer Méry chez moi.

— Mon cher, me dit-il, félicitez-nous. nous avons un lac.

— Comment, lui demandai-je en me frottant les yeux, vous avez un lac?

— La Provence avait des montagnes, la Provence avait des fleuves, la Provence avait des ports de mer, des arcs de triomphe anciens et modernes, la *bouillabesse*, les *elovis* et l'*aïoli;* mais, que voulez-vous, elle n'avait pas de lac. Dieu a voulu que la Provence fût complète, il lui a envoyé un lac.

— Et comment cela?

— Il lui est tombé du ciel.

— Y a-t-il longtemps?

— Avec les dernières pluies; j'en ai appris la nouvelle ce matin.

— Mais nouvelle officielle?

— Tout ce qu'il y a de plus officiel.

— Et où est-il, ce lac?

— A Cuges; vous le verrez en allant à Toulon; c'est sur votre route.

— Et les Cugeois, sont-ils contents?

(1) Voyez tome XII, page 55.

— Je crois bien qu'ils sont contents, pardieu! ils seraient bien difficiles.

— Alors Cuges désirait un lac?

— Cuges? Cuges aurait fait des bassesses pour avoir une citerne; Cuges était comme Rougiez; c'est de Cuges et de Rougiez que nous viennent tous les chiens enragés. Vous connaissez Rougiez?

— Non, ma foi.

— Ah! vous ne connaissez pas Rougiez? Rougiez, mon cher, c'est un village qui, depuis la création, cherche de l'eau; au déluge, il s'est désaltéré; depuis ce jour-là, bonsoir. En soixante ans, il a changé trois fois de place; il cherche une source: jamais Rougiez n'élit un maire, sans lui faire jurer qu'il en trouvera une; j'en ai connu trois qui sont morts à la peine, et deux qui ont donné leur démission.

— Mais pourquoi Rougiez ne fait-il pas creuser un puits artésien?

— Rougiez est sur un granit de première formation; Rougiez frappe le rocher pour avoir de l'eau, il en sort du feu. Ah! vous croyez que cela se fait ainsi? Je voudrais vous y voir, vous qui parlez. En 1810, oui, c'était en 1810, Rougiez prit l'énergique résolution de se donner une fontaine; un nouveau maire venait d'être nommé, son serment était tout frais, il voulait absolument le tenir; il assembla les notables, les notables firent venir un architecte: — Monsieur l'architecte, dirent les notables, nous voulons une fontaine.

— Une fontaine? dit l'architecte, rien de plus facile.

— Vraiment? dit le maire.

— Vous allez avoir cela dans une demi-heure.

L'architecte prit un compas, une règle, un crayon et du papier; puis il demanda de l'eau pour délayer de l'encre de Chine dans un petit godet de porcelaine.

— De l'eau? dit le maire.

— Eh bien! oui, de l'eau.

— Nous n'avons pas d'eau, répondit le maire; si nous avions de l'eau, nous ne vous demanderions pas une fontaine.

— C'est juste, dit l'architecte.

Il cracha dans son godet, et délaya l'encre de la Chine dans un peu de salive; puis il se mit à tracer sur le papier une fon-

taine superbe, surmontée d'une urne percée de quatre trous à mascarons, avec quatre gerbes d'une eau magnifique.

— Ah! ah! dirent le maire et les notables en tirant la langue, ah! voilà bien ce qu'il nous faudrait.

— Vous l'aurez, dit l'architecte.

— Combien cela nous coûtera-t-il?

L'architecte prit son crayon, mit une foule de chiffres les uns sous les autres, puis il les additionna.

— Cela vous coûtera 25,000 francs, dit l'architecte.

— Et nous aurons une fontaine comme celle-là?

— Plus belle.

— Avec quatre gerbes d'eau semblables?

— Plus grosses.

— Vous en répondez?

— Tiens, pardieu!

Vous savez, mon cher, les architectes répondent toujours de tout.

— Eh bien! dirent les notables, commencez la besogne.

En attendant, on afficha le plan de l'architecte à la mairie; tout le village alla le voir, et n'en revint que plus altéré.

On se mit à tailler les pierres du bassin, et dix ans après, c'est-à-dire le 1er mai 1820, Rougiez eut la satisfaction de voir ce travail terminé : il avait coûté 15,000 francs. La confection de l'urne hydraulique fut poussée plus vivement; cinq petites années suffirent pour la sculpter et la mettre en place; on était alors en 1825, on promit à l'architecte une gratification de mille écus, s'il parvenait, la même année, à mettre la fontaine en transpiration. L'eau en vint à la bouche de l'architecte, et il commença à faire creuser, car il avait la même idée que vous, un puits artésien. A cinq pieds sous le sol, il trouva le granit. Comme un architecte ne peut pas avoir tort, il dit qu'un forçat évadé avait jeté son boulet dans le conduit, et qu'il allait aviser à trouver un autre moyen.

En attendant, pour faire prendre patience aux notables, l'architecte planta autour du bassin une belle promenade de platanes, arbres friands d'humidité, et qui la boivent avec délices par les racines. Les platanes se laissèrent planter, mais ils promirent bien de ne pas donner une feuille tant qu'on ne leur donnerait pas d'eau; le maire, sa femme et ses trois filles al-

lèrent tous les jours, pour les encourager, se promener à l'ombre de leurs jeunes troncs.

Cependant Rougiez, après avoir fait ses quatre repas, était obligé d'aller boire à une source abondante qui coule à trois lieues au midi; c'est dur, quand on a payé 25,000 francs pour avoir de l'eau.

L'architecte redemanda cinq autres mille francs, mais la bourse de la commune était à sec comme le bassin.

La révolution de juillet arriva, les habitants de Rougiez reprirent espoir : rien ne vint. Alors le maire, qui était un homme lettré, se rappela le procédé des Romains, qui allaient chercher l'eau où elle était, et qui l'amenaient où ils voulaient qu'elle fût, témoin le pont du Gard. Il s'agissait donc tout bonnement de trouver une source un peu moins éloignée que celle où Rougiez allait se désaltérer; on se mit en quête. Au bout d'un an de recherches, on trouva une source qui n'était qu'à une lieue et demie de Rougiez; c'était déjà moitié chemin d'épargné. Alors on délibéra pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux aller chercher le village, sa fontaine et ses platanes, et les amener à la source, que de conduire la source au village. Mais le maire avait une belle vue de ses fenêtres, et il craignait de la perdre; il tint en conséquence à ce que ce fût la source qui vînt le trouver.

On en revint à l'architecte, avec lequel on était en froid. Il demanda 20,000 francs pour creuser un canal.

Rougiez n'avait pas le premier 1,000 des 20,000 francs. Réduit à cette extrémité, Rougiez se souvint qu'il existait une chambre. Le maire, qui avait fait un voyage à Paris, assura même que, chaque fois qu'un orateur montait à la tribune, on lui apportait un verre d'eau claire. Il pensa que des gens qui vivaient dans une telle abondance ne laisseraient pas leurs compatriotes mourir de la pépie. Les notables adressèrent une pétition à la chambre. Malheureusement la pétition tomba au milieu des émeutes du mois de juin; il fallut bien attendre que la tranquillité fût rétablie.

Cependant le mal avait un peu diminué. Comme nous l'avons dit, l'eau s'était rapprochée d'une lieue et demie : c'était bien quelque chose; aussi Rougiez aurait-il pris sa soif en patience, sans les épigrammes de Nans.

— Mais, interrompit Méry, usant du même artifice que l'Arioste, cela nous éloigne beaucoup de Cuges.

— Mon cher, lui répondis-je, je voyage pour m'instruire, les excursions sont donc de mon domaine. Nous reviendrons à Cuges par Nans. Qu'est-ce que Nans?

— Nans, mon ami? c'est un village qui est fier de ses eaux et de ses arbres. A Nans, les fontaines coulent de source, et les platanes poussent tout seuls. Nans s'abreuve aux cascades de Giniès, qui coulent sous des trembles, des sycomores et des chênes blancs et verts : Nans fraternise avec cette longue chaîne de montagnes qui porte comme un aqueduc naturel les eaux de Saint-Cassien aux vallées thessaliennes de Géménos. Dieu a versé l'eau et l'ombre sur Nans, en secouant la poussière sur Rougiez. Respectons les secrets de la Providence.

Or, chaque fois qu'un charretier de Nans passait avec son mulet devant le bassin de Rougiez, il défaisait le licou et la bride de son animal, et le conduisait à la vasque de pierre, l'invitant à boire l'eau absente et attendue depuis 1810. Le mulet allongeait la tête, ouvrait la narine, humait la chaleur de la pierre (il fait un soleil d'Afrique à Rougiez), et jetait à son maître un oblique regard, comme pour lui reprocher sa mystification. Or, ce regard, qui faisait rire à gorge déployée le Nansais, faisait grincer des dents aux Rougiessains : on résolut donc de trouver de l'argent à tout prix, dût-on vendre les vignes de Rougiez pour boire de l'eau; d'ailleurs les Rougiessains avaient remarqué que rien n'altère comme le vin.

Le maire de Rougiez, qui a cent écus de rente, donna l'exemple du dévouement. Ses trois gendres l'imitèrent. Il avait marié ses trois filles dans l'intervalle. Quant à sa pauvre femme, elle était morte sans avoir eu la consolation de voir couler la fontaine. Tous les administrés, entraînés par un élan national, contribuèrent au prorata de leurs moyens; on atteignit un chiffre assez élevé pour oser dire à l'architecte : Commencez le canal.

Enfin, mon cher, continua Méry, après vingt-six ans d'espérances conçues et détruites, les travaux ont été terminés la semaine dernière. L'architecte répondit du résultat; l'inauguration de la fontaine fut fixée au dimanche suivant, et le maire de Rougiez invita par des affiches et des circulaires les popula-

tions des communes voisines à assister à la grande fête de l'eau sur la place de Rougiez.

Le programme était court; ce qui ne l'aurait rendu que meilleur s'il eût été tenu. Le voici :

« Article unique. — M. le maire ouvrira le bal sur la place de la Fontaine, et aux premiers sons du tambourin la fontaine coulera. »

Vous comprenez, mon cher, ce qu'une pareille annonce attira de curieux. Il y eut d'énormes paris de faits ; les uns parièrent que la fontaine coulerait, les autres parièrent que la fontaine ne coulerait pas.

On vint à la fête de tous les villages circonvoisins, de Trez, qui s'enorgueillit de ses redoutes romaines; du Plan-Daups, illustré par l'abbé Garnier ; de Pepin, fier de ses mines de houilles ; de Saint-Maximin. qui conserve la tête de sainte Madeleine, grâce à laquelle le village obtient de la pluie à volonté; de Tourvès, qui a vu les amours de Valbelle et de M^lle Clairon ; de Besse, qui donna naissance au fameux Gaspard, le plus galant des voleurs (1), et même du vallon de Ligmore qui s'étend aux limites de l'antique Gargarias. Vous-même, mon cher, si vous étiez venu deux jours plus tôt, vous auriez pu y aller. Nans arriva enfin avec tous ses mulets sans licous et sans brides, déclarant qu'elle ne croirait à l'eau que quand ses mulets auraient bu.

C'était à cinq heures que devait s'ouvrir le bal : on avait attendu que la grande chaleur fût passée, de peur que les danseurs ne desséchassent la fontaine. Cinq heures sonnèrent.

Il y eut un moment de silence solennel.

Le maire alla inviter sa danseuse et vint se mettre en place avec elle, le visage tourné vers la fontaine. Les personnes indiquées pour compléter le quadrille suivirent son exemple. Les

(1) Gaspard de Besse, voyant un de ses hommes qui voulait couper le doigt d'une femme parce qu'il n'en pouvait pas tirer une bague précieuse, mit un genou en terre devant elle, et tira la bague avec ses dents.

mulets de Nans s'approchèrent du bassin. Les violons donnèrent le *la*, les flageolets préludèrent en notes claires et sonores comme le chant de l'alouette.

Le signal est donné, la ritournelle commence. M. le maire est à la gauche de sa danseuse, le pied droit en avant ; tous les yeux sont fixés sur le respectable magistrat, qui, comprenant l'importance de sa situation, redouble de dignité. L'architecte, la baguette à la main, se tient prêt comme Moïse à frapper le rocher.

— En avant deux ! crie l'orchestre : En avant deux pour la *trénis*.

Le maire et sa danseuse s'élancent vers la fontaine pour saluer l'eau naissante. Toutes les bouches s'entr'ouvrent pour aspirer ces premières gouttes attendues depuis 1810. Les mulets hennissent d'espérance. L'architecte lève sa baguette, Nans est abattu, Rougiez triomphe. Tout à coup les violons s'arrêtent, les flageolets font un canard, les baguettes des tambourins restent suspendues. L'architecte a frappé la fontaine de sa verge, mais la fontaine n'a pas coulé. Le maire pâlit, jette sur l'architecte un regard foudroyant. L'architecte frappe la fontaine d'un second coup, l'eau ne paraît pas.

Nans rit, Trez s'indigne, Pepin bondit, Besse jure, Saint-Maximin s'irrite. Tous les villages invités à la fête menacent Rougiez d'une sédition. Le maire tire son écharpe de sa poche, la roule autour de son abdomen, et déclare que force restera à la loi.

— Croyez ça et buvez de l'eau, répond Nans.

— Monsieur l'architecte, cria le maire, monsieur l'architecte, vous m'avez répondu de la fontaine ; d'où vient que la fontaine ne coule pas ?

L'architecte prit son crayon, tira des lignes, superposa des chiffres, et, après un quart d'heure de calcul, déclara que, les deux carrés construits sur les petites lignes de l'hypoténuse étant égaux au troisième, la fontaine était obligée de couler.

— Et pourtant, dit Nans en huant Rougiez, elle ne coule pas. — C'était la même chose que le *peró gira* de Galilée, excepté que cette fois la science avait tort.

Saint-Zacharie s'interposa et prêcha la modération. C'était bien facile à Saint-Zacharie. Saint-Zacharie donne naissance à

cette belle rivière de l'Huveaume, qui roule tant de poussière dans son lit.

En même temps, une vieille femme s'avança avec les centuries de Nostradamus, réclama le silence, et lut la centurie suivante :

Soubs bois bénict de saincte pénitence,
Avec pépie et gehenne au gesier,
Rougiez bevra bonne eau en l'an quarante
En grand soulas et liesse en février.

— Cette prophétie est claire comme de l'eau de roche, dit le maire.

— Et elle sera accomplie, dit l'architecte; c'est moi qui me suis trompé.

— Ah! s'écria Rougiez triomphant, ce n'est point la faute de la fontaine.

— C'est la mienne, dit l'architecte. Le canal devait être creusé en ligne convexe, il a été creusé en ligne concave. C'est une affaire de quatre ou cinq ans encore, et d'une dizaine de mille francs au plus, et la fontaine coulera.

C'était juste ce que prédisait Nostradamus.

Rougiez, séance tenante et dans le premier moment de l'enthousiasme, s'imposa une nouvelle contribution ; puis les villages, violons en tête et mulets en queue, se rendirent aux fontaines de Saint-Geniez, où le bal recommença et où les danseurs se livrèrent à une orgie hydraulique digne de l'âge d'or.

En attendant, Rougiez, tranquillisé par la prophétie de Nostradamus, compte sur l'an 40. Vous comprenez, mon cher, combien Rougiez doit être furieux du bonheur qui arrive à Cuges.

— Peste ! je crois bien. Mais est-ce bien vrai que Cuges a un lac ?

— Parbleu !

— Mais un vrai lac ?

— Un lac ! Pas si grand que le lac Ontario, ni que le lac Leman, pardieu ! mais un lac comme le lac d'Enghien.

— Comment cela s'est-il fait ?

— Voilà. Cuges est situé dans un entonnoir. Il est tombé beaucoup de neige cet hiver et beaucoup d'eau cet été. La neige et l'eau réunies ont fait un lac. Ce lac, à ce qu'il paraît, s'est mis en communication avec des sources qui ont promis de l'alimenter. Des canards sauvages qui passaient l'ont pris au sérieux, et se sont abattus dessus. Du moment où il y a eu des canards sur le lac, on a construit des bateaux pour leur donner la chasse; de sorte qu'on chasse déjà sur le lac de Cuges, mon cher. On n'y pêche pas encore, c'est vrai; mais la pêche est déjà louée pour l'année prochaine. Quand vous y passerez, faites-y attention : soir et matin, il y a une vapeur. C'est un vrai lac.

— Vous entendez? dis-je à Jadin qui entrait, il me faut un dessin de Cuges et de son lac.

— On vous le fera, dit Jadin; mais le déjeuner?

— C'est vrai, dis-je à Méry; et le déjeuner?

— C'est juste, reprit Méry; ce diable de lac de Cuges m'avait fait perdre la tête. Le déjeuner vous attend au *Château d'If?*

— Et comment allons-nous au *Château d'If?*

— Je ne vous l'ai pas dit?

— Mais non.

— Diable de lac de Cuges! C'est que c'est un lac, mon cher, parole d'honneur, un vrai lac. Eh bien! mais vous allez au *Château d'If* dans un charmant bateau qu'un de nos amis vous prête, un bateau ponté, avec lequel on irait aux Indes.

— Et où est-il, le bateau?

— Il vous attend sur le port.

— Eh bien! allons.

— Non pas; allez.

— Comment! vous ne venez pas avec nous?

— Moi aller en mer! dit Méry; je n'irais pas sur le lac de Cuges.

— Méry, l'hospitalité exige que vous nous accompagniez.

— Je sais bien que je suis dans mon tort; mais que voulez-vous?

Il fallait céder. Nous nous rendîmes sur le port. A chaque personne que Méry rencontrait :

— Vous savez, disait-il, que Cuges a un lac.

— Pardieu ! répondaient les passants, un lac superbe : on ne peut pas en trouver le fond.

— Voyez-vous ? répétait Méry.

Sur le quai d'Orléans, nous trouvâmes un charmant bateau qui nous attendait.

— Voilà votre embarcation, nous dit Méry.

Nous descendîmes dans le bateau. Les bateliers appuyèrent leurs rames contre le quai, et nous quittâmes le bord.

— Bon voyage, nous cria Méry ; et il s'en alla en disant : Ce diable de Cuges qui a un lac !

## VIII.

Le premier monument qu'on aperçoit à sa droite, quand on va du quai d'Orléans à la mer, c'est la Consigne.

La Consigne est un monument de fraîche et moderne tournure, avec de nombreuses fenêtres garnies de triples grilles donnant sur le bassin du port. Au-dessous de ces fenêtres, on remarque plusieurs passants arrêtés qui échangent des paroles avec les habitants de cette charmante maison. On croirait être à Madrid, et on prendrait volontiers tous ces gens pour des amants qui se cachent d'un tuteur. Point ; ce sont des cousins, des frères, des sœurs, qui ont peur de la peste. La Consigne, c'est le parloir de la quarantaine.

Un peu plus loin, en face du fort Saint-Nicolas, bâti par Louis XIV, est la tour Saint-Jean, bâtie par le roi Réné. C'est par la fenêtre carrée située au second étage qu'essaya de se sauver, en 93, ce pauvre duc de Montpensier, qui a laissé de si charmants mémoires sur sa captivité avec le prince de Conti. On sait que, la corde, grâce à laquelle il espérait gagner la terre, étant trop courte, le pauvre prisonnier se laissa tomber au hasard et se brisa la cuisse en tombant. Au point du jour, des pêcheurs le trouvèrent évanoui et le portèrent chez un perruquier, où il obtint de rester jusqu'à son entière guérison. Le perruquier avait une fille, une de ces jolies grisettes de Marseille qui ont des bas jaunes et un pied d'Andalouse. Je ne serai pas plus indiscret que le prince, mais cela me coûte : il y avait

une jolie histoire à raconter sur cette jeune fille et le pauvre blessé.

Nous laissâmes un peu à notre droite le rocher de l'Esteou. Nous étions juste sur la Marseille de César, que la mer a recouverte. Quand il fait beau temps, dit-on, quand la mer est calme, on voit encore des ruines au fond de l'eau. Nous avions, vent debout, un diable de mistral qui ne voulait pas nous laisser sortir du port, mais qui promettait de nous bien secouer une fois que nous en serions sortis.

En face de la sortie du port, l'horizon semble fermé par les îles de Ratoneau et de Promègue. Ces deux îles, réunies par une jetée, forment le port de Frioul, *fretum Julii*, détroit de César. Pardon, l'étymologie n'est pas de moi. Cette jetée est un ouvrage moderne. Quant au Frioul, c'est le port du typhus, du choléra, de la peste et de la fièvre jaune, la douane des fléaux, le lazaret, enfin. Aussi y a-t-il toujours dans le port de Frioul bon nombre de vaisseaux qui ont un air ennuyé des plus pénibles à voir.

Malheureusement, ou heureusement plutôt, Marseille n'a point encore oublié la fameuse peste de 1720, que lui avait apportée le capitaine Chataud.

La troisième île des environs de Marseille, la plus célèbre des trois, est l'île d'If. Cependant l'île d'If n'est qu'un écueil; mais sur cet écueil est une forteresse, et dans cette forteresse est le cachot de Mirabeau. Il en résulte que l'île d'If est devenue une espèce de pèlerinage politique, comme la Sainte-Beaume est devenue un pèlerinage religieux.

Le château d'If était la prison où l'on enfermait autrefois les fils de famille dont on voulait punir l'inconduite. C'était une chose convenue, le fils pouvait y demander la chambre du père. Mirabeau y fut envoyé à ce titre. Il avait un père fou et surtout ridicule; il l'exaspéra par les déréglements inouïs d'une jeunesse où débordait la sève des passions. Tous ses pas jusqu'alors avaient été marqués par des scandales qui avaient soulevé l'opinion publique. Mirabeau, resté libre, était perdu de réputation; Mirabeau, prisonnier, fut sauvé par la pitié qui s'attacha à lui. Puis cette réclusion cruelle était peut-être une des voies dont se servait la Providence pour forcer le jeune homme à étudier sur lui-même la tyrannie dans tous ses dé-

tails. Lorsque la révolution s'approcha, Mirabeau put mettre ainsi au service de cette grande catastrophe sociale ses passions arrêtées dans leur course, et ses colères amassées durant une longue détention.

La société ancienne l'avait condamné à mort, il lui renvoya sa condamnation, et, le 21 janvier 1793, l'arrêt fut exécuté.

La chambre qu'habita Mirabeau, la première est souvent la seule qu'on demande à voir, tant le colosse républicain a empli cette vieille forteresse de son nom, est la dernière à droite dans la cour à l'angle sud-ouest du château. C'est un cachot qui ne se distingue des autres que parce qu'il est plus sombre peut-être; une espèce d'alcôve taillée dans le roc indique la place où était le lit du captif; deux crampons qui soutenaient une planche aujourd'hui absente, la place où il mettait ses livres; enfin quelques restes de peintures à bandes longitudinales bleues et jaunes, font foi des améliorations que la philanthropie de l'ami des hommes avait permis au prisonnier d'introduire dans sa prison.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui prétendent que Mirabeau, captif, pressentait son avenir. Il aurait fallu pour cela qu'il devinât la révolution. Est-ce que le matelot, quand le ciel est pur, quand la mer est belle, devine la tempête qui le jettera sur quelque île sauvage dont sa supériorité le fera le roi?

En sortant de la chambre de Mirabeau, l'invalide qui sert de cicérone au voyageur, lui fait voir quelques vieilles planches qui pourrissent sous un hangar : c'est le cercueil qui ramena le corps de Kléber en France.

Attendu, dit le proverbe, qu'il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter; après trois autres jours de fêtes et de plaisirs, force nous fut de quitter cette bonne et spirituelle compagnie marseillaise dans laquelle une semaine s'était envolée avec la rapidité d'une heure.

En me conduisant à la voiture, Méry recommanda à Jadin de ne point oublier de lui faire, en passant, un dessin du lac de Cuges.

## IX.

La route que l'on prend pour sortir de Marseille est aussi brûlée et aussi poudreuse que celle que l'on suit pour y arriver. Rien de plus uniforme et de plus triste que ces oliviers entremêlés de vignes, dans les interstices desquelles, comme dit le président Des Brosses, on élève par curiosité des plants de froment.

Au bout d'une heure ou deux, nous nous engageâmes dans des montagnes pelées et nues auxquelles le soleil et les pluies n'ont laissé que leur ossature de granit. Nous suivîmes le fond d'une vallée aussi sèche que le reste du chemin. Enfin, vers la nuit, au détour d'une roche gigantesque, qui force la route à décrire une courbe, nous nous trouvâmes en face d'une grande nappe d'eau. C'était le lac de Cuges.

Comme le voiturier était à nos ordres, nous fîmes halte. Jadin, ainsi qu'il l'avait promis, dessina une vue pour Méry. Le lac était au premier plan, Cuges et son église au second, le troisième était formé par les montagnes. Pendant ce temps, je pris mon fusil, et je suivis les bords pour voir si je ne rencontrerais pas quelque canard. Malheureusement, les roseaux n'avaient point encore eu le temps de pousser, et les canards se tenaient au large.

Je revins près de Jadin, qui avait fini son croquis, et nous nous apprêtâmes à passer le lac.

Ce n'était pas une petite affaire. Les Cugeois n'avaient point encore eu le temps de bâtir un pont ; puis, avant de le bâtir, ils voulaient sans doute être bien sûrs que leur lac leur resterait. En attendant, l'eau avait recouvert la grande route; on voyait bien le chemin entrer d'un côté et sortir de l'autre ; mais, sur l'espace d'un quart de lieue, on n'avait d'autre guide pour le suivre que quelques jalons plantés à droite et à gauche; or, comme ce chemin formait chaussée, pour peu que nous nous écartassions d'un côté ou de l'autre, nous tombions dans des profondeurs que nous pouvions mesurer par des cimes d'arbres qui apparaissaient comme des broussailles à fleur d'eau. Je

commençai à trouver que la Providence avait été bien prodigue envers Cuges, de lui donner un pareil lac, quand le village se serait fort bien contenté d'une fontaine.

Cependant, comme il n'y avait ni pont, ni bac, force nous fut de prendre notre parti : nous montâmes sur l'impériale, afin d'être tout prêts à nous sauver à la nage. et notre berlingot entra bravement dans le lac, dont il atteignit sans accident l'autre bord.

Nous trouvâmes Cuges en révolution : le gouvernement avait eu avis de son lac et avait mis la main dessus. Les lacs sont de droit la propriété des gouvernements ; seulement un cas litigieux s'élevait pour celui-ci : c'était un lac de nouvelle date, et qui ne remontait pas comme les autres à la création du monde, ou tout au moins au déluge. C'est par le déluge, comme on sait, que les lacs font leurs preuves de noblesse ; le déluge est le 1399 des lacs. Celui de Cuges s'était étendu sans façon sur des propriétés qui appartenaient à des citoyens des villages environnants. Les citoyens propriétaires voulaient bien laisser le lac au gouvernement, mais ils voulaient être indemnisés des terres qu'ils perdaient par cette concession ; les eaux et forêts leur riaient au nez, ils montraient les dents aux eaux et forêts. Bref, il y avait déjà eu du papier timbré d'échangé, et les Cugeois, comme le pauvre savetier devenu riche, étaient quasi prêts à rendre leur lac si on voulait leur rendre leur tranquillité.

Nous nous arrêtâmes à Cuges, et nous repartîmes le lendemain à six heures du matin.

La seule chose curieuse que nous offrit la route jusqu'à Toulon, ce fut les gorges d'Ollioules. Les gorges d'Ollioules sont les Thermopyles de la Provence. Que l'on se figure des rochers à pic de deux à trois mille pieds de haut, du sommet desquels des villages perdus, où l'on monte on ne sait par où, se penchent curieusement pour vous regarder. Quelques-unes de ces montagnes ont de plus la prétention d'être des volcans éteints ; je ne m'y oppose pas.

A peine est-on sorti des gorges d'Ollioules que le contraste est grand ; au lieu de ces deux parois de granit si nues et si rapprochées qu'elles vous étouffent, on se trouve tout à coup dans une plaine délicieuse, encaissée à gauche par les montagnes qui s'arrondissent en demi-cercle, et à droite par la mer. Cette

plaine, c'est la serre chaude de la Provence; c'est là que poussent en pleine terre et à l'envi l'un de l'autre le palmier de Syrie, l'oranger de Mayorque, le néflier du Japon, le goyavier des Antilles, le yucca d'Amérique, le lentisque de Crète et l'accacia de Constantinople. C'est le pied-à-terre des plantes qui viennent de l'Orient et du Midi pour s'en aller mourir dans nos jardins botaniques du Nord. Heureuses celles qui s'y arrêtent, car elles peuvent se croire encore dans leur pays natal.

C'est à gauche, sur le revers du chemin qui conduit des gorges d'Ollioules à Toulon, qu'eut lieu, le 18 juin 1815, le jour même de la bataille de Waterloo, l'entrevue du maréchal Brune et de Murat. Murat était vêtu en mendiant; il avait une redingote grise, une résille espagnole, un grand feutre catalan et des *lunettes d'or*. Ce que demandait le mendiant royal, c'était de reprendre sa place comme simple soldat dans les armées de celui qu'il avait perdu deux fois, la première en se déclarant contre lui, la seconde en se déclarant pour lui. On sait quel fut le résultat de cette entrevue : Murat, repoussé de France, passa en Corse, et de la Corse s'embarqua pour la Calabre. On peut retrouver son cadavre dans l'église du Pizzo.

En entrant à Toulon, nous passâmes devant le fameux balcon du Puget, qui fit dire au chevalier Bernin, lorsqu'il arriva en France, que ce n'était pas la peine d'envoyer chercher des artistes en Italie quand on avait chez soi des gens capables de faire de pareilles choses.

Les trois têtes qui soutiennent ce balcon sont les charges des trois consuls de Toulon, dont Puget était mécontent; aussi la ville les garde-t-elle précieusement comme des portraits de famille.

J'avais des lettres pour M. Lauvergne, jeune médecin du plus grand mérite, qui avait accompagné le duc de Joinville dans son excursion de Corse, d'Italie et de Sicile, et frère de Lauvergne, le peintre de marine, qui a fait deux ou trois fois le tour du monde. Comme nous comptions nous arrêter à Toulon, il nous offrit, au lieu de notre sombre appartement en ville, une petite bastide pleine d'air et de soleil qu'il avait au fort Lamalgue. L'offre était faite avec tant de franchise que nous acceptâmes à l'instant. Le soir même, nous étions installés, de sorte que, le lendemain, en nous éveillant et en

ouvrant nos fenêtres, nous avions devant nous cette mer infinie qu'on a besoin de revoir de temps en temps, une fois qu'on l'a vue, et dont jamais on ne se lasse tant qu'on la voit.

Toulon a peu de souvenirs. A part le siége qu'en fit le duc de Savoie et la trahison qui la mit aux mains des Anglais et des Espagnols en 1793, son nom se trouve rarement cité dans l'histoire. Mais à cette dernière fois il s'y trouve inscrit d'une manière ineffaçable : c'est de Toulon que date réellement la carrière militaire de Bonaparte.

Comme curiosités, Toulon n'a que son bagne et son port. Malgré le peu de sympathie qui m'attirait vers le premier de ces établissements, je ne l'en visitai pas moins le second jour après mon arrivée. Malheureusement le bagne de Toulon n'avait pour le moment aucune notabilité. Il venait, il y avait deux ou trois mois, d'envoyer ce qu'il avait de mieux à Brest et à Rochefort.

Les trois premiers objets qui frappent la vue en entrant au bagne sont d'abord un Cupidon appuyé sur une ancre, puis un crucifix, puis deux pièces de canon chargées à mitraille.

Le premier forçat que nous rencontrâmes vint droit à moi et m'appela par mon nom, en me demandant si je n'achèterais pas quelque chose à sa petite boutique. Quelque désir que j'eusse de lui rendre sa politesse, je cherchais vainement à me rappeler la figure de cet homme. Il s'aperçut de mon embarras et se mit à rire.

— Monsieur cherche à me reconnaître? me dit-il.

— Oui, je l'avoue, mais sans aucun succès.

— J'ai pourtant eu l'honneur de voir monsieur bien souvent.

La chose devenait de plus en plus flatteuse; seulement je ne me rappelais pas avoir jamais fréquenté si bonne compagnie. Enfin il prit pitié de mon embarras.

— Je vois bien qu'il faut que je dise à monsieur où je l'ai vu, car monsieur ne se le rappellerait pas. J'ai vu monsieur chez M^lle^ Mars.

— Et que faisiez-vous chez M^lle^ Mars?

— Je servais, monsieur; j'étais valet de chambre. C'est moi qui ai volé ses diamants.

— Ah! ah! vous êtes Mulon alors.

Il me présenta une carte.

— **Mulon, artiste forçat, pour vous servir.**

— Mais dites-moi ; il me semble que vous êtes à merveille ici.

Oui, monsieur, grâce à Dieu, je ne suis pas mal : il est toujours bon de s'adresser aux personnes comme il faut. Quand on a su que c'était moi qui avais volé M^lle Mars, cela m'a valu une certaine distinction. Alors, monsieur, comme je me suis toujours bien conduit, on m'a dispensé des travaux durs. D'ailleurs, on a bien vu que je n'étais pas un voleur ordinaire ; j'ai été tenté ! voilà tout. Monsieur sait le proverbe : L'occasion fait le larron.

— Pour combien de temps en avez-vous encore ?

— Pour deux ans, monsieur.

— Et que comptez-vous faire en sortant d'ici ?

— Je compte me mettre dans le commerce, monsieur. J'ai fait ici un très-bon apprentissage, et comme je sortirai, Dieu merci, avec d'excellents certificats et une certaine somme provenant de mes économies, j'achèterai un petit fonds. En attendant, si monsieur veut voir ma petite boutique...

— Volontiers.

Mulon marcha devant moi et me conduisit à une espèce de petite baraque en pierre, pleine de toutes sortes d'ouvrages en coco, en corail, en ivoire et en ambre, qui faisaient réellement de cet étalage un assortiment assez curieux de l'industrie du bagne.

— Mais, lui dis-je, ce n'est pas vous qui pouvez confectionner tout cela vous-même.

— Oh ! non, monsieur, me répondit Mulon, je fais travailler. Comme ces malheureux savent que j'exploite en grand, ils m'apportent tout ce qu'ils font ; si ce n'est pas bien, je leur donne des avis, des conseils, je dirige leur goût, puis je revends aux étrangers.

— Et vous gagnez cent pour cent sur eux bien entendu.

— Que voulez-vous, monsieur, je suis à la mode, il faut bien que j'en profite. Monsieur sait bien que n'a pas la vogue qui veut. Oh ! si je pouvais rester ici dix ans de plus seulement, je ne serais pas inquiet de ma fortune ; je me retirerais avec de quoi vivre le reste de mes jours. Malheureusement, monsieur, je n'en ai eu que pour dix ans, et dans deux ans il faudra que je sorte. Oh ! si j'avais su !

J'achetai quelques babioles à ce forçat optimiste, et je con-

tinuai ma visite, tout stupéfait de voir qu'il y avait des gens qui pouvaient regretter le bagne.

Je trouvai Jadin en marché avec un autre industriel qui vendait des cordons d'Alger. C'était un Arabe qui nous raconta toute sa vie; il était là pour avoir tué deux juifs. Mais, depuis ce temps, nous dit-il, la grâce de Dieu l'avait touché, et il s'était fait chrétien.

— Parbleu, lui répondit Jadin, voilà un beau triomphe pour notre religion.

Nous avions commencé par les exceptions; nous en revînmes bientôt aux généralités.

Les forçats sont divisés en quatre classes : les indociles, les récidives, les intermédiaires et les éprouvés.

Les indociles, comme l'indique leur nom, sont ceux dont il n'y a rien à faire; ceux-là ont le bonnet vert, la casaque rouge et les deux manches brunes. Ensuite viennent les récidives, qui ont le bonnet vert, une manche rouge et une manche brune; puis les intermédiaires, qui ont le bonnet et la casaque rouge; et enfin les éprouvés, qui ont la casaque rouge et le bonnet violet.

Les individus des trois premières classes sont enchaînés deux à deux; ceux de la dernière n'ont que l'anneau autour de la jambe et pas de chaîne. De plus, on leur distribue une demi-livre de viande les dimanches et les jours de fête, tandis que les autres ne sont nourris que de soupe et de pain.

Des chantiers et du port nous passâmes dans les dortoirs. La couche des forçats est un immense lit de camp en bois, dont les extrémités sont en pierres. A l'extrémité inférieure qui forme rebord sont scellés des anneaux; chaque soir on cadenasse à ses anneaux la chaîne que les forçats traînent à la jambe. La maladie ne la fait pas tomber, et le condamné à perpétuité vit, dort et meurt avec ses fers.

A chaque issue du bagne deux pièces de canon chargées à mitraille sont braquées jour et nuit.

Comme j'avais des lettres de recommandation pour le commissaire de marine, il me fit, lorsqu'il eut appris que je demeurais à une demi-lieue de Toulon, la gracieuseté de m'offrir pour mon service praticulier, pendant tout le temps que je resterais à Toulon, un canot de l'État et douze éprouvés. Comme nous

comptions visiter les différents points du golfe qui attirent les curieux, soit par leur aspect pittoresque, soit par leurs souvenirs, nous acceptâmes avec reconnaissance. Le canot fut mis à notre disposition à l'instant même, et nous en profitâmes pour retourner à notre bastide.

En nous quittant, le garde-chiourme nous demanda nos ordres, comme aurait pu le faire un cocher de bonne maison. Nous lui dîmes de se trouver le lendemain, à neuf heures du matin, à notre porte. Rien n'était plus facile que d'obéir littéralement à cet ordre, notre bastide baignant ses pieds dans la mer.

Du reste, il serait difficile d'exiger de ces malheureux forçats un sentiment plus profond de leur abaissement qu'ils ne l'expriment eux-mêmes. Si vous êtes assis dans le canot, ils s'éloignent le plus possible de vous; si vous marchez, ils rangent longtemps à l'avance leurs jambes pour que vous ne les rencontriez pas; enfin, lorsque vous mettez pied à terre, et que le canot vacillant vous force de chercher un appui, c'est le coude qu'ils vous présentent, tant ils sentent que leur main n'est pas digne de toucher votre main. Les malheureux comprennent que leur contact est immonde, et par leur humilité ils désarment presque votre répugnance.

Le lendemain, à l'heure dite, le canot était sous nos fenêtres. Il n'y a pas de serviteurs plus exacts que les forçats; le bâton répond de leur ponctualité; et n'était la livrée, je désirerais fort n'avoir jamais d'autres domestiques. Pendant que nous achevions de nous habiller, nous leur fîmes descendre deux bouteilles de vin, qui leur furent distribuées par le garde-chiourme. Ce brave homme fit les parts avec une justesse de coup d'œil qui prouvait une pratique fort exercée du droit individuel. Il poussa même l'impartialité jusqu'à boire le dernier verre, qu'il ne pouvait diviser en douze portions, plutôt que de favoriser les uns aux dépens des autres.

Nous devions aller d'abord à Saint-Maudrier. Saint-Maudrier est un hôpital non-seulement bâti par les forçats, mais en quelque sorte créé entièrement par eux. En effet, ils ont tiré la pierre de la carrière, ils ont équarri les charpentes, ils ont taillé les briques, forgé la serrurerie, cuit les tuiles et laminé les plombs; il n'y a que la verrerie qui leur est arrivée toute faite.

Au-dessus de Saint-Maudrier s'élève la tour des signaux, qui sert en même temps de tombeau à l'amiral de La Souche-Tréville.

En quittant Saint-Maudrier, nous traversâmes toute la rade, et nous allâmes descendre au Petit-Gibraltar. C'est ce fort, comme on le sait, qui fut emporté par Bonaparte en personne, et dont la prise amena, presque immédiatement, la reddition de Toulon. Le vainqueur, en montant à l'assaut, y fut grièvement blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse.

En revenant du Petit-Gibraltar, nous traversâmes toute la flotte du contre-amiral Massieu de Clairval. Elle se composait de six magnifiques vaisseaux, *le Suffren, la Didon, le Nestor, le Duquesne, la Bellone* et *le Triton*. Nous accostâmes ce dernier, car j'avais une visite à y rendre à un ami déjà célèbre alors, mais donc la célébrité s'est accrue depuis, grâce à un des plus beaux faits d'armes dont s'honore notre marine. Cet ami était le vice-amiral Baudin; quant au fait d'armes, on a déjà nommé la prise de Saint-Jean d'Ulloa.

Le vice-amiral n'était alors que capitaine et commandait *le Triton*. C'était une de ces existences brisées par la restauration de 1815 et qui venaient de se reprendre à la révolution de 1830. Pendant ces quinze ans, le capitaine Baudin s'était réfugié dans la marine marchande, et dans cette partie de sa carrière, je pourrais, si je voulais, à défaut de belles, citer de bonnes actions.

Le capitaine Baudin nous fit les honneurs de son bâtiment avec cette grâce parfaite qui n'appartient qu'aux officiers de marine; puis, en s'invitant à déjeuner le lendemain dans notre petite bastide, il mit à néant toutes les mauvaises raisons que nous lui donnions pour ne pas rester à dîner avec lui à bord. Il en résulta que nous quittâmes *le Triton* à huit heures du soir.

Je voudrais bien savoir ce qui empêcha les forçats, qui étaient douze, de nous prendre quelques vingt-cinq louis que nous avions dans nos poches, de nous jeter à la mer, Jadin, moi et le garde-chiourme, et de s'en aller où bon leur aurait semblé avec le canot du gouvernement.

Lorsque nous fûmes rentrés à notre bastide, et tous deux couchés, nos portes bien fermées, dans la même chambre, je

fis part de ma réflexion à Jadin. Jadin m'avoua que tout le long de la route il n'avait pas pensé à autre chose.

Le lendemain, à l'heure convenue, nous vîmes arriver notre convive dans sa yole élégante, dont les douze rames fendaient l'eau d'un mouvement si rapide et si uniforme, qu'on les aurait crues mises en jeu par l'impassible volonté d'une machine. Le capitaine la laissa dans le petit débarcadère et monta chez nous. L'hospitalité était moins élégante que celle du *Triton ;* une petite guinguette des environs en avait fait tous les frais. Heureusement, une des qualités de l'air de la mer est de donner un éternel et insatiable appétit.

A deux heures, le capitaine nous quitta. Je le reconduisis jusqu'à sa yole. La yole se balançait seule et vide sur la mer; les matelots, qui avaient probablement compté que notre déjeuner dégénérerait en dîner, étaient allés faire leurs dévotions au cabaret du fort Lamalgue.

C'était, à ce qu'il paraît, une faute énorme contre les règles de la discipline, car, ayant voulu les appeler, le capitaine me pria de n'en rien faire, et me dit qu'il s'en irait sans eux, afin que les coupables comprissent bien la grandeur de leur péché. Comme le capitaine était seul, et que, comme on le sait, il a eu le bras droit emporté par un boulet de canon, j'offris alors de lui servir d'équipage, ce qu'il accepta à la condition qu'à mon retour je resterais à dîner avec lui. Ce n'était point une condition pareille qui pouvait empêcher mon enrôlement dans l'équipage du *Triton.* Je répondis donc que je suivrais le capitaine au bout du monde et aux conditions qui lui plairait de m'imposer; en conséquence de l'accord, nous rangeâmes les avirons au fond du canot, nous dressâmes le petit mât, nous déployâmes la voile, et nous partîmes.

Quoique nous fussions séparés de deux milles à peine du *Triton*, la navigation n'était pas sans un certain danger. Il y avait mistral, ce qui suffisait pour mettre la mer en gaieté; or, tout le monde sait ce que c'est que les gaietés de la mer.

Certes, si le capitaine avait eu son équipage ou seulement ses deux bras, notre traversée n'eût été qu'une plaisanterie; mais, n'ayant que son bras gauche et moi seul pour compagnon, sa position n'était pas commode. Le capitaine oubliait toujours mon

ignorance en marine, de sorte qu'il me commandait la manœuvre comme il aurait pu faire au contre-maître le plus exercé, ce à quoi je répondais en prenant bâbord pour tribord, et en amarrant quand il aurait fallu larguer. Il en résultait des quiproquos qui, avec des vagues de douze à quinze pieds de haut et avec un vent aussi capricieux que le mistral, ne laissaient pas d'être sans danger. Deux ou trois fois je crus l'embarcation sur le point de chavirer, et j'ôtai mon habit sous le prétexte d'être plus apte à la manœuvre, mais de fait pour être moins empêché s'il me fallait par hasard continuer ma route à la nage.

De temps en temps, au milieu de mes perplexités, je jetais les yeux sur *le Triton*, et j'apercevais tout l'équipage, qui, amassé sur le pont, nous regardait manœuvrer sans nous perdre un seul instant de vue. Je ne comprenais pas une pareille inaction jointe à une curiosité si soutenue. Il était évident que l'on savait qui nous étions. Alors, puisqu'on voyait notre position, comment n'envoyait-on pas à notre aide? Je comprenais bien tout ce qu'il y avait d'originalité à se noyer en compagnie du meilleur capitaine peut-être de toute la marine française, mais j'avoue que dans ce moment je n'envisageais point cet honneur sous son véritable point de vue.

Nous mîmes à peu près une heure et demie à gagner le bâtiment, car, comme nous avions le vent debout, ce n'est qu'à l'aide de manœuvres très-compliquées et très-savantes, qui firent l'admiration de l'équipage, que nous atteignîmes notre majestueux *Triton*, lequel, comme s'il était étranger à tous ces petits caprices du vent et de la mer, se balançait à peine sur ses ancres. Dès que nous fûmes à portée, cinq ou six matelots se précipitèrent dans la yole. Alors le capitaine, avec la gravité et le sang-froid qui ne l'avaient point quitté un seul instant, monta l'échelle le premier. On sait que c'est d'étiquette : le capitaine est roi à bord. Il expliqua en deux mots comment nous revenions seuls, et donna quelques ordres relatifs à la réception à faire aux matelots lorsqu'ils reviendraient à leur tour. Quant à moi, qui l'avais suivi le plus promptement possible, je reçus force compliments sur la façon distinguée dont j'avais accompli les manœuvres qui m'avaient été commandées. Je m'inclinai d'un air modeste en répondant que j'étais à si bonne école,

qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que j'eusse fait de pareils progrès.

Le dîner fut fort gai et fort spirituel. Notre expédition fit en partie les frais de la conversation. Je m'informai alors des raisons pour lesquelles le lieutenant, qui, grâce à sa lunette, ne nous avait pas perdus de vue, s'était abstenu d'envoyer un canot au devant de nous. Le lieutenant nous répondit que, sans un signe du capitaine qui indiquât que nous étions en détresse, il ne se serait jamais permis une telle inconvenance.

— Mais, lui demandai-je, si nous avions chaviré cependant?

— Oh! dans ce cas, c'était autre chose, me répondit-il; nous avions une embarcation toute prête.

— Qui serait arrivée quand nous aurions été noyés.

Le lieutenant me répondit par un geste de la bouche et des épaules qui signifiait : Que voulez-vous? c'est la règle.

J'avoue qu'à part moi, je trouvai cette règle fort sévère, surtout quand on l'applique de compte à demi à des gens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au corps royal de la marine.

En m'en allant, j'eus la satisfaction de voir les douze matelots de la yole qui prenaient le frais dans les haubans. Ils en avaient pour jusqu'au quart du matin à compter les étoiles et à flairer de quel côté venait le vent.

Nous ne pouvions pas être venus si près de la ville d'Hières sans visiter le paradis de la Provence; seulement nous hésitâmes un instant si nous irions par terre ou par mer. Notre irrésolution fut fixée par le commissaire de la marine, qui nous dit qu'il ne pouvait pas nous prêter ses forçats pour une si longue course, attendu qu'il ne leur était pas permis de découcher.

Nous envoyâmes donc tout bonnement retenir nos places à la voiture de Toulon à Hières, qui tous les jours passait, vers les cinq heures du soir, à quelques cents pas de notre bastide.

Rien de délicieux comme la route de Toulon à Hières. Ce ne sont point des plaines, des vallées, des montagnes que l'on franchit; c'est un immense jardin que l'on parcourt. Aux deux cotés de la route s'élèvent des haies de grenadiers, au-dessus desquelles on voit de temps en temps flotter comme un panache la cime de quelque palmier, ou surgir comme une lance la fleur de l'aloès; puis, au delà de cette mer de verdure, la mer azurée, toute peuplée le long de ses côtes de barques aux voiles latines,

tandis qu'à son horizon passe gravement le trois-mâts avec sa pyramide de voiles, ou file avec rapidité le bateau à vapeur, qui laisse derrière lui une longue traînée de fumée, lente à se perdre dans le ciel.

En arrivant à l'hôtel, nous n'y pûmes pas tenir, et notre premier mot fut pour demander à notre hôte s'il possédait un jardin, et si dans ce jardin il y avait des orangers. Sur sa réponse affirmative, nous nous y précipitâmes; mais, si la gourmandise est un péché mortel, nous ne tardâmes point à en être punis.

Dieu garde tout voyageur, ne possédant pas un double ratelier de Désirabode, de mordre à pleines dents, comme nous le fîmes, dans les oranges d'Hières.

## X.

En revenant vers notre bastide, nous aperçûmes de loin, debout sur le seuil de la porte, un beau moine carmélite à figure austère, à longue barbe grisonnante, couvert d'un manteau levantin et le corps entouré d'une ceinture arabe. Je doublai le pas, curieux de savoir ce qui me valait cette étrange visite; le moine alors vint au-devant de moi, et, me saluant dans le plus pur romain, me présenta un livre sur lequel étaient inscrits les noms de Châteaubriand et de Lamartine; ce livre était l'album du Mont-Carmel.

Voici l'histoire de ce moine; il y en a peu d'aussi simple et d'aussi édifiante :

En 1819, frère Jean-Baptiste (1), qui habitait Rome, reçut mission du pape Pie VII de partir pour la Terre-Sainte, et de voir, en sa qualité d'architecte, quels moyens il y aurait à employer pour rebâtir le couvent du Carmel.

Le Carmel, comme on le sait, est une des montagnes saintes; ainsi que l'Horeb et le Sinaï, il a été visité par le Seigneur. Situé entre Tyr et Césarée, séparé seulement de Saint-Jean-d'Acre

(1) Son nom de laïque était Cassini; c'était un cousin issu de germain du célèbre géographe.

par un golfe, à cinq heures de distance de Nazareth, et à deux journées de Jérusalem, lors de la division des tribus, il échut en partage à Azer, qui s'établit à son septentrion, à Zabulon, qui s'empara de son orient, et à Issachar, qui posa ses tentes au midi. Du côté de l'occident, la mer vient baigner sa base qui s'avance, fait une pointe entre les flots, et se présente de loin au pèlerin qui vient d'Europe, comme le point le plus avancé de la Terre-Sainte sur lequel il puisse poser les deux genoux.

Ce fut sur le sommet du Carmel qu'Élie donna rendez-vous aux huit cent cinquante faux prophètes envoyés par Achab, afin qu'un miracle décidât, aux yeux de tous, quel était le véritable Dieu, de Baal ou de Jéhovah. Deux autels alors furent élevés sur le plateau de la montagne, on amena des victimes; les faux prophètes supplièrent leurs idoles, qui restèrent sourdes; Élie invoqua Dieu, et à peine s'était-il agenouillé, qu'une flamme descendit du ciel, et dévora tout à la fois, non-seulement le bois et la victime, mais encore la pierre du sacrifice. Les faux prophètes vaincus furent égorgés par le peuple, et le nom du vrai Dieu glorifié; cela arriva neuf cents ans avant le Christ.

Depuis ce jour, le Carmel est resté dans la possession des adorateurs du vrai Dieu: Élie laissa à Élisée non-seulement son manteau, mais encore sa grotte; à Élisée succédèrent les fils des prophètes qui sont les ancêtres de saint Jean. Lors de la mort du Christ, les religieux qui l'habitaient passèrent de la loi écrite à la loi de grâce; trois cents ans après, saint Basile et ses successeurs donnèrent à ces pieux cénobites des règles particulières. A l'époque des croisades, les moines abandonnèrent le rit grec pour le rit romain, et de saint Louis à Bonaparte le couvent, bâti sur l'emplacement même où le prophète dressa son autel, fut ouvert aux voyageurs de toute religion et de tout pays, et cela gratuitement, à la glorification de Dieu et du prophète Élie. Ce prophète est en égale vénération chez les rabbins, qui le croient occupé à écrire les événements de tous les âges du monde, chez les mages de Perse, qui disent que leur maître Zoroastre a été son disciple, et enfin chez les musulmans, qui pensent qu'il habite une oasis délicieuse dans laquelle se trouvent l'arbre et la fontaine de la vie, qui entretiennent son immortalité.

La montagne sainte avait donc été vouée au culte du Seigneur pendant deux mille six cents ans. lorsque Bonaparte vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre; alors le Carmel ouvrit, comme toujours, ses portes hospitalières non plus aux pèlerins, non plus aux voyageurs, mais aux mourants et aux blessés. A huit cents ans d'intervalle, il avait vu venir à lui Titus, Louis IX et Napoléon.

Ces trois réactions de l'Occident contre l'Orient furent fatales au Carmel. Après la prise de Jérusalem par Titus, les soldats romains le dévastèrent; après l'abandon de la Terre-Sainte par les chrétiens, les Sarrasins égorgèrent ses habitants; enfin, après l'échec de Bonaparte devant Saint-Jean-d'Acre, les Turcs s'en emparèrent, massacrèrent les blessés français, dispersèrent les moines, brisèrent portes et fenêtres, et laissèrent le saint asile inhabitable.

Il ne restait donc du couvent que ses murs ébranlés, et de la communauté qu'un seul moine qui s'était retiré à Kaïffa, lorsque le frère Jean-Baptiste, désigné par son général au pape, reçut de Sa Sainteté l'ordre de se rendre au Carmel, et de voir dans quel état les infidèles avaient mis la sainte hôtellerie de Dieu, et quels étaient les moyens de la réédifier.

Le moment était mal choisi; Abdallah-Pacha commandait pour la Porte, et ce ministre du sultan portait une haine profonde aux chrétiens; cette haine s'augmenta encore de la révolte des Grecs. Abdallah écrivit au sublime empereur, que le couvent du Carmel pourrait servir de forteresse à ses ennemis, et demanda la permission de le détruire; elle lui fut facilement accordée. Abdallah fit miner ce monastère, et l'envoyé de Rome vit sauter les derniers débris de l'édifice qu'il était appelé à reconstruire. Cela se passait en 1821; il n'y avait plus rien à faire au Carmel; le frère Jean-Baptiste revint à Rome.

Cependant il n'avait point renoncé à son projet; en 1826, il partit donc pour Constantinople, et, grâce au crédit de la France et aux instances de l'ambassadeur, il obtint de Mahmoud un firman qui autorisait la reconstruction du monastère. Il revint à Kaïffa, et trouva le dernier moine mort. Alors il gravit tout seul la montagne sainte, s'assit sur un débris de colonne byzantine, et là, son crayon à la main, architecte élu pour la maison du Seigneur, il fit le plan d'un nouveau couvent plus magni-

fique qu'aucun de ceux qui avaient jamais existé ; et, après ce plan, le devis : le devis se montait à 250,000 fr. Le devis arrêté, l'architecte miraculeux qui bâtissait ainsi avec la pensée, sans s'occuper de l'exécution, alla à la première maison venue demander un morceau de pain pour son repas du soir.

Le lendemain, il commença à s'occuper de trouver les 250,000 fr. nécessaires à l'accomplissement de son œuvre sainte. La première chose à laquelle il pensa, fut de créer un revenu à la communauté qui n'existait point encore ; il avait remarqué, à cinq heures de distance du Carmel, et à trois heures de Nazareth, deux moulins à eau abandonnés, soit par les suites de la guerre, soit parce que l'eau qui les faisait mouvoir s'était détournée. Il chercha si bien qu'à une lieue de là il trouva une source que, par le moyen d'un aqueduc, il pouvait conduire jusqu'à ces ruines ; cette trouvaille faite et certain qu'il pouvait mettre les moulins en mouvement, le frère Jean-Baptiste s'occupa d'acquérir les moulins. Ils appartenaient à une famille de druses : c'était une tribu qui descendait de ces israëlites qui adorèrent le veau d'or ; ils avaient conservé l'idolâtrie de leurs pères. Les femmes, aujourd'hui encore, portent pour coiffure la corne d'une vache ; cette corne, qui n'est relevée d'aucun ornement chez les femmes pauvres, est argentée ou dorée chez les femmes riches. La famille druse, qui se composait d'une vingtaine de personnes, ne voulut pas se défaire du terrain légué par ses ancêtres, quoique ce terrain ne rapportât rien : elle aurait cru faire une impiété. Le frère Jean-Baptiste lui offrit de louer ce terrain qu'elle ne voulait pas vendre, le chef consentit à cette dernière condition. Le revenu devait être divisé en tiers : un tiers aux propriétaires, et les deux autres tiers aux bailleurs. En effet, les bailleurs devaient être deux : l'un apportait son industrie, et celui-là, c'était frère Jean-Baptiste ; mais il fallait qu'un autre apportât l'argent nécessaire aux frais de réparation des moulins, et de construction de l'aqueduc. Le frère Jean-Baptiste alla trouver un Turc de ses amis, qu'il avait connu dans son premier voyage, et lui demanda 9,000 fr. pour mettre à exécution sa laborieuse entreprise; le Turc le conduisit à son trésor, car les Turcs, qui n'ont ni rentes ni industrie, ont encore à cette heure, comme dans les *Mille et une Nuits*, des tonnes d'or et d'argent. Le frère Jean-Baptiste

y prit la somme dont il avait besoin, affecta au remboursement de cette somme le tiers de la rente des moulins, et, grâce à cette première mise de fonds faite par un musulman, l'architecte put jeter les fondements de son hôtellerie chrétienne; d'intérêts, il n'en fut pas question, et cependant, il fallait au moins douze ans pour que sa part dans la rente couvrît le bon mahométan de l'avance qu'il venait de faire. Quant au contrat, ce fut chose toute simple, les conditions en furent arrêtées de vive voix, et les deux contractants jurèrent par leur barbe, l'un au nom de Mahomet, l'autre au nom du Christ, de les observer religieusement.

Savez-vous rien de plus simplement grand que ce chrétien qui s'en va demander de l'argent à un Turc pour rebâtir la maison de Dieu, et que ce Turc qui le prête, sans autre garantie que le serment du chrétien?

C'est que la réédification du Carmel était non-seulement une question de religion mais encore d'humanité; c'est que le Carmel est une hôtellerie sainte où sont reçus sans payer les pèlerins de toutes les croyances, les voyageurs de tous les pays, et où celui qui arrive n'a qu'à dire pour trouver un lit et un repas: — Frères, je suis fatigué et j'ai faim.

Bientôt le frère Jean-Baptiste partit pour sa première course, laissant le soin de l'exécution de son aqueduc et de la réparation de ses moulins à un néophyte intelligent. En partant, il écrivit que ceux qui voulaient se réunir au supérieur des carmélites d'Orient n'avaient qu'à venir, et que, dans quelque temps, un monastère s'élèverait pour les recevoir. Alors il parcourut les côtes de l'Asie mineure, les îles de l'Archipel et les rues de Constantinople, demandant partout l'aumône au nom du Seigneur, et six mois après il revint rapportant une somme de 20,000 fr. suffisante pour les premières dépenses de son édifice. Enfin, le jour de la Fête-Dieu, sept ans, heure pour heure, après qu'Abdallah-Pacha avait fait sauter les murs de l'ancien couvent, frère Jean-Baptiste posa la première pierre du nouveau.

Avant la fin de l'année, cette somme fut épuisée. Alors le frère Jean-Baptiste repartit pour la Grèce et pour l'Italie; et, porteur d'une somme considérable, il revint une seconde fois, ramenant la vie au monument, qui continua de grandir, et qui,

déjà à cette époque, était assez avancé pour donner l'hospitalité aux voyageurs. Lamartine, Taylor, l'abbé Desmasures, Champmartin et Dauzats y furent logés pendant leurs voyages en Palestine.

C'est ainsi que, sans fléchir sous la fatigue, sans se rebuter des refus, offrant à Dieu ses dangers et ses humiliations, le frère Jean-Baptiste, quoiqu'âgé aujourd'hui de soixante-cinq ans, poursuivit son œuvre. Il partit onze fois du Carmel et y retourna onze fois. Pendant dix ans que durèrent ses courses, il visita tout un hémisphère; il alla à Jérusalem, à Damas, à Jaffa, à Alexandrie, au Caire, à Rama, à Tripoli de Syrie, à Smyrne, à Malte, à Athènes, à Constantinople, à Tunis, à Tripoli d'Afrique, à Syracuse, à Palerme, à Alger, à Gibraltar. Il pénétra jusqu'à Fez et jusqu'à Maroc; il parcourut toute l'Italie, toute la Corse, toute la Sardaigne, toute l'Espagne, et une partie de l'Angleterre, d'où il revint par l'Irlande et par le Portugal, si bien qu'à la dixième fois il était retourné au Carmel avec le complément d'une somme de 250,000 fr. Mais son devis, comme tout devis doit être, se trouvait d'une centaine de mille francs au-dessous de la réalité, de sorte qu'il était venu en France, parti pour la douzième fois du Carmel, afin de faire une dernière quête, ayant gardé le royaume très-chrétien pour sa suprême ressource.

Ce qu'il y a d'admirable dans cet homme, c'est que, pendant dix ans qu'il avait fait la quête du Seigneur, pas une obole de ces 250,000 fr. qu'il avait recueillis ne s'était détournée de la masse commune au profit de ses besoins personnels. S'il avait eu à franchir les mers, il avait reçu son passage gratis sur quelque pauvre bâtiment qui avait espéré par cette bonne œuvre obtenir une mer calme et un vent favorable. S'il avait eu des royaumes à traverser, il les avait traversés soit à pied, soit dans la voiture de pauvres rouliers, qui lui avaient demandé pour toute récompense de prier pour eux; s'il avait eu faim, il avait demandé du pain à la chaumière, et s'il avait eu soif, de l'eau à la fontaine. Chaque presbytère lui avait prêté un lit pour son repos de quelques heures; et ainsi, parti du même lieu que le Juif errant, avec une bénédiction au lieu d'un anathème, il venait, après avoir vu presque autant de pays que lui, terminer ses courses par la France.

J'offris mon offrande au frère Jean-Baptiste, honteux de la lui offrir si faible ; mais je lui donnai des lettres pour des amis plus riches que moi.

Aujourd'hui le frère Jean-Baptiste est retourné demander une tombe à cette montagne qu'il a dotée d'un palais.

## XI.

Nous quittâmes Toulon après un séjour de six semaines. Comme il n'y avait rien à voir de Toulon à Fréjus, si ce n'est le pays que nous pouvions parfaitement voir par les portières, nous prîmes la voiture publique. D'ailleurs, pour un observateur, la voiture publique a un avantage qui balance tous ses désagréments, c'est que l'on peut y étudier sous un jour assez curieux la classe moyenne du pays que l'on parcourt.

L'intérieur de notre diligence était complété par un jeune homme de vingt ou vingt-deux ans, et par un homme de cinquante à cinquante-cinq. Le jeune homme avait la figure naïve, les yeux étonnés, les jambes longues, un chapeau à long poil, un habit bleu barbeau, un pantalon gris sans sous-pieds, des bas noirs, des souliers lacés et une montre avec des fruits d'Amérique. L'homme de cinquante-cinq ans avait les cheveux gris et raides, des favoris formant demi-cercle et se terminant en pointe à la hauteur des narines, des yeux gris-clair, un nez en bec de faucon, les dents écartées et la bouche gourmande; sa toilette se composait d'un col de chemise qui lui guillotinait les oreilles, d'une cravate rouge, d'une veste grise, d'un pantalon bleu et de souliers de peau de daim. De temps en temps il avançait la tête à la portière et dialoguait avec le conducteur, qui ne manquait jamais en lui répondant de l'appeler capitaine.

Nous n'avions pas encore parcouru la première poste, que nous savions déjà que le capitaine portait ce titre, parce qu'en 1815 il avait reçu du maréchal Brune l'ordre de charger et de transporter des vivres de Fréjus et d'Antibes à Toulon. Pour cette expédition on lui avait donné une chaloupe et six matelots qui avaient commencé par l'appeler patron, et qui avaient fini

par l'appeler capitaine; ce titre lui avait paru faire bien en tête de son nom, et il l'avait gardé; depuis ce temps, en conséquence, on l'appelait le capitaine Langlet. Quant au jeune homme, il était aussi silencieux que son voisin était causeur.

A la seconde poste, nous connaissions les opinions politiques et religieuses du capitaine : en politique, il était bonapartiste; en religion, il était voltairien.

La conversation tomba sur le père Jean-Baptiste; le capitaine en profita pour nous exprimer tout son mépris pour les *calotins;* il nous cita à ce sujet deux articles excellents du *Constitutionnel* contre le parti prêtre.

Nous descendîmes pour dîner à Cornoulles. Comme c'était un vendredi, l'hôte nous demanda si nous voulions faire maigre.
— Est-ce que vous me prenez pour un jésuite? lui répondit d'un ton foudroyant le capitaine; faites-moi de bonnes grillades et une omelette au lard.

Quant à nous, nous répondîmes que, s'il y avait du poisson frais, nous mangerions du poisson.

Le jeune homme, interrogé à son tour, répondit d'un ton très-doux et en rougissant jusqu'aux oreilles : — Je ferai comme ces messieurs.

Le capitaine Langlet nous regarda avec un mépris encyclopédique, et, quand on lui apporta son omelette, il se plaignit qu'il n'y avait pas assez de lard.

Nous remontâmes en voiture, et comme nous devions coucher le soir à Fréjus, la conversation tomba sur le débarquement de Napoléon. Le capitaine Langlet y avait assisté de son navire.

— Alors, lui dit Jadin, il n'y a pas besoin de vous demander, avec les opinions que je vous connais, si vous vous réunîtes au grand homme.

— Peste, monsieur, répondit le capitaine Langlet, je n'eus garde d'abord à cette époque. Monsieur, je lui en voulais encore un peu, à ce sublime empereur, d'avoir rétabli les églises, au lieu d'en faire d'excellents magasins à fourrage. Je fis voile pour Antibes, et j'annonçai la grande nouvelle au commandant de place, le général Couin; je lui dis même que je croyais qu'une petite troupe d'une vingtaine d'hommes s'avançait vers notre ville avec un drapeau tricolore. Alors il fit ses dispositions, ce

bon général, et lorsque la petite troupe arriva, on la laissa entrer, puis on ferma la porte derrière elle; de sorte que, grâce à moi, ils furent tous pris, monsieur, à l'exception de Casabianca, un farceur de Corse, qui les commandait, qui sauta du haut en bas des remparts, et qui alla le rejoindre, ce grand empereur.

— Et que fit-on des prisonniers? demandai-je.

— Monsieur, on voulait les mettre dans la maison d'arrêt de la ville, mais elle était pleine. Et je dis, moi : Mettez-les dans l'église, et on les mit dans l'église.

— Et combien de temps y restèrent-ils? demanda Jadin.

— Oh! ils y restèrent depuis le 1er mars jusqu'au 22, que l'on apprit par le télégraphe que le grand Napoléon avait fait son entrée dans la capitale.

— Pauvres gens! dit le jeune homme.

— Comment, pauvres gens! reprit le capitaine, comment, pauvres gens! Voilà, pardieu! des gaillards bien à plaindre! Ils avaient de bon pain, de bon vin, de bon riz et de bonnes fèves; je vous demande un peu qu'est-ce qu'il faut de plus pour faire le bonheur?

— Mais, dis-je à mon tour, j'espère, capitaine, qu'au retour des Bourbons vous avez eu au moins la croix d'honneur?

— La croix d'honneur! ah! bien oui! Je l'ai demandée, la croix d'honneur. Savez-vous ce qu'il m'a répondu, ce vieux calotin de Louis XVIII? Il m'a envoyé sa fleur de lys. — Oh! que je dis en la recevant, tu pouvais bien la garder.

— Peste, capitaine, comme vous les traitez ces pauvres fleurs de lys! Faites donc attention que saint Louis, François Ier et Henri IV étaient moins difficiles que vous, et que ces fleurs de lys, que vous méprisez, étaient leurs armes.

— Les armes de Henri IV! Mais non, Henri IV était protestant, pardieu! C'est parce qu'il était protestant que les jésuites l'ont tué, car ce sont les jésuites, monsieur, qui l'ont tué, ce grand roi. Vous avez lu *la Henriade*, monsieur.

— Qu'est-ce que c'est que *la Henriade?* demanda Jadin avec le plus grand sang-froid.

— Vous ne connaissez pas *la Henriade?* Il faut lire *la Henriade*, monsieur, c'est un beau poëme, c'est de M. de Voltaire, qui n'aimait pas les calotins, celui-là; aussi les calotins l'ont

empoisonné...... ils l'ont empoisonné. On a dit le contraire, mais ils l'ont empoisonné, monsieur, aussi vrai que je m'appelle le capitaine Langlet. Ce pauvre M. de Voltaire! Si j'avais vécu de son temps, j'aurais donné dix ans de ma vie pour prolonger la sienne. M. de Voltaire! ah! en voilà un qui n'aurait jamais fait maigre le vendredi.

Nous comprîmes à qui l'épigramme s'adressait, et nous courbâmes la tête. Pendant quelque temps, le capitaine Langlet nous comprima sous son regard victorieux; puis, voyant que nous nous rendions, il se mit à fredonner une chanson bonapartiste.

Nous arrivâmes à Fréjus sans nous être relevés du coup; là nous prîmes congé du capitaine Langlet, qui donna de nouveau à Jadin le conseil de lire *la Henriade*, et qui, se penchant à mon oreille, me dit tout bas :

— On voit bien que vous êtes royaliste, jeune homme, avec votre poisson et vos fleurs de lys; mais, tron de lair, ne dites pas ainsi tout haut votre opinion; nous n'entendons pas plaisanterie sur Napoléon, nous autres Fréjusains et Antibois; vous vous feriez égorger comme un poulet, dam! ainsi, de la prudence.

Je promis au capitaine Langlet d'être plus circonspect à l'avenir, et nous prîmes congé l'un de l'autre, lui continuant sa route pour Antibes, et nous restant à Fréjus pour visiter le lendemain à notre aise le golfe Juan.

Au moment où nous allions prendre place pour souper à l'extrémité d'une de ces longues tables d'auberge où dîne ordinairement toute une diligence, notre hôte vint nous demander si nous voulions bien permettre que le jeune homme qui était venu avec nous de Toulon se fît servir son repas à l'autre bout de la table. Comme ce jeune voyageur nous avait paru fort convenable tout le long de la route, nous répondîmes que non-seulement il était parfaitement libre de se faire servir où cela lui convenait, mais que, si mieux encore il voulait souper avec nous, il nous ferait plaisir. L'aubergiste s'empressa donc de lui porter notre réponse, qu'il attendait dans l'autre chambre, et nous avions déjà fait toutes nos dispositions pour intercaler au milieu de nous notre nouveau convive, lorsque notre hôte revint nous dire que le jeune homme était bien reconnaissant, mais qu'il ne voulait

pas nous être importun et désirait seulement se tenir assez près de nous pour jouir du charme de notre conversation. Je me retournai vers Jadin en lui tirant mon chapeau, car le compliment était évidemment pour lui. Pendant toute la route il avait fait poser le capitaine Langlet de manière à satisfaire les amateurs les plus difficiles, et tout naïf que paraissait notre compagnon de route, il avait on ne peut plus apprécié ce genre d'amabilité si nouveau pour lui.

Le maréchal Gérard disait un jour à propos de courage et en parlant du général Jacqueminot : Quand on ne le regarde pas, il n'est qu'étonnant; mais si on le regarde, il devient fabuleux. Même chose peut se dire de Jadin à l'endroit de l'esprit. Ce soir-là il était regardé, il fut splendide. Le jeune homme alla se coucher bien content; il avait passé une heureuse soirée.

Le lendemain, nous fîmes un tour dans Fréjus, juste ce qu'il fallait pour qu'une ville qui date de 2600 ans n'eût pas à se plaindre de nos mauvais procédés. Nous mîmes en conséquence des cartes à l'amphithéâtre, à l'aqueduc et à la Porte-Dorée, et nous revînmes déjeuner à notre hôtel, où nous attendait la voiture qui devait nous conduire à Nice. En déjeunant, nous demandâmes des nouvelles de notre jeune homme; mais comme il n'avait pas osé nous proposer de lui céder une place dans notre voiture, et qu'il n'était pas assez grand seigneur, avait-il dit, pour louer une voiture à lui tout seul, il avait pris les devants en nous prévenant qu'il aurait l'honneur de nous souhaiter le bonjour au golfe Juan. On ne pouvait pas être à la fois plus discret et plus poli.

Nous quittâmes Fréjus vers les dix heures du matin.

La route que nous prîmes remontait dans les terres, mais, au bout de six à sept lieues, nous nous rapprochâmes de la mer, qui, au moyen d'une grande échancrure, semblait venir au-devant de nous. Cette grande échancrure était le golfe Juan. Nous nous arrêtâmes juste où le prince de Monaco s'était arrêté. On sait l'histoire du prince de Monaco.

M<sup>me</sup> de D... avait suivi M. le prince de Talleyrand au congrès de Vienne.

— Mon cher prince, lui dit-elle un jour, est-ce que vous ne ferez rien pour le pauvre Monaco, qui, depuis quinze ans, comme vous savez, a tout perdu, et qui avait été obligé d'ac-

cepter je ne sais quelle pauvre petite charge à la cour de l'usurpateur?

— Ah! si fait, répondit le prince, avec le plus grand plaisir; ce pauvre Monaco, vous avez bien fait de m'y faire penser, chère amie, je l'avais oublié.

Et le prince prit l'acte du congrès qui était sur sa table, et dans lequel on retaillait à petits coups de plume le bloc européen que Napoléon avait dégrossi à grands coups d'épée, puis, de sa plus fine écriture, après je ne sais quel protocole qui regardait l'empereur de Russie ou le roi de Prusse, il ajouta :

— Et le prince de Monaco rentrera dans ses États.

Cette disposition était bien peu de chose, elle ne faisait pas matériellement la moitié d'une ligne, aussi passa-t-elle inaperçue, ou, si elle fut aperçue, personne ne jugea que ce fût la peine de rien dire contre. L'article supplémentaire fut donc admis sans aucune contestation; et Mme de D... écrivit au prince de Monaco qu'il était rentré dans ses États.

Le 25 février 1815, trois jours après avoir reçu cette nouvelle, le prince de Monaco fit venir des chevaux de poste et prit la route de sa principauté. En arrivant au golfe Juan, il trouva la route barrée par deux pièces de canon. Comme il approchait de ses États, le prince de Monaco fit grand bruit de cet embarras qui le retardait, et ordonna au postillon de faire déranger les pièces et de passer outre. Le postillon répondit au prince que les artilleurs dételaient ses chevaux. Le prince de Monaco sauta à bas de sa voiture pour donner des coups de canne aux artilleurs, jurant entre ses dents que, si les drôles passaient jamais par sa principauté, il les ferait pendre.

Derrière les artilleurs, il y avait un homme en costume de général.

— Tiens, c'est vous, Monaco? dit en voyant le prince l'homme en costume de général; laissez passer le prince, ajouta-t-il en s'adressant aux artilleurs qui lui barraient le passage, c'est un ami.

Le prince de Monaco se frotta les yeux.

— Comment, c'est vous, Drouot? lui dit-il.

— Moi-même, mon cher prince.

— Mais je vous croyais à l'île d'Elbe, avec l'empereur.

— Eh! mon Dieu oui, nous y étions en effet, mais nous

sommes venus faire un petit tour en France, n'est-ce pas, maréchal?

— Tiens, c'est vous, Monaco? dit le nouveau venu, et comment vous portez-vous, mon cher prince?

Le prince de Monaco se frotta les yeux une seconde fois.

— Et vous aussi, maréchal? lui-dit, mais vous avez donc tous quitté l'île d'Elbe?

— Eh! mon Dieu oui, mon cher prince, répondit Bertrand; l'air en était mauvais pour ma santé, et nous sommes venus respirer l'air de France.

— Qu'y a-t-il donc, messieurs? dit une voix claire et impérative devant laquelle le groupe qui entourait le prince s'ouvrit. Ah! ah! c'est vous, Monaco? dit la même voix.

Le prince de Monaco se frotta les yeux une troisième fois; il croyait faire un rêve.

— Oui, sire, oui, dit-il; oui, c'est moi; mais d'où vient Votre Majesté, où va-t-elle?

— Je viens de l'île d'Elbe, et je vais à Paris; voulez-vous venir avec moi, Monaco? Vous savez que vous avez votre appartement au Tuileries.

— Sire, dit le prince de Monaco, qui commençait à comprendre, je n'ai point oublié les bontés de Votre Majesté pour moi, et j'en garderai une éternelle reconnaissance; mais il y a huit jours à peine que les Bourbons m'ont rendu ma principauté, et il n'y aurait vraiment pas assez de temps entre le bienfait et l'ingratitude. Si Votre Majesté le permet, je continuerai donc ma route vers ma principauté, où j'attendrai ses ordres.

— Vous avez raison, Monaco, lui dit l'empereur; allez, allez; seulement, vous savez que votre ancienne place vous attend, je n'en disposerai pas.

— Je remercie mille fois Votre Majesté, répondit le prince.

L'empereur fit un signe, et l'on rendit au postillon ses chevaux, qui avaient déjà mis en position une pièce de quatre. Le postillon attela ses chevaux; mais, tant que le prince fut à la portée de la vue de l'empereur, il ne voulut point remonter en voiture, et marcha à pied. Quant à Napoléon, il alla s'asseoir tout pensif sur un banc de bois, à la porte d'une petite auberge, d'où il présida le débarquement; puis, quand le débarquement

fut fini, comme il commençait à se faire tard, il décida qu'on n'irait pas plus loin ce jour-là, et qu'il passerait la nuit au bivouac. En même temps, il s'engagea dans une petite ruelle. et alla s'asseoir sous le troisième olivier à partir de la grande route. Ce fut là qu'il passa la première nuit de son retour en France.

Maintenant, si on veut le suivre dans sa marche victorieuse jusqu'à Paris, on n'a qu'à consulter *le Moniteur*. Pour guider nos lecteurs dans cette recherche historique, nous allons en donner un extrait assez curieux. On y trouvera la marche graduée de Napoléon vers Paris avec la modification que son approche produisait dans les opinions du journal.

— L'anthropophage est sorti de son repaire. — L'ogre de Corse vient de débarquer au golfe Juan. — Le tigre est arrivé à Gap. — Le monstre a couché à Grenoble. — Le tyran a traversé Lyon. — L'usurpateur a été vu à soixante lieues de la capitale. — Bonaparte s'avance à grands pas, mais il n'entrera jamais à Paris. — Napoléon sera demain sous nos remparts. — L'empereur est arrivé à Fontainebleau. — Sa Majesté Impériale et royale a fait hier son entrée en son château des Tuileries au milieu de ses fidèles sujets!...

C'est l'*exegi monumentum* du journalisme. Il n'aurait rien dû faire depuis, car il ne fera rien de mieux.

Quant à Napoléon, il voulut qu'une pyramide constatât le grand événement dont le prince de Monaco avait été un des premiers témoins. Cette pyramide fut élevée sur le bord de la route entre deux mûriers et en face de l'olivier où il avait passé la première nuit. Malheureusement Napoléon voulut que cette pyramide renfermât un échantillon de toutes nos monnaies d'or et d'argent frappées au millésime de 1815. Il en résulta qu'après Waterloo, les gens de Valory abattirent la pyramide pour voler ce qu'elle renfermait.

Notre jeune homme nous attendait à la porte de la petite auberge, assis sur le banc où s'était assis Napoléon. Cette petite auberge, qui, depuis ce temps s'est mise de son autorité privée sous la protection de ce grand souvenir, se recommande aux voyageurs par l'inscription suivante :

« Au débarquement de Napoléon, empereur des Français, venant de l'île d'Elbe, débarqué au golfe *Join*, le 1er mars 1815;

on vend à boire et à manger en son honneur, à la minute.

» C'est lui qui subjugua presque tout l'univers,
» Affronta les périls, la bombe et la mitraille,
» Brava partout la mort et sillonna les mers,
» Combattit à Wagram et gagna la bataille. »

Nous demandâmes à l'aubergiste si c'était son cuisinier qui avait fait les vers de son enseigne, et, sur sa réponse négative, nous lui commandâmes à dîner.

En attendant le dîner, nous nous préparâmes à prendre un bain de mer. A peine eut-il, à nos dispositions, pénétré notre projet, que notre jeune homme demanda à Jadin si nous voulions bien lui accorder l'honneur de se baigner en même temps que nous. Nous nous regardâmes en riant et nous lui répondîmes qu'il était parfaitement libre; que, s'il croyait avoir besoin de notre permission pour cela, nous la lui accordions de tout cœur. Le jeune homme nous remercia comme si nous lui avions fait une grande grâce; puis, pour ne pas choquer notre pudeur, il se fit un caleçon de sa cravate, entra dans la mer jusqu'aux aisselles, et s'arrêta là à regarder nos évolutions.

Quand notre dîner fut prêt, notre aubergiste nous fit signe de revenir; son avis eut le plus grand succès; l'eau et l'air de la mer nous avaient donné une faim dévorante; nous pensâmes que ces deux causes réunies avaient dû produire le même effet sur notre compagnon de voyage, qui, entré en même temps que nous, venait de sortir et se rhabillait. En nous rhabillant, nous lui demandâmes donc s'il ne voulait pas partager notre dîner; il nous répondit que ce serait avec grand plaisir si nous lui permettions d'en payer sa part; nous lui répondîmes qu'il en était de cela comme du bain, et qu'il était parfaitement libre, ou de se considérer comme notre invité, ou de changer notre repas en piquenique, attendu que là-dessus nous ne voulions en rien blesser sa délicatesse; il insista pour le piquenique, et nous nous mîmes à table.

Le piquenique fut splendide, on nous servit comme des empereurs. Nous en eûmes chacun pour trente sous.

Pendant le dîner, nous fîmes plus ample connaissance avec notre jeune homme; et, profitant du progrès que nous paraissions avoir fait dans sa confiance, nous lui demandâmes où il allait; il se mit à sourire avec une simplicité qui n'était pas dénuée de charme.

— Ce que je vais vous répondre, nous dit-il, est bien bête. Vous me demandez où je vais, n'est-ce pas?

— S'il n'y a pas d'indiscrétion, jeune homme, lui dit Jadin en trinquant avec lui.

— Eh bien! je n'en sais rien, nous répondit-il.

— Comment cela? dit Jadin. Vous vaguez purement et simplement. Permettez-moi de vous le dire : ceci n'est point une position dans la société.

— Mon Dieu, reprit le jeune homme en rougissant, si je n'avais pas peur que vous me trouvassiez indiscret, je vous raconterais mon histoire.

— Elle est longue? demanda Jadin.

— En deux minutes, monsieur, elle sera finie.

— Alors, versez-moi encore un verre de ce petit vin; il n'est pas mauvais ce petit vin, et dites.

En effet, l'histoire était courte, mais n'en était pas moins incroyable.

Notre compagnon de route s'appelait Onésime Chay; il avait 1,200 livres de rente que lui avaient laissées ses parents; il était cinquième clerc de notaire à Saint-Denis, et il était venu à Toulon pour recueillir une petite succession de 1.500 francs qu'une tante lui avait léguée. Le hasard avait fait que nous nous étions trouvés à Toulon en même temps que lui; il avait appris que nous partions par la voiture de Toulon à Fréjus, et, cédant à sa curiosité juvénile, il y avait retenu sa place jusqu'au Luc, comptant repartir du Luc pour Aix et Avignon; mais au Luc, le charme de notre société l'avait tellement *fasciné* qu'il avait poussé jusqu'à Fréjus; à Fréjus, il nous avait fait demander la permission de dîner au bout de notre table. La façon gracieuse dont nous lui avions accordé cette demande l'avait séduit de plus en plus. Nous entendant parler du golfe Juan, il s'était décidé à le visiter en même temps que nous, et maintenant, puisqu'il était en route, son intention, si nous le permettions, était de nous accompagner jusqu'à Nice. Mais,

ajouta-t-il, à la condition bien entendu qu'il payerait sa place dans notre voiture.

Si notre convive avait été moins naïf, nous aurions cru qu'il se moquait de nous; mais il n'y avait pas à se tromper à son air : c'était la bonhomie en personne. Nous lui dîmes en conséquence que, s'il tenait absolument à payer sa part de notre voiture, il n'avait qu'à faire le calcul lui-même, et en défalquant les huit ou dix lieues que nous avions faites sans lui, et qu'il n'était pas juste qu'il payât. Il prit un crayon, fit la soustraction, la vérifia par une preuve, et nous remit 9 francs 75 centimes, en nous remerciant les larmes aux yeux de la faveur que nous lui accordions.

Nous montâmes dans la voiture; mais, quelques instances que nous fîmes à notre compagnon de voyage, il ne voulut jamais aller qu'à reculons.

En arrivant à Antibes, Jadin l'appelait Onésime tout court, et, à la fin du souper, il le tutoyait. Le lendemain, il lui donnait de grands coups de poing dans le dos. Quant à Onésime, il ne parla jamais à Jadin qu'avec le plus profond respect; il continua toujours de l'appeler M. Jadin, et jamais ne leva la main, même sur Milord. A Nice, l'amitié d'Onésime pour Jadin était devenue si forte, qu'il ne put pas se décider à le quitter, et qu'il partit avec nous de Nice pour Florence. Onésime ne voulut pas être venu à Florence sans voir Rome, et il partit avec nous de Florence pour Rome. Bref, Onésime fit avec nous presque le tour de l'Italie. Les 1,500 francs de sa tante y passèrent jusqu'au dernier sou. Après quoi il s'en revint joyeusement à Saint-Denis, emportant, nous dit-il, des souvenirs pour le reste de son existence. Et alors?... Alors, ce fut Jadin qui eut toutes les peines du monde à se passer de lui.

J'ai anticipé sur les événements pour faire connaître tout de suite quelle bonne créature c'était que notre compagnon de voyage.

Jadin et lui couchèrent dans la même chambre, et comme nous n'étions séparés que par une cloison, j'entendis pendant une partie de la nuit Jadin qui lui donnait des conseils sur la manière de se conduire dans le monde.

Je fus réveillé à six heures du matin par des chants d'église. En même temps, Jadin ouvrit ma porte en me criant de regarder

par ma fenêtre. Un convoi passait, escorté par une vingtaine de pénitents, couverts de longues robes bleues, dont le capuchon leur couvrait le visage. Ces pénitents chantaient à tue-tête. C'était la première fois que nous voyions un spectacle de ce genre; aussi, Jadin et moi, sautâmes-nous sur nos habits; en un tour de main, nous fûmes vêtus, nous descendîmes l'escalier quatre à quatre, et nous nous mîmes à la suite du convoi. Onésime, qui était resté derrière, par ordre de Jadin, pour demander des explications à notre hôte, nous apprit, en nous rejoignant, que le mort était un jeune manœuvre en maçonnerie qui avait été écrasé par accident la veille, et que la confrérie qui l'accompagnait appartenait à l'église du Saint-Esprit et Sainte-Claire, la même où avaient été renfermés, en 1815, les vingt Français de Casabianca. Cela nous rappela ce bon capitaine Langlet.

Cependant la confrérie se rendait au pas de course, et tout en chantant, au cimetière. Voulant voir comment la cérémonie se terminerait, nous y entrâmes avec elle.

Tout le long de la route, j'avais marché près d'un pénitent que mon voisinage, à mon grand étonnement, avait paru fort inquiéter. Dix fois il s'était retourné rapidement de mon côté sans interrompre son chant, m'avait jeté un regard inquiet, et à chaque fois avait tiré sa cagoule de plus en plus sur ses yeux, si bien qu'à la fin à peine y voyait-il pour se conduire. Quant à son office, quoiqu'il tînt son livre ouvert pour la forme, il n'y jetait pas même les yeux, il le savait par cœur. En entrant dans le cimetière, il s'écarta le plus qu'il put de moi; mais il s'en alla heurter Jadin; à qui je fis signe de ne point le perdre de vue. Il commençait à me venir un singulier soupçon.

On déposa près de la fosse le cercueil que quatre ouvriers maçons portaient découvert sur leurs épaules; après que chacun à son tour eut jeté de l'eau bénite sur le cadavre, on cloua le couvercle, comme je l'avais déjà vu faire au cimetière des Baux, et l'on descendit la bière dans la tombe.

En ce moment les pénitents entonnèrent le *Libera*.

J'allai près de Jadin, qui était près du pénitent sur lequel ma présence avait paru produire une si étrange impression; il chantait à tue-tête.

— Est-ce que vous ne connaissez pas cette voix-là? demandai-je à Jadin.

— Attendez donc, me dit-il en rappelant ses souvenirs, il me semble que si.

— Venez par ici, maintenant. — Je le conduisis en face du chanteur.

— Est-ce que vous ne connaissez pas cette bouche-là? lui demandai-je.

— Attendez donc, attendez donc; oh, pas possible!

— Mon cher, ou il y en a deux pareilles, ce qui n'est pas probable, ou c'est celle...

— Du capitaine Langlet, n'est-ce pas?

— C'est vous qui l'avez dit.

Le pénitent, qui voyait que nous le regardions, se démantibulait le visage, et faisait tout ce qu'il pouvait pour se défigurer.

— Ah, le vieux singe! dit Jadin.

— Chut! fis-je en l'entraînant.

— Non pas, non pas, reprit Jadin, je veux lui demander des nouvelles de M. de Voltaire.

— Attendons-le dehors, et là vous lui demanderez tout ce que vous voudrez.

— Vous avez raison.

Nous sortîmes et nous attendîmes à la porte. Notre pénitent sortit un des derniers, la cagoule plus rabattue que jamais.

— Eh! bonjour, capitaine, lui dit Jadin en lui frappant sur le ventre.

Le capitaine, se voyant reconnu, fit contre fortune bon cœur, et, relevant sa cagoule, il nous découvrit une figure qui n'avait rien de l'austérité monacale.

— Eh bien, oui, c'est moi, me dit-il avec son triple accent provençal : que voulez-vous, il faut bien hurler avec les loups; ils connaissent ici mes opinions napoléoniennes et ma vénération pour ce grand M. de Voltaire; je n'ai pas envie de me faire mettre en cannelle comme ce bon maréchal Brune. D'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait, à moi, l'enveloppe? Le cœur, il est toujours dessous, n'est-ce pas? Eh bien! je vous le répète, le cœur, il est napoléonien dans l'âme. Quant à ce livre de messe, est-ce que vous croyez que je sais ce qu'il y a dedans? Je ne connais pas le latin, moi.

— Mais, capitaine, lui répondis-je, vous vous défendez là de choses fort honorables, ce me semble.

— Non, c'est que vous pourriez penser que je crois à toutes ces bêtises, à toutes ces momeries, qui sont bonnes pour les femmes et pour les enfants.

— Soyez tranquille, capitaine, dit Jadin, nous pensons que vous êtes un farceur, voilà tout.

— Eh, allons donc!... Eh bien, oui, je suis un farceur, un bon diable, un bon vivant. Avez-vous déjeuné?

— Non, capitaine.

— Voulez-vous venir déjeuner avec moi?

— Merci, capitaine, nous n'avons pas le temps.

— Et vous avez tort. Je vous aurais conté de bonnes histoires de calotin et chanté des chansons bien hardies sur l'empereur.

— Nous sommes on ne peut plus reconnaissants, capitaine; mais il faut que nous soyons aujourd'hui de bonne heure à Nice.

— Vous ne le voulez donc pas?

— Impossible.

— Eh bien, alors, bon voyage, dit le capitaine en nous tendant la main.

Nous vîmes bien que nous le tirerions d'embarras en le laissant aller de son côté et en allant du nôtre. En conséquence, nous ne voulûmes pas le tourmenter plus longtemps, et nous lui donnâmes la main chacun à notre tour, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités.

Nous rentrâmes à l'auberge, où nous trouvâmes notre déjeuner qui nous attendait. Nous ordonnâmes d'atteler, afin de pouvoir partir en nous levant de table.

— Mais, nous dit notre hôte d'un air assez embarrassé, ces messieurs vont à Nice, je crois?

— Sans doute; pourquoi cela?

— C'est qu'il faudrait alors que les passe-ports de ces messieurs fussent signés par le consul de Sa Majesté Charles-Albert.

— Mais ils sont visés par l'ambassade de Paris, dit Jadin.

— N'importe, dit l'hôte; ces messieurs ne pourraient pas entrer en Sardaigne s'il n'y avait pas un visa daté d'Antibes.

— Donnez donc votre passe-port, dis-je à Jadin, il faut bien que tout le monde vive, même les rois.

Nous grossîmes chacun de trente sous la liste civile du roi Charles-Albert, après quoi nous fûmes libres d'entrer sur son territoire. Nous profitâmes de cette liberté pour monter en voiture. Deux heures après, nous étions sur les bords du Var. La tête du pont était gardée par la douane. Comme nous sortions de France, nous n'avions rien à faire avec elle. Nous passâmes donc fièrement. Derrière la douane étaient deux factionnaires avec lesquels nous n'eûmes encore rien à démêler. Derrière les deux factionnaires était un commissaire de police. Avec celui-ci, ce fut autre chose. Après avoir bien comparé mon signalement à mon visage et en avoir fait autant pour Jadin et Onésime, il lui vint dans l'idée que l'une des deux dames qui étaient dans notre voiture était sans doute la duchesse de Berry. En conséquence, il lui chercha une querelle sur son âge, prétendant qu'elle ne paraissait pas les vingt-six ans qui étaient portés sur son passe-port. La chose était on ne peut plus flatteuse pour la dame, mais comme elle était fort ennuyeuse pour nous, je voulus faire quelques observations au commissaire. Le commissaire me dit qu'il savait ce qu'il avait à faire, et que, si je ne me taisais pas, il allait me faire prendre par deux gendarmes et me faire reconduire à Antibes. Je lui fis alors observer que mon passe-port était parfaitement en règle.

— Et qu'est-ce que cela me fait, me dit le commissaire, que votre passe-port soit en règle ou non? Je ne m'en moque pas mal, de votre passe-port. Et il rentra dans sa baraque.

Je vis que le commissaire était un insolent ou un imbécile, deux espèces qu'il faut ménager quand elles ont le pouvoir en main. En conséquence, je me tus, me contentant de souhaiter tout bas qu'on donnât de l'avancement à M. le commissaire. Au bout d'une demi-heure d'attente, M. le commissaire sortit de sa baraque, et nous annonça avec une morgue pleine de bienveillance qu'il ne s'opposait pas à ce que nous continuassions notre chemin. En conséquence nous nous engageâmes sur le pont. A moitié chemin du pont se trouve un poteau. Sur ce poteau d'un côté est écrit le mot France, de l'autre est peinte une croix, qui veut dire Sardaigne.

Nous nous retournâmes pour saluer d'un dernier adieu le

pays natal; puis, avec cette émotion que j'ai éprouvée toutes les fois que j'ai quitté la patrie, je fis un pas. Ce pas avait suffi pour franchir la limite qui sépare les deux royaumes. Nous foulions la terre italique, nous étions dans les États de Sa Majesté le roi Charles-Albert.

Alex. Dumas.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

---

## GUY-EDER DE FONTENELLE.

Nous avions parcouru la Domnonée en tout sens, revu ses pierres druidiques dans les blés, visité ses chapelles délaissées. retrouvé ses vieux châteaux en ruine, et chacune de ces pérégrinations nous avait révélé quelques richesses ignorées. Aussi l'embarras n'était-il point dans la recherche, mais dans le choix; le drame et l'instruction s'offraient là, comme ces trésors des *Mille et une Nuits* qu'aucune avidité humaine ne peut épuiser. Mœurs, chants, légendes, tout était à voir ou à entendre; mais, au milieu des mille traditions confuses conservées par ces conteurs aux longs cheveux et à la voix cadencée, un nom revenait sans cesse, un nom inconnu dans la grande histoire, et que trois siècles pourtant n'avaient pu effacer : celui de Fontenelle! Nous montrait-on les débris d'une tourelle cachés sous les ronces, une île où le feu du ciel semblait avoir passé, une église ravagée, dernier reste d'une ville disparue : le même nom était toujours répété; il semblait expliquer tous les maux, comme celui du démon.

Un jour que je descendais le long d'une de ces étroites vallées qui semblent des ruisseaux de verdure coulant entre les fentes granitiques de l'Arbès, je m'arrêtai pour écouter la voix

d'un émondeur de chênes ; il chantait un *guerz* sur l'air du *Cloârec de Laoüdour,* et je recueillis ces vers, en vieux dialecte de la montagne :

« Alors il dit à ses soldats cruels : Tous les biens du bas pays seront sembables au grain que l'on étend pour le vanner ; vous prendrez le *ballin* (1) par les quatre coins, et vous emporterez le tout ; vous saignerez la Bretagne à la gorge, comme un verrat de Noël, et vous en aurez le lard.

» Les soldats répondirent par un rire qui fut entendu de Lantreguer à Kerné ; un rire si triste, que les femmes près d'être mères sentirent leur fruit tressaillir, et que les hommes légers pensèrent à Dieu !

« Et maintenant, pauvres gens, fuyez ; voici les hommes de guerre qui viennent prendre ce qui était à vous ; allez mourir au fond des bois, comme des oiseaux blessés ; ou plutôt, tendez le cou aux tueurs, car maintenant les morts sont heureux ! »

J'étais arrivé au pied du chêne.

— Quel est ce guerz, *kernewote?* criai-je à l'émondeur.

— Le *guerz* de Fontenelle, maître, répondit-il.

Ainsi, quand le nom de Duguesclin, le *bon capitaine,* était oublié dans le pays qui l'avait vu naître, celui d'un scélérat y était encore vivant et célèbre. De tant de chants consacrés par les bardes aux héros bretons, il ne restait plus que le chant qui rappelait une gloire infâme. Qu'était-ce donc enfin que ce Fontenelle? Bien d'autres avaient pillé et égorgé comme lui, dont les noms étaient perdus à jamais, et, pour avoir laissé un tel souvenir, ce ne pouvait être un brigand vulgaire. Sa vie ne devait point révéler seulement un homme, mais une époque, car les grands coupables ne peuvent s'illustrer qu'à la condition de représenter leur temps sous une certaine face ; le mal a son à-propos comme le bien, et, pour réussir, il faut que les crimes répondent à certains instincts du moment.

Telle fut en effet la cause des incroyables succès de Fonte-

(1) Le *ballin* est une couverture d'une espèce particulière fabriquée en Bretagne, et dont les petits métayers se servent pour vanner le blé.

nelle et de sa sanglante renommée ; nul ne posséda à un aussi haut degré les mauvaises passions de son siècle, et c'est sous cet aspect que sa biographie nous a paru fournir de curieux enseignements. Nous l'avons recueillie dans les actes du temps, dans quelques chants populaires, et surtout dans les mémoires locaux. Il nous a semblé que cet épisode de la Ligue devait en compléter la physionomie sous plus d'un rapport, et qu'il y avait là des détails dont l'histoire pourrait profiter.

Pour faire comprendre ce que fut cet homme, il est bon de rappeler quelle était la situation du vieux duché à la fin du XVIe siècle.

Dépouillée de sa nationalité sans en avoir accepté une nouvelle, la Bretagne se trouvait, depuis quelque temps, privée d'intérêt général, et par conséquent livrée à l'ambition de chacun. En perdant leur patrie, les Bretons avaient perdu le sentiment distinct du devoir. Ce n'étaient plus désormais que des enfants sans mère, une nation de soldats de fortune, prêts à combattre pour toutes les causes et sous tous les drapeaux. On comprend quelle incertitude un tel état de choses dut jeter dans les consciences. Tant qu'une obligation commune avait existé, une certaine union s'était maintenue, il y avait eu une religion politique, un honneur ; mais, une fois ce lien brisé, tout tomba dans le chaos.

La noblesse, toujours besoigneuse, s'était d'ailleurs encore appauvrie dans les dernières dissensions ; lorsqu'elle se trouva en présence des gentilshommes de France et d'Angleterre, dont le luxe était prodigieux, elle eut honte de son indigence, et n'aspira plus qu'à en sortir. Les bourgeois, de leur côté, avaient amassé de grandes richesses ; ils s'étaient peu à peu glissés dans les fonctions civiles et dans les magistratures inférieures ; il ne s'agissait déjà plus pour eux de se maintenir, mais de se pousser en avant. Or, dans l'état de trouble où se trouvait le pays, leur fortune et leur habileté pouvaient les conduire à tout. Aussi s'élancèrent-ils dans les intrigues de partis avec une ardeur dont on n'avait point encore eu d'exemple. Quant à la *paysantaille,* comme disent les auteurs du temps, elle était tourmentée de cet éternel malaise du servage, et ne demandait qu'un prétexte pour se ruer au combat.

Tels étaient les éléments d'agitation lorsque la Ligue fut pro-

clamée. La Bretagne se déclara d'une seule voix pour l'union catholique; mais bientôt la mort de Henri III livra la couronne de France au Béarnais. L'occasion était trop belle pour qu'on la laissât échapper ; toutes les ambitions se dressèrent et prirent les armes, les unes en faveur des huguenots, les autres, en plus grand nombre, pour la Ligue. Le duc de Mercœur, gouverneur du duché (sur lequel il avait des droits du chef de sa femme), se mit à la tête des ligueurs, et la guerre commença partout.

Mais, pendant que ces grands événements avaient lieu, voyons ce qui se passait dans une paisible famille qui vivait retirée en un coin du duché. Bien qu'aucun lien de parenté ne la rattachât au héros du combat des trente, cette famille portait le nom de Beaumanoir : elle habitait dans la Trève de Leslay, près du vieux bourg Quintin, un château entouré de forêts, et bâti entre quatre étangs, de l'un desquels sort la rivière des Larmes (le Leff). Des deux fils destinés à soutenir son nom de Beaumanoir-Eder, l'aîné passait dans tout le pays pour un gentilhomme accompli, également ami des hommes et de Dieu ; mais, en revanche, Satan lui-même eût pris du plus jeune des leçons de péché. On l'appelait Guy, ou plus familièrement Guyon. A douze ans, il s'embusquait dans les genêts pour surprendre les jeunes filles qui revenaient seules des *Fileries;* et, avant sa première communion, il avait déjà tué un homme (1). On ne parla bientôt, dans toute la Trève, que du *juvegneur* de la maison de Beaumanoir-Eder, et les plus hardis déclarèrent qu'il fallait appuyer le talon sur cette couleuvre, avant qu'elle fût devenue serpent. Sa famille, craignant pour lui quelque fâcheuse rencontre, résolut de lui faire quitter le pays, et de soumettre, s'il se pouvait, cette farouche nature à l'austère discipline d'un collége.

La famille de Beaumanoir-Eder connaissait à Rennes d'Argentré, cet homme de loi si riche en charmants caprices et si stérile en conclusions, dont Mornac a dit « qu'il ressemblait au cyprès toujours vert, mais ne portant jamais de fruit. » Elle songea d'abord à envoyer le jeune louveteau qu'elle ne pouvait plus garder, au candide avocat qui l'eût reçu comme les Troyens le cheval de bois, sans soupçonner le danger du présent. Heu-

(1) *Guerz* de Fontenelle.

rensement qu'après réflexion, Rennes parut trop près de la Cornouaille ; on comprit qu'il fallait dépayser davantage l'écolier, et il fut envoyé à Paris, au collége de Boncourt.

Cependant ni la règle établie, ni l'enseignement du maître, ni les conseils pieux, ne purent changer Guy-Eder ; toutes les méchantes passions bouillonnaient déjà dans ce cœur. Puis, le bruit de la guerre de partisans qui désolait alors la France arrivait jusqu'à lui ; il n'entendait conter qu'expéditions de routiers, surprises de châteaux, pillages de villes ; la guerre avait quitté les champs de bataille pour les grands chemins, on ne la faisait plus que là et par trahison ou stratagème. Or, Guy-Eder était précisément né pour de pareils exploits ; comme l'oiseau de proie, il se sentait appelé à une mission au milieu de ce grand ravage ; il y voyait sa place, il était *un des hommes du siècle,* comme on eût dit plus tard et à une époque de destruction pareille. Aussi ne put-il résister longtemps à sa vocation ; laissant là ses maîtres expliquer Aristote et chercher l'annonce du Messie dans les églogues de Virgile, il alla trouver un juif auquel il vendit sa robe de chambre et ses livres pour une épée et un poignard ; puis il prit la route d'Orléans, où se trouvait alors M. le duc de Mayenne avec l'armée catholique.

Il était déjà arrivé près d'Étampes, et il cheminait joyeusement le long des haies, rêvant de tous les profits des victorieux, or, joyaux, riches vêtements, bons repas, bons gîtes *et le reste,* lorsque tout à coup plusieurs hommes l'assaillirent. C'étaient des maraudeurs de la garnison d'Étampes qui lui tirèrent jusqu'à ses chausses, et le laissèrent meurtri de coups dans une douve, emportant sa dague, son épée, et, avec elles, toutes ses belles espérances !

Il fallut donc regagner piteusement le collége, et écouter avec patience la mercuriale par laquelle le régent lui fit payer un autre habit. Mais à peine eut-il trouvé de nouvelles plumes, que le jeune faucon reprit sa volée ; cette fois, il atteignit sans accident la Bretagne, où tout était en feu.

Guy-Eder, qui n'avait alors que seize ans, était pressé de mettre en pratique ses mauvaises pensées, et de nager en plein dans le mal dont il n'avait encore eu, pour ainsi dire, que la vue et l'odeur. Les âmes depuis longtemps plongées dans la corruption sont prises parfois d'une sorte de dégoût qui les

rend nonchalantes au vice ; mais la jeunesse y apporte son impatience curieuse, elle en essaye toutes les formes, en épuise toutes les amères saveurs; poussée par son aspiration vers l'infini, elle se précipite par cette route comme par celle du bien, vers l'extraordinaire et l'impossible.

Guy commença par se livrer à tous les désordres que pouvait autoriser la licence du temps ; mais il eut bientôt épuisé ces vices permis, et l'ambition vint *le prendre sur son fumier* (1). Il réunit quelques valets de son frère, y joignit tout ce qu'il put trouver de gens de sac et de corde, les arma de son mieux, et se mit à faire des courses dans le pays. Ce fut alors qu'il prit le nom de Fontenelle, d'un domaine faisant partie de son patrimoine. Il pilla l'une après l'autre les bourgades de l'évêché de Tréguier, et grossit sa troupe d'aventuriers de toute espèce, tenant, en apparence, pour la Ligue et le duc de Mercœur, mais, de fait, prenant à tous les partis, et *plumant l'oie où elle était grasse* (2).

Cependant il manquait d'un lieu de refuge où son butin pût être déposé. Un sieur La Cointerie, qui de garçon pâtissier était devenu gouverneur de Guingamp, avait livré depuis peu cette ville aux royaux, moyennant deux mille écus. Fontenelle essaya plusieurs fois de s'en emparer ; mais le sire de Kergomar était un vieux chef de bandes, tout cousu de cicatrices, et dont la prudence ne se trouvait jamais en défaut. Il déjoua toujours les tentatives de Guy-Eder, qui se rabattit alors sur le château de Coëtfrec, qu'il fortifia de son mieux, et d'où il étendit ses ravages sur toute la contrée. Il prit successivement Paimpol et Lannion ; puis, descendant vers le Léonnais, il pilla Landernau, où il ne laissa, dit Moreau, *que ce qui était trop lourd ou trop chaud* pour être emporté.

Ce fut dans cette expédition qu'un de ses détachements, commandé par Jean de Rosmar, rencontra un enfant d'environ douze ans, qui se rendait de Plouguerneau à Saint-Pol, suivi d'un domestique. Jean, l'ayant interrogé, apprit qu'il était fils d'un des quatre notaires publics du Léonnais, et que l'on pou-

(1) Le chanoine Moreau, *Histoire de la Ligue en Bretagne.*
(2) *Ibid.*

vait, en le retenant, espérer une rançon. En conséquence il confia l'enfant à un de ses chevau-légers et continua sa route vers Lesneven.

Le but de l'expédition n'était point seulement de voir comment cette ville était gardée, mais aussi de surprendre, s'il se pouvait, le Folgoët, qui était un de ses faubourgs.

La grande dévotion des Bretons pour la chapelle de cette bourgade l'avait en effet enrichie plus qu'on ne peut croire. La sainteté du lieu datait déjà d'environ deux siècles. Un pauvre enfant de Lesneven, appelé Jean Salaün, s'était fait remarquer aux écoles où l'avaient envoyé ses parents par cet idiotisme inoffensif et tendre pour lequel les Armoricains ont toujours montré une sorte de vénération. De toutes les leçons de ses maîtres, il n'avait pu retenir qu'une seule chose, le nom de Marie, qu'il répétait sans cesse d'une voix chantante et ravie. Ayant perdu ses parents, il se retira dans un bois voisin de la ville, au bord d'une fontaine, où, *comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable à laquelle il avait consacré son cœur* (1). Il était toujours nu-pieds, misérablement vêtu, n'ayant pour lit que la terre nue, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un vieux chêne auquel il se suspendait quelquefois des deux mains, se *berçant et voltigeant en l'air* en chantant : *O Maria !* Au plus fort de l'hiver, on le voyait se plonger dans la fontaine, *comme un beau cygne dans un étang*, et il répétait à haute voix quelque chant en l'honneur de Marie. Ses voisins l'appelaient Folgoët, ou le fou du bois. Lorsqu'il mourut, un beau lis sortit de sa tombe, portant écrit sur ses feuilles, en lettres d'or : *Ave Maria.* Ce miracle fit grand bruit, et, pour en perpétuer la mémoire, Jean de Montfort posa la première pierre de cette chapelle de Notre-Dame du Folgoët, l'une des merveilles de l'art gothique, qui fut achevée cinquante ans plus tard.

C'était là que se rendait la troupe de Jean de Rosmar. Elle s'arrêta à Poudaniel pour se rafraîchir, et le fils du notaire, que l'on voulait bien traiter, fut invité à prendre part au repas. Il comprit bientôt, par la conversation des soldats, qu'il

(1) Le révérend père Cyrille.

ne s'agissait pas seulement de piller le bourg de Folgoët, mais aussi l'église, riche en étoffes, ornements et orfévrerie de tout genre. Il en témoigna hautement sa surprise et son horreur.

— N'êtes-vous donc point catholique, messire ? demanda-t-il à Jean de Rosmar.

— Je couperais la gorge à qui en douterait, répondit l'écuyer, déjà à moitié ivre ; mais nous attendrons la nuit pour faire le coup, nul ne pourra nous reconnaître, et tout le pays en accusera les huguenots.

— Dieu vous aura vus et saura faire éclater la vérité, répondit Michel.

— Et par qui ?

— Par moi, s'il le commande.

Le routier releva la tête en tressaillant :

— Toi ! s'écria-t-il ; sur mon âme, tu as bien fait de me le dire, et voici de quoi t'empêcher de chanter, mon jeune corbeau.

Il avait dégainé son poignard ; Michel demeura impassible.

— Quand Dieu le veut, les morts se relèvent et parlent, dit-il.

Rosmar étonné regarda en face l'enfant ; une confiance sereine rayonnait sur tous ses traits, et ses yeux forcèrent ceux du ligueur à se baisser.

— C'est le diable ou c'est un saint, murmura Rosmar déconcerté.

Alors Michel lui représenta l'énormité du sacrilége qu'il voulait commettre ; il lui rappela qu'il foulait une terre toute couverte de miracles, et où la prière avait toujours été plus puissante que les armes ; puis, comme le capitaine et ses soldats s'étonnaient de son éloquence, il en fit hommage à Dieu, en se comparant au jeune Budoc, qui trouva la parole en naissant pour rassurer sa mère innocente et confondre ses persécuteurs. Il parla ainsi longtemps un langage si élevé et d'une voix si douce, que ces cœurs de pierre semblèrent se fondre, et que Rosmar reprit le soir même le chemin de Landernau, après l'avoir renvoyé à son père sans exiger de rançon.

Or, cet enfant miraculeux, dont la parole sauva le Folgoët d'une ruine certaine, n'était autre que ce Michel Nobletz, dont

les prédications convertirent plus tard au christianisme les îles encore idolâtres de la Domnonée.

De retour à Coëtfrec avec son butin, Fontenelle recommença ses excursions sur les évêchés de Cornouailles, de Dol et de Tréguier; mais enfin la garnison de cette dernière ville vint l'assiéger dans son repaire, dont il sortit par capitulation, avec tous les siens, *vies et bagues sauves*, à la seule condition qu'il *ne reparaîtrait plus dans le pays environnant*. Tel était l'égoïsme auquel la perte de toute nationalité avait conduit la Bretagne; chaque canton, songeant seulement à repousser le fléau dont il souffrait, s'inquiétait peu de le rejeter sur les cantons voisins.

Obligé d'abandonner les trêves trégorroises, Fontenelle entra dans la Cornouaille. Il s'empara de Carhaix, qui, dans cette guerre de la Ligue, eut le constant privilége de se laisser surprendre tour à tour par tous les partis, transforma en forteresse l'église de Tromeur, et recommença à *courir la poule dans les campagnes*, selon le langage militaire du temps.

Cependant ses nombreuses expéditions l'avaient enrichi. Ce n'était plus le juvegneur de Beaumanoir-Eder, portant l'épée à poignée de fer et le justaucorps de ratine. Le duc de Mercœur ayant appelé devers lui ses capitaines pour convenir d'un plan de campagne, Fontenelle partit avec un équipage de prince. La cour se tenait alors à Vannes, où s'étaient réunis les états, et tout s'y ressentait de la mollesse élégante du duc. Alors qu'il n'eût dû songer qu'à tenir des conseils de guerre, il perdait le meilleur de son temps en bals, festins et causeries de femmes. Le comte de Soissons, qui avait été fait prisonnier à Château-Giron, venait de s'échapper dans un panier, faisant partie du service de sa table, et le prince de Dombes, s'avançait à la tête des royaux renforcés de cinq ou six mille Anglais; cependant Mercœur n'en tenait compte et continuait à donner des fêtes. Fontenelle y parut, dit un contemporain, « avec un manteau venant jusqu'à la jarretière, fourré d'hermine, garni d'une infinité de perles et autres pierres précieuses, et tel enfin qu'un Roi n'en eût pu avoir un semblable, même pour son sacre. » Le duc en fut émerveillé, et dit au routier :

— Messire de Fontenelle, combien de gens ont-ils aidé à payer ton manteau?

Eder se contenta de sourire et ne répondit rien.

Malheureusement, des députés arrivèrent sur ces entrefaites de la ville de Châteauneuf-du-Faou, en Cornouailles, pour dénoncer les brigandages commis par Guy-Eder sur les paroisses associées à l'union catholique. Les états, qui donnaient au duc plus d'un million de livres pour l'entretien de ses soldats, se plaignirent avec quelque vivacité; celui-ci craignit des mécontentements qui eussent augmenté ses embarras, et fit arrêter Fontenelle. Mais les autres gentilshommes intercédèrent pour lui, objectant la malveillance trop connue des bourgeois et manants contre les gens de guerre, la dureté du temps et la nécessité où se trouvait tout capitaine de laisser *brouter son bétail là où l'herbe se rencontrait.* Le duc hésitait pourtant, lorsqu'on vint lui annoncer que les royaux avaient mis le siége devant Craon, qui réclamait un prompt secours. Fontenelle en fut instruit.

— Que monseigneur tire les verrous de mon cachot, dit-il, et je promets de marcher à sa suite avec deux mille désespérés, qui se battront comme gens que personne n'aime et de qui personne n'est aimé.

La tentation était trop forte pour le duc; il accepta la proposition, et mit en liberté Guy-Eder, qui réunit ses hommes et marcha vers Craon. A leur arrivée, les ligueurs aperçurent de loin l'armée royale qui occupait les endroits les mieux défendus et qui paraissait disposée à bien faire; le duc demeura un instant incertain, mais Fontenelle, ayant offert de commencer l'attaque, fut envoyé en avant-coureur; il se précipita vers les premiers postes ennemis *à bride avalée,* et disparut aux yeux des ligueurs, qui continuèrent lentement leur mouvement.

Comme ils arrivaient devant le camp, ils aperçurent le routier qui revenait couvert de sang, les moustaches brûlées, et n'ayant plus d'entier que son poignard.

— Eh bien? cria le duc.

— Par les mille diables! répondit Eder (c'était sa manière de jurer), ils sont là plus d'une centaine étendus sur le dos, et les autres ont gagné les retranchements.

Au même moment le capitaine Talhoët-Keredern, qui faisait partie de l'avant-garde, envoya dire que les fuyards avaient

jeté la terreur au camp des royaux, et que l'instant était favorable pour *leur chausser de près les éperons.*

— En avant donc, cria Fontenelle en prenant l'épée d'un écuyer, et que chacun de nous se taille un beau pourpoint dans la peau de ces Anglais.

— Qu'il soit fait comme le veut ce mauvais garçon, dit le duc en riant, et allons bravement pour Dieu et l'union.

Les royaux ne purent soutenir le choc; ils commencèrent par reculer, puis se débandèrent avec grande épouvante. La cavalerie seule, commandée par les sieurs du Liscoët et de la Tremblaye, fit retraite en bon ordre, se retournant chaque fois qu'on la serrait de trop près, et rendant fidèlement coup pour coup aux victorieux. Les ligueurs poursuivirent, du reste, faiblement les Bretons et les Français, que le duc avait ordonné d'épargner, toute leur rage tomba sur les soldats d'outre-mer, dont ils tuèrent bien deux mille « d'une haleine et sans boire ni dormir. »

La bataille ainsi gagnée, Fontenelle, que sa bravoure avait remis en grâce près du duc, retourna avec sa troupe en Cornouaille, connaissant désormais le moyen de se faire pardonner sa manière de vivre, et bien décidé à n'en point changer. Mais l'église de Saint-Tromeur était une fortresse trop incommode et trop difficile à défendre; il y laissa un détachement et chercha dans le pays une meilleure place pour lui et son butin. Ses yeux tombèrent sur le château du Granec, vaste, riche, bien fortifié, et dont il se rendit maître par ruse, bien que le seigneur de Pratmaria, auquel il appartenait, fît, comme lui, partie de l'union. Il s'empara également peu après de celui de Corlay, où il mit garnison, enfermant ainsi le pays dans une sorte de triangle qui lui permit de continuer ses déprédations avec plus de méthode.

Ce fut pendant une fête donnée à ce dernier château que la salle du bal s'abîma sous les pieds des danseurs; Fontenelle fut retiré des décombres, une jambe brisée, et demeura boiteux : mais cette infirmité, loin de diminuer son activité malfaisante, sembla lui donner je ne sais quelle haineuse énergie; il devint, dit un chroniqueur, « ennemi de tous ceux qui marchaient droit, comme lui rappelant ce qu'il avait été, et plus grand ennemi de ceux qui marchaient de travers, comme lui rappelant ce qu'il était. »

Enfin les *Kernewotes*, poussés à bout par ses brigandages, se rassemblèrent au nombre de plusieurs mille et vinrent assiéger le Granec. Fontenelle était alors absent; mais, à la première nouvelle de cette levée des paroisses, il ramasse une centaine de cavaliers, arrive au Granec vers le point du jour, fond sur ces paysans sans défiance qui dormaient à *la française* (1), et en tue sept ou huit cents pour cette fois. Il plaça ensuite en embuscade dans les buissons un certain nombre de soldats chargés d'arquebuser quiconque viendrait pour relever les morts, si bien qu'au bout de quelques jours, on voyait sur le champ de bataille autant de cadavres de femmes que de combattants.

Les succès du maréchal d'Aumont forcèrent peu après Fontenelle à abandonner le Granec. Fatigué de ces déménagements successifs, il résolut alors de choisir un lieu où il pût s'établir à demeure et en sûreté. En conséquence, il se porta vers Douarnenez, surprit le poste de l'île Tristan, et s'occupa sérieusement de s'y fortifier.

A cette nouvelle les communes se levèrent de nouveau, « résolues d'écraser la vipère avant qu'elle eût creusé son nid; » mais Fontenelle se porta à leur rencontre, et, les ayant attaquées dans une lande, en fit un tel carnage, que la terre, « maigre jusqu'alors, et ne produisant que bruyères, s'engraissa de pourriture humaine jusqu'à devenir terre de froment (2). »

Cette seconde défaite terrifia les paroisses, qui n'osèrent plus opposer aucune résistance, si bien que Guy-Eder acheva de s'établir dans l'île Tristan, qu'il appela de son nom île Guyon, démolissant la ville de Douarnenez pour se construire des remparts, et fortifiant l'île de telle sorte qu'il ne put jamais en être chassé, bien que Sourdéac lui-même fût venu l'assiéger deux fois avec toutes les garnisons réunies de la Domnonée.

Ainsi établi, ses courses recommencèrent dans le Léonnais.

Il s'y trouva un jour séparé de sa troupe par quelque hasard que la chronique ne dit point, accompagné d'un seul cavalier poitevin, ancien tailleur dont il avait fait son écuyer, et le plus grand larron qui eût jamais reçu le baptême. La nuit était

(1) Guerz de Fontenelle.
(2) Moreau.

venue, une pluie froide commençait à tomber, et le vent de mer la fouettait au visage des deux voyageurs de manière à les aveugler. Ils se décidèrent, quelque danger qu'il y eût d'être reconnus, à frapper au premier manoir dont ils pourraient distinguer la girouette.

Ils arrivèrent ainsi à Mezarnou, dont le maître, Vincent de Parcevaux, les reçut, sans les connaître, avec toutes sortes de caresses. On tira pour eux les meilleurs vins de la cave, les plus riches vaisselles du buffet, et la dame du lieu vint elle-même faire les honneurs du souper, accompagnée de sa fille, qui, bien qu'elle n'eût que douze ans, pouvait déjà passer pour accomplie en beauté, science et sagesse.

Le repas fut des plus gais et des plus délicats; seulement, à chaque plat d'argent que l'on faisait passer, le Poitevin regardait Fontenelle comme pour en prendre note; mais celui-ci n'avait d'yeux que pour l'héritière de Mezarnou. Aussi, à peine se trouvèrent-ils seuls, que Fontenelle dit vivement à son écuyer :

— Je veux la jeune fille, Claude.

— Et moi la vaisselle plate, maître, répondit le Poitevin.

— Pars sur-le-champ, ajouta Eder, retrouve nos gens, amène-les ici, et nous emporterons tout.

— Convenu, répondit Claude en ouvrant la fenêtre pour sauter dans la cour.

Et un instant après Eder entendit, sur la route, le galop de son cheval.

Il revint au point du jour avec trente cavaliers; le manoir fut mis au pillage, et Guy-Eder retourna au fort Tristan avec un butin estimé quarante mille écus, sans compter la jeune fille qu'il épousa en chemin.

La chronique ne dit rien des suites de ce mariage; mais nous ne voyons point, d'après des faits rapportés dans les mémoires du temps, que le caractère de Fontenelle en ait été amélioré. Il ne paraît même pas qu'il ait cédé à l'influence que subissent les cœurs les plus endurcis pendant les premières joies de la possession. Aucune trêve n'apparaît dans cette vie de violence et de rapine, aucune paresse d'action; loin de là, l'ardeur au mal semble croître avec le succès; au lieu de se lasser, le démon rajeunit, soit que cette âme eût besoin d'une constante agitation

pour s'échapper à elle-même, soit que l'habitude lui eût donné une de ces soifs du crime qui, comme celle de l'ivresse, s'accroissent à mesure qu'on les satisfait.

Depuis son retour, Fontenelle avait fait plusieurs entreprises sur les villes voisines, mais il en était une dont les richesses le tentaient particulièrement, c'était Penmarck.

Le voyageur qui parcourt cette pointe extrême de la Domnonée, rongée des vents, déchirée par les vagues, et que la bruyère ou la mousse marine ensevelissent, se refuse à croire que là se trouvait, il y a quatre siècles à peine, une cité qui pouvait armer sept cents bateaux pour la pêche lointaine, et que les ducs de Bretagne citaient dans leurs ordonnances comme l'une des plus commerçantes du duché. A la fin du xv$^{e}$ siècle, de grands désastres l'avaient déjà frappée, mais on la citait encore pour ses restes de force et d'opulence. « Là étaient bien peu d'habitants, dit un auteur que nous avons déjà cité, qui n'eussent force hanaps d'argent, c'est-à-dire belles, grandes et larges tasses dont plusieurs étaient dorées en dedans. » Ils avaient en même temps de bonnes arquebuses pour les défendre. Craignant une attaque, ils avaient même fortifié l'église de Tréoultrez et une maison de Kerity dans laquelle étaient déposés leurs objets les plus précieux. Fontenelle voulut voir par lui-même s'il n'était aucun moyen de mettre en défaut leur prudence. Il attend donc un jour de fête, prend les braies de la montagne, et entre hardiment à Penmarck avec deux compagnons déguisés comme lui. Ils parcoururent d'abord les rues comme des rustres qui s'émerveillent, plongeant leurs regards dans les boutiques, et marquant de l'œil les mieux garnies. Ils arrivent ainsi à la place où les habitants sont réunis; Fontenelle se mêle aux joueurs de boule, et les interroge tout en perdant son argent. Pendant qu'il apprend d'eux ce qu'il désire savoir, un vieux marin, debout à la porte d'un cabaret, a cru le reconnaître, et un groupe s'est formé autour de lui.

— Sainte-Barbe nous assiste! c'est bien Fontenelle, répète le vieux pêcheur de morue. Voyez plutôt sa jambe qu'il traîne comme une écrevisse ses tenailles.

— Et que vient-il faire ici ? demande une femme.

— Il vient s'assurer si la mouture est prête et bonne à emporter, répond le matelot.

— Il faut l'arrêter, disent les vieillards.

— Non, non, interrompent les jeunes gens.

— Le plus sûr est toujours de mettre dans la poêle le poisson pris, observe le vieux loup de mer.

— C'est un ligueur comme nous, reprennent quelques voix.

— C'est le diable, murmure le marin.

— Demandons l'avis des autres, ajoutent les indécis.

Les autres habitants sont avertis, et la question est de nouveau débattue.

Mais Fontenelle s'était aperçu que tous les yeux se tournaient sur lui, et avait compris qu'il était reconnu; pendant qu'on délibère, il gagne la campagne avec ses compagnons, trouve des chevaux qui les attendaient, et tous rentrent au fort Guyon.

Seulement, à quelques jours de là, la ville de Penmarck fut attaquée, prise et saccagée. Le butin fut si considérable qu'il fallut trois cents barques pour le transporter à l'île Tristan. Le chanoine Moreau assure que ce fut une juste punition, infligée par Dieu aux habitants, qui, s'étant retirés dans l'église, comme en une forteresse, y couchaient effrontément avec leurs femmes. « Ils furent, pour la plupart, dit-il, égorgés sur leurs lits pour expiation de leurs offenses; Dieu veuille que cela leur serve pour leur salut! »

Cette expédition fut suivie d'une autre sur Pont-Croix, puis de courses sur tous les points du Léonnais et de la Cornouaille, Ces brigandages portèrent au dernier degré la terreur qu'inspirait le nom de Fontenelle. Les témoins oculaires nous ont laissé une peinture terrible de l'état auquel il réduisit la Domnonée. Les fermes furent abandonnées, et les bourgades devinrent désertes. Les femmes, les malades ou les enfants qui n'avaient pu quitter les maisons s'y renfermèrent faisant les morts (car le moindre bruit eût attiré les soldats), et n'osant ni marcher, ni parler, ni prier Dieu autrement que de cœur. Ceux qui étaient plus forts se retirèrent dans les fourrés, n'ayant d'autre nourriture que la vinette ou l'ortie, qu'ils n'osaient même faire cuire, de peur que la fumée n'attirât les gens de Guy-Eder. Si, par hasard, l'un des fugitifs obtenait du seigneur ou des bourgeois quelques mesures de blé, il ne s'en servait point pour lui, mais, fidèle à sa nature et à ses habitudes jusque dans cette extrémité, il réunissait trois ou quatre de ses com-

pagnons, s'attelait de nuit avec eux à une charrue, et semait ce peu de grain dans l'espérance que Dieu amènerait la paix avant la moisson. Quant au bétail, il n'en fallait plus parler ; les chiens même avaient disparu, tués par les *argoulets* de Fontenelle, dont ils annonçaient l'approche, ou dévorés par les loups ; car la propagation de ces animaux ne fut pas le moindre désastre de ces temps. On les voyait descendre par bandes de la montagne, vers le déclin du jour, traversant les villages comme une troupe ennemie, s'arrêtant là où ils flairaient la chair humaine, et brisant les portes des maisons pour dévorer ceux qui s'y cachaient. Leur audace devint telle, qu'une femme, sortant de Quimper au milieu du jour, fut dévorée à quelques pas de ses amis, et qu'ils attaquèrent sur le rempart des sentinelles armées. Le peuple, qui ne perd jamais le goût des contes, même à l'agonie, ne voulut point voir dans ces loups des animaux ordinaires, et prétendit que c'étaient les âmes des soldats de Fontenelle qui reparaissaient sous cette forme après leur mort. On les appelait en conséquence *tud-bleis* ou *hommes-loups*, et alors qu'il eût fallu les combattre, chacun ne songea qu'à les fuir.

Les populations les plus voisines des villes fortifiées y avaient cherché un refuge, et tout ce qu'elles avaient pu sauver était déposé par elles dans les cathédrales et les couvents. « L'église de Saint-Corentin, quoique vaste, dit l'historien de la Ligue, était remplie de tant de beaux et grands coffres, que la procession n'y pouvait passer et que le chœur seul était vide. Il en était de même au Géodet et aux Cordeliers. Mais ces richesses ne purent rien contre la famine qui commença bientôt à se faire sentir. Les gens venus du dehors furent nécessairement les premiers atteints. En vain se pressaient-ils aux portes des bourgeois, demandant un peu de pain au nom de Dieu et de sa mère ; pour toute réponse, ceux-ci leur disaient le prix de la pipe de blé, qui valait soixante écus, et leur criaient d'aller semer leurs champs. Chaque matin on trouvait quelques-uns de ces malheureux étendus blêmes et froids sur le pavé, et la main dirigée vers la bouche, comme s'ils fussent morts dans le délire, en faisant le mouvement de manger. Il y en avait d'agonisants près de toutes les étables, car, sans retraite pour la plupart, les fumiers leur servaient de lit, et ils s'y ensevelissaient afin

d'échapper du moins au vent et à la froidure. Enfin, le grand nombre de cadavres engendra une sorte de typhus, qui, « après avoir commencé par les plus pauvres, dit le chanoine Moreau, arriva jusqu'aux plus huppés. » Telle fut la prodigieuse dépopulation causée en Bretagne par ces divers fléaux réunis, que les paroisses qui, avant la Ligue, comptaient chaque année douze cents communiants, n'en comptaient plus que dix en 1597, qui fut l'année de la paix.

Au milieu de cette immense dévastation dont Fontenelle était le premier auteur, sa prospérité semblait grandir et s'étendre. Alors que le comte de la Maignane, le sire de Liscoët, et tant d'autres *anciens et bons voleurs*, s'étaient vus forcés de quitter la Domnonée, lui, il s'y était chaque jour mieux établi, se fortifiant pour ainsi dire de ses crimes, et combattant la haine par la terreur. C'est qu'aussi nul n'avait su, comme lui, persévérer dans la violence, adorer le mal hardiment et sans partage. Jamais d'hésitation dans sa volonté, aucun retour, nulle limite; on eût cherché en vain dans cette vie entière une bonne pensée. Or, dans la voie du mal, celles-ci ressemblent aux dangereuses tentations; même repoussées, elles emportent quelque chose de notre force et de notre activité. Fontenelle l'avait compris, et s'était donné à Satan avec la ferveur que mettent les saints à se donner à Dieu. De là cette supériorité criminelle qui devait faire de lui une sorte d'Alexandre de grands chemins.

Cependant ses courses dans le pays devinrent de moins en moins fructueuses; les champs étaient en friche, les maisons vides, et l'on ne trouvait plus dans la campagne que des loups et des cadavres. Il tourna alors les yeux vers la mer. Des navires de toutes nations, chargés de richesses sans nombre, passaient chaque jour à l'horizon; il se rappela tout à coup que son île avait un havre excellent pour des corsaires, et il résolut de demander aussi à l'Océan sa moisson.

Il fallait se hâter d'ailleurs, car la guerre civile touchait à son terme. Vaincus et divisés, les ligueurs traitaient partout avec le roi, qui devait bientôt achever la pacification en achetant la France pour une messe. Guy-Eder voulut mettre à profit les derniers jours de trouble; il fit armer ses barques, y jeta une centaine de ses bandits, et les envoya aux passes les plus fréquentées. Elles ne tardèrent point à revenir, traînant à la

remorque de grands navires, les voiles carguées, le gouvernail amarré, et le pont désert; leurs équipages, comme le disaient les routiers, *étaient restés en mer*. Quelques mois suffirent pour encombrer de ces prises la rivière du Poul-David. Lorsque la chasse était mauvaise dans les passes, les corsaires bretons se rabattaient sur les îles anglaises, « où l'on pouvait piller à l'écuelle comme meunier dans sacs de froment. » L'île devint ainsi un entrepôt où s'entassaient les richesses de toutes les nations. On y trouvait en égale abondance les vins de Gascogne, les toiles de Hollande, les tissus du Brabant et les doublons d'Espagne. Guy-Eder, enivré par tant de succès, avait insensiblement transformé son fort en palais, et se faisait donner le titre de prince; il avait un maître d'hôtel, des écuyers, un aumônier. Ce dernier n'était autre que Guillaume de Launay, dominicain célèbre, qui, au dire de Henri IV, avait fait faire plus de progrès à la Ligue en Bretagne par ses sermons, que le duc de Mercœur par ses canons. Fontenelle écoutait Guillaume moins pour son salut que pour son amusement, car Guillaume était un de ces prédicateurs bouffons qui traduisaient alors l'Évangile en calembours, et faisaient, selon l'expression de l'un d'eux, la *parade à la porte du paradis*. Aussi avait-il acquis la liberté de tout faire et de tout dire au fort Tristan.

Il se présenta un jour, tenant à la main une lettre du sieur de Saint-Luc, gouverneur de Quimper pour le roi.

— Est-ce un sermon que tu nous apportes, moine? lui cria Fontenelle en voyant le papier qu'il tenait.

— Justement, dit le dominicain.

— Sur quel texte?

— Le voici, prince, répondit Guillaume.

Et, prenant la voix solennelle d'un prédicateur, il lut:

« Le sieur de Fontenelle, capitaine pour la Ligue en Bretagne, est sommé de mettre bas les armes au plus tôt, s'il ne préfère être pendu. »

— Et dans quel évangile se trouve un pareil verset, drôle? s'écria Guy-Eder.

— Dans l'évangile selon saint Luc, monseigneur, répondit le moine en présentant la lettre du gouverneur de Quimper.

Fontenelle l'ouvrit; elle renfermait en effet la nouvelle de la

soumission du duc de Mercœur au roi, avec la sommation expresse à tous les ligueurs de l'imiter avant quinze jours. En cas d'obéissance, une amnistie générale était accordée pour *tous les faits de guerre;* mais, dans le cas contraire, les rebelles ne devaient espérer aucune merci.

Fontenelle fut plus contrarié que surpris de cette nouvelle depuis longtemps prévue. Il répondit qu'il était prêt à reconnaître l'autorité royale, mais que le grand nombre de ses ennemis l'obligeait à ne point rester sans défense, et qu'il demandait à garder le gouvernement de l'île qu'il occupait.

C'était l'envoyer, pour ainsi dire, en possession légale de ce que lui avaient acquis ses crimes. Mais le nouveau roi était pressé de régner, comme tous les rois qui commencent, en liquidant le passé par une sorte de *cote mal taillée* entre la justice et l'impunité. La demande de Guy-Eder lui fut accordée, et rien ne fut changé pour lui, si ce n'est le drapeau qui flottait sur sa forteresse.

Cette époque de la vie du routier breton fut, sans aucun doute, la plus brillante et la plus scandaleuse. Élevé à la dignité de lieutenant du roi, et lavé à la fois de tous ses crimes par cette sorte de baptême officiel, il jouit du fruit de ses rapines avec cette quiétude des scélérats heureux qui ne peut être comparée qu'à celle des saints. On le vit alors, dans ces mêmes campagnes qu'il avait parcourues la torche et le fer à la main, passer au petit pas de sa mule blanche, couvert de velours, entouré de pages, faisant l'aumône d'un réal à ceux qu'il avait dépouillés de tout leur patrimoine, et semblable, dit le *guerz breton,* « à l'épervier repu qui se promène au milieu des oiseaux qu'il a plumés. »

Et ne croyez point que la considération dont il jouissait fût moindre à cause du passé ; on parlait tout bas de ce passé par envie, mais par intérêt on accueillait le présent ; à tel point qu'il n'était pas de gentilhomme qui n'acceptât, à l'occasion, du routier un prêt ou un dîner. Les soldats de Fontenelle s'étaient dispersés, et, en les congédiant, il leur avait remis des certificats attestant leurs talents et bons services. Nous avons sous les yeux une approbation de ce genre délivrée en faveur d'escuyer Jean de Rosmar, sieur de Muiron, signée *Fontenelle,* et scellée du sceau de ses armes, qui étaient trois quinte

feuilles. Ainsi Satan recommandait ses démons, et le monde accueillait sa recommandation. Tant de meurtres, de vols, de trahisons, étaient oubliés uniquement parce qu'ils avaient réussi; l'immoralité publique se retranchait derrière l'absolution royale, et tous pardonnaient parce que le maître avait pardonné.

Il y eut une femme pourtant, une seule, qui ne pardonna point; ce fut la mère de la dame de la Ville-Roüault. Elle alla se jeter aux pieds des ministres, racontant de quelle manière sa fille, « belle comme une déesse et vertueuse comme une sainte, » avait été livrée par Fontenelle à ses soldats, lors de la prise de Pont-Croix, malgré la capitulation; on lui répondit par des maximes chrétiennes sur l'oubli des injures personnelles. Elle raconta alors les ravages inouïs que le routier avait exercés dans toute la Bretagne; on se contenta de gémir sur le malheur des guerres civiles. Enfin, poussée à bout, elle parla de l'immense fortune acquise par Guy-Eder, et dont il jouissait audacieusement aux yeux même de ses victimes; cette fois on prêta l'oreille; une enquête fut ordonnée secrètement; elle constata sans doute les soupçons conçus, car Fontenelle fut arrêté, conduit à Paris, et mis en jugement.

L'amnistie accordée par le roi *pour tous les faits de guerre* rendait le procès difficile, mais les gens de loi ne se laissèrent point déconcerter par cet obstacle. Ils commentèrent le décret royal (au profit de l'humanité cette fois!) et prouvèrent que l'on ne devait donner le nom de *faits de guerre* qu'à celles des actions de Fontenelle qui ne pouvaient le faire condamner; ils l'accusèrent en outre d'avoir voulu livrer le fort de Douarnenez aux Espagnols et d'être le complice de Biron.

Guy-Eder voulut en vain se défendre; soumis à la question ordinaire et extraordinaire, il fut condamné à être rompu vif et exécuté en place de Grève, où il demeura, dit un contemporain, six quarts d'heure sur la roue.

Des immenses richesses qu'il avait amassées, rien ne retourna à ses victimes ni à sa famille; le procès dévora tout: fait significatif et qui semble marquer la transition entre deux époques distinctes. La Ligue, en effet, fut en France la dernière manifestation sérieuse que la noblesse fit de sa force; avec elle finit cette race de déprédateurs militaires qui, depuis tant de

siècles, vivaient aux dépens du *bon homme*, et parmi lesquels Fontenelle fut un des derniers. Au pillage féodal allait succéder le pillage civil, et les routiers laissaient leur héritage au fisc et aux gens de loi.

ÉMILE SOUVESTRE.

# PIRON

Ce n'est plus cette fois une muse mignarde mollement couchée sur un sofa, dans un boudoir parfumé, dont la fenêtre n'est jamais ouverte au soleil, aux brises matinales, aux rumeurs de la nature ; ce n'est plus cette fois une petite marquise, Zelmire ou Zulmé, Zuléma ou Zoraïde, qui babille dans un jargon précieux avec un abbé ou un mousquetaire, qui perd sa grâce à force de grâce, son cœur à force d'esprit, son âme Dieu sait comment. C'est une vraie muse bourguignonne, Marianne ou Jeanneton, une fille de belle venue, simple et sans art, qui rit aux éclats, mais qui ne sait pas sourire, qui a le cœur sur la main et la saillie sur les lèvres, quand le verre n'y est plus, car elle aime un peu le cabaret. Que voulez-vous? Celle-là n'a pas été élevée au couvent; c'est une muse un peu vagabonde qui a jeté trop vite sa candeur aux orties; elle a passé sa jeunesse comme une fille de mauvais lieu, aiguisant l'épigramme dans les fumées du vin, jetant à pleines mains la gaieté sur les théâtres en plein vent, poussant un soir l'ivresse et la folie jusqu'à profaner l'amour, ce sourire du ciel arrosé d'une larme de Dieu, dans un chant indigne d'un poëte, indigne d'un homme, indigne d'un Bourguignon ivre. Mais patience, au déclin de cette jeunesse verte et touffue comme la forêt des mauvaises passions, toutes les secousses du démon vont s'apaiser, la folle gaieté devient aimable, les cheveux flottants sont renoués, la jupe descend un peu plus bas. C'est toujours une bonne fille en belle humeur, ayant plus que jamais le mot pour rire ; mais elle a changé de théâtre. Au

revoir, Tabarin; salut, salut, Molière! Et au lieu d'*Arlequin*, c'est la *Métromanie*. La poésie lui a pardonné; mais le ciel a été outragé, il faut une expiation, il faut bien des larmes pour effacer cette encre maudite et fatale qui a servi pour ce chef-d'œuvre de profanation, il faut bien des prières pour étouffer l'écho terrible de cette hideuse chanson. Patience, voilà le diable qui devient vieux; cette muse qui a si mal chanté dans sa jeunesse, va s'éteindre bientôt en psalmodiant des psaumes. Saint Augustin, qui avait la science du cœur, a dit, dans sa sagesse : *Le cœur nous vient de Dieu, le cœur retourne à Dieu.* Mais, si Dieu a pardonné à ce pécheur repentant, l'Académie française ne lui a pas encore pardonné, — non pas tout à fait pour la même chanson.

Ainsi donc j'abandonne aujourd'hui les doux pastels de Delatour pour étudier quelque franc portrait de Rembrandt. En effet, Piron a vécu en dehors de ce joli monde persifleur qui jouait avec des roses et dormait dans la soie. Si les abbés et les marquis rencontraient le poëte bourguignon, ce n'était guère qu'au théâtre et au café Procope, rarement dans les salons. Piron était pauvre, et de plus il avait contre lui son esprit. On fuyait ses bons mots à toutes jambes, presque toujours clopin-clopant.

Au XVII[e] siècle, il y avait à Dijon, parmi les échevins, un apothicaire qui avait surtout dans sa boutique de l'esprit, de la verve et de la gaieté. Lui demandait-on une tisane, il donnait une chanson à boire; voulait-on une médecine, il offrait une harangue en patois bourguignon. Aussi cet apothicaire de nouvelle façon guérissait tous ses malades, si bien qu'il mourut pauvre, ne laissant à ses descendants qu'un recueil édifiant de poëmes, de chansons et de noëls en patois : cet héritage fut celui d'Alexis Piron.

Alexis Piron, fils d'Aimé Piron, vint au monde en 1689, en même saison que Montesquieu, un peu avant Voltaire, au beau milieu de l'été. Son père, qui célébrait tous les événements mémorables, n'eut garde de passer celui-là sous silence. Piron fut chanté à son berceau ni plus ni moins qu'un fils de roi. C'était d'un bon augure. A douze ans, Piron répondait déjà à la chanson, il rimaillait à merveille, il passait toutes ses heures de loisir à agencer, à scander, à *ourler* de rimes des syllabes fran-

çaises, suivant son mot. Un de ses camarades un peu plus âgé, s'étant enrôlé dans les dragons, lui dit, le jour de l'adieu : Je reviendrai Achille. — Tu me retrouveras Homère, lui dit Piron. Plus tard, en rappelant ce mot, le pauvre poëte, devenu aveugle, s'écrie: Le pauvre Achille m'aurait retrouvé aveugle comme Homère, s'il n'était mort aux Invalides. Ses études furent sévères, peu à peu l'ardeur de rimer s'éteignit dans sa jeune imagination; à seize ans, il riait d'Apollon et des Muses, en garçon qui a déjà perdu cette précieuse candeur qu'il faut pour l'amour et la poésie. Au sortir du collége, son père l'appela un jour dans son laboratoire, entre deux rimes et deux tisanes: — Voyons, mon cher enfant, lui dit-il gravement, je vois bien que tu ne seras jamais de l'Académie, il faut pourtant songer à être quelque chose, curé, par exemple? — J'ai le cœur trop bien fait, dit le jeune Piron qui avait déjà de la réplique. — Eh bien, mon enfant, la finance? — J'ai le cœur trop faible. — Eh bien, la médecine? — J'ai la main mauvaise, il y a déjà assez de malades qui mourront bien sans moi. Et puis, en vérité, je ne suis pas venu au monde pour avoir tous les jours affaire à la camarde; autant vaudrait être soldat, mais je n'y vois goutte. A d'autres! — Alors la jurisprudence? grâce au prince de Condé qui nous veut du bien... — Oui, avocat, si cela vous amuse. Au moins, je n'ai rien à risquer à ce métier-là, c'est le seul où ma conscience ne coure pas grand danger. Il se mit à l'étude du droit; mais, à peine dans le grimoire, la muse du plaisir et de la folle gaieté vint distraire son esprit. Dieu vous préserve de savoir jamais quelles furent les premières inspirations de cette muse. Il n'y a point assez d'indignation pour flétrir cette mauvaise œuvre qui a poursuivi Piron jusqu'au tombeau comme une mégère impitoyable. Piron venait d'être reçu avocat, mais comment défendre les autres après cela? et puis il était d'avis qu'un avocat doit être au-dessus d'un petit écu, et son père s'appauvrissait de plus en plus. Cependant Piron ne voulut pas vivre plus longtemps aux dépens du maladroit apothicaire; craignant d'ailleurs l'éclat de sa fatale chanson, qui faisait passablement froncer le sourcil aux magistrats de Dijon, il s'exila à la suite d'un financier en voyage. Cet homme lui avait offert 200 livres par an pour copier des vers. — Je veux bien, si les vers sont beaux. — Si les vers sont beaux! s'était écrié le financier, je le

crois bien, ils sont de moi. — Piron se résigna. Dès le premier jour, les choses se passèrent mal. — Vous ne m'aviez pas dit, monsieur, de quelle taille étaient vos vers, je n'en ai jamais vu d'aussi longs. Ensuite, monsieur, je suis très-embarrassé pour l'orthographe et pour la rime, car, si j'écris *autel* suivant la grammaire, cela ne rime plus avec *Estelle.* — Écrivez *autelle*, suivant moi, monsieur ; il vous sied bien de me parler de la grammaire ! Vous êtes un pédant. — Piron se contenta de remettre çà et là un vers sur ses pieds avec un peu de rime et de raison, mais sans mot dire. Le financier poëte ne se plaignait pas trop, mais par malheur ce vieux fou avait dans sa suite une arrière-cousine assez coquette et assez jolie qui ne demandait qu'à verdoyer et à fleurir. Piron débuta avec elle par un petit conte anacréontique, en attendant mieux. Hélas, l'arrière-cousine se souciait bien de vers ! Au lieu d'attacher le conte galant sous son corsage, elle le jeta dans la cheminée d'une hôtellerie, et à l'heure du départ, grâce à un valet officieux qui ne savait pas lire, les vers de l'amoureux furent remis au financier. Piron ne jugea pas à propos d'aller plus loin : il abandonna gaiement la fortune de l'amour, il reprit le chemin du toit paternel, en compagnie de son ami Sarrazin, devenu célèbre depuis au Théâtre Français. Il venait de jouer la comédie dans une troupe vagabonde. Le voyage fut charmant. S'il faut en croire le docteur Procope, le poëte et le comédien, se trouvant sans ressources dans un cabaret d'une petite ville bourguignonne, imaginèrent de jouer, à eux deux, une tragédie en cinq actes. Ils tombèrent d'accord sur *Andromaque,* ô profanation ! Cette tragédie fut donc annoncée avec toutes les fanfares de l'endroit. Le grand jour arrive. Le théâtre, qui était préparé dans une salle de danse, s'emplit en moins d'une heure. — Nous jouons gros jeu, dit Piron. N'allons pas perdre la carte. — La toile se lève. Le comédien s'incline devant les spectateurs : — Messieurs, les comédiennes s'habillent ; en attendant, nous allons vous jouer un tour de notre métier ; c'est une petite comédie de notre imaginative. — Aussitôt dit, voilà une fille du cabaret qui vient servir un souper des plus copieux ; nos deux aventuriers se mettent à table, tout en lutinant la fille du cabaret, qui s'assied à côté d'eux. Ils commencent une dissertation à perte de vue sur l'amour et la femme, sur les folies et les va-

nités humaines, le tout arrosé d'un vin généreux. D'abord les Bourguignons ne savaient comment prendre cela : mais bientôt, voyant les gaillards en si bon appétit et en si belle soif, ils se dérident, un rire homérique éclate dans la salle, la gaieté s'empare de tout le monde. Le comédien et le poëte redoublent de verve et de saillies, sans parler des rasades : il n'est pas jusqu'à la fille du cabaret qui ne les inspire par ses naïvetés. Enfin, le triomphe fut magnifique, jamais Bourguignons n'avaient pris une si bonne leçon de philosophie. Tout le monde s'en alla content, les deux professeurs passèrent la nuit sous la table pour parachever la leçon.

De retour à Dijon, notre gai aventurier s'abandonna au plaisir avec une fatale indolence, disant comme Tibulle : « C'est là que je suis bon chef et bon soldat. » A la vérité, il n'avait rien à faire. Il attendait la fortune sans trop de soucis ; mais la fortune s'éloignait plus que jamais du seuil de l'apothicaire. Par désœuvrement, Piron entra en l'étude d'un procureur, où il aiguisa des épigrammes contre tous les Dijonnais un peu célèbres. Son père lui-même ne fut pas épargné ; le pauvre apothicaire était représenté, bésicles sur le nez, armé de pied en cap, à l'heure du combat, en face d'Apollon qui lui tournait le dos. Ce fut vers ce temps-là que Piron s'associa à la compagnie d'arquebusiers de Beaune. Au XVIII^e^ siècle, messieurs de Beaune n'étaient pas tout à fait des gens d'esprit. Piron trouva là un mauvais terroir, sinon pour Bacchus, du moins pour Apollon. C'était un champ fertile à l'épigramme ; mais là il fallait, pour se faire entendre, une épigramme de belle taille. Piron fait habiller un âne en arquebusier et le conduit bras dessus bras dessous sur le lieu de l'exercice. — Voilà, dit-il, quelqu'un de la bande que j'ai rencontré sur mon chemin. — L'âne se mit à braire ; les arquebusiers se regardèrent avec dépit, en gens qui ont laissé surprendre leur secret. Le soir, tous les arquebusiers, moins l'âne, vont à la comédie. Comme les comédiens parlaient un peu bas, les spectateurs se mettent à crier : Plus haut ! plus haut ! on n'entend pas. — Ce n'est pourtant pas faute d'oreilles, s'écrie Piron. L'auditoire indigné se jette sur le poëte, qui s'esquive avec toutes les peines du monde, en disant : — Je serais seul, que je les bâterais tous. — Très-sérieusement, vingt épées rouillées furent tirées contre lui. Le lende-

main, en retournant à Dijon, il fauchait avec ardeur, du bout de son bâton, tous les chardons éparpillés sur les bords du chemin. Des habitants de Beaune le rencontrèrent s'escrimant ainsi. — Que faites-vous donc là ? — Parbleu, je suis en guerre avec les Beaunois; je leur coupe les vivres. — La guerre dura longtemps; elle fut célèbre comme la bataille de Fontenoy. A l'heure qu'il est, messieurs de Beaune n'entendent pas encore plaisanterie là-dessus. On serait fort mal venu près d'eux en leur vantant l'esprit de Piron.

Cependant la gaieté de Piron s'en allait peu à peu avec sa jeunesse. Son étoile n'était pas brillante jusque-là. A trente ans passés, il se trouvait sans ressources, sans espérances, ne sachant que faire. L'oisiveté, si douce et si légère au printemps de la vie quand on se promène sur la verdure et sur les roses effeuillées, quand on trouve à cueillir un bouquet d'aubépines dans tous les sentiers, quand Lisa ou Jeanneton passe à propos sur votre chemin, l'oisiveté devient une chaîne pénible à l'heure de la moisson. Le pauvre Piron voyait avec un peu de dépit mûrir ces beaux épis qu'il ne pourrait faucher. Il se mit à regretter tout le beau temps perdu, et, dans cette noble ardeur pour le travail qu'il alluma dans son cœur avec bonne foi, il partit pour Paris, l'oasis de ses rêves de poëte. Hélas ! à Paris il retrouva le désert. « Voilà donc ma nacelle, au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils. Elle faisait eau de tous côtés; je me noyais, quand la poésie, bien ou mal à propos, me vint en aide. Ce fut ma dernière planche, mais je ne sais quelle planche ce fut là. » Il savait bien que c'était une planche de salut. Seulement, avant de toucher la terre ferme, la planche fit bien des zigzags sur les vagues agitées.

Le voilà donc à Paris, n'ayant pour tout bagage que son esprit; j'oubliais : il s'était chargé de lettres de recommandation, mais, comme il disait, ce ne sont pas là des billets payables à vue. Rebuté dès la première, il fit des autres un beau feu de colère. Comme une de ces lettres ne voulait pas brûler, il en augura quelque chose de bon. Il la porta donc à son adresse, c'est-à-dire au chevalier de Belle-Isle. Le chevalier cherchait des copistes pour transcrire des mémoires infinis; il ne daigna pas se faire présenter Piron. — Qu'il me présente son écriture

et non sa personne. — Il fut admis, dit un critique, grâce à sa belle écriture, à copier cet ennuyeux fatras pour 40 sous par jour, dans un galetas à peine lambrissé, vis-à-vis d'un soldat aux gardes françaises. Au bout de six mois d'un travail opiniâtre, il n'avait encore rien touché de son modique honoraire. Il imagina d'attacher au collier d'un chien favori du chevalier, une supplique en vers. A la seconde tentative, on le paya dédaigneusement sans avoir l'air de penser que les vers fussent de lui. Il n'était pas jusqu'au secrétaire du chevalier qui ne le traitât du haut de sa grandeur; mais bientôt le pauvre poëte fut vengé. Ce secrétaire vint un soir lire, dans le galetas où Piron copiait, une tragédie de sa façon, à trois ou quatre amis de sa force. Piron écouta dans son coin. A la fin de la pièce, après les grands coups d'encensoir des trois ou quatre amis, Piron prit la parole sans la demander, et fit, en homme d'esprit et de raison, la critique de toutes les scènes. L'auteur emmena ses amis sans mot dire; mais, revenant bientôt seul dans le galetas, il tendit la main à Piron et lui dit d'une voix émue : « Monsieur, je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux; après ce que vous avez dit, je n'avais qu'une chose à faire, c'était de brûler ma tragédie. Je viens à vous les mains pures. » Il est encore aujourd'hui des critiques de bon sens et de bonne foi, mais est-il encore des auteurs qui jettent leurs pièces au feu ?

Ce galant homme se mit en campagne pour ouvrir carrière à l'esprit de Piron. Lesage et Fuselier n'étaient plus très-gais à l'Opéra-Comique, leur verve vieillissait un peu, on commençait à se plaindre d'entendre toujours la même chanson. Piron survint là à propos; il prit d'une main hardie le sceptre de la folle gaieté. Ses premières farces ne furent cependant pas très-heureuses. « Alors, disait-il à quatre-vingts ans, après un aimable retour dans le passé, alors, je faisais toutes les nuits des opéras comiques qui tombaient tous les jours. » Mais survint un arrêt rendu à la requête des Comédiens Français qui réduisait l'opéra-comique à un seul acteur parlant. Comment se tirer de là gaiement? Piron s'en tira en un jour par un chef-d'œuvre d'esprit, de satire et de philosophie — d'opéra-comique bien entendu. Ce chef-d'œuvre, qui lui fut payé 600 livres, c'est *Arlequin Deucalion*. C'était là bien choisir son monde. Deucalion, échappé

seul au déluge, allait à merveille à une pièce où un seul homme devait parler. Piron introduisit parmi ses acteurs Polichinelle et le perroquet; ceux-là pouvaient parler en dépit de l'arrêt qui n'avait pas pensé à eux. Ensuite l'ingénieux poëte mit en scène Pyrrha, Apollon, l'Amour, les Muses, Pégase, qui jouent bien leurs rôles et expriment leurs pensées par des airs, des chansons, des attributs. Ainsi Pégase, comment ne pas le reconnaître à ses oreilles d'âne et à ses ailes de dindon? Ce monologue eut un succès inouï; il s'y trouve des scènes de vraie comédie, je ne sais quel franc ressouvenir du *Médecin malgré lui* et du *Bourgeois Gentilhomme*. Les rieurs furent du côté de Piron contre les Comédiens Français, qui ne trouvèrent pas de meilleure vengeance que de demander une pièce au poëte. Crébillon le tragique fut leur ambassadeur. Mais le succès enivre et trouble l'esprit; Piron, se croyant appelé aux hautes destinées du théâtre, se mit à faire péniblement une comédie larmoyante : *les Fils ingrats*. Le croiriez-vous! oui, cette gaieté de mauvais aloi qui s'en va côtoyant la tragédie, c'est Piron qui nous l'a léguée; car Nivelle a suivi Piron; et que d'autres, hélas! ont suivi Nivelle! sans parler de Voltaire qui a fait *l'Enfant prodigue*.

La comédie n'eut qu'un demi-succès. Piron retomba du haut de ses illusions et se retrouva dans son grenier, pauvre comme de coutume. La poésie ne va visiter le poëte dans un grenier qu'aux beaux jours de la jeunesse : or Piron avait trente-cinq ans. Et pas d'argent dans la bourse, et pas d'amour au cœur. Quelque menue monnaie par-ci, quelque amourette en plein vent par-là. Le pauvre poëte a toujours eu à se plaindre de la fortune et de l'amour : la fortune lui venait sous la forme de l'aumône, l'amour sous l'habit de quelque comédienne sans feu ni lieu qui avait mis son âme de côté sous les oripeaux du théâtre. Une seule fois Piron a eu le cœur en scène, ç'a été pour Mlle Chéré, qui était encore une femme quoique comédienne. Piron soupira six semaines durant; il fit presque une élégie, il écrivit une jolie épître : la cruelle finit par s'attendrir; au bout de six semaines donc, l'heure du berger sonna pour Piron. Le voilà qui s'achemine avec des battements de cœur vers le logis de la belle. Lui qui soupait si bien, il ne songeait pas à souper ce soir-là. Il sonne, on ouvre, on le conduit dans un boudoir qui l'éblouit. A peine entré, il voit apparaître la belle Chéré dans un

charmant déshabillé : — C'est vous, Bimbin, je ne vous attendais pas si tôt. — Je sais bien qu'il n'est pas onze heures; mais que voulez-vous? mes jambes ont voulu aller aussi vite que mon cœur. Ah ! méchante fille, laissez-moi donc baiser ces petites mains friponnes. Mais vous êtes inquiète?... — Oui, le chevalier devait venir à dix heures. Il m'a envoyé ce matin 25 louis; il est en bon chemin de se ruiner pour moi, je le prends en pitié. Or il ne vous aime pas, car il sait que j'ai un faible pour les faiseurs de vers. S'il vient, parlez-moi devant lui de quelque maîtresse anonyme, ayez l'air de ne pas vous soucier de moi; il s'en ira content, sans nous avoir trop longtemps ennuyés. On sonne, n'est-ce pas? c'est lui. Finissez donc, Bimbin; amusez-vous plutôt à tisonner le feu. — Le susdit chevalier, qui était un gentilhomme poitevin, arriva bientôt en pirouettant et en fredonnant un air d'opéra. A la vue de Piron nonchalamment renversé sur le bras d'une bergère, il fronça le sourcil et fit résonner son épée : — Monsieur, dit-il en s'animant, vous n'êtes pas ici, j'imagine, pour l'amour de Dieu; mais je ne suis pas tout à fait un niais. J'ai donné aujourd'hui 25 louis à madame; vous allez m'en donner autant ou vous en aller. — Vous perdez la tête, lui dit aussitôt la comédienne; 25 louis! vous ne savez donc pas que c'est un poëte? — Piron, la seule fois en sa vie, ne trouva rien à repartir. — Ce garçon est très-raisonnable, se dit-il en lui-même. Ici il paraît qu'on en a pour son argent; moi, qui n'ai ni sou ni maille, je m'en vais. Il prit son chapeau et partit.

Une autre fois Piron aima presque Mlle Lecouvreur, mais ce fut encore de l'amour perdu. Au moins, grâce à cette fantaisie, il nous reste cette jolie épître, si ingénieuse :

### A MADEMOISELLE LECOUVREUR

Qui jouait le rôle d'Angélique dans ma comédie de L'ÉCOLE DES PÈRES.

Un émule de Praxitèle,
Et de son siècle le Coustou,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle, qu'il en devint fou.

Vénus, s'écriait-il sans cesse,
Ta gloire animait mon ciseau !
Sers donc maintenant ma tendresse,
Anime cet objet si beau !
Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
De ce moment le statuaire
N'aima plus, il idolâtra.
Bientôt il fut aimé lui-même ;
Et ce que mille extravagants
Enviraient comme un bien suprême
A coup sûr il en eut les gants.
Bergers, gravez bien sur les arbres
Ce que je viens de vous narrer ;
L'Amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.
Et vous, déesse de la scène,
Que tous les jours nous encensons ;
Vous que Thalie et Melpomène
Préfèrent à leurs nourrissons,
Reine du prestige agréable
Et de la douce illusion,
Belle Lecouvreur, à ma fable
Souffrez une autre allusion.
Mon Angélique est ma statue,
Et vous venez de l'animer ;
Ma fable est la vérité nue,
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

Mais, hélas ! la belle Lecouvreur ne voulut pas.

Piron se consolait de l'amour et de la fortune avec tous les joyeux apôtres du conte galant et de la chanson gaillarde qui ont fondé cette célèbre académie du rire, le Caveau. Toute l'histoire du Caveau est dans ces quelques mots : on soupait, on chantait, on jetait l'esprit à pleines mains. Piron n'était pas le plus mauvais convive ; c'était l'esprit en personne. Grimm a dit de lui : « C'était une machine à saillies, à traits, à épigrammes. En l'examinant de près, on voyait que ces traits s'entre-choquaient dans sa tête, partaient comme une fusée, et se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres par douzaine. Dans le combat à coups de langue, c'était l'athlète le plus fort qui eût jamais

existé. Il avait la repartie plus terrible toujours que l'attaque. Voilà pourquoi M. de Voltaire craignait comme le feu la rencontre de Piron. » Je passerai sous silence les épigrammes contre Voltaire : Piron a été mieux inspiré ; seulement je ne veux pas oublier cette petite scène au château de M. le marquis de Livry. Le marquis aimait Piron, la marquise aimait Voltaire ; voilà pourquoi nos deux poëtes se rencontraient quelquefois sur le même seuil. Un matin Piron trouve Voltaire seul à la cheminée du salon, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, les jambes de çà, de là, les pieds posés sur les chenets. Piron s'incline cinq ou six fois pour annoncer qu'il lui faut sa place au feu ; Voltaire répond par un léger salut. Piron saisit bravement un fauteuil, le roule devant l'âtre, et prend le plus de place qu'il peut. Voltaire tire sa montre, Piron sa tabatière ; l'un prend les pincettes, l'autre du tabac ; celui-là se mouche, celui-ci éternue. Voltaire ennuyé, se met à bâiller de toutes ses forces ; Piron, égayé, se met à rire ; Voltaire saisit dans la basque de son habit une croûte de pain et la broie sous les dents avec un bruit incroyable ; Piron, sans perdre de temps, se remet à l'œuvre ; il trouve dans les basques de son habit un flacon de vin, il le boit lentement avec un glou glou magnifique. Cette fois M. de Voltaire s'offense : « Monsieur, dit-il à Piron d'un ton sec et avec un air de grand seigneur, j'entends raillerie tout comme un autre, mais votre plaisanterie, si c'en est une, passe les bornes. — Monsieur, c'est si peu une plaisanterie que mon flacon est vide. — Monsieur, reprend Voltaire, je sors d'une maladie qui m'a laissé un besoin continuel de manger, et je mange. — Mangez, monsieur, mangez, réplique Piron ; c'est à merveille. Pour moi, je sors de Bourgogne, avec un besoin continuel de boire, et je bois. » Je ne puis oublier non plus ce mot que Voltaire a eu trop longtemps à cœur : ceci est de l'histoire littéraire. Voltaire lisait *Sémiramis* chez la marquise de Mamers. Piron était parmi les auditeurs ; il y avait dans la tragédie passablement de vers de Corneille et de Racine ; chaque fois qu'il en passait un par la bouche de Voltaire, Piron faisait une très-humble révérence avec le plus grand sérieux. A la fin Voltaire impatienté, et voyant un sourire moqueur sur toutes les lèvres, demanda à Piron la raison de ses révérences. Aussitôt notre poëte bourguignon répondit, sans avoir l'air de

s'en préoccuper : « Allez toujours, monsieur, ne faites pas attention ; c'est que j'ai coutume de saluer les gens de ma connaissance. » *Sémiramis* fut jouée quelque temps après, avec fort peu de succès. Voltaire, rencontrant Piron au foyer, lui demanda ce qu'il pensait de sa tragédie. « Je pense que vous voudriez bien que je l'eusse faite. » Ce qu'il y avait de charmant dans toutes les reparties de Piron, c'est qu'il était méchant et malin sans en avoir l'air. Sa figure était si douce et si innocente qu'à Dijon on ne l'appelait que *Bimbin*. (Ce mot du patois bourguignon se traduit à peu près par *bénin*.)

Piron allait donc un peu dans le monde; Il dînait çà et là dans un grand hôtel. Il savait bien que c'était son esprit qu'on invitait; aussi disait-il : « On me prête sur gage. » Il allait partout sans trop fléchir le genou. Un jour, je ne sais plus chez quel marquis, un grand seigneur l'engage à passer devant lui pour entrer dans la salle à manger. Le marquis, voyant ce cérémonial, s'adresse au grand seigneur : « Eh ! monsieur le comte, ne faites pas tant de façons ; c'est un poëte. » Piron repoussa l'offense en homme de cœur; il leva la tête avec fierté et s'avança le premier en disant : « Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang. »

Piron, égaré tout à la fois par un succès et une chute, se mit dans la tête que la tragédie était de son domaine. Il acheva *Callisthène ;* mais *Callisthène* tomba tout d'un coup. Chaque poëte a révélé au théâtre un caractère, Corneille la grandeur et l'héroïsme, Racine la passion, Crébillon la terreur, Voltaire l'humanité ou à peu près : Piron voulait avoir sa place au soleil du génie ; il mit au théâtre le gigantesque et la bizarrerie, avec cette pensée que « le genre admiratif est la partie la plus seigneuriale du domaine de la tragédie. » Ainsi, dans *Callisthène,* Alexandre n'est qu'un tyran cruel, parce qu'un philosophe ne veut pas l'adorer comme un dieu ; Lysimaque se bat contre un lion ; Léonide se dévoue à la mort afin qu'Alexandre ait sur le cœur un forfait de plus. « Pour faire réussir cette pièce, disait Voltaire avant les épigrammes de Piron, il eût fallu que tous les spectateurs eussent été des Catons ou des Socrates. » Ici Voltaire est trop galant. *Callisthène,* qui est une profanation malheureuse de l'histoire, tomba devant la raison des spectateurs. Suivant Piron, voici la vraie cause de la chute

de cette tragédie : le poignard dont Callisthène devait se percer le sein se trouva en si mauvais état, que le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce des mains de Lysimaque. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda en tenant tous les morceaux à pleine main. » Il n'y eut que le faux moribond et moi qui ne rîmes point, dit Piron; ce fut là le vrai coup de poignard qui tua mon pauvre Callisthène. » Mais voilà bien une raison de poëte.

Piron voulut se venger de ces deux chutes par une autre tragédie; c'était un poëte opiniâtre qui ne voulait pas perdre la partie pour jamais. Il fit *Gustave Wasa* qui eut un succès honorable, et qui restera, sinon au théâtre, du moins dans ses œuvres. *Gustave* est toute l'histoire des révolutions de Suède, resserrée sur un même tableau ; jamais avant les mélodrames modernes tant de situations tragiques n'avaient été réunies dans un même foyer. « De tant d'événements, dit Piron dans sa préface, il ne pouvait manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux appelés par les néologues coups de théâtre; toujours les très-bien venus sur le moderne horizon de nos parterres. » En effet, à ne consulter que le dernier acte de *Gustave,* on trouve de quoi faire cinquante tragédies à la vieille façon. Dans ce pêle-mêle de toutes les passions et de tous les événements, dans ce chaos que la lumière sillonne çà et là, il y a certes des scènes pathétiques, des élans de grandeur, de nobles idées, de beaux vers. L'inspiration du grand Corneille est descendue quelquefois jusqu'à Piron.

Après *Gustave Wasa* ç'a été *Fernand Cortès;* cette tragédie héroïque fut mal accueillie : Piron a mal compris l'intérêt en le jetant bon gré mal gré sur les Espagnols. Pourquoi faire de Montézume un imbécile qui baise les mains qui l'enchaînent, un sot esclave de son peuple et de ses ennemis, s'armant pour les uns et pour les autres, un amoureux transi d'une Elvire (Elvire! le nom n'y fait rien) qui le méprise, et dont les yeux

En superbes vainqueurs dédaignent leur conquête?

Pour Piron, le Mexique était tout simplement la terre pro-

mise des Espagnols ; en attendant ces glorieux missionnaires, ce beau pays n'était qu'un pauvre coin du globe allant au hasard, sans Dieu, sans lois, sans arts. Mais voilà un contre-sens terrible ! Savez-vous pourquoi vient le messie, c'est-à-dire Fernand Cortès ? Il vient pour les beaux yeux de M$^{lle}$ Elvire ! Au lieu d'un messie, ce n'est plus qu'un chevalier errant, un paladin aventureux qui s'en va pour l'honneur de sa dame découvrir un monde, combattre en héros, le tout par courtoisie. Je veux bien que l'amour jette ses fleurs dans une tragédie, mais il ne faut pas que ces fleurs ensevelissent le héros.

Le café Procope était, vous le savez, au milieu du dernier siècle, la meilleure gazette littéraire de Paris. Les gazetiers s'appelaient Fréron, Dorat, Desfontaines, Gresset, Favart, Crébillon, Diderot, Piron. Celui-là était le rédacteur en chef ; c'était l'astre où venaient s'abattre tous les phalènes ; c'était à qui aurait un coin de sa table, un trait de son esprit. Figurez-vous un Hercule moderne, une tête fort chevelue, un œil voilé, une figure bénigne, une bouche aux coins retroussés par la malice, un habit assez riche (Piron se piquait un peu d'élégance et voulait parfois trancher du petit maître), un jabot « qui avait déjà dîné en ville, » et par-dessus tout cela je ne sais quel air chagrin et délaissé : vous verrez Piron au café Procope. « C'est surprenant, disait le docteur Procope, qu'un esprit si gai loge dans un si triste gîte. » Un plus grand physionomiste que le docteur eût découvert le mal de Piron. Le pauvre homme était confus et fatigué des arlequinades de son esprit. Il n'était plus pour rien dans toutes ces joyeusetés un peu grotesques qu'il lâchait pour le divertissement des badauds parisiens et des badauds littéraires. Sa nature de poëte s'offensait à toute heure de sa nature de bouffon. Voilà pourquoi il faisait des tragédies ; mais il avait beau faire, il avait beau supplier la muse des larmes, le poëte ne détrônait pas le bouffon. Et puis Piron était pauvre, toujours pauvre, et, quoique poëte, on finit par porter péniblement ce sombre manteau de la pauvreté ; et puis Piron était seul, et rien n'est amer comme la solitude de Paris, la solitude d'une mansarde, d'une cheminée sans feu, d'une fenêtre sans soleil. Rien n'est amer comme la vue de ce seuil désert où la misère seule a passé. Une main à jamais bénie, qui s'est toujours cachée, la main du marquis

de Lassay, versait tous les ans 500 livres en l'étude du notaire de Piron; mais c'était la plus belle partie des revenus du poëte; les libraires et les comédiens ne lui en donnaient pas autant. Ainsi Piron, rêvant *la Métromanie*, n'avait pas un petit écu à dépenser dans sa journée; Gilbert n'a jamais été réduit à si peu; encore Gilbert n'était pas abandonné de l'amour, comme Piron. Hélas! en effet, pas une amoureuse dans cette détresse, pas une main blanche qui vienne soutenir ce front penché, jamais une robe ou un fichu sur ce pauvre lit, pas un cœur dont les battements consolent ce pauvre cœur qui gémit en silence, jamais un bouquet pour parfumer cette triste chambre, pas un tendre regard qui réveille l'espérance assoupie, pas un seul baiser pour toutes ces larmes cachées! Ne me parlez plus de la douleur de Gilbert : cette douleur n'a pas duré plus qu'un rêve d'orgueil et de colère. Mais la douleur de Piron! Dieu sait comme elle fut lente et impitoyable, comme elle prit toutes les formes pour le torturer! Le soir, elle le suivait pas à pas jusqu'à sa chambre, ou bien il la trouvait accroupie dans l'âtre. « Eh bien! mon hôte, lui disait-elle en lui tendant une main glaciale, vous avez dépensé votre petit écu et votre épigramme? Ah! vieil enfant prodigue que vous êtes, que n'avez-vous gardé cinq sous pour acheter un fagot, ou plutôt que n'avez-vous ramené une belle fille compatissante qui eût chassé l'hiver de votre galetas! Vous passez pour avoir de l'esprit, mais vous n'êtes qu'un sot, monsieur Piron. Voyez Voltaire et tous les autres, comme ils vous ont dépassé! Au théâtre, on siffle vos tragédies, on leur jette des couronnes; dans le monde, ils sont les grands seigneurs, vous n'en êtes que l'histrion; ils ont des maîtresses, où sont les vôtres? ils jettent l'argent par les fenêtres, faites un peu sonner votre bourse; ils sont de l'Académie, vous y seriez fort mal reçu. Tout ce que vous avez gagné à Paris, ce sont vos cheveux blancs. Qu'avez-vous à répondre à cela, mon pauvre poëte bourguignon? » Piron, pour toute réponse, se couchait en pleurant dans un mauvais lit. Le lendemain, il demandait quelques rimes à sa muse, un conte, une épître, une scène de comédie; mais le plus souvent la muse se morfondait dans cette pauvre chambre de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, en face de quelques meubles piteux, en voisinage d'une vieille et d'un perroquet. Quand Piron ouvrait

la fenêtre par désennui, la rime déjà rebelle s'envolait aussitôt ; il descendait pour la poursuivre ; mais ce n'était pas sans peine qu'il la rattrapait, tantôt au coin d'une rue, tantôt au coin du feu d'un ami.

Dans cette triste demeure, où M. de Buffon et M. de Voltaire n'auraient pu respirer une heure, ni écrire une ligne, Piron fut pourtant visité par quelques personnages célèbres ; mais plaignez, plaignez le pauvre Piron ! le grand seigneur qui s'était honoré en honorant le poëte, gâtait son œuvre par une aumône indigne d'un grand seigneur et d'un poëte : il déposait en partant quelques louis sur la cheminée ! Un seul grand seigneur, mais celui-là était un grand écrivain, Montesquieu, visita Piron sans lui faire l'aumône.

Enfin, après cinq années d'un travail opiniâtre, *la Métromanie*, d'abord refusée par les comédiens, obtint les honneurs de la scène et les applaudissements des spectateurs. Piron n'est pas le seul auteur de cette comédie ; la célèbre M^lle^ Quinault, qui avait pris de l'ascendant sur son esprit, lui donna de sages conseils après la première lecture ; elle s'y prit si bien, que Piron refit toute sa pièce. « Patience, patience, lui dit-elle à la seconde lecture, ce sera un chef-d'œuvre ; mais il faut encore refaire vingt scènes, donner plus d'amour aux amoureux, plus de vérité au capitoul ; plus de gaieté au premier acte ; car, dans une comédie, il ne faut pas attendre au dernier acte pour rire. Effacez-moi ces rimes baroques et ces sentences vulgaires, abandonnez cet esprit qui vieillit un peu, relisez *les Femmes savantes,* et tout cela finira bien, je vous le prédis, moi qui serais bien fâchée d'être une femme savante. Patience donc, la patience c'est le génie. » On écoute toujours la raison d'une jolie bouche. *La Métromanie* est l'œuvre de la patience, du bon conseil et de l'esprit. Ce n'est pourtant pas l'œuvre du génie. Je serais mal venu peut-être si je parlais avec bonne foi, si je m'avisais d'en appeler contre tous les jugements du XVIII^e^ siècle, qui ont proclamé *la Métromanie* le dernier chef-d'œuvre de la comédie. Non *la Métromanie,* quoi qu'en disent Fréron et La Harpe, n'est point un chef-d'œuvre ; c'est une charmante comédie du meilleur style, où il y a de la gaieté de bon aloi, des tableaux aimables, de jolies scènes, de la satire ingénieuse, des vers dignes de Molière, des traits dignes

de Regnard, mais pourtant il y a un vide dans cette pièce : ce vide, c'est l'humanité, qui n'est pas assez en jeu.

*La Métromanie* ne fut d'abord dans la pensée de Piron qu'une épigramme sur Voltaire. Voici à quel propos : un méchant poëte de Bretagne nommé Desforges Maillard donnait ses vers dans le *Mercure* sous le nom de M^lle^ Malcrais de la Vigne. Voltaire, pris à ce piége, le premier entre les beaux esprits, avait répondu aux coquetteries du Breton par des bouquets à Chloris, des madrigaux parfumés, des épîtres galantes. On sut bientôt à qui le poëte avait affaire. Piron fit donc une épigramme, l'épigramme enfanta une comédie en un acte, enfin de cet acte sortit *la Métromanie*. Il y a un livre curieux à faire sur l'histoire des idées se débattant avec les poëtes.

Le succès consola Piron dans son chagrin, mais le succès à cinquante ans, c'est un peu tard; et encore avec le succès il y eut des critiques amères ; et bientôt, grâce aux critiques, aux comédiens, aux auteurs jaloux, *la Métromanie* fut abandonnée à l'oubli. Trois mois après la représentation, Piron écrivait : « Je vois bien qu'il n'y a rien à faire pour moi en ce monde qu'après que je ne serai plus. Bergerac, du temps des pointes, aurait dit ici : Il faut que je meure pour qu'on ne m'enterre pas. Ou bien : Je suis un homme mort, si je vis toujours. »

Il n'en était pas plus riche ; mais si la fortune ne suivit point la gloire, la gloire entraîna l'amour sur ses pas. L'amour à cinquante ans ! Il vaut mieux tard que jamais, dit la sagesse des nations. Un soir, avant souper, Piron rêvait à je ne sais quoi, dans la boutique de Gallet. Gallet le gai chansonnier, le franc buveur, était avant tout épicier. Survient une demoiselle qui demande du café et des allumettes. Gallet étant sorti, Piron se mit à servir la demoiselle. — C'est tout ce qu'il vous faut? — Gallet, rentrant alors, dit en riant : Il faudrait à mademoiselle un mari, par-dessus le marché. — A merveille, dit Piron; si la commère veut faire flèche de tout bois, j'en suis. — La demoiselle rougit et s'en alla sans mot dire. Le lendemain Piron se levait à peine quand la demoiselle entra dans sa chambre. — Monsieur, lui dit-elle toute tremblante, nous sommes deux enfants de la Bourgogne; il y a bien longtemps que je voulais voir un homme de tant d'esprit; ayant appris hier que j'avais

eu affaire à vous dans la boutique de M. Gallet, je suis venue aujourd'hui sans façon vous rendre une visite. Ah ! monsieur, comme vous devez vous ennuyer ici ? J'avais bien peur d'y rencontrer quelque belle dame de théâtre ; mais, Dieu soit loué, vous êtes là comme un trappiste. Vous n'avez jamais songé à faire une fin, monsieur Piron? — Piron, tout abasourdi par ce babil, répondit ainsi : — Hélas ! mademoiselle, je laisse ce soin-là à la camarde ; mais, s'il vous plaît, qu'entendez-vous par là ? — Je veux dire que vous n'avez jamais songé à vous marier ? — Pas trop, mademoiselle ; asseyez-vous donc, je vais allumer le feu. — Vous ne savez pas, monsieur Piron? cela va vous faire rire, c'est égal, j'irai droit mon chemin : si le cœur vous en dit comme le mien... — Piron, de plus en plus surpris, regardait la demoiselle en silence. — En un mot, monsieur Piron, je viens vous offrir mon cœur et ma main sans oublier deux mille livres de rente viagère. — Piron, contre sa coutume, prit tout cela au sérieux; il fut touché de trouver enfin une âme compatissante; la demoiselle avait les larmes aux yeux, il l'embrassa avec effusion. — Je vous laisse, lui dit-il, tout le soin de la noce, Gallet fera notre épithalame. — Vous me voyez, monsieur Piron, la plus heureuse fille du monde. Je n'espérais jamais faire une si belle fin, car, je ne veux vous rien cacher, j'ai *cinquante-trois ans*. — Eh bien ! dit Piron en sourcillant un peu, nous avons cent ans passés à nous deux. Nous aurions bien dû nous rencontrer plus tôt; mais que voulez-vous ? au lieu d'une histoire, notre mariage ne sera qu'un conte.

Vous voyez que l'amour a joué à Piron toutes sortes de mauvais tours ; il l'a délaissé dans les beaux jours de la vie, quand il pouvait lui apparaître dans le doux et riant cortége des Grâces, au bruit des castagnettes de la folle et sémillante Érato, dans un chemin jonché de roses printanières ; et, pour achever son œuvre de moquerie, l'amour perfide vient visiter le poëte, quand le poëte n'attend plus que la mort, sous la forme renfrognée d'une vieille fille.

Le mariage se fit assez gaiement. Cette vieille fille était une bonne fille; elle fut la sœur, l'amie et la servante dévouée de Piron. Il s'accoutuma si bien à la voir faire le café le matin, à l'entendre babiller gentiment au coin du feu le soir ; il fut si

charmé de l'enthousiasme qu'elle avait pour ses œuvres, qu'il s'avouait le plus heureux des maris. Il n'était plus seul, il n'était plus réduit à un petit écu par jour, il pouvait refuser un dîner en ville quand le temps était mauvais, il pouvait acheter çà et là une comédie de Molière et une tragédie de Corneille; il pouvait à son tour faire son aumône, non pas sur une cheminée, mais au coin d'une rue; il pouvait enfin recevoir ses amis au coin de son feu tout comme un grand seigneur. Il faut avoir manqué d'un petit écu pour comprendre ce bonheur prosaïque du poëte.

Mais il n'est si petit bonheur qui n'ait son revers : la bonne vieille de Piron tomba en paralysie après cinq ans de mariage, cinq ans encore elle languit dans cet état; elle mourut emportant les regrets amers de Piron, et les deux mille livres de rente viagère. Le croira-t-on? jamais mari ne pleura de plus belles larmes sur la mort de sa femme. Le pauvre poëte ne demeura pas seul, grâce à une nièce qui vint à lui par compassion, ne sachant où aller. Cette nièce fut le dernier appui de Piron. Il était presque aveugle; elle le conduisait partout sans jamais se plaindre de ses fantaisies; elle écrivait ses vers, lui lisait ceux des autres; en un mot, c'était sa seconde vue.

Chaque année, Collé, Panard, Gallet et toute la joyeuse bande, célébraient la fête de Piron. Deux ans avant sa mort, cette fête fut la plus belle de sa vie. Dès le point du jour, les vers et les bouquets pleuvaient chez lui, les vieux amis et les chansons réveillaient sa gaieté assoupie. On l'avait, malgré lui, couronné de roses, de myrtes et de lauriers. « Je crois toujours le voir et l'entendre, dit Dussault; c'était Anacréon, c'était encore Pindare. » Tout à coup un nouveau venu à la fête arrive près de Piron; adieu les vers et les bouquets, les chansons et les couronnes! Ce nouveau venu était un triste proscrit, une âme en peine, un génie malheureux, un homme à jamais célèbre, c'était J.-J. Rousseau! Piron saisit la main de Jean-Jacques, la met sur son cœur avec un cri de joie, et d'une voix de stentor il entonne le *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* — Enfin c'est vous, mon cher Rousseau. Oh! la bonne tête! Oh! le bon cœur! Et des barbares ont brûlé son *Émile.* Tant mieux, le parfum d'un pareil holocauste a dû ré-

jouir les anges. Mais comment vous a-t-il pris fantaisie de venir chez moi? car il s'en faut bien que vous alliez partout! Serait-ce pour y contraster la sagesse avec la folie ? A propos m'avez vous pardonné certaines épigrammes? Que voulez-vous? j'ai le vin pointilleux... — Je fais plus, interrompit Rousseau, j'en attends d'autres ; allez, joyeux nourrisson de Bacchus, enfant gâté des Muses, soyez toujours le même, soyez toujours Piron; vous êtes né malin, vous n'avez jamais été méchant. »

Piron reprit la parole, et durant une heure ce fut un feu d'artifice éblouissant; jamais son esprit n'avait jeté de plus belles pluies de bons mots, Jean-Jacques n'en revenait pas; jamais il n'avait montré plus de surprise. — Vous y retournerez, lui dit Dussault en descendant l'escalier. — Non, répondit-il ; ce feu roulant me fatigue et m'éblouit, j'en suis tout haletant. Quel homme! c'est la Pythie sur son trépied. — Ah ! mes amis, s'écria Piron dès que Jean-Jacques fut sorti, pardonnez-moi ces larmes, voilà que je pleure comme un enfant. »

Deux ans après la mort de sa femme, en 1753, l'Académie voulut consacrer dignement la gloire de Piron. Il fut nommé tout d'une voix, sans qu'il eût fait les visites d'usage. M. de Bougainville, qui se présentait, n'avait pas oublié les visites. — Je crois, lui dit Montesquieu, que vous faites les visites de Piron. — Quels sont vos titres? lui demanda Duclos. — Un *parallèle d'Alexandre et de Thamas Kouli-Khan.*— Nous n'avons pas lu cela. — Mais, monsieur, j'ai un autre titre : je suis mourant. — Duclos sourit et repartit : Est-ce que vous prenez l'Académie pour l'extrême-onction ? — Ce monsieur de Bougainville se mit en guerre contre Piron avec l'ancien évêque de Mirepoix, il prépara les armes, et l'ancien évêque alla rappeler au roi Louis XV, que Piron était coupable d'un chef-d'œuvre de libertinage. — Je vous supplie donc, sire, de refuser votre sanction à cet acte de l'Académie. — M^me^ de Pompadour prit la défense de Piron ; mais les dévots y mirent tant d'ardeur que le roi, qui avait ses raisons pour ne pas y regarder de trop près, n'eut pourtant pas la force de résister ; le nom de Piron fut à jamais rayé de la fameuse liste.—Ce diable d'évêque, dit Piron, m'a donné là un coup de crosse. — Dès ce jour, il fit son épitaphe, la plus célèbre de toutes les épitaphes.

Dès que Montesquieu apprit le refus du roi, il s'en fut à la

cour et se fit l'avocat de Piron avec tant d'éloquence, que le roi signa tout de suite le brevet d'une pension de 1,000 livres pour le vieux poëte. Mme de Pompadour y joignit encore 500 livres sur ses menus plaisirs. Le comte de Saint-Florentin et le marquis de Livry imitèrent ce bon exemple, si bien que Piron retrouva tout d'un coup les 2,000 livres de rente viagère enlevées avec la défunte. De plus, il touchait toujours la pension anonyme de M. de Lassay ; de plus ses œuvres et son théâtre lui rapportaient 1,000 livres, bon ou mal an : il se trouva presque riche; alors savez-vous ce qu'il fit? Il se fit dévot. Pour premier sacrifice, je ne dirai pas à Dieu, mais à son confesseur, il brûla une Bible dont il avait enjolivé les marges de complaintes et d'épigrammes de sa façon ; ensuite il se mit à traduire des psaumes, à rimer des odes sur le jugement dernier. Il disait à ce propos : « Encore vaut-il mieux prêcher sur l'échelle que jamais. » Cette vieillesse édifiante lui ouvrit les portes du monde religieux; il fut reçu jusque chez l'archevêque de Paris, mais l'archevêque n'en était pas pour cela à l'abri des épigrammes du poëte. Un jour, en présence de beaucoup de monde, l'archevêque lui dit avec un certain laisser aller un peu vain : Eh bien, Piron, avez-vous lu mon mandement? — Non, monseigneur, et vous ? »

N'est pas austère qui veut. Piron fut malgré lui plaisant jusqu'à la mort. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-trois ans et demi, comme Voltaire. Son père avait chanté sa naissance, il se trouva des poëtes pour chanter sa mort. Imbert fit sur ce sujet une élégie larmoyante qui eût bien égayé le défunt. Sa nièce fut toujours pour lui pleine d'amour et de sollicitude. Devenu tout à fait aveugle, il voyait toujours clair par les yeux de sa nièce ; cependant, s'étant mariée au musicien Capron, elle lui cacha ce mariage par respect pour sa faiblesse : il pouvait craindre qu'une fois mariée, elle ne vînt à le négliger, ou même à l'abandonner. Pendant trois ans, elle reçut tous les jours son mari à la table du vieillard, s'imaginant que Piron ne s'apercevait de rien; mais Piron savait tout, et il disait à ses amis : « Nanette a le paquet. Je rirai bien après ma mort. » Ce paquet était son testament, qui commençait par cette ligne : *Je nomme pour mon héritière madame Capron, ma nièce.* Ce trait vaut mieux que tous les bons mots de Piron.

Piron est une des figures originales du XVIIIe siècle; il ne s'est pas grimé pour ressembler à celui-ci ou à celui-là ; il est né Alexis Piron, il est mort Alexis Piron. Il prenait en grande pitié les rimeurs de mauvais aloi, comme Lemière ou La Harpe, qui dérobaient quelquefois le succès, grâce à un certain air de famille avec Voltaire ou Racine, qu'ils se donnaient en imitant un vers par-ci, une scène par-là. Aussi : disait-il « J'ai le droit d'être plus fier d'une chute, que ces messieurs d'un succès. » Une étude approfondie du poëte bourguignon révèle des tentatives hardies dans le domaine de l'art. En premier lieu, Piron a voulu, par un combat un peu hasardé des diverses passions humaines, amener presque en même temps le rire sur les lèvres et les larmes dans les yeux. Mais les esprits alors mal préparés n'ont pas voulu donner raison au novateur ; on l'a trouvé fort mal avisé de vouloir renverser les bornes plantées entre Molière et Corneille. Depuis, la tentation a été renouvelée avec plus de bonheur, mais il est bon de rappeler l'essai de Piron. En second lieu, dans *Arlequin Deucalion,* le poëte a mis en scène tous les charmes de la fantaisie. Il a osé être poëte tout à son aise sans peur et sans entraves. Rameau, l'auteur de la musique d'*Arlequin Deucalion*, prenait, suivant son mot, un *magnifique* plaisir aux représentations de ce petit chef-d'œuvre. Il y a en effet de la magnificence dans cette création. Si on pouvait en effacer quelques traits vulgaires, ce serait une des plus charmantes fantaisies de la littérature française. Ensuite Piron a un peu renouvelé la rime; il s'est permis, au grand scandale de l'abbé Desfontaines, de mettre en regard *pirates* et *soupirâtes, mai* et *charmé.* Dans ses chansons, il rime douze fois en *oc* et douze fois en *vent* sans désemparer. En outre, Piron n'a pas toujours respecté la césure :

Et de quoi s'agit-il encor?... Voyons un peu,
Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Ah ! c'est vous? Comment va la mémoire?... Ma foi.

Viennent ensuite les enjambements :

. . . . . . . . . . . . . . . . . J'arrive
A l'instant du palais. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . Je suis
Content. . . . . . . . . . . . . . . . .

Il faut surtout savoir gré à Piron d'avoir tenté, dans un temps où le jargon précieux dominait, de remettre en honneur le vieux conte gaulois légué par Marot. Par malheur, Piron a été plus vulgaire que naïf. Cependant on ne peut lui refuser un certain tour piquant plein de franchise et de laisser aller, une vraie philosophie, des traits dignes du devancier. Dans *la Quenouille merveilleuse*, il parle ainsi de l'amour :

Marmot n'aimant que le désordre,
La nuit s'amusant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
Aux fileuses du noir séjour
En donne sans cesse à retordre.

Dans un autre conte, le plus joli peut-être, il peint d'une façon plaisante les diverses natures qui se combattent en nous. Vous avez vu Dorat à l'œuvre sur ce sujet, voyez maintenant Piron :

## CONTE ALLÉGORIQUE.

Deux moi, sans cesse, en moi se font sentir,
Entre lesquels, se voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A fait si bien germer la zizanie,
Que chiens et chats vivent moins désunis.
Ce sont griefs et débats infinis.
L'un tire au ciel ; l'autre tient à la terre :
Voilà de quoi longtemps nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis : perplexe entre les deux,
Un moi troisième, établi pour entendre,
Et pour juger, ne sait quel parti prendre ;
Et ballotté par les mais et les si,
Lui-même, en deux, se subdivise aussi.
Conclusion : Si la Sagesse habile
N'y met la main, bientôt je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun.
Messieurs les moi, je prétends n'être qu'un :
Que là-dessus, s'il vous plaît, on s'arrange,
Et qu'il en reste un bon moi sans mélange.

En voilà assez pour caractériser la manière de Piron. Il y a quelque analogie avec celle de Gresset. Un peu plus de travail apparent ou mal déguisé chez le premier, un peu plus de sans façon, non dans les idées, mais dans les vers, chez le second; d'ailleurs le même coup d'œil, le même ciel couvert, le même horizon restreint. On pourrait pousser assez loin le parallèle entre ces deux poëtes qui ont vécu et brillé dans le même temps à peu près de la même façon : irréligieux dans leur jeunesse, dévots sur la fin de leurs jours, auteurs des deux meilleures comédies de leur siècle. On trouverait dans les détails de la vie et des œuvres une analogie presque aussi frappante, mais je laisse à d'autres cette étude. Je veux aussi en passant mettre en regard de Piron la figure originale de Scarron : au premier aspect, ces deux têtes sont enluminées de je ne sais quel rayon de gaieté; mais peu à peu cette gaieté mensongère s'évanouit; le rayon s'efface, il ne reste plus que le reflet du cœur, et comme le cœur souffre, vous êtes en face de cette morne tristesse qui se cache et qui dévore ses larmes sous un rire convulsif.

Piron, qui écrivait en prose d'une façon trop originale, a rendu ce jugement assez bizarre et assez vrai sur sa poésie : « Ce n'auront été que des rimes cousues presqu'en pleine table à de la prose qui s'égayait à la ronde sur la fin d'un repas. » Comme Voltaire et comme Dorat, Piron a voulu être universel en poésie : tragédies, comédies, poëmes, odes, épîtres, contes, églogues, idylles, pastorales, il a tout tenté dans son domaine. Si la moisson n'a pas été abondante, il a du moins recueilli quelques épis d'or qui le feront vivre longtemps.

Dans la poésie de Piron il manque le rayon de soleil et l'espace; il fallait à Piron les blanches ailes de l'amour pour le transporter quelquefois aux divines régions, mais, sans amour, Piron est demeuré le pied cloué sur la terre, cultivant son esprit entre quatre murs. Sa jeunesse, d'ailleurs, avait été fatale à la poésie, et *telle jeunesse tel poëte.* La poésie est le miroir de la jeunesse du poëte, car la poésie est une belle fille qui se souvient. Faites qu'elle se souvienne quelquefois du ciel, son ancienne patrie. Si le poëte passe sa jeunesse à l'ombre, la poésie battra des ailes dans l'ombre; s'il dépense son printemps au fond de la taverne, dans le cortége des plaisirs grossiers,

il ne poursuivra que la muse de la folle gaieté, il fera rire, mais la source des larmes est une source divine. S'il passe ses beaux jours dans l'amour, cet amour noble et tendre de Pétrarque, cet amour noble et passionné de Jean-Jacques, un rayon du ciel illuminera ses œuvres, un feu divin animera tous ses vers. Après l'amour, ce qu'il faut à la jeunesse du poëte, c'est la solitude, la solitude agreste qui initie aux œuvres de Dieu, le rocher désert où viennent se briser les bruyantes vanités de la terre, la forêt profonde où l'on écoute chanter son âme dans le magnifique concert des feuilles et des oiseaux, le versant de la colline où le soleil, à son coucher, jette un dernier rayon. Cette solitude, Piron ne l'a pas cherchée un seul instant; cet amour, Piron ne l'a pas trouvé une seule fois. Aussi, dans sa poésie, la nature ne montre pas un pan de sa robe, et le cœur n'est jamais en scène. Avec l'amour et la solitude, ce qu'il faut au poëte, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est Dieu; mais Dieu lui-même n'inspirait que des saillies à la jeunesse profane de Piron. Quand il est revenu à Dieu au déclin de ses jours, il était trop tard, non pour son âme, mais pour sa poésie. En vain il a traduit des psaumes avec recueillement et dans des stances sévères : le souffle divin n'a pu se traduire. Dieu aime et bénit les poëtes qui l'appellent dans leurs beaux jours, dans l'épanouissement de la jeunesse, dans la floraison de l'âme; Dieu est rebelle à ceux qui l'oublient dans les vaines joies de la terre, qui ne se souviennent de son nom qu'au seuil de la tombe, qui n'inclinent leur front devant sa grandeur que sous les neiges de la mort.

Arsène Houssaye.

# LA

# RUSSIE D'AUJOURD'HUI.

## MOSCOU ET SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce n'est pas sans raison que je choisis ce titre. La Russie d'aujourd'hui ne ressemble plus à celle d'autrefois, et même diffère beaucoup de la Russie du temps d'Alexandre. C'est surtout dans un tel empire que se vérifie ce mot de Montesquieu, que le monarque donne ses mœurs à la cour, la cour ses usages à la ville, la ville aux provinces. Que le czar soit cruel, tous les nobles le sont, et le peuple gémit; qu'il soit voluptueux et léger, le relâchement des mœurs devient effroyable; qu'il aime et veuille le progrès et la civilisation, et c'est à pas de géant que la nation russe marchera à la conquête de toutes les améliorations dans les sciences, le commerce, la guerre, la marine et les beaux-arts.

On se demande quelquefois d'où vient ce nom de *czar* donné au chef suprême de l'empire russe. Pour en expliquer l'étymologie, il suffit de savoir que les Bibles russe et esclavonne emploient le mot *zar* pour signifier *roi,* et que les chroniques russes ont toujours donné le nom de *zar* aux empereurs grecs. En langue russe, un empereur romain est appelé *kesar*. Il est donc

évident que c'est du mot *César* que le nom de czar tire son origine.

Quoique la famille de Rouric ait occupé le trône depuis le IXe jusqu'au XVIe siècle, le droit de succession ne fut consacré en Russie que grâce à une charte donnée à cet empire par Mikaïl-Fédérovitch-Romanof, en 1615. Déjà, en 1547, Ivan Vassilievitch s'était fait appeler *czar*, mais le titre d'empereur ne fut pris, pour la première fois, que par Pierre le Grand, en 1721. A cette époque, la cour de France, ne sachant si elle devait reconnaître un *empereur de Russie,* se borna à lui donner le titre d'*empereur russe,* croyant ainsi ne rien préjuger, et se tirant d'affaire par une subtilité.

L'histoire de la Russie se lit sur les minarets de ses églises. Le croissant qui les surmonte, et qui rappelle la domination des Tartares, n'en a jamais été arraché; mais au-dessus de lui s'élève la croix du chrétien annonçant au monde que le culte du Christ a été rétabli dans tous ces temples. La lutte des Russes avec les peuples tartares, et leur triomphe sur les populations asiatiques, c'est leur histoire pendant des siècles; leurs luttes avec nous, et leurs campagnes d'Europe, c'est leur histoire d'un jour.

Un empire despotique ressemble à un monument pyramidal, dont un seul point forme le sommet, et qui va s'élargissant progressivement jusqu'à la base. L'action politique, administrative et morale, se concentre d'abord, en Russie, dans le pouvoir et le caractère personnel de l'empereur; puis viennent le gouvernement, les corps constitués, les institutions politiques; — celles-ci sont l'ouvrage de Pierre le Grand; — puis enfin, l'administration du pays, par provinces et par communes, établie par Catherine. Il n'est pas indifférent d'observer de près ces lois et ces mœurs, qui ont fait un seul peuple de l'agglomération de cent peuples divers.

Ce qui frappe d'abord l'observateur, c'est l'immensité de cet empire, étendu sur une surface de plus de six cents lieues en Europe, et de quinze cents en Asie; qui, des bords de la Vistule jusqu'au Kamtschatka, dans un espace de deux mille lieues possède toutes les contrées qui séparent le pôle arctique de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, et embrasse par conséquent le quart de la circonférence du globe.

Une telle position offre nécessairement d'immenses ressources au commerce, et fait pressentir, plus que la guerre et la politique, quelle puissance pourra un jour exercer la Russie sur le monde. Par le Wolga et la mer Caspienne, elle s'ouvre la route de la Perse et de l'Inde ; par le Dniéper, elle entre dans la mer Noire qu'elle domine d'ailleurs militairement par ses établissements maritimes de Sébastopol ; la Dwina, le Niémen lui procurent par la Baltique une communication avec les pays du nord de l'Europe, et des bateaux à vapeur joignent déjà par des relations régulières Lubeck, Stockholm, le Havre et Londres avec Pétersbourg, par l'embouchure de la Néva.

A tous ces avantages, il faut opposer les inconvénients d'un climat rigoureux, des rapports rendus difficiles par des distances incalculables, l'ignorance d'une civilisation arriérée, et les vices inséparables d'une administration dont la surveillance trop lointaine repousse les améliorations et les perfectionnements. Ici, ce sont les habitants de la Sibérie, demi-chinois, demi-tartares, dont l'esprit s'ouvre à peine aux premières notions d'une société régulièrement organisée ; là, ce sont des hordes vagabondes, aux mœurs sauvages et guerrières, formant leurs hameaux avec des tentes de feutre, établissant leurs foyers partout où les appellent leurs intérêts passagers ; dans les contrées européennes, on voit des villes en progrès, des fleuves sillonnés par des bateaux innombrables, des manufactures qui partout naissent et se multiplient ; mais, en s'éloignant de ces centres d'une activité toute jeune encore, on retrouve la vieille Russie avec ses steppes incultes, ses forêts désertes, ses serfs attachés à la glèbe, et sa noblesse riche et puissante dont tous les soins consistent à séparer le progrès de l'industrie qui lui apporte la richesse, du progrès des idées qui apporterait au peuple la liberté.

Les nobles, le clergé, les bourgeois, les paysans libres et les paysans serfs composent toute la population russe. Disons un mot de chacune de ces classes.

Les nobles, autrefois appelés *boyards,* sont en général les propriétaires du sol, mais leur qualité de seigneur est inhérente à leur personne et non à la possession de leurs fiefs. Tout Russe qui n'est pas noble de naissance peut le devenir par ses services. Dans la carrière de l'administration, le fils du bourgeois

peut être nommé successivement *commis, assesseur, conseiller de cour, conseiller de collége, conseiller d'État, conseiller d'État actuel, conseiller privé* et *ministre;* passé le grade *d'assesseur,* la noblesse lui est acquise; avec le titre de *conseiller d'État actuel,* la qualité *d'Excellence* commence à se joindre au nom du titulaire, et celui qui le porte est appelé *général,* chacun des grades administratifs étant, dans la hiérarchie, assimilé à un grade militaire.

Dans l'armée, l'avancement est également possible, et ouvert à toutes les ambitions. Le paysan, parti simple soldat, peut, comme en France, arriver à tous les grades, et devient noble le jour où il a conquis l'épaulette. Un paysan serf du comte Chérémétef, qui dans sa jeunesse fut désigné pour la milice, et qui a fourni la carrière la plus laborieuse et la plus honorable, se trouve aujourd'hui être arrivé, par son seul mérite, au grade de *général d'infanterie,* titre qui n'existe pas en France, mais qui place celui qui le porte au-dessus des lieutenants généraux quoiqu'il soit moins qu'un maréchal. Ce soldat, noblement parvenu, est aujourd'hui membre du conseil de l'empire. Son témoignage est du plus grand poids dans tout ce qui tient à l'administration de l'armée, et les meilleurs ouvrages élémentaires, destinés au simple soldat émanent de ce brave, qui voudrait être utile au peuple, des rangs duquel il est sorti.

Chose bizarre! en Angleterre, pays de la liberté, aucun soldat, aucun sous-officier ne peut, quels que soient son mérite et sa valeur, aspirer au rang d'officier ; et voici une nation demi-sauvage encore, gouvernée par un autocrate, soumise à une classe aristocratique, où l'égalité de droits existe, en matière de service et d'avancement, aussi complète que chez les peuples les plus libéraux et les plus policés.

Cependant cette faculté laissée au soldat et au bourgeois de pouvoir devenir nobles un jour, n'empêche pas qu'en attendant, la différence établie par les lois entre le noble et celui qui ne l'est pas ne soit prodigieuse, et ne dévoile l'arrière-pensée de cette civilisation quasi-improvisée. Ainsi, par exemple, en matière criminelle, le noble et l'officier ne peuvent être soumis à aucune peine corporelle. La bastonnade pour le paysan et le soldat, le knout pour les grands criminels, ne sauraient atteindre le seigneur russe. Alors même qu'il conspire, celui-ci ne

peut encourir que l'exil, la prison ou la mort. On peut tuer le boyard, mais on ne le frappe pas.

Et à ce sujet, il est bon de faire observer que par une erreur commune on confond sans cesse en France le knout russe, qui est le plus grand supplice infligé aux criminels par les tribunaux réguliers, avec la simple bastonnade ordonnée dans les régiments et admise par le code correctionnel des campagnes. Le knout ne peut être appliqué que par un arrêt, et il a remplacé la peine de mort abolie aujourd'hui, sinon de droit, au moins de fait, en Russie. Le condamné est dépouillé de ses vêtements, lié par les mains et par les pieds à une poutre, et subit ordinairement de cinq à vingt coups d'une lanière de cuir, changée à chaque coup et rendue tranchante en raison de la force avec laquelle elle est lancée par la main vigoureuse du bourreau. La peine de la marque accompagne ordinairement le supplice du knout. C'est au front qu'est appliquée cette marque en menus fers rouges, dont la forme représente à peu près celle d'une brosse de clous ardents qu'on imprimerait sur la peau. Beaucoup de paysans affectent d'écarter leurs cheveux, de peur d'être confondus avec ceux dont le front ne peut être mis à découvert sans produire le signe fatal. Lorsque, au contraire, un *mougik*, à l'air patelin et respectueux, a soin de laisser tomber régulièrement sa chevelure jusqu'aux yeux, vous savez ce qu'il a intérêt à cacher, et vous mesurez sur cette précaution de toilette votre confiance dans sa probité.

Le noble n'est donc soumis à aucune autre peine corporelle que la peine de mort, dont l'application d'ailleurs est excessivement rare, car l'exil en Sibérie suffit ordinairement à tout. Propriétaires de presque tout le sol, en possession de presque tous les emplois civils et militaires, les nobles russes sont une immense puissance dans l'État, puisqu'ils représentent à la fois la propriété, l'administration et l'armée. Le progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie ne pouvaient donc se réaliser sans que ces hommes qui possèdent les terres et l'argent s'en constituassent les principaux agents. Leur éducation les mettait au courant des perfectionnements qui se sont introduits partout en Europe ; leurs lumières et leur esprit naturel leur faisaient comprendre jusqu'à quel point leur intérêt exigeait l'adoption de ces améliorations progressives ; aussi a-t-on vu de

toutes parts, dans l'intérieur des domaines russes, s'élever des manufactures de sucre de betterave, des distilleries, des fabriques de toutes sortes de produits, fondées avec un grand luxe, et donnant de bonne heure d'admirables résultats.

Si vous parlez de commerce, d'industrie, de statistique et même de sciences et de littérature à cette classe éclairée, vous serez étonné d'entendre raisonner à Pétersbourg avec la même intelligence, la même connaissance des faits et des principes, que si vous étiez au centre de Paris. Pour l'esprit, le Russe est presque Français au premier coup d'œil; cependant, cette première impression une fois passée, vous croyez apercevoir à travers cet abandon, si français en apparence, une certaine dissimulation qu'on est loin d'avoir dans notre pays; et lorsque, sur un des sujets qui intéressent le plus l'orgueil ou le sentiment national, le caractère russe se montrera avec franchise, vous pourrez, à travers ces formes polies, copiées de notre civilisation, juger de la rudesse, de l'âpreté cruelle qui existent encore au fond de ces esprits fraîchement sortis de la barbarie.

Un des points sur lesquels aucun Russe ne se donne la peine de dissimuler est la haine toute nationale que leur patrie porte aux Polonais qui les opprimèrent autrefois, et qu'ils voudraient écraser du poids de leur vengeance. Cette haine héréditaire se transmet à toutes les générations, et l'on sent, dès les premiers mots, que les siècles même ne seront jamais en pouvoir de l'éteindre. C'est un côté de l'esprit russe qu'il est bon d'observer, parce qu'il est peu d'endroits par où le caractère de ce peuple se laisse voir autant à découvert. Leur premier poëte, Pouschkine, a répondu aux défenseurs de la Pologne en France par une pièce de vers menaçante, que tous les Russes savent par cœur, et qu'ils récitent avec délices. C'est par le dédain et la colère que l'on accueille à Pétersbourg notre assurance périodique et vaine, « que la nationalité polonaise ne périra pas. »

Les Russes les plus dévoués à l'empereur Alexandre n'ont jamais pardonné à ce monarque son discours d'ouverture des chambres à Varsovie, par lequel, faisant une comparaison assurément bien maladroite et impolitique entre les deux peuples, il semblait reconnaître aux Polonais une supériorité de lumières qui légitimait chez eux des institutions constitutionnelles dont la Russie devait être encore longtemps privée. Chaque Russe,

froissé dans son amour-propre, attendait en secret le moment de manifester sa haine pour un peuple rival, en apparence préféré ; aussi lorsqu'après d'inutiles négociations la révolution de Pologne eut brisé les liens qui attachaient Varsovie à Pétersbourg, et eut amené le cas de guerre par la déchéance des Romanof, le czar, qui annonça aux officiers de son armée que le moment était venu de frapper la Pologne, les vit tirer leur sabre, se précipiter tous à genoux, puis se relever avec de furieux hurlements, et il comprit que c'était moins une armée de braves qu'il avait invités au combat qu'un peuple de barbares qu'il appelait à la vengeance.

Ce n'est qu'en Russie que la classe noble vous apparaîtra ainsi avec ses passions et ses préjugés nationaux. Le Russe qui franchit les frontières de l'empire, a un tact admirable pour saisir et adopter la nuance des civilisations diverses qu'il étudie. Grave à Londres, ami des arts en Italie, spirituel et causeur dans les salons de Paris, il se fait des amis, non-seulement par la flexibilité de son caractère, mais aussi par deux qualités brillantes, qu'on ne saurait lui contester : il est brave et généreux.

S'il est au monde un pays où le clergé soit inoffensif et soumis, en matière politique, c'est assurément celui-ci. Outre le peu d'instruction des popes, ce qui rend leur obéissance facile, c'est de voir leur chef spirituel dans leur maître temporel. Mêlés avec le peuple dont ils dirigent l'esprit crédule et superstitieux, ils sont par instinct, par intérêt, et par conviction sans doute, dévoués à l'empereur. Celui-ci est fier de l'empire absolu qu'il exerce sur son clergé; mais, en vérité, le triomphe est nul, là où jamais n'a été essayée aucune résistance.

Le prêtre russe se marie, mais une seule fois ; devenu veuf, il lui est défendu de convoler à de secondes noces. L'étranger, et même la masse de la population, distinguent le corps ecclésiastique, d'après la couleur de la robe, en clergé *bleu* et clergé *noir*. Le nombre des couvents est borné, mais ils se font remarquer par de beaux établissements, entretenus au moyen de fondations pieuses.

Aucun propriétaire de château n'oserait fronder les mœurs traditionnelles, au point de bannir de son salon l'image du saint qui doit le protéger. Dans le palais comme dans la chaumière, le patron du lieu frappe la vue du voyageur ; et quelque bon

et hospitalier que soit le paysan, il murmure si vous restez couvert dans sa cabane, non qu'il attende de vous de la politesse, mais parce qu'il exige votre respect pour l'image du saint qu'il a choisi, et qu'il invoque tous les jours.

Parmi ces patrons du peuple, saint Nicolas occupe le premier rang, et au nombre des merveilles qu'on lui attribue, il est un fait fort bien constaté, et qui semble, en effet, tenir du miracle. Le Kremlin de Moscou est entouré d'un mur percé de plusieurs portes; au-dessus de chacune d'elles, s'élève une tour gothique d'élégante architecture. Contre le mur de cette tour, et immédiatement au-dessus de chaque porte, est pratiquée une niche, fermée par une glace, derrière laquelle on aperçoit l'image d'un saint. Du côté de la grande place, et au-dessus de l'entrée la plus fréquentée du Kremlin, cette niche offre l'effigie de saint Nicolas, objet perpétuel d'une vénération profonde. A l'époque de l'incendie de Moscou, lorsque, forcés d'abandonner la place, les Français firent sauter par une mine la partie de l'édifice située de ce côté, les deux portions du mur d'enceinte contiguës à la porte de Saint-Nicolas furent détruites par l'explosion, et le peuple, accouru vers le saint, le trouva au milieu des débris, seul intact, et conservé dans sa niche dont la glace même n'était pas rompue. Le fait était si bizarre, qu'il devait naturellement frapper des imaginations superstitieuses. Depuis que tout a été rebâti et remis en ordre, on exige, en souvenir du miracle, qu'au moins par un salut chaque passant proteste de son respect pour saint Nicolas. Le voyageur qui oublie de saluer voit le factionnaire, fidèle à la tradition populaire, lui enlever son chapeau. Le sacrifice d'une menue monnaie suffit alors pour réparer l'offense, satisfaire la sentinelle, le peuple et le saint, tous faciles à apaiser.

Quiconque a vu à Rome et à Naples les démonstrations extérieures de la piété catholique n'a encore qu'une idée imparfaite du nombre infini de gestes, de signes de croix multipliés et de prosternations profondes du peuple de Moscou. Cet enthousiasme religieux n'a pas manqué, comme on le pense bien, de produire plusieurs sectes. La plus nombreuse aujourd'hui et la plus fanatique, dont les ramifications s'étendent d'une manière inquiétante dans le peuple et dans l'armée, admet une condition qui dans tout autre pays en rendrait la diffusion impossible. Chaque

initié, et ce sont pour la plupart des jeunes gens bien faits et robustes, se dénature par une mutilation atroce qui ne lui laisse pas même l'apparence de son sexe. Quelques-uns succombent à la maladie produite par cet étrange sacrifice; d'autres guérissent, et c'est le plus grand nombre. On les voit alors continuer leurs travaux comme ouvriers , leur service comme soldats, et il est juste d'avouer que leur conduite est presque toujours irréprochable. Le gouvernement russe, voyant le prosélytisme faire de dangereux progrès dans l'armée, avait d'abord fermé les yeux sur cette secte, d'une part ne voulant pas la multiplier par la persécution, et d'autre part trouvant une garantie dans les douleurs mêmes dont les sanglantes initiations étaient accompagnées. Le fanatisme a tout surmonté, et pour arrêter les progrès du mal il a fallu enfin sévir. J'ai vu, j'ai interrogé moi-même en prison ces martyrs d'une nouvelle espèce. Un officier russe avait la bonté de me servir d'interprète. Rien n'était plus simple, plus calme et plus ferme que leurs réponses. Ce qu'ils veulent tous, c'est le ciel, et le sacrifice qu'ils s'imposent, c'est Dieu qui le leur a inspiré.

Les églises en Russie sont nombreuses et richement décorées, mais leur enceinte n'est jamais très-vaste car il importe qu'elles soient facilement chauffées. A Pétersbourg, l'église de Casan était jusqu'à présent la plus belle, mais celle d'Isaac qu'on termine en ce moment égale en grandeur et en richesse les plus belles basiliques de l'Europe. Dans l'enceinte du Kremlin, à Moscou, trois églises d'un caractère quasi-asiatique s'élèvent l'une près de l'autre et se lient par leur style et leurs souvenirs à l'histoire du pays. Dans l'une, les czars étaient baptisés à leur naissance, dans l'autre ils célébraient leur mariage; la troisième contenait leur tombe, et l'on y compte encore les mausolées des empereurs jusqu'à l'époque de Pierre le Grand, dont les cendres reposent dans la nouvelle capitale qu'il a fondée.

L'âpre rigueur du climat, et la supériorité si marquée de la classe noble sur le clergé, ont introduit l'usage d'appeler le prêtre dans le château pour des cérémonies que les catholiques d'Occident n'accomplissent que dans l'église. Plus est élevé le rang du seigneur qui mande le prêtre, plus on a soin d'envoyer de l'église un membre du clergé également élevé en dignité. Le

simple gentilhomme reçoit la visite d'un diacre; l'évêque se rend chez le prince ou le sénateur.

Qu'on me permette à ce sujet le récit d'une anecdocte que j'ai entendu raconter à Moscou; elle prouvera que la civilisation y est, en matière d'escroquerie, aussi avancée que dans toutes les autres. Il s'agit d'un genre de vol que la *Gazette des Tribunaux* pourrait appeler le *vol au baptême,* et qui a bien son côté comique.

Lorsqu'un petit prince vient à naître dans une illustre famille, on fait avertir l'évêque, qui, au jour fixé pour le baptême, ne manque pas de se rendre avec son vicaire dans le palais où il est attendu. On procède au baptême; après la cérémonie, une collation magnifique est servie; puis, l'évêque prend congé du seigneur. Au moment où le prélat vient de remonter en voiture, et avant de fermer la portière, le concierge du palais lui remet un pli cacheté aux armes du prince, et au vicaire à son tour un autre pli. Ces deux paquets contiennent un nombre plus ou moins considérable de billets de banque destinés à gratifier généreusement les deux ecclésiastiques. Un jour, une cérémonie de baptême avait eu lieu chez un des princes Gagarin; l'évêque avait reçu son pli cacheté, et sa voiture s'éloignait rapidement, lorsque le cri : « Arrête, cocher! » se fait entendre. Le prélat met la tête à la portière, et voit un valet, portant la livrée du prince, qui accourait au grand galop vers sa voiture. — Qu'y a-t-il donc? — Mille excuses de la part de son altesse, monseigneur. Le concierge s'est trompé, en vous remettant ce pli destiné seulement à votre vicaire. Voici celui que le prince avait destiné à Votre Grandeur. » En disant ces mots, le valet offre respectueusement à l'évêque un pli bien plus volumineux, en effet, que le prélat échange contre celui qu'il avait reçu d'abord. Arrivé chez lui, il rompt le cachet, et trouve..... une collection de vieux journaux.

La classe de la bourgeoisie, quoiqu'elle n'ait encore en Russie qu'une existence nouvelle, puisqu'elle se compose ou de familles affranchies ou d'étrangers naturalisés, prend tous les jours un accroissement considérable, et se lance avec ardeur dans toutes les entreprises industrielles; mais, sans la noblesse qui possède toutes les terres, où établirait-elle ses distilleries? où recueillerait-elle les grains pour les alimenter? sans la noblesse qui a

seule des revenus considérables, où trouverait-elle des capitaux pour fonder et entretenir toutes ses manufactures ? La situation du pays suffit pour démontrer que c'est seulement avec la participation des seigneurs et sous leur tutelle que peut d'abord se créer et se développer l'esprit industriel. Heureusement le boyard enrichi par ces entreprises ne peut en profiter sans laisser au bourgeois laborieux une part dans les bénéfices ; et cette part, quelque mince qu'elle soit, suffira à la longue pour assurer à celui-ci la fortune et une complète émancipation.

L'affranchissement des serfs et la formation progressive de cette classe intermédiaire et moyenne dont le travail enrichit l'État, ont été l'objet des vœux continuels des empereurs depuis Pierre I^er^ jusqu'au czar actuel. En France, où la royauté est limitée, où la noblesse n'est plus rien comme classe, les lumières. l'industrie, et la propriété morcelée à l'infini, sont le partage de la bourgeoisie, et la rendent suspecte et redoutable à l'Europe. En Russie, au contraire, c'est dans cette bourgeoisie à peine naissante que l'empereur doit trouver un jour son point d'appui pour résister à une noblesse impérieuse et toute-puissante. Là comme en Hongrie, ou comme en France à l'époque de Louis XI, c'est en faisant des citoyens qu'on obtiendra quelque secours contre l'élément réodal, par lequel le trône même est dominé. Cette considération importante explique tout le zèle que, dans leur propre intérêt, les empereurs de Russie portent à l'affranchissement des serfs et à l'établissement d'une bourgeoisie.

Catherine se montra surtout disposée à favoriser cette émancipation. Déjà, dans ses *instructions,* on avait lu cette phrase remarquable : « Les serviteurs ne doivent pas être traités trop durement, parceque la dureté engendre bientôt la résistance. » Mais, passant des principes aux faits, elle prit une résolution dont les conséquences ont eu les plus heureux résultats. Ce qui avait frappé cette impératrice, c'était le nombre des naissances illégitimes, qui, se trouvant former un cinquième du nombre total des naissances, représentait par conséquent un cinquième de la population. Elle résolut de réclamer, comme étant la propriété de l'État, tous les enfants naturels qu'il plairait aux parents d'abandonner à la communauté, de faire élever avec soin ces enfants, auxquels on apprendrait une profession utile,

qui seraient proclamés citoyens libres, et appelés par conséquent à former une bourgeoisie laborieuse et honorable. Des hôpitaux immenses, de vastes établissements furent consacrés à cet usage. Aux dotations considérables de la couronne il fallut bientôt ajouter non-seulement les dons des particuliers, mais le placement de tous les capitaux disponibles confiés à l'administration des hôpitaux, la meilleure, la plus riche et la plus solide banque de la Russie. Visitez l'hospice des enfants trouvés de Moscou, qui, dans son sein ou autour de lui, nourrit continuellement *trente mille* pensionnaires; allez dans les ateliers où ils apprennent leurs métiers observer ces jeunes serruriers, ces charpentiers, maçons, menuisiers, charrons, déjà habiles comme leurs maîtres, mais à la taille enfantine et à la figure réjouie, et vous verrez au milieu d'une population esclave l'alliance de la jeunesse, du travail et de la liberté. Paul Ier n'a rien ajouté à l'ouvrage du Catherine. Alexandre fit la promesse, en montant sur le trône, de se pénétrer de l'esprit de son aïeule; il permit à chacun de s'habiller à son gré, rendit au sénat son autorité, dispensa les habitants de Pétersbourg de l'obligation où ils étaient de descendre de leur voiture à l'approche d'un des membres de la famille impériale, rappela de la Sibérie une foule d'exilés, et manifesta continuellement l'intention d'abolir la servitude, ce qu'une politique impérieuse interdit à son humanité. Un des grands de l'empire lui avait demandé une terre. L'empereur lui écrivit cette lettre dont l'original, tout entier de sa main, existe encore: « Pour la plus grande partie, les paysans de la Russie sont *esclaves;* je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'avilissement et le malheur d'un état pareil. J'ai donc fait vœu de ne pas en augmenter le nombre, et j'ai pris pour principe de ne pas donner à cet effet des paysans *en propriété.* Cette terre vous sera donnée, à la seule condition que le paysan *ne pourra être vendu ni aliéné comme une bête.* Voilà mes raisons, et je suis persuadé que vous en agiriez de même à ma place. » Cette lettre, qu'il faut conserver comme un monument historique dans l'intérêt de la mémoire d'Alexandre, ne constate pas seulement la générosité de son auteur, elle atteste le déplorable état d'une population immense, dans laquelle chaque paysan peut, selon l'expression de l'empereur, *être vendu ou aliéné comme une bête.* Quel trait que

celui par lequel un prince éclairé peint ainsi son peuple dans l'état actuel de la civilisation !

L'empereur Nicolas continue l'ouvrage des ses prédécesseurs. Comme eux, il comprend que l'émancipation de sa couronne ne pourra être complète que lorsque, pour balancer une aristocratie toute-puissante, l'autorité du czar trouvera à poser son levier sur l'intérêt populaire; mais les mesures politiques qui pourraient le conduire à ce but exigeraient le concours du conseil de l'empire, du conseil des ministres, du sénat, de l'administration, de l'armée, et tous ces corps, composés de nobles, ont une tendance à ne pas souffrir que les prérogatives de la noblesse soient diminuées. Qu'a fait l'empereur? Il a tourné la position. Le souverain en Russie est le plus grand propriétaire de l'État; en cette qualité, il peut accroître ses biens et y ajouter chaque année de nouvelles terres peuplées de paysans qui deviennent ainsi sa propriété; il peut créer un nombre infini de manufactures dans ses domaines, et rendre la liberté aux directeurs et aux ouvriers les plus intelligents de ces ateliers, hommes sachant tous une profession et pouvant l'exercer avec avantage après le jour de leur émancipation. Chaque année donc, le czar achète un grand nombre de paysans ignorants, qui dans les domaines de la couronne vont acquérir une industrie, tandis que l'on voit sortir de ces domaines le même nombre de serfs devenus libres et capables de suffire à leur existence par le travail. C'est le seul moyen qu'ait trouvé l'empereur Nicolas de continuer l'œuvre de Catherine, et il mérite d'en être loué.

Les encouragements donnés aujourd'hui à toute espèce de progrès, en favorisant le développement des facultés du peuple russe, ont prouvé jusqu'à l'évidence deux choses, son admirable intelligence pour tout ce qui est d'imitation, et sa nullité à peu près complète dans tout ce qui est d'invention. Il n'existe pas de peuple chez lequel on crée moins de choses, ni de peuple qui sache mieux comprendre les choses créées et en profiter avec plus d'habileté. Ceci explique à la fois pourquoi, en l'absence d'un prince civilisateur, les progrès de la Russie ont été si lents, et pourquoi, ce génie réformateur étant trouvé, tout est devenu si facile et si rapide.

L'aspect de la Russie justifie non-seulement les moyens

légaux, mais même les ressources violentes qu'a dû employer Pierre le Grand pour consommer son œuvre, car chez tout autre peuple le cours naturel des lumières et des idées demande au moins deux siècles pour la tâche que Pierre devait accomplir dans moins de quarante ans. Bien différent de certains rois de l'Europe actuelle qui suivent de loin et comme à regret la marche progressive de leur peuple, il précédait le sien dans la voie du progrès ; mais il ne pouvait qu'imposer sa volonté : l'ignorance farouche de ses sujets ne l'aurait pas compris, s'il eût voulu les instruire et raisonner avec eux. La terreur qu'il inspirait fut pour lui un moyen nécessaire de succès. Nobles, prêtres conseillaient l'obéissance au peuple, et lui représentaient comme un crime la résistance aux ordres de l'empereur. On raconte que, par une mesure de police et de propreté, il avait ordonné aux paysans de se raser la barbe ; plusieurs y répugnaient, la considérant comme une relique traditionnelle ; quelques-uns consultèrent un évêque : « Mes amis, leur dit-il, tous les ordres du czar doivent être exécutés sous peine de mort ; obéissez, croyez-moi, et souvenez-vous bien que la barbe repousse, mais que la tête ne repousse pas. »

Quiconque a vu les rues de Londres, le château de Versailles et les monuments de Paris, peut se faire une idée de Pétersbourg, ville immense bâtie tout entière à la même époque du XVIIe siècle, et où par conséquent ne se trouvent ni habitations pauvres, ni vieilles maisons. Lorsque, arrivant par la Néva, on jouit, dès son entrée, de la vue de tant de quais magnifiques, de tant de palais alignés, de tant de colonnades qui donnent un aspect de luxe à presque toutes les demeures, on est saisi d'abord d'un sentiment profond de surprise et d'admiration. Puis, l'effet étant produit, la monotonie commence ; on cherche du pittoresque, et l'on n'en trouve pas ; on voudrait découvrir une habitation simple et modeste, un jardin, un rempart, une vieille tour, quelque chose qui fît croire qu'il y a dans ce pays autre chose que des maîtres et des valets ; mais l'on cherche en vain l'aisance de la médiocrité, les souvenirs d'un autre âge ; leur absence attriste la vue au milieu de tant de palais.

Moscou, rebâtie plus magnifique depuis 1812, charme au contraire les regards du voyageur. Que l'on se figure, au bord d'une rivière, au pied d'une montagne boisée, une ville aussi

étendue que Paris, dont les maisons, couvertes avec du fer, brillent par la couleur de leurs toits peints en vert éclatant comme les chaises de nos jardins. Deux cents églises, au moins, ayant toutes six ou huit minarets, élèvent dans cette enceinte douze ou seize cents clochers, à forme ronde et gracieuse, recouverts d'or, d'argent ou d'azur. Théâtres, concerts, parades militaires, équipages, annoncent la présence des vieilles et opulentes familles russes, aristocratie de la naissance, du pouvoir et de la fortune, autour de laquelle le commerce et l'industrie déploient de toutes parts la plus féconde activité. Ici semble commencer l'Asie, car les monuments et les hommes n'y copient pas Louis XIV et la France; ces temples avec leurs minarets ne rappellent aucun des cultes de l'Occident, et ces hommes, avec leur barbe et leur longue robe, sont bien les véritables fils des anciens vainqueurs des Tartares, et les hôtes légitimes du Kremlin.

O.

# DU

# MOUVEMENT LITTÉRAIRE

## EN 1840.

L'an de grâce mil huit cent quarante qui vient, Dieu merci, d'expirer fort paisiblement, emporte démenties dans son linceul toutes les menaçantes prédictions amassées sur nos têtes. En vain toutes ces prophéties de malheur effrayaient-elles certains esprits par les teintes lugubres dont elles chargeaient l'horizon; d'autres, plus sceptiques, souriaient de toutes ces terreurs, voyant qu'en cette année, l'épouvantail de quelques-uns, le printemps jetait, comme de coutume, aux perce-neige, à l'oiseau et au rêveur, les blondes rayées de son capricieux soleil; que l'été répandait, comme d'habitude, ses parfums et les fruits de sa riche corbeille; que l'hiver continuait à donner son givre, la tribune ses harangues, et la littérature sa prose et ses vers de chaque jour. Ainsi, c'était avec raison qu'ils se reposaient, ces confiants esprits, quant à la marche des choses, sur ce Dieu des bonnes gens, ami, sinon des tribuns, de la nature au moins et des poëtes.

On va donc, puisque le monde n'a pas croulé, pouvoir encore aimer l'art de toute sa jeunesse, et pratiquer son culte chéri; on va pouvoir encore confier à la muse ses tristesses et ses joies, et dévouer à la poésie ce qu'on a de cœur, d'esprit et de style.

Chacun apportera en offrande son sequin d'or ou son obole ; mais avant de nous engager dans les labeurs de l'an qui commence, jetons un regard sur l'an qui n'est plus.

Et disons-le tout d'abord, si nous avons eu, en tous genres, notre contingent ordinaire de volumes, les productions de l'esprit n'avaient pas cette vigueur juvénile, cette âcre et vitale odeur de séve printanière qu'on respire dans les œuvres ardemment conçues, comme dans les bois bourgeonnants, en avril. La presse, qui fonctionne de jour en jour avec une activité croissante, n'a point livré aux lecteurs, assez distraits pour la plupart, beaucoup d'ouvrages capables de secouer leur apathie, et de mettre leur curiosité en éveil. Plusieurs écrivains, en possession de la faveur du public, ont gardé le silence; d'autres, moins circonspects, ont apporté sur l'autel expiatoire de leur renommée des livres qui trahissent une évidente fatigue.

Mais, pour avoir pu signaler quelques rides précoces au front de ces muses haletantes, il ne faudrait pas, en hâte, crier à l'épuisement et à la vieillesse. Comme les conjonctions, dans le ciel, d'astres funestes, il est, dans notre chétive atmosphère, des chocs d'événements, des amas de nuages qui paralysent soudainement les forces de l'esprit, et le jettent en de passagères langueurs. En ces phases presque fatales d'abattement et d'éclipse, c'est beaucoup déjà de pouvoir constater encore la vie persistante, et il serait peu juste d'exiger alors les inspirations plus fougueuses ou plus rayonnantes de jours plus sereins ou plus passionnés. Dans les régions de l'intelligence, comme dans celles du monde physique, le calme est le contre-coup obligé des orages, et la quiétude évangélique des *Lettres à Marcie*, par exemple, était, selon des lois rigoureuses la conséquence naturelle du lyrisme exalté de *Lélia*.

Il ne faut donc pas dire infécond l'an écoulé, ni trop s'attrister des fâcheux symptômes qu'on observe dans l'état présent de la littérature. Ce sont là, je le répète, des crises inévitables, surtout en des talents sans relâche en haleine, comme ceux de ce temps-ci. Il convient donc de considérer sans dédain les productions peu enthousiastes de l'année, d'attribuer la torpeur de l'ensemble aux circonstances étrangères, politiques ou autres, et même, si l'on veut, à l'action climatérique, sur beau-

coup, de l'heure présente, bien plus qu'à la décadence réelle des talents. La pénombre n'est pas la nuit, et l'éclipse momentanée d'un astre n'en atteste pas l'éternelle disparition.

Sans prétendre à un inventaire minutieux et détaillé qu'il n'est pas dans notre intention ni dans notre courage de faire, la *Revue* complétera sa critique de l'année, en résumant dans une sorte d'appendice, et comme à vol d'oiseau, le mouvement et l'aspect de la littérature et de la librairie en 1840.

Un mot d'abord sur le théâtre. Là non plus, si l'on écarte les vaudevilles et les opéras plus ou moins sérieux ou comiques, et qui n'ont que des liens fort ténus avec la littérature, l'année n'a pas été fertile en œuvres d'une grande valeur. Parmi les maîtres actuels de la scène, deux des plus éminents, M. Alexandre Dumas et M. Victor Hugo, se sont tenus loin du cirque, recueillant, dit-on, sous leur tente, toutes leurs forces pour de prochaines luttes. M. Casimir Delavigne a fait représenter une de ces pièces à émotions peu violentes et d'un style peu téméraire, mais plus osé cependant, et d'un coloris plus vif que celui de sa pièce précédente, comme la diction et l'agencement de celle qui suivra, seront sans doute d'un niveau légèrement supérieur. M. Delavigne, dont plusieurs dénigrent le talent, est certes un jouteur habile, qui sait, comme pas un autre, manier le ceste dramatique, et qui, pour frapper peu fort, n'en frappe pas moins le plus souvent juste. L'auteur de *la Fille du Cid* n'est pas, il est vrai, un chef d'avant-garde; mais, dans son rôle de Fabius Cunctator dramatique, il a prouvé qu'au théâtre la prudence réussit souvent mieux que l'audace. A la Comédie-Française, *le Verre d'Eau*, venant à la suite de *Latréaumont* et de *Cosima,* démontre chaque soir que sur les planches les plus brillantes qualités ont peine à suppléer le savoir-faire et l'entente de la scène. Ce franc succès arrivait d'ailleurs à point pour combler le vide que la santé languissante de Mlle Rachel causait fâcheusement sur notre première scène nationale; mais voici que la jeune actrice a repris le cours de ses représentations, c'est-à-dire de ses triomphes, avec un courage qui mériterait d'avoir à disposer de forces physiques moins chancelantes. De nouvelles épreuves, dont elle ne peut sortir que victorieuse, ont déjà commencé pour elle. En abordant *Marie Stuart*, elle vient de franchir avec bonheur le Ru-

bicon du nouveau répertoire. Le drame moderne a eu aussi de belles soirées, grâce au talent si plein d'âme de Mme Dorval. Il faut, au nombre des plus marquantes reprises, signaler celles de *Chatterton* et de *la Maréchale d'Ancre*, qui ont dû convaincre M. Alfred de Vigny de l'accueil empressé dont le public saluerait l'apparition d'un nouveau drame où se déploieraient les éminentes ressources de son chaste et beau génie.

Quoiqu'on dise la librairie expirante, le roman n'en a continué pas moins de jeter ses produits par ballots dans le commerce. Il en est éclos, je l'affirmerais, une moyenne de deux par semaine. La semaine d'après, on ne s'en souvient pas plus que des neiges de l'an passé, mais aucun dédain ne saurait décourager les fabricants patentés, près d'un certain public, de ces ouvrages insipides. Il faut d'ailleurs à certains lecteurs insatiables leur pâture quotidienne, et les cabinets de lecture sont le débouché nécessaire d'une partie de l'édition. Le reste, comme les œuvres de Pelletier, court grand risque d'envelopper dans un avenir très-prochain la cannelle et le gingembre. Le roman s'est encore vu relégué au feuilleton où chaque jour il étale ses chapitres à tiroir avec une prodigalité néfaste. Donc les beaux romans. rares à toute époque, l'ont plus encore été en 1840. Le plus fécond de nos romanciers, de qui seul toutefois il ne faudrait plus attendre le chef-d'œuvre avec une confiance trop certaine, a presque toute l'année, je crois, laissé dormir en friche le sol tant exploité de son esprit. George Sand a un peu moins produit de son côté, car, outre quelques articles de critique où se reconnaît une aisance parfaite de manière ainsi qu'une grande justesse d'aperçus, l'illustre écrivain n'a publié que *Pauline*, et tout dernièrement aussi *le Compagnon du tour de France*, qui n'est pas encore une œuvre jugée.

Nul homme sérieux ne pourrait, certes, réprouver les voies nouvelles où s'engage l'auteur de *Spiridion*, car un roman ne s'élève jusqu'au livre que lorsqu'une pensée résultante de l'action est contenue dans l'œuvre, comme l'amande dans le noyau. En ces tentatives plus raisonnées d'un ordre supérieur, George Sand peut donc compter sur la complète adhésion des plus intelligents de ses premiers admirateurs; mais, qu'il le sache, ce public même d'élite qui l'accompagnera, toujours enthousiaste, dans les zones plus métaphysiques où tend aujourd'hui

sa pensée, ce public dont les sympathies lui sont sans doute chères, verrait avec peine l'auteur de *Valentine* et d'*André*, renoncer, dans ses compositions, à l'emploi d'un élément dont il a toujours disposé avec art et bonheur, je veux parler du paysage. On sait, en effet, avec quel bon goût merveilleux le grand écrivain a dessiné, plutôt que coloré, dans maints de ses livres, ces fraîches perspectives, ces ravissants points de vue, verts et animés comme une toile de Watelet. Cette manière aisée, large, naïve, de traduire la nature, est, aux yeux de plusieurs, une des plus admirables qualités de George Sand, un de ses plus beaux titres de gloire; car, à sentir l'air et les aromes qui circulent librement dans ses peintures champêtres, on voit bien, à des signes évidents, que l'artiste n'a point aperçu l'antique Cybèle à travers les livres et sous la robe barbouillée de grec et de latin dont les pédants l'affublent, mais qu'il l'a contemplée, suivant son propre dire, nue comme Rhéa et belle comme elle-même. Que George Sand, ses plus fervents admirateurs l'en conjurent, ne dédaigne donc pas, au sein même de ses plus hautes excursions métaphysiques, de nous ouvrir, par ces adorables paysages qui coûtent si peu à son facile pinceau, quelque échappée de vue sur notre pauvre terre où nous aimons, après tout, qu'on nous ramène. Le poëte des *Lettres d'un Voyageur* sait si bien d'ailleurs nous rendre familiers et chers les lieux qu'il nous décrit; chaque imagination se naturalise en quelque sorte si volontiers dans le frais habitacle que lui dresse, comme une tente idéale, sa fantaisie toute-puissante, qu'il devrait bien continuer de bâtir ces rustiques Eldorado, ces frais refuges où s'envolent à sa voix les âmes rêveuses, amies du silence et des ombrages. Combien d'esprits souffrants n'ont pas, sur ses traces, erré sous les voûtes sombres, et désormais consacrées, de la Vallée-Noire; combien sous ces *traînes* du Berri, toutes panachées, au printemps, d'épines blanches, et toutes retentissantes des chants du merle! Au point de vue même du talent, je crois que l'écrivain ne peut d'ailleurs que raviver ses forces dans l'étude et la contemplation de cette nature que Chénier appelle admirablement sacrée; car unir à ses richesses intérieures les trésors du monde physique, poser comme premier plan à l'horizon immense de la pensée, l'horizon terrestre qui devient alors comme le piédestal d'où

l'esprit s'élance, et où il redescend se reposer des fatigues de son vol; s'assimiler enfin la séve généreuse qui fait épanouir l'idée au front du poëte, comme le bourgeon sur la branche des bois, c'est agrandir sa propre nature, c'est féconder son intelligence, c'est, en un mot, doubler sa vie.

M. Mérimée, qui n'élève point assez souvent, au gré du public, une voix toujours applaudie, a, cette année, enrichi son écrin littéraire d'un fin joyau. Tous ceux qui ont lu *Colomba* n'ont pu trop admirer la sagesse de cette docte manière, et les contours précis de ce beau style.

La *Revue* a rendu compte des deux nouveaux romans de M. Alfred de Musset, dont le talent aussi se transforme. Comme poëte, en effet, l'auteur de *Don Paëz* n'en est plus aux vagabondes inspirations de ses premiers accents, inspirations dramatiques ou élégiaques selon le vent qui passait sur son âme, accents tour à tour passionnés et brillants comme une ode ou amers comme une satire, échos alternés du cœur et de l'esprit. M. de Musset semble n'avoir conservé de son premier caractère de poëte que cette facilité charmante, ce bel air sans façon et cavalier qu'il porte à ravir, et maintenant il conte à la manière d'un fabuliste, souriant au lecteur entre Boccace et La Fontaine, dont il atteint parfois la spirituelle bonhomie. Mais j'avoue que tout en aimant la simplicité, le naturel de *Silvia* et de *Simone*, je murmure d'une lèvre distraite des tirades de *Namouna*. Ce sont des réminiscences qui me sont chères et que les nouveaux contes du poëte ne me peuvent faire oublier. Mais ne parlons pas encore de poésie.

La littérature sérieuse, philosophique, plus heureuse en somme, cette année, que le roman, a enregistré de notables travaux dans ses annales. Parmi les plus importants se trouvent ceux de M. Pierre Leroux et de M. Lamennais, sur lesquels des juges spéciaux se sont déjà contradictoirement prononcés. Les études historiques ont également produit à la publicité de beaux résultats, et en première ligne figurent les *Récits des temps mérovingiens*, ce livre consciencieux de M. Augustin Thierry, que l'Institut a honoré d'une si juste récompense. Un travail entrepris sur une grande échelle et qui se rattache par beaucoup de liens à l'histoire, par quelques autres à la critique, a commencé de paraître, et pleinement justifié les espé-

rances dont le talent de l'auteur était une infaillible caution. L'aptitude psychologique de M. Sainte-Beuve, ce don admirable de saisir la ressemblance des natures qu'il étudie, devaient, en effet, appliqués aux solitaires de Port-Royal, mettre d'une façon originale et animée ces pieuses physionomies en lumière. Le double charme de ce livre, c'est qu'en vous introduisant sous les cloîtres de leur retraite, en vous initiant à leurs religieuses pratiques, en vous retraçant, comme un habile portraitiste qu'il est, les caractères curieusement nuancés de ces hommes, l'auteur n'a point abdiqué son rôle de critique contemporain, et des noms bien étonnés de se voir réunis, s'accouplent sans effort sous sa plume dans des rapprochements qui causent de piquantes surprises.

On se plaint communément aujourd'hui, et même des esprits assez légers se plaisent à le faire, on se plaint de la maigre consistance des œuvres courantes, et l'on accuse la littérature de frivolité. J'avoue que le reproche ne porte pas à vide, et que bien des productions du temps l'autorisent; mais croit-on que les habitudes littéraires mêmes des lecteurs, leur prédilection bien connue pour ces scintillantes rapsodies sans profondeur qui amusent la pensée, sans exiger aucune application d'esprit, croit-on que ces goûts-là ne retiennent pas la littérature dans ces voies si justement blâmables? Que le public, au contraire, applaudisse ceux qui s'engagent en de moins futiles travaux, qu'il apporte son attention et son suffrage aux livres où l'érudition est, comme dans *Port-Royal*, ornée et poétique, et on verra se modifier bien avantageusement les tendances de tous les écrivains que leur impuissance ne confinera point dans le cercle étroit des banalités.

Si le gros des lecteurs recherche de préférence les productions superficielles, il les accueille mal, toutefois, quand elles se présentent sous forme de vers. L'écho de la rime ne l'attire pas, et les chatoiements du style poétique, si diapré pour le moment, font sur lui l'effet de ces oripeaux suspendus, l'automne, aux arbres à fruit, pour effrayer les corneilles. Chaque année cependant de nouveaux et fervents lévites viennent déposer leur holocauste in-dix-huit sur l'autel de la Muse, et dans quel chimérique espoir, ils ne tardent pas à l'apprendre. Tous les rôles de poëtes ne sont-ils pas à cette heure occupés? Les

mieux venus près du public, ceux-là mêmes qui sont chefs d'école, n'ont pas à leur entour un auditoire si nombreux que les survenants puissent parvenir à faire écouter leur voix inconnue. Et puis le territoire poétique est présentement morcelé en une foule de principautés et de baronnies dont chacune est ardente à défendre son fief et ses frontières. Jamais podestat italien, jamais burgrave allemand ne fut, je vous jure, plus jaloux de ses droits que nos barons littéraires ne le sont des leurs, si bien que vous ne posez pas le pied dans leur petit empire, qu'ils ne crient à l'invasion. Mais, sans qu'aucun obstacle les puisse intimider, chaque année, dis-je (et 1840 a eu son chœur de jeunes bardes qui préludent), ces chanteurs pleins d'espoir viennent effeuiller, comme des bouquets d'églantine, leurs fraîches pensées, leurs harmonieuses rêveries devant ce minotaure de la publicité, qui se montre pour tous impitoyable. Ces jours mauvais doivent-ils se prolonger longtemps encore pour les poëtes? Sera-ce l'indifférence publique qui tuera la poésie, ou la poésie qui triomphera de la foule inattentive? Comme l'art ne saurait mourir, grâce aux cœurs dévoués qui combattent pour sa gloire, on ne saurait douter que tôt ou tard les esprits reviendront se grouper autour des poëtes, dont la voix ne peut se perdre éternellement ainsi dans le désert.

Quelques-uns des mieux accueillis d'habitude ont, cette année, reparu dans la lice avec des chances diverses. M. Auguste Barbier nous a donné deux nouvelles satires qui n'ont pas eu, ce me semble, le succès des *Iambes.* L'auteur, en appliquant à la satire la forme du drame, n'a point obtenu la même réussite qu'en y introduisant l'ode. M. Édouard Turquety vient tout récemment de réimprimer en un magnifique volume, sous le tire de *Primavera,* ses premières inspirations, en y annexant beaucoup de vers inédits qui continuent et complètent la partie chastement passionnée d'*Amour et Foi.* Près des autres livres du poëte catholique, celui-là sans doute est d'un accent plus attendri et moins austère; mais, pour la suspendre, il ne rompt pas l'unité religieuse de son œuvre. Le *Cantique des Cantiques* embellit, mais ne compromet pas la gravité de la Bible. M. Turquety parle, on le sait, une langue harmonieuse, colorée, hardie, véhémente. Il a des odes où la pensée jaillit de son âme émue avec une rare vigueur, des strophes qui se déploient

avec un impétueux battement d'ailes; mais, tout près de là, l'élégie se montre en deuil, et soupire avec une mollesse ionienne. Dans ce volume presque nouveau, tant il contient de pièces jusqu'alors inédites, le ton élégiaque domine à la fréquente exclusion d'accents plus lyriques. Il nous a de plus semblé apercevoir, dans quelques morceaux, un caractère de style dont M. Turquety n'avait pas encore donné d'exemple. Ainsi, dans la pièce *à Paul,* l'expression est d'une nuance pâle, qui convient seule à la nature du sentiment qu'elle exprime. Une ballade sur un vieux manoir de Bretagne emprunte un effet dramatique à la double vivacité du récit et du dialogue. L'auteur des *Hymnes sacrées* mûrit, je crois, à cette heure, la pensée d'une œuvre où sa poésie se produirait sous une forme plus ample et plus épique. Si, comme le poëte, la critique avait le don divinatoire, j'oserais, par voie d'analogie, prédire à cette tentative de M. Turquety une pleine réussite.

L'événement poétique de la saison a été l'apparition du recueil de M. Victor Hugo, *les Rayons et les Ombres.* Ce livre n'a point, comme ses aînés, soulevé dans la presse une polémique bien ardente; mais on a discuté gravement sa valeur, et les conclusions les plus judicieusement motivées de la critique lui ont, toutes réserves faites, été favorables. Le vieux journalisme a bien encore fait entendre ses récriminations surannées, mais cette guerre inintelligente paraît décidément avoir lassé la longanimité du public.

La *Revue* a donné son opinion sur *les Rayons et les Ombres*, et je ne viens pas combattre son jugement, ni même le modifier, ni rien ajouter à ses réserves. J'ai une admiration franche pour les magnificences lyriques de M. Hugo, mais je ne puis souscrire sans examen, aux acclamations frénétiques de ses partisans quand même. Or, une impression que j'ai ressentie à la lecture attentive de son dernier recueil m'inspire une remarque qu'il me semble essentiel de noter, bien qu'elle ne soit à mes yeux ni un blâme ni un éloge. C'est uniquement un fait que je constate.

M. Hugo a répandu dans ses poésies beaucoup de sentiments qui lui étaient personnels. Ainsi, dans *les Chants du crépuscule* notamment, ces hymnes à l'amour et à la beauté, ces accents inouïs de tendresse inspirée, tous ces chaleureux élans

parlaient évidemment de son âme ; c'était le cri passionné de sa conscience. Ainsi, dans ces élégies empreintes d'un impérissable charme : *Hier*, *la Nuit d'été... Puisque j'ai mis ma lèvre...* et tant d'autres non moins ardentes et senties, le poëte est l'écho de l'homme. Il mêle son deuil et sa joie aux splendeurs et aux tristesses de la création, il convie la nature à ses fêtes, il a son rôle actif dans le drame de la vie ; pour tout dire, enfin, il est en scène. Maintenant le poëte élève bien encore la voix en son propre nom, mais c'est, il semble, pour juger, non plus pour agir. Assis désormais en spectateur désintéressé au jeu des passions et des événements, il en raconte les phases, il en scrute laborieusement l'énigme, mais il se tient en dehors du cirque et de la mêlée. Il jouit de ce calme serein que Gœthe disait nécessaire à l'artiste au sein même des transports et des ardeurs de la composition. Maître de lui, jusque dans l'enthousiasme, il assiste de sang-froid aux tressaillements de sa pensée, et domine l'inspiration au lieu d'en subir comme autrefois le joug et les caprices. Il y a, je le reconnais, une grandeur mélancolique dans ce procédé, auquel il faut presque fatalement en venir dans le second période de la vie ; mais la puissance qu'il apporte équivaut-elle à ce *frais enchantement* des jeunes années qu'il enlève, et dont M. Hugo déplorait lui-même, quoique de trop bonne heure, la fuite, dans *les Feuilles d'automne.*

Il y a eu tout dernièrement, vers la mi-décembre, une recrudescence de dithyrambes napoléoniens dont nous sommes encore étourdi, nous qui lisons beaucoup de vers. Ce brouhaha de clameurs rimées nous a du reste peu surpris, car, à la nouvelle que les restes de l'empereur nous allaient revenir, notre premier sentiment avait beaucoup moins été l'enthousiasme que l'effroi, trop certains que nous étions du déluge de vers qui allait pleuvoir sur ce glorieux cercueil. L'événement a dépassé nos prévisions, et nul n'aurait sans doute imaginé quel attroupement de *sonneurs de louanges*, comme dit M. Auguste Barbier, escorterait le char triomphal. La jeune poésie, à l'exception de M. Hugo qui avait à clore son épopée napoléonienne, la jeune poésie, toutefois, hâtons-nous de le dire, n'était pas de la fête ; elle a gardé un silence respectueux, mais significatif. La jeune poésie, celle du moins qui se préoccupe de civilisation

et d'avenir, a des chants sympathiques pour ceux qui s'emparent du monde par la pensée ; mais l'aveugle glorification du sabre n'est pas son fait, et la force à ses yeux ne vaut pas le droit. La jeune poésie a donc, je le répète, marché silencieuse à ce convoi ; elle n'a point, toutefois, protesté contre l'apothéose, parce qu'après tout la gloire couvre bien de l'ombre de son radieux manteau. « Son cercueil est fermé. Silence ! » avait dit M. de Lamartine ; la jeune poésie a sagement imité cette réserve.

La librairie, en 1840, a surtout affecté aux produits littéraires deux modes particuliers de publication ; j'entends parler des éditions compactes et des brochures périodiques mensuelles.

*Les Guêpes* ont inauguré ces dernières, et leur vol heureux a semé dans l'air je ne sais quelles vertus prolifiques d'où sont écloses, par essaims, des publications pareilles. Ce n'a point toutefois été le cas de redire le vieil adage : Tel père, tel fils, et M. Alphonse Karr n'a point dû reconnaître son originalité spirituelle dans sa pullulante génération. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir le sentiment du ridicule pour le railler finement, et que l'audace de tout dire ne comporte pas toujours le talent de dire bien. Et puis la brutalité dessert quelquefois. Le lecteur aime le demi-sourire, le coup d'épingle de la moquerie ; le persiflage lui plaît et le désarme ; mais il s'indigne aux injures et aux coups de massue de l'envie ou de la colère.

Il serait injuste pourtant de croire que tous les imitateurs de M. Alphonse Karr ont manqué de saillie et de tact. Il est même telle page de ces copies qui n'aurait pas défiguré l'original, car dans *les Guêpes,* on le sent bien, tout n'était pas non plus de pur aloi, et il y a eu nécessairement du strass parmi les diamants de l'écrin. Mais ce qui constitue, selon moi, l'attrait et le mérite des *Guêpes,* c'est que les hommes et les choses n'y reçoivent les coups de marotte de l'esprit qu'après avoir comparu à la barre du bon sens qui les juge. On ne devait pas moins attendre de l'auteur du calembour philosophique sur le sens commun. La position ensuite qu'a judicieusement prise M. Karr sur la frontière de tous les partis lui permet d'exploiter une mine assez féconde et toute neuve, en France, de ridi-

cules. Jusqu'alors, en effet, l'opposition avait, sous tous les gouvernements, semblé une puissance inviolable. Chacun de ses membres, c'était reçu, avait de droit en partage, une somme de qualités civiques et autres que nul ne songeait à contrôler. M. Alphonse Karr semble avoir le premier compris que railler sans répit et uniquement le pouvoir, était d'une ironie un peu vieille, et, tout en le harcelant à l'occasion, il a cru devoir enfin s'enquérir si l'opposition avait bien tous les mérites qu'on lui accordait. Son enquête n'a point été stérile, et, pour ne parler ici que des ridicules relevant de la *fashion* et du langage, il a trouvé que la mise et le patois de certains avocats, même puritains, n'étaient pas d'un goût et d'un français irréprochables.

Comme *les Guêpes*, les bibliothèques à volumes compactes ont eu leurs imitations. L'idée première était bonne, mais vous verrez que l'appât inintelligent du lucre finira par la perdre. En attendant, ces collections faites, je le crains, dans un esprit plus industriel que littéraire, ont rendu quelques précieux services aux lettres. Entre les publications les plus recommandables dont elles ont, jusque-là, enrichi leur cadre, on remarque, d'un côté, les œuvres en prose d'André Chénier, recueil important sur lequel nous nous proposons de prochainement revenir. Les études sur le Nord, de M. X. Marmier, forment ailleurs un corps d'ouvrage aussi intéressant et instructif par le fond qu'agréable à lire par le style courant, simple, facile et sans charlatanisme, de la description et du récit. On doit au même écrivain une belle et toute récente traduction de Schiller. Dans la collection à laquelle appartient ce dernier ouvrage figure un *Faust* traduit au complet, tâche laborieuse et difficile que M. Henri Blaze a su conduire à bonne fin. Là encore M. Antoine de Latour, l'heureux interprète de Pellico, a de nouveau montré, dans les *Mémoires d'Alfieri*, son habileté parfaite à traduire. Enfin des réimpressions de poésies complètes (Sainte-Beuve, Brizeux, de Musset, Barbier, Hégésippe Moreau, les deux Deschamps) ont eu lieu ou se préparent, de côté et d'autre.

Somme toute, la littérature, en 1840, a, sans trop de gloire ni d'encombres, atteint, cahin-caha, le bout de l'an, à travers les bourrasques de la politique, qui faisait hélas ! à chaque in-

stant, irruption sur ses terres. Elle n'a point eu de grands triomphes, elle n'a point jeté un bien vif éclat, mais enfin elle a honorablement vécu, et il est de certaines époques où la vie est déjà par elle-même un acte d'énergie méritoire.

AUGUSTE DESPLACES.

# MADAME ROLAND.

## LETTRES INÉDITES.

La révolution française, qui a fait jaillir de notre sol des légions d'hommes célèbres, n'offre peut-être pas de gloire plus belle et plus pure que celle de Mme Roland. Chacun a salué avec respect dans cette femme illustre le type éclatant de l'intégrité et du courage politiques. Partisan sincèrement passionné d'une ère nouvelle, concevant une république idéale et modèle à la manière des anciens, Mme Roland apparaît au sein de ce mélange de grandeurs et de corruption qui caractérise la fin du XVIIIe siècle, comme une sorte de héros de Plutarque, plein de droiture, d'austérité, de candeur, et sublime à force même d'être simple. Elle représente mieux qu'aucun autre cette portion invinciblement généreuse et dévouée de la nation qui sut se prémunir contre tout excès fatal. Unissant un esprit supérieur à une grande âme, elle a mérité d'être proclamée par l'histoire, le caractère le plus fort et le plus vrai de son époque.

Fille d'un simple artiste, renfermée pendant de longues années dans le cercle restreint de sa famile, Mme Roland avait été préparée de bonne heure, par une éducation toute bourgeoise, à la simplicité de mœurs et à l'austérité de caractère qui la distinguèrent plus tard. N'ayant en quelque sorte d'autre maître et d'autre guide qu'elle-même, avide à tout prix de savoir, mais douée d'ailleurs d'une âme juste et d'une tête saine, elle était

arrivée bien vite à ce double grand but, développer son intelligence et réprimer ses passions. Enfant toute pensive, jeune fille stoïque et quelque peu philosophe, elle préludait déjà, comme par un instinct précurseur, à son glorieux avenir. Mme Roland eut sur Mme de Staël, cette autre femme d'une grande trempe d'esprit, l'avantage décisif d'une position qui dut l'affranchir radicalement de bien des préjugés, de faux brillants, d'idées de convention, pour ainsi dire inséparables de la naissance et de la fortune. Le petit enfoncement derrière l'atelier de son père, l'humble graveur du quai aux Lunettes, valait mieux, à coup sûr, comme giron d'études, comme asile de méditations sévères, que le salon de M. Necker, tout peuplé de beaux esprits et d'hommes de lettres à la mode. Mariée assez tard à un homme de beaucoup plus âgé qu'elle, et qui joignait à la rigidité du caractère les lumières de l'esprit et du savoir, Mme Roland était restée naturellement fidèle à sa destinée. Des études graves, fortes et toutes pratiques, des travaux d'économie et de science en commun avec son mari, des voyages, tant en Angleterre et en Suisse, que dans les diverses parties de la France, avaient achevé de mûrir son jugement et d'asseoir son instruction. Quand la révolution éclata, elle était prête, ainsi que M. Roland, à l'accueillir et à y prendre part. Leurs principes, leur patriotisme les destinaient visiblement à servir la cause sacrée de l'humanité.

On sait quel fut le rôle politique si mémorable de Mme Roland. Il commence à l'entrée de son mari au ministère, après leur seconde arrivée à Paris. Déjà, dans un premier séjour qui dura sept mois, à partir de février 1791, elle avait eu occasion de voir, d'observer les hommes, et de sonder le terrain mouvant, qui devait bientôt trembler sous ses pas. Suivant assidûment les séances de l'assemblée, elle avait entendu parmi les nombreux orateurs ceux qu'elle appelle *le puissant Mirabeau, l'étonnant Cazalès, l'audacieux Maury, le froid Barnave.* Elle s'était liée avec Brissot, Pétion, Buzot et quelques autres députés, qui tenaient chez elle des conciliabules où l'on traitait des affaires publiques, pendant que, sans mot dire, elle écoutait inquiète et attentive. Dès cette époque, les ardentes sympathies de Mme Roland se déclarent d'une façon qui n'est point douteuse. Les faiblesses dont la tribune se faisait trop souvent l'écho lui

causent de vives irritations; ceux qui ne sont qu'honnêtes et animés d'intentions pures, mais sans résolution et sans vigueur, l'impatientent; au contraire, elle se range par instinct du côté des ardents et des inébranlables. Habituée de longue date à partager les occupations de son mari, Mme Roland abdiqua moins que jamais cette règle de conduite lorsque les concessions de la cour et le choix des patriotes, qui étaient en quête d'hommes fermes et éclairés, firent de M. Roland un ministre de Louis XVI. Imbus des mêmes sentiments et des mêmes idées, n'ayant en quelque sorte qu'un même esprit et qu'une même âme, ce que son mari concevait, elle s'appliquait à le traduire; ce qu'il pensait, elle l'exprimait d'un trait, avec ce mélange de douceur et de force qui donnait un charme irrésistible à ses écrits. Ce fut elle qui traça la fameuse *Lettre au roi*, dont la conséquence fut le renvoi de Roland du ministère avec Clavière et Servan, et qui, transmise aux départements par ordre de l'assemblée, contribua si puissamment à éclairer l'esprit de la nation. Toutefois, Mme Roland, qui jusque-là avait poussé si fort au mouvement, qui n'avait cessé de conseiller des mesures énergiques et absolues, commença, après le 20 juin et aux approches du 10 août, un système de résistance devenu nécessaire pour toute conscience honnête. Étroitement unie à l'immortelle phalange des girondins, groupe brillant dont elle était une sorte de muse inspirée, longtemps elle avait partagé les illusions et les vœux de ces généreux esprits. Mais le voile une fois déchiré, quand la patrie, souillée de boue et de sang, ne se défend plus que par le crime, Mme Roland se retourne pour faire tête au danger. Les saturnales de septembre avaient achevé de soulever toutes les répulsions de sa grande âme. Dénoncée à toutes les haines pour sa conduite courageuse et modérée pendant le second ministère de Roland, appelée à la barre de la convention, sa perte était dès lors jurée. Enfin, arrêtée au 31 mai et enfermée à l'Abbaye, Mme Roland entre dans cette phase de dégoûts amers, d'inébranlable fermeté et de résignation, dont le terme devait la conduire sur le piédestal lumineux de son échafaud, le front serein, les cheveux dénoués, la robe sans tache, en face de cette statue de la Liberté qui lui inspire soudain ces mots accusateurs : « O Liberté! que de crimes on commet en ton nom!. »

Tous les faits de sa noble vie, si pleine, si émouvante, Mme Roland les a racontés elle-même dans ses *Mémoires*, de façon à rendre toute retouche à la fois difficile et superflue. Dans la première partie, qui a trait aux années riantes de son enfance, elle s'est peinte avec de si fraîches couleurs, avec un tel charme d'expression, qu'on ne saurait avoir nulle envie de repasser le crayon sur son dessin ferme et gracieux. Les études solitaires de la jeune fille dans le coin favori du logis paternel, le catéchisme de la paroisse Saint-Barthélemy, la retraite au couvent de la rue Neuve-Saint-Étienne pour la première communion, son séjour chez la bonne maman Phlipon dans l'île Saint-Louis, ses promenades au Jardin des Plantes et sa vive passion pour les fleurs, ses excursions du dimanche au bois de Meudon, vers la jolie habitation du *fontaînier du Moulin rouge,* les extases et les douces larmes versées en contemplant de sa fenêtre, vers le Pont-Neuf, la fin d'un beau jour : tout cela renaît, dans son charme primitif; tous ces tableaux, si joyeux et si frais, revivent sous le facile effort de la mémoire qui les évoque. Il y a, dans ces pages toutes remplies de peintures ravissantes, de fines saillies ou d'observations solides, une sécurité calme, une sérénité familière qu'on ne saurait vraiment trop admirer. La naïveté, la franchise, parfois la singularité des détails, rappellent sans trop de désavantage cette libre confiance du génie qui a dicté les *Confessions*. Et quand on songe qu'une femme s'inspirait ainsi sous les verrous de sa rigide prison, au bruit des hurlements de la terreur, dans l'attente d'une mort prochaine, un frémissement de surprise se joint à l'admiration. Peut-être faut-il regretter que ces circonstances mêmes n'aient pas permis d'entières confidences. Pressée qu'elle était de repousser la calomnie et de laisser un dernier témoignage d'elle-même, le temps manquait à l'écrivain pour tout dire; comme l'iambe de Chénier, sa pensée dernière risquait d'être interceptée par la hache du bourreau. Cette ignorance des heures qui lui étaient comptées peut expliquer le défaut de mesure, le manque de proportions dans les divers développements du récit. Mais, malgré cela, que d'aveux précieux encore! Quelle riche moisson à glaner dans ces gerbes éparses! On se console à penser que ces heureux souvenirs du premier âge firent oublier pendant bien des

instants à la noble victime la triste horreur de sa situation.

Dans la partie politique des mêmes mémoires, Mme Roland s'est tenue constamment à la hauteur des terribles événements qu'elle avait à retracer. On sent une âme nourrie d'études sévères, fortement impressionnée des mœurs antiques, et que ne cesse d'inspirer le plus ardent, le plus sincère patriotisme. Soit qu'elle exhale ses premières flammes révolutionnaires, ses espérances qu'aucune limite n'arrête, ses appréciations véhémentes de la situation, soit que plus tard elle confesse l'excès d'un premier entraînement, et formule ses nobles résistances contre l'oppression démagogique; soit enfin qu'elle peigne d'une couleur, hélas! trop fidèle les tristes détails de son cachot : ce sont toujours la même sincérité, la même noblesse, le même courage, rehaussés encore par un style vif, rapide, énergique, qu'on sent jaillir de source. La parole semble obéir d'elle-même à l'essor d'une âme impétueuse. On croit assister aux scènes que le témoin véridique déroule sous nos yeux, et entendre les bruits sinistres dont il nous renvoie l'écho. Le récit que fait Mme Roland de son arrestation, au milieu de la nuit, entre les bras de sa fille et de ses gens éplorés, donne toute la mesure du sang-froid de cette femme intrépide, qui, durant les jours les plus périlleux, gardait un pistolet armé sous son chevet, afin de se soustraire aux outrages des assassins. Ses lettres à la convention, ses dernières pensées, *ultima verba*, son projet de défense au tribunal, son interrogatoire, sont de vrais modèles d'éloquence mâle et de noble fierté. Mais la partie la plus curieuse, la plus originale des écrits de Mme Roland, ce sont, à coup sûr, les portraits qu'elle a tracés de divers personnages de l'époque, que sa position la mettait si aisément à même de connaître, et entre autres ceux des girondins ses amis, qu'elle avait pu juger à fond dans ce cercle intime dont elle était l'âme et le centre. Elle nous peint tour à tour le fier et sensible Buzot, le prudent et honnête Pétion; Gensonné, ferme logicien, mais trop lent à délibérer; Guadet au contraire trop prompt dans sa brillante vivacité, et d'une chaleur qui ne se soutient pas; Vergniaud, le plus éloquent de tous, mais coupable à ses yeux pour son égoïsme et sa mollesse épicurienne; le généreux Grangeneuve; Barbaroux à la tête d'Antinoüs, d'un si jeune et si bouillant courage; Louvet, plein

de gaieté, à l'esprit ingénieux et fin; Champfort, dont les vives boutades et les âcres bons mots faisaient le charme des conversations; et le vénérable Dusaulx, et le bon et facile Mercier, etc. On trouve dans un endroit un ravissant portrait de Mme Roland par elle-même, où elle se peint sans pruderie ni fausse modestie, et avec une charmante liberté d'expression. Si l'on joint à ces traits exquis ce que leur a si heureusement ajouté le spirituel Lemontey, qui avait pu voir Mme Roland à diverses époques, et qui la compare à la Julie de Rousseau, avec la remarquable beauté de sa taille, de ses yeux et de sa chevelure, avec le frais coloris de son teint délicat, on aura une idée aussi parfaite que souriante de l'extérieur de cette femme célèbre.

On a reproché, non sans quelque raison, aux mémoires de Mme Roland, de contenir des appréciations exagérées, injustes même, à l'égard de ses adversaires politiques. Elle formule en effet plus d'un arrêt sévère, impitoyable; trop souvent la satire se mêle à la vérité. Il serait à propos de réclamer notamment en faveur de Chénier, dont elle n'a rien de mieux à dire, si ce n'est qu'il a fait des vers assez durs, et qu'elle juge bon tout au plus, comme législateur, à donner des plans de fêtes nationales à la convention. La timidité de Condorcet lui vaut d'être vertement rudoyé en passant. L'injustice en ce qui touche Garat est d'autant plus notoire, que ce ministre écrivain a su dignement réfuter les reproches dont il avait été l'objet. Dans Monge, Mme Roland n'a pas suffisamment distingué l'honnête homme et le savant du mauvais administrateur; on ne saurait traiter plus lestement qu'elle ne le fait l'illustre inventeur de la géométrie descriptive, le fondateur de l'école polytechnique. En général, de tous les hommes de la révolution, Mirabeau est à peu près le seul qui la satisfasse à beaucoup d'égards, le seul qui lui paraisse à la hauteur de la situation. Le cercle de ses admirations est, comme on voit, bien restreint. Que Mme Roland fasse assez peu de cas d'hommes vains et corrompus, tels que Bonne-Carrère et Dumouriez, qu'elle méprise des êtres de la façon de Robespierre et de Marat, cela se conçoit parfaitement. Mais prendre le ton du dédain à l'égard des Barnave, des Camille Desmoulins et des Vergniaud, ne pas craindre de les appeler lâches et perfides, c'est outre-passer, ce nous semble,

les bornes de la sévérité. Le rigorisme excessif de Mme Roland à l'encontre des hommes de son temps, provient d'un faux point de vue qu'il importe de noter avant d'aller plus loin. Âme de Cornélie, vertu toute romaine, Mme Roland jugeait les hommes non suivant leur essentielle nature, mais bien en raison de ses exigences personnelles; elle ne rêvait rien moins que des esprits supérieurs, unis à de grands caractères; il lui fallait des êtres complets et carrés par la base, c'est-à-dire de vrais phénomènes presque impossibles et tels qu'il n'en paraît pas un par siècle. Ah! madame Roland, cette énergie indomptable que vous réclamez à tout prix, et qui cause tant vos regrets, alors qu'elle ne peut faire votre admiration, ce n'est là, le plus souvent, qu'une question de fibre, qu'affaire de muscles ou de nerfs tout au plus, et qu'il faut racheter par bien des vices ou des crimes : tandis que la loyauté, le désintéressement, la candeur, ce sont vertus toutes de l'âme et qui ne vont qu'aux élus. En tout temps, même en révolution, sachons préférer les nobles et généreuses dupes aux hardis dupeurs, les politiques sincères aux hommes d'État roués et volontiers sanguinaires : car, si ceux-ci réussissent parfois à sauver hardiment une situation, ils donnent toujours de funestes démentis à la bonne foi humaine et à la morale universelle.

Un autre document original émané de Mme Roland et publié il y a quatre ou cinq années, était venu ajouter à nos renseignements sur cette femme célèbre : nous voulons parler des *Lettres autographes* à Bancal des Issarts. Les premières de ces lettres remontent en juin 1790, époque à laquelle M. et Mme Roland habitaient la généralité de Lyon, où ils étaient venus se fixer à partir de 1784, séjournant tantôt dans cette dernière ville et tantôt au clos de la Platière, propriété de la famille de Mme Roland. C'est de là qu'ils avaient suivi, avec le plus vif intérêt, la progressions des événements politiques dont Paris était le théâtre; du fond de cette retraite, ils appelaient et secondaient de leurs vœux tous les mouvements qui s'accordaient avec leurs sympathies, et dont le contre-coup se faisait sentir dans les luttes que se livraient à Lyon même, avec un grand acharnement, l'ancien et le nouveau régime. A quelque temps de là, M. Roland, qui était inspecteur des manufactures et membre de la municipalité, ayant été délégué pour porter les

plaintes de la ville auprès de l'assemblée constituante, Mme Roland se trouva tout à coup transportée sur la scène même du drame, et les communications furent suivies sur un nouveau pied avec le même Henri Bancal, alors résidant à Londres. Cette correspondance est doublement curieuse, en ce sens d'abord qu'elle a trait à une époque moins retracée dans les *Mémoires,* et aussi parce qu'elle présente souvent les mêmes faits, les mêmes impressions en d'autres termes et dans un cadre différent. C'est ici en quelque sorte le journal ému et improvisé, le procès-verbal jour par jour et heure par heure des événements, suivis aussitôt de leur commentaire. Dans ces rapides catilinaires, on retrouve Mme Roland ce qu'elle était essentiellement, avec toute sa passion, toute sa sincérité, toute son éloquence, mais aussi avec ses exigences implacables et ses colères sans frein. La génération de 1789 est plus que jamais taxée de stérilité et d'insuffisance. On voit naître ces préventions radicales contre Necker et tous les hommes de même race, qui devront tant s'aigrir encore par la suite. Les jugements rigoureux envers Lafayette ne craignent pas de s'énoncer dans toute leur crudité, en attendant qu'ils aient pu s'amender par un légitime retour sur eux-mêmes. La fuite du roi à Varennes, les événements du Champ-de-Mars, quelque discours éloquent de Brissot aux Jacobins, tels sont les objets diversement importants qui préoccupent l'auteur à un haut degré, et dont la peinture revêt sous sa plume une expression palpitante. Fréquemment les appréciations, les récits sont entrecoupés de quelque cri de guerre, d'une sentence stoïque, d'une apostrophe martiale, ou bien se termine par un salut tout républicain, digne de la femme de Caton. Enfin, un cri d'alarme héroïque à l'approche des Prussiens menaçant Verdun, clôt avec bonheur la série tout entière.

En général, la correspondance de Mme Roland, soit avec Brissot, soit avec Bancal, roule à peu près exclusivement dans le cercle des idées politiques. On y observe bien des jugements particuliers, remarquables sur les hommes et les choses d'une époque, mais peu ou point de généralités sur l'homme et la nature morale. On voit que la mêlée des intérêts actuels, la place publique journalière absorbent Mme Roland sans partage. Dans cette tribune aux harangues où elle se pose, nous

distinguons tout au plus la femme de parti. Ce n'est que par un retour momentané qu'il lui arrive parfois de mêler avec une sensibilité réelle l'expression de ses affections privées au cliquetis des émotions publiques. Pourtant quelques lettres à M. Bosc, antérieures à la révolution, et heureusement intercalées dans la dernière édition des *Mémoires*, relèvent d'une inspiration toute différente. Elles ouvrent jour par un coin fugitif sur toute la vie intime et domestique de Mme Roland. L'occupation du ménage et des enfants, les soins de la basse-cour et de la récolte, le travail des champs, en un mot tout le détail familier d'une façon de vivre bourgeoise, se trouve ici jeté négligemment et repose fraîchement l'esprit. Il y a mainte délicieuse échappée à travers les bois et les prairies qui offre tout le charme de la surprise. C'est comme le premier filon d'une veine inexplorée.

Mais voici de nouvelles révélations tout à fait inattendues qui vont assurer à Mme Ronland une seconde et plus douce renommée. Les *Lettres inédites*, adressées aux demoiselles Cannet, que vient de publier M. Auguste Breuil, avocat à Amiens, auront pour résultat de renouveler et d'agrandir notre point de vue sur cette femme supérieure. On connaît déjà, par les touchants récits des *Mémoires*, les sœurs Henriette et Sophie Cannet, ainsi que l'origine de leur liaison avec Mlle Phlipon (Mme Roland) au couvent des dames de la Congrégation, dans le faubourg Saint-Marcel. Ces nouvelles lettres, si heureusement retrouvées aujourd'hui, servirent, après la sortie du couvent, à entretenir des relations d'amitié déjà bien vives; elles furent en grande partie adressées à Sophie, la plus jeune des deux sœurs, avec laquelle une conformité d'âge et de goûts avait plus particulièrement uni Mlle Phlipon, et embrassent toute l'intéressante période de 1772 à 1780. En comblant très à propos les lacunes des *Mémoires* pendant cette époque, elles ajoutent mille traits aussi précieux qu'inconnus à l'esquisse immortelle mais trop peu complète que Mme Roland nous avait laissée d'elle-même. Ici plus de hâte fatale dans la mise en œuvre, plus d'horloge funèbre sonnant une à une des heures trop avares, plus de grilles et de barreaux comprimant la pensée; surtout nulle préoccupation de ce public, dont le spectre effrayant trouble les aveux et refoule dans ses plis l'expression intime prête à s'échapper. Une jeune

fille trace en quelque sorte l'histoire de son cœur à son amie, sans autre besoin que celui de la franchise, sans inquiétude, sans réserve, et met à nu sous ses yeux tout le fond de sa pensée. Elle nous initie aux premières manifestations de cette âme et de cette intelligence que le monde admirera plus tard, et qui déjà révèlent toute leur force à travers les voiles plus jeunes et plus frais dont elles se parent.

Au début des lettres (25 janvier 1772), M<sup>lle</sup> Phlipon n'avait que dix-huit ans : pourtant cette jeune fille, dont la main s'est à peine essayée sur quelques brouillons indécis, ou en de simples et courts billets, se révèle un moraliste remarquable, un écrivain distingué. Dans ce germe à peine sorti de terre, on pressent aisément la plante robuste et généreuse qui s'épanouira un jour. Les premiers détails que M<sup>lle</sup> Phlipon éprouve le besoin d'exprimer, parce qu'ils tiennent essentiellement à sa manière d'être et de sentir, ce sont ceux d'une vie modeste, solitaire et sérieusement occupée. Elle aime à se peindre retranchée dans sa petite cellule, et là goûtant à loisir les douceurs sans remords d'une paisible lecture, d'une méditation loin des bruits importuns, d'un tendre épanchement dans le sein de l'amitié. Une indolence quelque peu philosophique, la paix de l'âme fondée sur une conscience pure, une disposition de gaieté dont l'éclat soit tempéré par un léger voile de mélancolie, tel est l'état qu'elle chérit de préférence, telle est la source habituelle de ses contentements. Ce qu'elle souhaiterait fort, ce serait : « une petite maison à la campagne, propre sans élégance, placée tout près d'une église, accompagnée d'un jardin où l'art seconderait la nature, sans prétendre la surpasser. Je voudrais aussi un bois solitaire, de vertes prairies, beaucoup de coteaux, une eau qui murmure en s'écoulant parmi les fleurs; quoi encore ?... une bonne bibliothèque, etc. » En fait de livres et d'auteurs, ce qui la tente le plus d'abord, c'est l'agréable joint à l'instructif, l'histoire de préférence aux romans. Quant aux sciences, l'histoire naturelle, la physique, la géométrie, même l'astronomie, l'occupent assez volontiers. Un peu de poésie et quelques morceaux d'éloquence complètent le chapitre des belles-lettres. S'il lui survient quelque moment d'ennui, *elle barbouille du papier à force;* écrire, raisonner, c'est *son pain quotidien.* Au milieu de tout cela le dessin, la musique, ont aussi leur

bonne part, et, sur ce dernier point, elle ne s'en tient pas à la théorie. La guitare, même le violon, lui passent bravement et tour à tour par les mains. Ainsi varie-t-elle ses heures, faisant une chanson après des raisonnements sur l'existence de Dieu, passant de la philosophie aux couplets.

L'empire des idées religieuses avait d'abord été très-grand sur Mme Roland. Dès les premières pages de cette correspondance, elle se montre fort occupée de Dieu, duquel il lui semble impossible de détourner aucune action ni aucune pensée. Elle trouve saint François de Sales un saint trop indulgent, parce qu'il permet plus *d'affiquets* aux jeunes filles qu'aux veuves. Plus tard, au contraire, elle aimera ce même François de Sales à la folie, elle le prendra pour garant, et, s'il le faut, pour patron, parce que, dit-elle, *il est tout bon, tout simple, tout tolérant,* parce qu'il avoue avoir le cœur porté à la tendresse. A la suite d'une fréquentation assidue des écrits des philosophes, Mme Roland était tombée peu à peu dans le scepticisme; elle s'en tenait assez volontiers au pur déisme de Voltaire et de Jean-Jacques. Toutefois ces incertitudes de son esprit ne lui furent jamais un motif pour s'écarter des plus strictes règles du devoir. Dans cette balance du doute, où *elle dort suspendue comme les Américains dans leur hamac,* elle s'attache à la vertu avec le transport et l'acharnement d'un naufragé saisissant la seule branche qui lui reste. « Quand on doute, dit-elle dans la lettre XII de 1777, il faut vivre comme si l'on croyait; je t'ai dit mille fois que ce principe me semblait devoir être celui des âmes droites, et qu'il serait toujours le mien. » Douée de sens très-inflammables, ayant de plus le cœur fort sensible, Mme Roland ne cessa jamais de veiller sur sa chasteté avec un soin jaloux. Une de ses croyances était qu'il y a moins de difficulté de résister aux passions que de les satisfaire, et un jour, chose assez singulière, il lui arriva de soutenir cette thèse contre un abbé qui plaidait, lui, pour l'influence des tempéraments (1).

(1) On a prêté à Mme Roland je ne sais quelle passion girondine, secrètement couvée pendant son mariage; les uns ont nommé Valazé, les autres Barbaroux; mais le fait n'est pas absolument prouvé, et mériterait plus ample éclaircissement.

Cependant, tandis que Mlle Phlipon s'inquiétait d'études et d'art un peu plus que d'amour, les prétendants arrivaient en foule. Atteinte de petite vérole vers l'âge de dix-huit ans, et sortie victorieuse de cette épreuve, sa beauté, que relevait singulièrement un air vif et spirituel, paraissait désormais hors de toute atteinte. Soit pour ce motif, soit pour un autre, les partis se succédaient sans interruption, et il y en avait de toute physionomie, de tout âge, principalement de toute condition, peintres, joailliers, médecins, marchands, épiciers même, etc. Mais Mlle Phlipon, armée de son bon sens habituel, et assez forte d'ailleurs pour endurer le célibat, devait se tenir en défense vis-à-vis de cette phalange d'épouseurs, dont la singulière bigarrure lui fournit quelque part le texte d'une agréable plaisanterie. Bien que plusieurs d'entre eux fussent, au point de vue des convenances vulgaires, ce qu'on nomme des partis sortables, ils ne répondaient guère, on le sent, aux exigences d'esprit de celle qui devait porter un jour le nom de Roland. Elle témoigne surtout une répugnance marquée pour les gens de commerce, âmes généralement peu hautes, esprits médiocrement cultivés, préoccupés avant tout de lucre et de soins matériels. Un homme de cœur et d'éducation distingués, en rapport de sentiments avec elle autant que possible, tel est le sage idéal qu'elle se plaît à rêver et qu'elle attend. Un moment elle avait cru rencontrer cet idéal dans le jeune La Blancherie, sorte de littérateur assez honnête, qui lui avait déclaré les plus vifs et les plus tendres sentiments. Le nom de La Blancherie, cité dans plus de quinze ou vingt lettres, l'éloge fréquent de ses principes et de son ouvrage de morale dont le titre pourtant était *quelque peu fastueux*, attestent, malgré l'espèce de dédain superficiel des *Mémoires*, que le cœur de la jeune fille avait été fortement touché. Mais, hélas! le prestige ne dura pas longtemps. Un léger incident suffit pour faire tomber le voile et dissiper l'illusion. Elle touche du doigt les défauts; son idole de tout à l'heure, son amant chéri, ne lui apparaît plus que comme un homme vain et léger... Écoutons du moins combien sa passion fut sincère. « Peu s'en faut que je ne regrette cette douce erreur : jamais mon âme ne fut plus grande, plus exaltée, plus belle, que lorsqu'elle se trouvait sous son empire. Dieux! quelle énergie! quel ressort! Persua-

dée que l'objet de mon affection était au-dessus de tout ce qui existait, jalouse de le mériter par mon élévation, je me sentais capable de ce que l'héroïsme peut faire entreprendre de surprenant et de sublime, chaque vertu me paraissait une grâce nouvelle qui pouvait m'embellir; je jouissais de l'idée que j'excitais en lui la même émulation, les mêmes transports; mes élans étaient d'autant plus fréquents et plus rapides que le silence les contraignait toujours.... »

Les goûts purs, simples, champêtres, avaient toujours dominé l'esprit de M^me Roland, même à l'époque si agitée de son passage au pouvoir. Mais cet amour inné de la campagne et de la retraite, régna surtout dans son âme vierge que n'avait pas encore déflorée le contact de nos tristes passions sociales. Il se déclare à tout propos avec un fonds inépuisable dans les *Lettres inédites*. Soit qu'au Luxembourg elle jouisse du calme, interrompu seulement par le doux *frisselis* des feuilles légèrement agitées, soit que, dans une excursion à Fontenay-sous-Brie, elle respire un air pur et délicieux au sein des bois charmants, des belles prairies, des frais vallons qui semblent s'embellir à l'envi par sa présence; on sent que son cœur est à l'aise dans ce milieu, qu'il s'y dilate à souhait, et que c'est bien sincèrement qu'elle se rassasie du spectacle de la nature. Il faut la voir (lettre XII de 1774) figurant dans une danse rustique; « à côté d'un gros Lucas qui cloche le pied et affecte de se donner un certain air de tête avec son chapeau, dont la pointe de devant menace le ciel, » ou bien vis-à-vis « d'un grand Colin aux cheveux blonds comme les épis dorés de Cérès, dansant la matelotte avec la jeune Lisette, qui, rouge de plaisir, baisse la tête et les yeux, remue ses bras et ses hanches, en jetant de temps en temps un petit souris... » Quelle description charmante! quel frais et spirituel coloris! Parfois encore, pour rompre avec la monotonie parisienne, elle s'échappe à Vincennes chez son oncle le chanoine. Là, il est vrai, elle ne jouit pas tout à fait de la campagne suivant ses désirs; les bruits lointains de la ville viennent troubler parfois le repos; mais l'existence y garde plus d'un doux attrait qu'elle sait goûter et peindre. « Tandis qu'un bon chanoine en lunettes fait résonner sa vieille basse sous un archet tremblotant, moi je râcle du violon; un second chanoine nous accompagne avec sa flûte glapissante,

et voilà un concert propre à faire fuir tous les chats. Ce beau chef-d'œuvre terminé, je me sauve au jardin, j'y cueille la rose ou le persil... etc. » Du reste, ainsi que toutes les âmes délicates, ainsi que toutes les natures éminemment impressibles, les objets extérieurs la maîtrisent fortement. Suivant que le ciel est d'une transparence azurée ou teint de sombres vapeurs, sa sensibilité en est différemment émue « On pourrait, observe-t-elle quelque part, marquer les différences de mon humeur par les saisons : je suis tendre et sensible au printemps, vive et gaie dans l'été ; en automne ma gaieté prend une teinte de satire qui me conduit à la rêverie philosophique, et me rend enfin en hiver réfléchie, sérieuse et occupée. » Et ailleurs encore, toujours à propos des impressions qu'elle reçoit : « Je suis tout à fait femme sur l'article. Les différents aspects d'une campagne me transportent, les chefs-d'œuvre de l'art me ravissent, la vue d'un être souffrant me déchire, les sons de la musique me pénètrent... Je suis incrédule au cabinet, pieuse au temple, et l'un et l'autre tour à tour, suivant les idées qui m'occupent ou les images qui me frappent. » A l'un de ces instants où la girouette est tournée vers les sombres nuages, elle énonce le pressentiment (trop juste, hélas!) d'une vie de courte durée; mais, loin que cette idée l'épouvante, elle paraît au contraire s'en réjouir.

M^me^ Roland se réhabilite pleinement dans ces nouvelles lettres du reproche d'insensibilité que sa vie publique et quelques-uns de ses écrits antérieurs avaient pu lui faire encourir. Chez l'héroïne de la révolution, en effet, si noble d'ailleurs, si dévouée, si grande, une certaine sécheresse puritaine semble émousser la fibre des humaines tendresses; une sorte de rigueur philosophique, l'intolérance de secte, que sais-je, obscurcissent les rayons de cette flamme affectueuse dont le doux éclat a formé l'auréole de tant de beaux génies. Eh bien, cette qualité si rare qui manquait au glorieux cortége des mérites de M^me^ Roland, elle éclate ici par mille traits; cette source généreuse que les flots du dehors avaient refoulée et contenue, elle déborde de toutes parts. La jeune fille ne s'écrie-t-elle pas tout d'abord : « Je ne suis rien moins que stoïque, et j'en voudrais beaucoup à la philosophie si elle endurcissait quelque peu ma trempe. Oh! combien de plaisirs elle m'ôterait! » Quel autre

précieux aveu que celui-ci : « Ma plume devient paresseuse, mes loisirs m'échappent, *le cœur me vole tout.* » On sait quel affreux désespoir lui causa la mort de sa mère : c'est en vain que la marquise de Créquy, détracteur systématique de Mme Roland, a voulu dénaturer le caractère d'une douleur toute filiale. La lettre du 12 mai 1775, qui se rapporte à ce triste événement, nous en retrace l'impression déchirante. Lorsqu'il arrive à Mlle Phlipon de perdre quelques-uns de ses vieux amis, M. de Boismorel, qu'elle désigne souvent par le nom *du sage*, M. de Sainte-Lette, ou d'autres encore, elle s'en afflige avec une émotion aussi profonde que sincère, qu'elle explique par ces mots : « Mon existence s'attache à ceux que j'estime ; je me sens déchirer lorsqu'ils me sont ravis. Je redoute le bonheur de rencontrer des êtres distingués dignes de mon affection, et j'éprouve que, sans ce bien, la vie ne vaut pas la peine d'être conservée. » A propos de la charité qu'elle pratique avec zèle, mais trop peu efficacement à son gré : « Oh ! l'affreuse vue que celle des malheureux qu'on ne peut consoler ! » Quant aux chagrins personnels et aux épreuves de tout genre dont sa vie humblement abritée ne la défend pas, si elle les ressent vivement, elle a aussi des trésors de résignation pour les supporter. « J'aimerais mieux les sifflements des javelots et les horreurs de la mêlée que le bruit sourd des traits qui me déchirent ; mais c'est la guerre du sage luttant contre le sort. » Le plaisir qu'elle éprouve à la réception des lettres de Sophie, ses effusions de cœur pour cette chère confidente, empruntent des accents d'une tendresse inépuisable, se formulent en des termes d'une variété toujours nouvelle et toujours heureuse. Un jour une lettre de Sophie arrive à l'improviste au milieu d'un dîner de famille : à cette vue, l'attendrissement gagne Mlle Phlipon, ses larmes coulent en silence, et à ce propos voici toute une lettre d'une sensibilité exquise, toute une échappée délicieuse sur les douces prérogatives et les charmes durables de l'amitié.

On s'étonne vraiment à trouver en une si jeune fille tant de haute raison, une sagacité si pénétrante, un goût si sûr et si exercé. Elle démêle bien vite, avec un rare sens critique toujours en éveil, ce qu'il y a de faux brillant, d'apparence menteuse, de fond inconsistant et léger dans le monde qui voltige

autour d'elle, et dès lors quelques traits de plume lui suffisent pour crever et mettre à néant ces pauvres bulles de savon. Elle se complaît parfois, avec une ironie bienveillante, à faire poser devant elle toutes ces figures bigarrées, quelquefois graves, plus souvent bouffonnes, que l'intimité d'une réunion privée, ou la cohue d'une soirée d'étiquette, offraient de loin en loin à ses yeux. Qu'elle aille un soir au concert de Mme Lépine, ou chez sa bonne et douce cousine Mme Trude, et nous aurons le lendemain à coup sûr une esquisse charmante dans laquelle glisseront les silhouettes croquées au passage de toute une série de types et d'originaux. Son instinct et son cœur, précédant l'expérience, l'avaient prémunie contre l'insignifiance stérile des occupations et des plaisirs dont s'éprend le vulgaire. « Sans être misanthrope, dit-elle, je connais trop les hommes pour me plaire jamais dans ce qu'on nomme sociétés; quand j'entre dans l'une d'elles, je crois voir un bal d'esprits masqués ou, sous un caractère adopté par caprice, un être méprisable se fait admirer à la faveur d'un déguisement. Mon cœur trop sensible ne trouve rien là qui puisse le toucher. » Ailleurs elle revient encore à la même idée : « On n'apprend à penser fortement que dans le calme et le silence. On a dit avec raison que les hommes ressemblent aux pièces de monnaie, qui s'usent par le frottement et perdent de leur caractère dans le commerce. Je compare les sociétés ordinaires à ces écrits périodiques appelés journaux; ce sont des recueils d'objets mal rapprochés, de petites choses gauchement présentées, dont la variété vous occupe sans profit pour l'esprit auquel il ne reste rien de remarquable. » Ce qu'elle dit sur la valeur de la vie, la douleur physique, l'influence de l'éducation, l'amour pour l'espèce, sur le stoïcisme et les athées, sur les preuves de la Divinité, tirées du sentiment, tout cela est on ne peut plus sensé, vif, profond ou délicat. A défaut de la foi dogmatique qu'elle a perdue, il respire dans tout ce qu'elle écrit une sagesse pratique, une philosophie tolérante, une charité vive et notamment une grande pureté de principes auxquels la plus rigide morale ne saurait rien reprocher. En fait de sentiment et de goût musical, écoutons-la parler : « On chanta un de ces airs italiens si vrais pour la composition et pour l'expression; point de cris, point d'élans forcés : c'est le ton du cœur, le langage de la passion,

de la nature même; l'accompagnement ne fait point charivari, il soutient la voix, ajoute seulement une teinte de force à ce qu'elle exprime; les instruments paraissent sentir et gémir, ou soupirer avec elle. » M^me Roland se range tout simplement en quelques mots du parti de Pergolese, de Mozart, de Grétry, et de tous les mélodieux chantres du cœur. Le dilettante le plus exquis ne saurait en vérité mieux dire. De même pour la peinture dont elle causait avec sens et esprit dans des visites chez le peintre Greuze.

On ferait un vrai recueil avec toutes les choses admirablement senties pareilles à celles-ci :

« Je veux de l'ombre, le demi-jour suffit à mon bonheur; et, comme dit Montaigne, on n'est bien que dans l'arrière-boutique.

» Le bonheur est près de nous : une vie simple nous en rapproche tous les jours davantage.

» On peut chérir la solitude sans être misanthrope : les âmes sensibles se retirent de la foule.

» Je n'ai pas beaucoup de foi aux amitiés si chaudes dans leur naissance; les promptes intimités et les fortunes rapides me sont également suspectes.

» Qu'il est triste de se dire : Je connais assez les hommes pour ne pouvoir plus les estimer beaucoup désormais!

» L'inutilité des plus beaux jours de la vie répand sur tout le reste le découragement et l'ennui.

» Rien au monde ne peut balancer la droiture et la sincérité. Hélas! avec moins de l'une et de l'autre, je serais plus heureuse en apparence, et plus malheureuse en effet.

» Celui qui garde son âme en état de désirer qu'il y ait un Dieu, n'en doute jamais.

» Je m'enveloppe de mon courage comme d'un manteau, et j'attends l'orage en cheminant toujours. »

Les jugements de M^me Roland sur les grands écrivains, tant anciens que modernes, sont précieux à plus d'un titre, car, on le sait, à une raison saine et solide elle joignait des connaissances assez profondes et très-variées, amassées de bonne heure. En prenant de *toute main*, comme elle dit, elle s'était fort enrichie. Il peut lui arriver de se lancer parfois dans des admirations outrées et quelque peu naïves, de prendre le clinquant

pour de l'or, et le Raynal pour le Jean-Jacques ; mais, au premier avis, elle se relève de ce faux pas, et ne tarde pas à poser le doigt sur sa méprise. Le vieil Homère, contre qui elle était d'abord prévenue, devient bientôt l'objet de sa profonde admiration, bien qu'elle le juge uniquement sur la prose de Mme Dacier : et la voilà qui se met à analyser en détail l'Odyssée avec une justesse souvent remarquable. « Je vais, dit-elle, me jeter à plein collier dans l'étude des anciens : j'ai de grandes dispositions à aimer ces bonnes gens que je respecte déjà infiniment. » Virgile lui semble, comme de raison, inférieur à Homère, mais elle a néanmoins, pour ce doux poëte, un penchant très-vif dont elle déduit les raisons en plusieurs pages bien senties. « La poésie pastorale est l'amie des cœurs sensibles : c'est comme le lait aux poitrines faibles. Les Géorgiques de Virgile, les Saisons de Thompson, attachent doucement, plaisent et touchent sans produire ces grands mouvements qu'il n'est pas toujours à propos d'exciter. » Après avoir loué les lettres de Cicéron à Atticus, elle s'avise pourtant que *Cicéron se vante beaucoup et assez souvent :* « Ce travers me désenchante un peu. » A propos de Montaigne, dont elle commente le chapitre sur l'amitié : « J'aime le tour original de cet auteur ; je n'ai fait encore que l'entrevoir, mais je me propose de faire connaissance avec lui ; il me semble que son énergie, sa franchise ont de l'analogie avec mes propres dispositions. Je me récréerai avec lui, quand je pourrai faire une pause. » La *Clarisse* de Richardson, malgré les longueurs et les défauts, est, à ses yeux, « la production d'un imagination forte et féconde, d'une âme honnête et sensible, d'un esprit éclairé, fin, habile à saisir les plus légers mouvements de la passion et à les rendre adroitement ; les caractères y sont distingués, développés et soutenus avec art. » Elle déclare y trouver une infinité de choses qu'elle a pensées, senties et exprimées nombre de fois. Au besoin, elle ne dédaigne pas de faire brèche dans le droit public, et lit en courant l'ouvrage de Delolme sur le gouvernement anglais, dont on peut voir une longue analyse (lettre II, 1777). Mais, au milieu de toutes ces sympathies si mélangées, de tous ces penchants si divers, il y a un sentiment qui domine chez Mlle Phlipon, c'est celui d'une admiration vaste, fervente, pour le génie de Rousseau. Un jour, qu'elle reçoit en cadeau les œu-

vres complètes du philosophe, l'idée d'avoir *tout Jean-Jacques en sa possession* lui cause une félicité inexprimable, un véritable délire. Rousseau est son bréviaire, elle déclare tout uniment le porter dans son cœur, et ne pas souffrir qu'on l'attaque vaguement : « Qui peint donc la vertu d'une manière plus noble et plus touchante ? Qui la rend plus aimable ? Ses ouvrages inspirent le goût du vrai, de la simplicité, de la sagesse. Quant à moi, je sais bien que je leur dois ce que j'ai de meilleur. Son génie a échauffé et ennobli mon âme. » La conscience de sa pureté et de sa force à l'abri de toute séduction passionnée, lui fait dire de l'*Héloïse :* « C'est un chef-d'œuvre de sentiment ; la femme qui l'a lu sans s'être trouvée meilleure après cette lecture, ou tout au moins sans désirer le devenir, est une âme de boue, un esprit apathique : elle ne sera jamais qu'au-dessous du commun. »

Cette admiration toute religieuse pour Jean-Jacques avait mainte fois inspiré à Mlle Phlipon le désir très-vif de voir le grand homme. Profitant un jour de l'à-propos d'une commission dont un de ses vieux amis se trouvait chargé pour le philosophe génevois, elle la prend à son compte, et, pour plus de sûreté, s'avise d'en faire précéder l'exécution d'une lettre aussi bien tournée qu'il lui est possible ; puis, deux jours après, s'en va, escortée de sa fidèle Mignonne, afin de chercher la réponse. Pleine d'anxiété, le cœur palpitant et bercé entre l'espoir et la crainte, elle s'achemine rue Plâtrière, entre dans l'allée d'un cordonnier, et, parvenue au second étage, s'arrête tremblante devant l'humble logis, comme on ferait au seuil d'un temple vénéré. Mais, au lieu de Rousseau, c'est Thérèse qui se présente, avec sa figure sévère et refrognée, Thérèse entre-bâillant à demi la porte comme un Cerbère jaloux, ne cessant d'avoir la main sur la serrure, et répondant à toutes les instances de la jeune fille par un geste de tête négatif, par un refus obstiné. Rousseau, dans sa défiance toujours en éveil, avait sans doute regardé la missive comme un prétexte adroit pour satisfaire une de ces curiosités banales qui lui étaient si importunes ; il n'avait pas voulu croire que l'écriture fût de la main d'une femme. On se serait trompé à moins, j'imagine. Quoi qu'il en soit, l'aimable enthousiaste en fut pour les frais de sa démarche, dont la relation qu'elle en a esquissée revêt, sous sa plume,

un charme inexprimable. Comme autre épisode curieux et plein d'intérêt, il faut lire encore la visite que la pauvre fille risqua un jour, sous forme de déguisement, chez une maîtresse de son père, un de ces veufs non amortis et tout inflammables (malgré la neige de leur front), dont l'inconduite était déjà en train de dissiper un patrimoine où elle n'eut plus tard à recueillir que des débris.

De toutes ses méditations et de toutes ses lectures, qu'une rare habitude d'observation achevait de féconder, M[lle] Phlipon avait recueilli plus d'un fruit savoureux à son usage. Tout en labourant le champ d'autrui, elle se cultivait elle-même, suivant une de ses expressions. Son principe était « qu'il faut extraire et pour ainsi dire tourner en sa propre substance les choses que l'on veut conserver. » De bonne heure, elle avait composé ce qu'elle nomme ses *œuvres de jeune fille*, ses *Loisirs*, renfermant des jugements, des réflexions, des analyses, suggérés par différents ouvrages, et en outre l'expression de pensées individuelles. Son but était de fixer ainsi ses opinions, et d'avoir par la suite des témoins de ce qu'elle avait éprouvé et senti (1). Mais ne craignez point qu'elle donne dans le travers si commun des poésies personnelles, cet exercice tant futile quand il n'est point une impérieuse vocation, un magnifique sacerdoce. Elle a sans doute un grand amour pour la poésie, et avec son imagination, sa sensibilité, sa franchise d'impressions, elle y eût certes mieux réussi que bien d'autres : mais la tournure sérieuse de son esprit l'en défend avant tout. S'il lui arrive par cas fortuit de commettre une élégie, elle en raille fort agréablement la première, au rebours de tant de minces poëtes qui se prennent au sérieux. « Ce sont, dit-elle, de ces petites folies qu'on se permet entre soi, et qui, lorsqu'elles m'échappent, ne sortent guère de ma poche. » Ce qui la préoccupe bien autrement que d'enfler de maigres pipeaux ou de soupirer des plaintes trop souvent menteuses, c'est l'étude de

(1) Nous ne mentionnons que pour mémoire le discours adressé à l'académie de Besançon sur ce sujet proposé : « Comment l'éducation des femmes pourrait rendre les hommes meilleurs. » La question était des plus épineuses, et l'académie ne jugea pas à propos de décerner le prix.

la nature et de l'homme, la recherche du vrai; elle songe à faire bonne provision d'idées morales, saines et justes. Du reste, en tout cela, nulle pensée ambitieuse, nulle préoccupation de renommée. « La gloire d'auteur n'est pas mon fait, observe-t-elle en un endroit; j'y dois renoncer, j'y renonce. « Et ailleurs : « Je ne me soucie nullement d'être savante; je veux être bonne et heureuse : voilà ma grande affaire. Un sens droit, un cœur honnête, que faut-il de plus? » Le sans-façon expéditif dont elle use pour sa correspondance est curieux à constater. Tantôt elle épanche ses plus longues et ses plus intimes confidences au milieu de la nuit, dans le court intervalle qui précède son coucher; tantôt elle achève une grave épître au déclin du jour, le bras appuyé sur le bord de sa fenêtre, n'y voyant goutte, et finissant, comme elle dit, *à l'aveuglette*. La perfection essentielle de ces écrits, ainsi improvisés en apparence, aurait de quoi surprendre, si l'on ne savait qu'elle y déposait d'habitude, sinon la forme même, du moins le fond et la substance de matériaux préparés à loisir. Raison sévère à la fois et piquante, sensibilité profonde sagement contenue, sérénité, indice d'une belle âme, tels sont les caractères principaux des *Lettres inédites ;* elles accusent à beaucoup d'égards une sincère étude des idées et du style de Rousseau. Seulement Rousseau, ainsi qu'on le sait, n'écrivait pas gaiement; et M^lle^ Phlipon a sur lui cet avantage (bien qu'elle assure quelque part n'avoir pas le ton badin) de rencontrer çà et là les plus franches veines du rire. Sa vivacité, sa finesse, son enjouement, lui donnent alors plus d'un trait heureux de ressemblance avec M^me^ de Sévigné. Peut-être pourrait-on relever, de temps à autre, quelque plaisanterie un peu hasardée, un terme trop familier, une expression trop crue; mais ces taches sont rares. Une lettre finit ainsi : « Mais je babille à tort et à travers. Je t'aime de même comme Henri IV faisait Crillon... Adieu, adieu. »

Les événements politiques occupent assez peu de place dans les *Lettres inédites :* toutefois ce qui s'y rapporte suffit à indiquer le point de vue qu'embrassait dès lors M^me^ Roland. La joie qu'elle éprouve du rétablissement des parlements, ses regrets à la retraite de Turgot, ses ardentes sympathies pour Washington et la liberté d'Amérique, les réflexions quasi républicaines que lui suggère une visite à Versailles; toutes ces particularités

précises, jointes au ton général des sentiments, fournissent déjà au drapeau, une inscription et une couleur fort significatives. Le caractère énergique de Mme Roland la préparait manifestement pour un rôle supérieur à celui de son sexe. Dans un passage, elle regrette d'être femme, elle voudrait pouvoir vêtir une culotte et un chapeau pour s'en aller voyager, observer les hommes, visiter les chefs-d'œuvre des arts, entrer en relation avec les personnages célèbres. Elle sent ses facultés à l'étroit dans sa prison, et secoue de temps à autre ses chaînes avec impatience, comme ces lions enfermés dans des cages, qui aspirent à un air plus robuste, et réclament la liberté du désert. On sait que, tout enfant, malgré une piété, une dévotion fort vives, elle apportait à l'église les *Vies des Hommes illustres de Plutarque,* en place d'un livre de messe, et qu'à l'âge de quatorze ans elle s'indignait de n'être née ni Spartiate, ni Romaine. Même au sein d'une position obscure, son âme généreuse la fait s'intéresser vivement non-seulement à l'administration et au bien général de son pays, mais même à l'espèce entière. « Je me sens l'âme un peu cosmopolite, s'écrie-t-elle; l'humanité, le sentiment, m'unissent à tout ce qui respire : un Caraïbe m'intéresse, le sort d'un Caffre me touche. » Hélas! pourquoi faut-il que ces nobles aspirations n'aient soufflé que mort et ruine pour celle qui rêvait en son cœur le salut du genre humain!

La correspondance finit en 1780, au mariage avec M. Roland, qui avait été adressé d'Amiens par les demoiselles Cannet, et dont le nom apparaît pour la première fois dès 1776, dans une lettre de 11 janvier. L'honnêteté, la franchise, le savoir de l'austère philosophe, avaient fait pressentir aussitôt à Mlle Phlipon qu'un ami solide lui était acquis. Longtemps encore, il est vrai, soit pendant de rares et graves entrevues, soit durant un voyage entrepris en Italie, M. Roland ne lui apparaît guère qu'au bout d'*une longue lunette.* Mais patience! un destin inéluctable appellera ces deux fortes âmes à s'unir d'un éternel lien. Les obstacles ordinaires, des différences essentielles de position, loin de nuire à la conclusion, ne firent au contraire que hâter cet affranchissement d'une part, cette conquête de l'autre. C'est là toute une révolution pour Mme Roland. Encore quelques années de vie domestique, de bonheur paisible, et

l'ère de dévouement commencera, glorieuse mais terrible.

Maintenant le cadre est rempli ; nous possédons Mme Roland tout entière dans les aspects les plus divers de sa noble figure. En regard des teintes sombres et graves que projette cette grande âme à sa fin, se jouent les reflets plus doux et plus souriants d'un premier jour entr'ouvert sur le monde et sur la vie. Les pensers, les sentiments de l'innocente jeunesse venant ici se rejoindre par un anneau gracieux au cercle dévorant et fatal des dernières années, nous rendent celles-ci d'un aspect moins rigide; ils nous amènent à corriger et à adoucir sur bien des points le jugement trop absolu que nous avions dû concevoir de cette personnalité d'élite. Peut-être quelques-uns admireront-ils encore plus volontiers le rôle public, le caractère inflexible, la vertu toute romaine, en un mot la femme héroïque, apôtre et martyr de la révolution. Quant à nous, qu'il nous soit permis de chérir davantage, sans nul préjudice toutefois, la vie privée dans tout son parfum modeste, avec son bonheur sans éclat et ses douleurs cachées; qu'on nous laisse préférer la raison exempte de joug, la force compatissante, la vertu charitable, la passion sans fiel. Sans doute, sur son piédestal politique, Mme Roland apparaît dans un idéal plus parfait de grandeur et d'élévation; mais Mlle Phlipon, dans sa fleur native, que les souffles mortels n'ont pas encore desséchée, ne vous semble-t-elle pas plus aimable, plus naturelle, plus vraie, plus femme en un mot? Ce port abrité où elle est née, où peu à peu elle a grandi sans trouble, n'a-t-il pas été un refuge meilleur pour son âme que la mer orageuse où les événements la jetèrent plus tard?

Mme Roland a brillé et disparu comme un rapide éclair dans la tempête. Son exemple, tel grand et glorieux qu'il soit, n'est pas, je crois, de ceux qu'on doive proposer à l'imitation du présent et de l'avenir. Son courage, son malheur, son destin, fruits amers d'une organisation trop généreuse, forment un pur accident dans l'histoire et dans la psychologie. Loin d'être un encouragement, ils offrent un exemple terrible aux femmes qui, de nos jours, prétendraient les renouveler. Non, les femmes ne sont point appelées à descendre dans la confuse mêlée de nos intérêts publics ; leur chaste vêtement se souillerait à balayer l'arène poudreuse des partis. Leur souffle délicat ne respi-

rerait point sans danger dans cet air dévorant où s'éteignent les plus mâles poitrines. Placé auprès de l'époux à un rang de plus en plus digne, mais toutefois soumis, étroitement unie avec lui d'âme et d'intelligence, le lot impérissable de la femme est celui de la grâce, de la douceur, des vertus domestiques et privées. Que son ambition ne s'étende point au delà : toute aspiration vers un but plus ambitieux ne serait que rêve et que chimère. La femme n'est pas un assez robuste pasteur pour conduire dans ses âpres sentiers le troupeau du genre humain. Gouverner n'est point son fait : une mission plus noble lui est réservée, celle de consoler et de chérir.

DESSALLES-RÉGIS.

# SOUVENIRS DE VOYAGES.

## I.

### LA PRINCIPAUTÉ DE MONACO.

Il y a cinq choses qui sont particulièrement désagréables au roi de Sardaigne : le tabac qu'il ne fabrique pas lui-même, les étoffes neuves et non taillées en vêtements, les journaux libéraux, les livres philosophiques, et ceux qui font les livres philosophiques ou non. Je n'avais pas de tabac, tous mes habits avaient été portés, les seuls journaux que je possédasse étaient trois numéros du *Constitutionnel* qui enveloppaient mes bottes; mes seuls livres étaient un *Guide en Italie*, et une *Cuisinière bourgeoise*, et mon nom avait l'honneur d'être parfaitement inconnu du chef de la douane; il en résulta que j'entrai beaucoup plus facilement en Sardaigne que je n'étais sorti de France.

Il y avait bien au fond de ma caisse à fusils deux ou trois cents cartouches, pour lesquelles je tremblais de tout mon corps; mais Sa Majesté le roi Charles-Albert, étant prince de Carignan, avait fait, à ce qu'il paraît, une connaissance trop intime avec la poudre pour en avoir peur. Les douaniers ne firent pas même attention à mes cartouches.

Au reste, je ne sais pas trop pourquoi le roi Charles-Albert en veut tant aux révolutions : il est peut-être le prince qui ait le moins à s'en plaindre. Il y a quelques centaines d'années que ses aïeux, les ducs de Savoie, étaient de braves petits ducs sans importance, qu'on appelait tout bonnement messieurs de

Savoie, lorsque, lassée des révolutions qui suivirent la mort de la reine Jeanne, Nice se donna corps et biens à Amé VII, surnommé le Rouge. En 1815, il en fut de Gènes comme il en avait été de Nice en 1388, avec cette différence que Nice s'était donnée et que Gênes fut prise. Ces deux bouchées que les anciens ducs et les nouveaux rois ont mordues à droite et à gauche, arrondissent assez confortablement la souveraineté sarde, et en font une petite puissance européenne, qui, grâce à l'esprit belliqueux de son roi, ne laisse pas d'avoir bon air sur la carte militaire de l'Europe.

Cependant les princes de Savoie ne jouirent pas toujours seuls de cette belle maîtresse provençale qui s'était donnée à eux. En 1543, les armées combinées des Turcs et des Français assiégèrent Nice; Barberousse et le duc d'Enghien sommèrent le gouverneur, André Odinet de Montfort, de se rendre; mais André Odinet répondit : « Je me nomme *Montfort,* mes armes sont des *pals,* et ma devise : *Il faut tenir.* » Quoi qu'il fît en brave soldat pour ne pas mentir à cette réponse tout héraldique, André Odinet fut forcé de se retirer dans le château, et Nice capitula.

En 1691, Catinat assiégea Nice et la prit, grâce à une bombe qui fit sauter le donjon du château où était le magasin à poudre. En 1706, le duc de Berwick prit le château à son tour, comme Catinat l'avait pris, et pour épargner à ses successeurs la peine que cette forteresse avait donnée à ses prédécesseurs, il la démolit tout à fait. Aussi, en 1798, Nice fut conquise sans résistance et devint, jusqu'en 1814, le chef-lieu du département des Alpes-Maritimes. En 1814, Nice retourna pour la quatrième fois à ses amants éternels les ducs de Savoie et les rois de Sardaigne.

Nice est représentée sous l'emblème d'une femme armée, portant le casque en tête, ayant la poitrine découverte et la croix d'argent de Savoie empreinte sur le cœur; sa main droite porte une épée nue, sa main gauche un bouclier d'argent avec une aigle de gueules aux ailes éployées; ses pieds s'appuient sur un écueil de sinople que baignent les vagues de la mer. Enfin, à ses pieds, on voit un chien, symbole de la fidélité, avec ces mots : *Nicœa fidelis.* Quelque flatteur que soit cet emblème pour la ville de Nice, elle serait mieux représentée, à notre avis,

sous les traits d'une belle courtisane, mollement couchée au bord de son miroir d'azur, à l'ombre de ses orangers en fleur, avec ses longs cheveux abandonnés aux brises de la mer, dont les flots viendraient mouiller ses pieds nus; car Nice, c'est la ville de la douce paresse et des plaisirs faciles. Nice est plus italienne que Turin et que Milan, et presque aussi grecque assurément que Sybaris.

Aussi rien n'est plus charmant que Nice par une belle soirée d'automne, quand sa mer, à peine ridée par le vent qui vient de Barcelonne ou de Palma, murmure doucement, et quand ses lucioles, comme des étoiles filantes, semblent pleuvoir du ciel. Il y a alors à Nice une promenade qu'on appelle *la Terrasse*, et qui n'a pas peut-être sa pareille au monde, où se presse une population de femmes pâles et frêles, qui n'auraient pas la force de vivre ailleurs, et qui viennent chaque hiver mourir à Nice. C'est ce que l'aristocratie de Paris, de Londres et de Vienne a de mieux et de plus souffrant. Les hommes, en revanche, s'y portent à merveille, et ils semblent être venus là, conduits par un sublime dévouement, pour céder une part de leur force et de leur santé à toutes ces belles mourantes, que lorgnent en passant de charmants petits abbés, car à Nice commencent les abbés, non pas de gros vilains abbés, comme à Naples ou à Florence, mais de jolis petits abbés comme on en rencontre parfois au Monte Pincio à Rome, ou sur la promenade de la Marine à Messine, de vrais abbés de ruelle, comme il y en avait au petit lever de M^me^ de Pompadour et au petit coucher de M^lle^ Lange; de délicieux abbés, enfin, nourris de bonbons et de confitures, à la chevelure propre et parfumée, à la jambe rondelette, au chapeau coquettement incliné sur l'oreille, et au petit pied mignardement chaussé d'un soulier verni à boucle d'or,

Je vous demande un peu si tout cela donne à Nice l'air d'une Minerve armée de pied en cap, et si son épithète de *fidelis* doit se prendre au pied de la lettre !

Pour les habitants de Nice, tout voyageur est Anglais. Chaque étranger, sans distinction de cheveux, de barbe, d'habits, d'âge et de sexe, arrive d'une ville fantastique perdue au milieu des brouillards, où quelquefois par tradition on entend parler du soleil, où l'on ne connaît les oranges et les ananas

que de nom, où il n'y a de fruits mûrs que les pommes cuites, et que par conséquent on appelle *London*.

Pendant que j'étais à l'hôtel d'York, une chaise de poste arriva : un instant après, l'aubergiste entra dans ma chambre.

— Qu'est-ce que vos nouveaux venus? lui demandai-je.

— *Sono certi Inglesi*, me répondit-il, *ma non saprei dire se sono Francesi o Tedeschi*. Ce qui veut dire : Ce sont de certains Anglais, mais je ne saurais dire s'ils sont Français ou Allemands.

Il est inutile de dire que tout le monde paye en conséquence de ce que chacun est appelé milord.

Nous restâmes deux jours à Nice; c'est un jour de plus que ne restent ordinairement les étrangers qui ne viennent point pour y passer six mois. Nice est la porte de l'Italie, et le moyen de s'arrêter sur le seuil, quand on sent à l'horizon Florence, Rome et Naples?

Nous fîmes prix avec un voiturin qui se chargea de nous conduire à Gênes en trois jours par la route de la Corniche. Je connaissais le mont Cenis, le Saint-Bernard, le Simplon, le col de Tende, les Bernardins et le Saint-Godart. C'était donc la seule route, je crois, qui me restât à parcourir.

La première ville qu'on rencontre sur la route est Villa-Franca, dont le port, ouvrage des Génois et creusé par le conseil de Frédéric Barberousse, n'est séparé de celui de Nice que par la roche de Mont-albano. A une demi-lieue au delà de Villa-Franca on entre dans la principauté de Monaco, qui s'anconce formidablement aux voyageurs par une ligne de douanes. Le prince de Monaco, Honoré V, actuellement régnant, est le même qui, en revenant en 1815 dans ses États, rencontra Napoléon au golfe Juan. La douane du prince perçoit deux et demi pour cent sur les marchandises, et seize sous sur les passe-ports. Or, comme Monaco est sur la route la plus fréquentée d'Italie, cette double contribution forme la partie la plus claire de son revenu. Au reste, le prince de Monaco est né pour la spéculation, quoique toutes les spéculations ne lui réussissent pas, témoin la monnaie qu'il a fait battre en 1837, et qui s'use tout doucement dans sa principauté, attendu que les rois ses voisins ont refusé de la recevoir.

Parmi les choses que le roi Charles-Albert a en antipathie,

nous avons mis au premier rang le tabac à fumer et le tabac en poudre, autrement dits, en termes de régie, le *Scaferlati* et le *Macouba.*

Or, puisque moi, qui demeure à trois cents lieues du roi de Sardaigne, je connais son antipathie, il n'est point étonnant que le prince Honoré V, dont les États sont enclavés dans les siens, en ait été informé. Ce prince réfléchit un instant, et, trouvant cette haine injuste, il résolut d'en tirer parti. En conséquence, il fit planter force tabac, et annonça pour l'année suivante des cigares à un sou qui, vu l'heureuse position du terrain, vaudraient ceux de la Havane.

Cette annonce mit en émoi toutes les contributions indirectes sardes. Le roi Charles-Albert vit ses États inondés de cigares, il avait bien une douane ou deux comme son voisin Honoré V; mais ces douanes sont sur les routes et non point tout autour de la principauté. D'ailleurs, eût-il dans toute sa circonférence une ligne aussi épaisse et aussi vigilante qu'un cordon sanitaire, cinq cents cigares sont bientôt passés. Un carlin cousu dans la peau d'un caniche en passe à lui seul trois ou quatre mille, et la principauté de Monaco est peut-être la seule où il reste encore des carlins. Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était d'abaisser le prix de ces cigares au prix des cigares d'Honoré V, ou de traiter avec lui de puissance à puissance. Le roi Charles-Albert, préféra traiter; baisser le prix de ses cigares, vu la répugnance que les peuples ont en général pour l'administration des droits réunis, lui eût semblé une concession politique.

Il fut donc établi un congrès entre les deux souverains, pour régler cette importante question de commerce; mais, comme les prétentions du prince de Monaco paraissaient exagérées au roi de Sardaigne, à l'instar du congrès de Rastadt, le congrès de Monaco traîna en longueur; si bien que le temps de la récolte arriva.

Le prince de Monaco donna une livre de tabac de gratification à chacun de ses cinquante carabiniers, et les envoya fumer sur les frontières du roi Charles-Albert. Les soldats sardes flairèrent la fumée des pipes de leurs voisins les monacois; c'était comme l'avait dit le prince dans son prospectus, une véritable fumée havanaise, sans aucun mélange de ces herbes inouïes

que les souverains ont l'habitude de vendre pour du tabac. Les Sardes étaient connaisseurs, ils accoururent sur les frontières d'Honoré V, et demandèrent aux carabiniers du prince où ils achetaient leur tabac ; les carabiniers répondirent que c'étaient des plants que leur souverain bien-aimé avait fait venir de Cuba et de Latakié, et dont, outre leur solde, qui était égale à celle des soldats sardes, ils recevaient une livre par semaine. Le même jour, vingt soldats du roi Charles-Albert désertèrent et vinrent demander du service à Honoré V, lui offrant, s'il les acceptait, de faire déserter aux mêmes conditions tout le régiment.

Le danger devenait pressant, le régiment pouvait suivre les vingt hommes, et l'armée suivre le régiment. Or, comme la monarchie du roi Charles-Albert est une monarchie toute militaire, qui n'a pas encore eu le temps de se creuser des racines bien profondes dans le peuple, il vit d'un seul coup d'œil que, si l'armée désertait ainsi en masse, ce serait Honoré V qui serait roi de Sardaigne ; quant à lui, il serait bien heureux si on le laissait même prince de Monaco. En conséquence, il passa par toutes les conditions qu'exigea son voisin, et le traité fut conclu moyennant une rente annuelle de 30,000 francs, que le roi Charles-Albert paye à Honoré V, et une garnison de trois cents hommes qu'il lui prête gratis pour étouffer les petites révoltes qui ont lieu de temps en temps dans ses petits États. Quant à la récolte, elle fut achetée sur pied, moyennant une autre somme de 30,000 francs, et mêlée aux feuilles de noyer que l'on fume généralement de Nice à Gênes et de Chambéry à Turin, si bien qu'il en résulta chez les Piémontais, qui n'étaient pas habitués à cette douceur, une grande recrudescence de popularité pour le roi Charles-Albert.

La principauté de Monaco a subi de grandes vicissitudes, elle a été tour à tour sous la protection de l'Espagne et de la France, puis république fédérative, puis incorporée à l'empire français, puis rendue, comme nous l'avons vu, à son légitime propriétaire en 1814, avec le protectorat de la France ; puis remise, en 1815, sous le protectorat de la Sardaigne. Nous allons la suivre dans ces différentes révolutions, dont quelques-unes ne manquent pas d'une certaine originalité.

Monaco fut, vers le x^e siècle, érigée en seigneurie hérédi-

taire par la famille Grimaldi, puissante maison génoise qui avait des possessions considérables dans le Milanais et dans le royaume de Naples. Vers 1550, au moment de la formation des grandes puissances européennes, le seigneur de Monaco, craignant d'être dévoré d'une seule bouchée par les ducs de Savoie ou par les rois de France, se mit sous la protection de l'Espagne; mais, en 1641, cette protection lui étant devenue plus onéreuse que profitable, Honoré II résolut de changer de protecteur, et introduisit garnison française à Monaco. L'Espagne, qui avait dans Monaco un port et une forteresse presque imprenable, entra dans une de ces belles colères flamandes, comme il en prenait de temps en temps à Charles-Quint et à Philippe II, et confisca à son ancien protégé ses possessions milanaises et napolitaines. Il résulta de cette confiscation que le pauvre seigneur se trouva réduit à son petit État. Alors Louis XIV, pour l'indemniser, lui donna en échange le duché de Valentinois dans le Dauphiné, le comté de Carlades dans le Lyonnais, le marquisat de Baux et la seigneurie de Buis en Provence; puis il maria le fils d'Honoré II avec la fille de M. le Grand. Ce mariage eut lieu en 1688, et valut à M. de Monaco et à ses enfants le titre de princes étrangers. Ce fut depuis ce temps-là que les Grimaldi changèrent leur titre de seigneur contre celui de prince.

Le mariage ne fut pas heureux. La nouvelle épousée, qui était cette belle et galante duchesse de Valentinois, si fort connue dans la chronique amoureuse du siècle de Louis XIV, se trouva un beau matin, d'une enjambée, hors des États de son époux, et se réfugia à Paris, tenant sur le pauvre prince les plus singuliers propos. Ce ne fut pas tout : la duchesse de Valentinois ne borna pas son opposition conjugale aux paroles, et le prince apprit bientôt qu'il était aussi malheureux qu'un mari peut l'être.

A cette époque, on ne faisait guère que rire d'un pareil malheur; mais le prince de Monaco était un homme fort bizarre, comme l'avait dit la duchesse, de sorte qu'il se fâcha. Il se fit instruire successivement du nom des différents amants que prenait sa femme, et les fit pendre en effigie dans la cour de son château. Bientôt la cour fut pleine et déborda sur le grand chemin; mais le prince ne se lassa point et continua de faire pendre.

Le bruit de ces exécutions se répandit jusqu'à Versailles. Louis XIV se fâcha à son tour, et fit dire à M. de Monaco d'être plus clément. M. de Monaco répondit qu'il était prince souverain, qu'en conséquence il avait droit de justice basse et haute dans son État, et qu'on devait lui savoir gré de ce qu'il se contentait de faire pendre des hommes de paille.

La chose fit un si grand scandale, qu'on jugea à propos de ramener la duchesse à son mari. Celui-ci, pour rendre la punition entière, voulait la faire passer devant les effigies de ses amants; mais la princesse douairière de Monaco insista si bien, que son fils se départit de cette vengeance, et qu'il fut fait un grand feu de joie de tous les mannequins. « Ce fut, dit M^me de Sévigné, le flambeau de ce second hyménée. »

On vit bientôt cependant qu'un grand malheur menaçait les princes de Monaco. Le prince Antoine n'avait qu'une fille, et perdait de jour en jour l'espoir de lui donner un frère. En conséquence, le prince Antoine maria, le 20 octobre 1715, la princesse Louise-Hippolyte, à Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, auquel il céda le duché de Valentinois, en attendant qu'il lui laissât la principauté de Monaco, ce qu'il fit, à son grand regret, le 26 février 1731. Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, Valentinois par mariage, et Grimaldi par succession, est donc la souche de la maison régnante actuelle, qui va s'éteindre à son tour dans la personne d'Honoré V et dans celle de son frère, tous deux sans postérité masculine et sans espérance d'en obtenir.

Honoré IV régnait tranquillement, lorsque arriva la révolution de 89. Les Monacois en suivirent les phases avec une attention toute particulière; puis, lorsque la république fut proclamée en France, ils profitèrent d'un moment où le prince était je ne sais où, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver sous leur main, et marchèrent sur le palais, qu'ils prirent d'assaut et dont ils commencèrent par piller les caves, qui pouvaient contenir douze à quinze mille bouteilles de vin. Deux heures après, les huit mille sujets du prince de Monaco étaient ivres.

Or, à ce premier essai de liberté, ils trouvèrent que la liberté était une bonne chose, et résolurent à leur tour de se constituer en république. Seulement, comme Monaco était un trop

grand État pour donner naissance à une république une et indivisible, comme était la république française, il fut résolu entre les fortes têtes du pays, qui s'étaient constituées en assemblée nationale, que la république de Monaco serait, à l'instar de la république américaine, une république fédérative. Les bases de la nouvelle constitution furent donc débattues et arrêtées entre Monaco et Mantone, qui s'allièrent ensemble à la vie et à la mort. Il restait un troisième village, appelé Roque-Brune; il fut décidé qu'il appartiendrait par moitié à l'une et à l'autre des deux villes. Roque-Brune murmura; il aurait voulu être indépendant et entrer dans la fédération; mais Monaco et Mantone ne firent que rire d'une prétention aussi exagérée. Roque-Brune n'était pas le plus fort; il lui fallut donc se taire; seulement, à partir de ce moment, Roque-Brune fut signalé aux deux conventions nationales comme un foyer de révolution. Malgré cette opposition, la république fut proclamée sous le nom de république de Monaco.

Mais ce n'était pas le tout pour les Monacois que d'être constitués en république; il fallait se faire dans les États qui avaient adopté la même forme de gouvernement des alliés qui les pussent soutenir. Ils pensèrent naturellement aux Américains et aux Français. Quant à la république de Saint-Marin, les républiques fédératives de Monaco la méprisaient si fort, qu'il n'en fut pas même question.

Toutefois, parmi ces deux gouvernements, un seul était à portée, par sa position topographique, d'être utile à la république de Monaco : c'était la république française. La république de Monaco résolut donc de ne s'adresser qu'à elle. Elle envoya trois députés à la convention nationale pour lui demander son alliance et lui offrir la sienne. La convention nationale était dans un moment de bonne humeur; elle reçut parfaitement les envoyés de la république de Monaco, et les invita à repasser le lendemain pour prendre le traité.

Le traité fut dressé le jour même. Il est vrai qu'il n'était pas long; il se composait de deux articles.

« Article 1er. — Il y aura paix et alliance entre la république française et la république de Monaco.

» Art. 2. — La république française est enchantée d'avoir fait la connaissance de la république de Monaco. »

Ce traité, comme il avait été dit, fut remis aux ambassadeurs, qui repartirent fort contents.

Trois mois après, la république française avait emporté la république de Monaco dans sa peau de lion. On n'a pas oublié sans doute comment, grâce à Mme de D...., le traité de Paris rendit en 1814, au prince Honoré V, ses États, qu'il a heureusement conservés depuis.

Au reste, le prince Honoré V, toute plaisanterie à part, est fort aimé de ses sujets, qui voient arriver avec une grande inquiétude l'heure où ils changeront de maître. En effet, malgré le mépris qu'en fait Saint-Simon (1), ils habitent un délicieux pays, dans lequel il n'y a pas de recrutement et presque pas de contributions, la liste civile du prince étant presque entièrement défrayée par les 2 et demi p. 100 qu'il perçoit sur les marchandises, et par les 16 sous qu'il prélève sur les passe-ports. Quant à son armée, qui se compose de cinquante carabiniers, elle se recrute par les enrôlements volontaires.

Malheureusement nous ne pûmes jouir, comme nous l'aurions voulu, de cette charmante orangerie qu'on appelle la principauté de Monaco, une pluie atroce nous ayant pris à la frontière et nous ayant accompagnés avec acharnement pendant les trois quarts d'heure que nous mîmes à traverser le pays. Il en résulta que nous n'aperçûmes la capitale et sa forteresse, dans laquelle tiendrait la population de toute la principauté, qu'à travers un voile. Il en fut ainsi du port, où nous distinguâmes cependant une felouque, laquelle, avec une autre qui, pour le moment, était en course, forme toute la marine du prince.

En traversant Mantone, une enseigne nous donna une idée du degré de civilisation où en était venue la république fédérative l'an de grâce 1835. Au-dessus d'une porte on lisait en grosses lettres : *Mariane Casanove vend pain et modes.*

A un quart de lieue de la ville, nous retombâmes dans une seconde ligne de douanes et dans un second visa de passe-port. Le passe-port n'était rien, mais la visite fut cruelle, et nous

(1) « C'est, au demeurant, la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites. » (*Mémoires* du duc de Saint-Simon.)

pûmes nous convaincre que, dans les États du prince de Monaco, l'exportation était aussi sévèrement défendue que l'importation. Nous voulûmes employer le moyen usité en pareil cas, mais nous avions affaire à des douaniers incorruptibles, qui ne nous firent pas grâce d'une brosse à dents, de sorte qu'il nous fallut, nous et nos effets, recevoir une contre-épreuve du déluge, attendu que, sous le prétexte de la beauté du climat, il n'y a pas même de hangar. Je profitai de ce contre-temps pour approfondir un point de science chorégraphique que je m'étais toujours proposé de tirer au clair à la première occasion. Il s'agissait de *la Monaco*, où, comme chacun sait, l'on chasse et l'on déchasse. Je fis en conséquence, pour la troisième fois depuis que j'avais passé la frontière, toutes les questions possibles sur cette contredanse si populaire par toute l'Europe; mais, là comme ailleurs, je n'obtins que des réponses évasives, qui redoublèrent ma curiosité, car elles me confirmèrent dans ma première opinion, à savoir, que quelque grand secret où l'honneur du prince et de la principauté se trouvait compromis, se rattachait à cette respectable gigue. Il me fallut donc sortir des États du prince, aussi ignorant sur ce point que j'y étais entré, et perdant à jamais l'espoir de découvrir un mystère que je n'avais pu éclaircir sur les lieux.

Quant à Jadin, il était absorbé dans une préoccupation non moins importante que la mienne : il cherchait à comprendre comment il pouvait tomber une si grande pluie dans une si petite principauté.

## II.

### LA RIVIÈRE DE GÊNES.

La première ville que nous rencontrâmes sur notre chemin, après avoir dépassé les frontières des États de Monaco, est Ventimiglia, l'*Albentimilium* des Romains, dont Cicéron parle dans ses *Lettres familières*, livre VIII, ep. XV, et à laquelle Tacite s'arrête un instant pour enregistrer un fait historique digne d'une Spartiate. Une mère ligurienne, interrogée par les soldats d'Othon, pour qu'elle indiquât la retraite où était

caché son fils qui avait pris les armes contre cet empereur, avec cette sublime impudence antique dont Agrippine avait déjà donné un si magnifique exemple, montra son ventre en disant : Il est là, et mourut dans les tortures sans pousser d'autre cri que ce cri de maternité.

Une lettre d'Ugo Foscolo, la plus éloquente peut-être de toutes celles qu'il a écrites, complète l'illustration de Ventimiglia.

Nous dînâmes dans cette petite ville ; on nous servit des lapins de l'île de Galinara : au dessert, nous eûmes un peu d'inquiétude, en voyant qu'on nous portait pour la somme de 20 sous un chat sur la carte. Explication demandée et reçue, nous apprîmes que c'était le dîner de Milord.

Nous continuions notre route enchantés de l'explication, lorsqu'en sortant de Borduguerra nous fûmes distraits de ces idées par l'aspect du charmant petit village de San-Remo avec son ermitage de Saint-Romulus tout entouré de palmiers. Nous nous arrêtâmes un instant pour reposer sur cette belle végétation orientale nos yeux fatigués de ces éternels oliviers grisâtres et rabougris ; en ce moment un paysan s'approcha de nous, et, voyant avec quelle satisfaction nous nous étions arrêtés dans cette petite oasis, il nous dit que le moment était mauvais pour regarder les palmiers de San-Remo, et qu'à cette heure nous les voyions à leur désavantage. En effet, ils venaient d'être dépouillés de leurs plus belles palmes, qui avaient été envoyées à Rome pour la fête de Pâques. Je lui demandai alors à quel titre les palmes étaient envoyées à Rome, et si les habitants tiraient de cet envoi quelque profit temporel ou spirituel, et alors j'appris que c'était un droit de la famille Bresca qui lui avait été concédé par Sixte-Quint et qu'elle avait maintenu depuis. Voici à quelle occasion.

En 1586, il y avait encore, à l'endroit où Pie VI a fait bâtir la sacristie de Saint-Pierre, un magnifique obélisque élevé autrefois par Nuncoré, roi d'Égypte, dans la ville d'Héliopolis, transporté par Caligula à Rome, et placé ensuite dans le cirque de Néron au Vatican, sur l'emplacement duquel Constantin fit élever sa basilique. Or, jusqu'en 1586, c'est-à-dire jusqu'à la seconde année du pontificat de Sixte-Quint, cet obélisque était resté debout au milieu des constructions successives qu'avaient

fait faire Nicolas V, Jules II, Léon X et Paul V, lorsque ce grand pontife, qui fit plus en cinq ans que cinq autres papes n'ont jamais fait en un siècle, résolut de faire transporter le gigantesque monolithe (1) sur cette belle place, que soixante et dix ans plus tard Bernin devait étreindre de sa magnifique colonnade.

Ce fut l'architecte Fontana, le plus habile mécanicien de son temps, qui fut chargé de cette grande opération; il disposa ses machines en homme qui comprend que les yeux de toute une ville sont fixés sur lui. Le pape lui dit de ne rien négliger pour réussir. Fontana opéra en conséquence. Le transport seul, quoiqu'il fût de cent cinquante pas à peine, coûta 200,000 fr.

Enfin, tous ses préparatifs achevés, Fontana indiqua le jour où il comptait dresser l'obélisque sur son piédestal, et ce jour fut publié à son de trompe par toute la ville. Chacun pouvait assister à l'opération, mais à la condition du plus rigoureux silence. C'était un point qu'avait réclamé Fontana, afin que sa voix, à lui, le seul qui eût le droit de donner des ordres dans ce grand jour, pût être entendue des travailleurs. Or, comme Sixte-Quint ne faisait pas les choses à demi, la proclamation portait que la moindre parole, le moindre cri, la moindre exclamation seraient punis de mort, quel que fût le rang et la condition du coupable.

Fontana commença son travail au milieu d'une foule immense, d'un côté était le pape et toute sa cour sur un échafaudage élevé exprès, de l'autre était le bourreau et la potence; au milieu, dans un espace réservé, et que faisait respecter un cercle de soldats, étaient Fontana et ses ouvriers.

La base de l'obélisque avait été amenée jusqu'à son piédestal. Ce qui restait à faire, c'était donc de le dresser. Des cordes attachées à son extrémité devaient par un mécanisme ingénieux lui faire perdre sa position horizontale pour l'amener doucement à une position perpendiculaire. La longueur des cordes avait été mesurée à cet effet; arrivées à leur point d'arrêt, l'obélisque devait être debout.

L'opération commença au milieu du plus profond silence.

(1) Il a 76 pieds de haut, et la croix qui le surmonte 26.

L'obélisque, lentement soulevé, obéissait comme par magie à la force attractive qui le mettait en mouvement; le pape, muet comme les autres, encourageait la manœuvre par des signes de tête; la voix de l'architecte donnant des ordres retentissait seule au milieu de ce silence solennel. L'obélisque montait toujours; un ou deux tours de roues encore, et il était établi sur sa base. Tout à coup Fontana s'aperçoit que le mécanisme ne tourne plus; la mesure des cordes avait été exactement prise, mais les cordes avaient été distendues par la masse, et elles se trouvaient maintenant de quelques pieds trop longues; nulle force humaine ne pouvait suppléer à la force qui manquait, c'était une opération avortée, une réputation perdue. Fontana pressait les ordres, multipliait les commandements. Du moment où les cordes n'attiraient plus l'obélisque, l'obélisque pesait d'un double poids sur les cordes. Fontana porta la main à son front; il sentait qu'il devenait fou. En ce moment un des câbles se brisa.

Tout à coup un homme s'écrie dans la foule : *Acqua alle corde !* de l'eau aux cordes! — et, traversant l'espace, va se remettre aux mains du bourreau.

Le conseil est un trait de lumière pour Fontana. Sur toute la longueur des câbles, il fait aussitôt verser des seaux d'eau; les cordes se resserrent naturellement et sans effort; et, comme par la main de Dieu, l'obélisque se remet en mouvement et s'assied sur sa base au milieu des applaudissements de la multitude.

Alors Fontana court à son sauveur, qu'il trouve la corde au cou et entre les mains du bourreau; il le prend dans ses bras, l'entraîne, l'emporte aux pieds de Sixte-Quint, et demande pour lui une grâce déjà accordée; mais ce n'était pas le tout d'accorder la grâce, il fallait une récompense. Le pape demande à l'étranger de fixer lui-même celle qu'il désire. L'étranger répond qu'il est de la famille Bresca qui est riche et qui par conséquent n'a point de faveurs pécuniaires à demander; mais qu'il habite San-Remo, fameux par ses palmiers, et qu'il demande le privilége d'envoyer tous les ans gratis les palmes nécessaires pour la fête de Pâques à Rome. Sixte-Quint accorda ce privilége et y ajouta une pension de six mille écus romains affectée à l'entretien des palmiers.

Depuis ce temps la famille Bresca, qui existe toujours, jouit du privilége d'envoyer tous les ans à Rome un vaisseau chargé de palmes : et depuis deux cent quarante-cinq ans que ce privilége a été accordé, elle en a joui sous la protection visible du ciel ; car jamais le moindre accident n'est arrivé à aucun des deux cent quarante-cinq vaisseaux qui ont héréditairement et annuellement transporté la sainte cargaison.

Nous arrivâmes à Oneille à neuf heures du soir, car notre *vetturino*, nous ayant promis de nous déposer à Gênes, le troisième jour à deux heures, à la porte de l'hôtel des Quatre-Nations, faisait ses journées en conséquence. Il en résulta que, comme nous repartîmes d'Oneille le lendemain au point du jour, nous n'en dirons pas grand'chose, si ce n'est qu'elle a vu naître le grand André Doria, ce qui n'empêche pas, à en juger par celle où nous couchâmes, que ses auberges ne soient détestables.

Au point du jour, nous nous remîmes en route. Nous commencions à nous réveiller, lorsque nous traversâmes Alessio, où nous vîmes pour la première fois les femmes coiffées du *mezzaro* génois, voile blanc qui, sans le cacher, encadre leur visage. Quant aux hommes, c'étaient autrefois de hardis marins, qui prirent part avec Pizarre à la conquête du Pérou, et avec don Juan d'Autriche à la victoire de Lépante. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à Albenga, ville au doux nom, mais à laquelle ses remparts croulants et ses tours en ruine donnent un aspect des plus sombres. C'est à Albenga, s'il faut en croire M^me^ de Genlis, que la duchesse de Cerifalco fut enfermée pendant neuf ans dans un souterrain par son mari. Un autre point historique plus sérieusement arrêté, c'est que ce fut à Albenga que naquirent ce Proculus qui disputa l'empire à Probus, et Decius Pertinax, qu'il ne faut pas confondre avec le Pertinax qui devint empereur.

Albenga possède deux monuments antiques, son baptistère, qui remonte, assure-t-on, à Proculus, et son *ponte lungo,* qui fut bâti par le général romain Constance. Une chose remarquable au reste, c'est que les habitants d'Albenga, l'ancienne *Albingaunum,* s'étant alliés avec Magon, frère d'Annibal, furent compris dans le traité de paix qu'il fit avec le consul romain Publius Ælius, et depuis ce temps jusqu'au XII^e^ siècle, en vertu

de ce traité, se gouvernèrent par leurs propres lois, frappant monnaie comme un État indépendant. Au XII[e] siècle les Pisans, en guerre avec les Génois, la prirent et la saccagèrent. Rebâtie par les Génois, elle resta depuis ce temps en leur pouvoir sans être brûlée, c'est vrai, mais aussi sans être rebâtie, ce qui fait qu'Albenga aurait grand besoin d'être brûlée une seconde fois.

La route continuait au reste à être délicieuse et pleine d'accidents plus pittoresques les uns que les autres. Nous avions la mer à notre droite, calme comme un lac et resplendissante comme un miroir, et à notre gauche, tantôt des rochers à pic, tantôt de charmants vallons avec des haies de grenadiers et de grosses touffes de lauriers-roses ; tantôt de grandes échappées de vues, avec quelque village pittoresque se détachant sur ces fonds bleuâtres comme on n'en voit que dans les pays de montagnes. Il en résulta que sans fatigue aucune nous arrivâmes à Savone, où nous devions coucher.

Savone est une espèce de ville à qui il reste une espèce de port que les Génois ont laissé se combler peu à peu, malgré les réclamations des habitants, afin que le commerce de Savone ne nuisît point au commerce de Gênes, Savone est donc à peu près ruinée. Comme toutes les puissances tombées et forcées de renoncer à leur avenir, la ville est tout orgueilleuse de son passé. En effet, Savone a donné naissance à l'empereur Pertinax, à Grégoire VII, à Sixte IV, à Jules II et à Chiabrera, qui passe pour le plus grand poëte lyrique que l'Italie moderne ait jamais eu. De toutes ces grandeurs, il reste à Savone la façade du palais de Jules II, attribuée à l'architecte San-Gallo, et le bas-relief de la Visite de la Vierge à sainte Élisabeth, l'un des meilleurs du Bernin. Le sacristain montre en outre aux voyageurs un tableau de la Présentation de la Vierge au temple, comme étant du Dominiquin. Défiez-vous du sacristain de Savone ; payez comme s'il vous avait montré un Vasari ou un Gaëtano, et vous serez encore volé.

A trois ou quatre lieues de Savone, nous trouvâmes Cogoletto, petit village qui prétend mieux savoir que Colomb lui-même, où Colomb est né, et qui réclame le grand navigateur comme un de ses enfants, quoiqu'il ait dit dans son testament : *Que siendo yo nacido en Genova como natural d'ella porque*

*de ella sali y en ella naci.* L'argument eût peut-être été concluant pour tout autre que Cogoletto, mais Cogoletto est entêté, et il répondit à Colomb en écrivant sur la porte d'une espèce de cabane qu'il prétend être la maison du grand navigateur :

Provincia di Savona,
Comuna di Cogoletto,
Patria di Colombo,
Scopritor del nuovo mondo.

Puis, à tout hasard, et comme ne pouvant pas faire de mal, il ajouta ce vers latin de Gagluiffi :

Unus erat mundus : duo sint, ait iste : fuère (1).

Enfin, pour accumuler les preuves, on déterra un vieux portrait qui représentait le visage vénérable de quelque bailli de Cogoletto, et on l'installa en grande pompe à la maison communale, comme étant le portrait de Colomb.

A partir de Cogoletto, Gênes vient pour ainsi dire au-devant du voyageur; Pegli, avec ses trois magnifiques villas, n'est qu'une espèce de faubourg qui passe par Cestri di Ponente, et se prolonge jusqu'à Saint-Pierre d'Arena, digne entrée de la ville qui s'est donné à elle-même le surnom de la Superbe, et que, depuis six ou sept lieues déjà, on aperçoit à l'horizon, couchée au fond de son golfe avec la nonchalante majesté d'une reine. Un seul mot explique ce luxe presque inexplicable de palais que le voyageur trouve éparpillés sur sa route, avec la même profusion que les bastides des environs de Marseille. Les lois somptuaires de la république, qui défendaient de donner des fêtes, de s'habiller de velours et de brocart, et de porter des diamants, ne s'étendaient point au delà des murailles de la capitale : c'était donc à la campagne que s'était réfugié le luxe de ces turbulents et orgueilleux républicains.

(1) « Il n'y avait qu'un monde. Qu'il y en ait deux, dit Colomb; et ils furent. »

## III.

### GÊNES.

La première chose que nous aperçûmes en arrivant à Gênes et en traversant, pour nous rendre à notre hôtel, la *Porta di Vacca*, qui est située près de la Darse, c'est un fragment des chaînes du port de Pise, rompues par les Génois en 1290. Depuis six cents ans, ce témoignage de la haine des deux peuples, haine que leur chute commune n'a pu éteindre, est étalé à la vue de tous. Ce fut Conrad Doria, sorti de Gênes avec quarante galères, « qui, secondé de ceux de Lucques, dit l'historien Accinelli, attaqua Porto Pesano, le pilla, et, se tournant ensuite contre Livourne, détruisit les fortifications, et la ville, à l'exception de l'église Saint-Jean. »

Ce n'est pas la seule preuve de haine que les Génois aient donnée aux autres peuples de la péninsule. En 1262, l'empereur grec ayant donné aux Génois un château qui appartenait aux Vénitiens, les Génois, en haine de ceux-ci, dont ils avaient reçu je ne sais quelle insulte, démolirent le château, en transportèrent les pierres sur leurs navires, ramenèrent ces pierres à Gênes, et en bâtirent l'édifice connu autrefois sous le nom de banque de Saint-George, et aujourd'hui sous celui de la douane. Ce monument de vengeance renferme un monument d'orgueil : c'est le griffon génois étouffant dans ses serres, l'aigle impériale et le renard pisan, avec cette inscription :

GRIPHUS UT HAS ANGIT,
SIC HOSTES GENUA FRANGIT.

Du port si l'on monte à la douane, on y trouvera les anciennes bouches de dénonciation, qui, dans les dernières révolutions, à ce qu'on assure, ne sont pas toujours restées vides.

Notre hôtel était tout près de la Darse; tandis qu'on nous préparait à dîner, j'eus donc le temps d'aller, Schiller à la main, faire ma visite au tombeau de Fiesque.

Par la même occasion, je parcourus l'arsenal de mer. Dans la première enceinte, Gênes, encore aujourd'hui, arme, désarme ou répare ses vaisseaux. A cette enceinte en a succédé une seconde, desséchée aujourd'hui, et qui n'est autre que le vaste chantier maritime où la république construisait ces fameuses galères longues de trente-huit mètres, larges de quatre, qui coûtaient chacune 7,000 livres génoises, et qui, montées par deux cent trente hommes, parcouraient victorieusement toute la Méditerranée. Cette seconde enceinte sert aujourd'hui d'atelier à sept ou huit cents galériens, qui traînent leurs boulets sous ces belles voûtes bâties au XIIIe siècle, d'après les dessins de Boccanegra.

Dans un coin de l'arsenal est un *ex-voto* sarde avec cette inscription : *Brigantino sardo, la Fenice, commandato da capitan Felice Peire, notte dai* 13 *ai* 14 *febbrajo* 1833, *essendosi aperta un' intestatura di tavola, calò a picco all'isola di Laire.* Un tableau représente l'événement : le navire sombre, la chaloupe s'abandonne à la mer, et la Vierge qu'elle invoque, et qui apparaît dans un coin de la toile, calme la tempête d'un signe.

En allant de l'arsenal de mer au vieux palais Doria, on trouve sur son chemin la porte Saint-Thomas. Une petite porte s'ouvre dans la grande ; c'est en franchissant le seuil de cette petite porte que Gianettino, neveu du doge, fut tué.

Avant d'arriver à la porte Saint-Thomas, on traverse la place d'Acqua-Verde. C'est en ce lieu que Masséna, après avoir tenu soixante jours, avoir épuisé toutes ses ressources et avoir mangé jusqu'aux selles des chevaux, mangés eux-mêmes depuis longtemps, ayant signé au pont de Cornigliano, avec l'amiral Keith et le baron d'Ott, sa belle capitulation qu'il intitula convention, rassembla le reste de sa garnison, douze mille hommes à peu près, qui pendant trois jours y chantèrent, entourés d'Autrichiens, tous les chants patriotiques de la France.

Le palais Doria est le roi du golfe ; il semble à le voir que c'est pour le plaisir des yeux de ceux qui l'ont habité que Gênes a été bâtie ainsi en amphithéâtre. Nous montâmes les larges escaliers que le vieux doge balayait, à quatre-vingts ans, de sa robe ducale, après avoir été, comme le dit l'inscription de son palais, amiral du pape, de Charles-Quint, de François Ier et de Gênes. En montant cet escalier, on n'a qu'à lever les yeux pour

voir au-dessus de sa tête de charmantes fresques imitées des loges du Vatican, et peintes par Perino del Vaga, un des meilleurs élèves de Raphaël, que le sac de Rome, par les soldats du connétable de Bourbon, fit fuir de la ville sainte. A cette époque, il y avait toujours des palais ouverts pour le poëte ou l'artiste qui fuyaient le pinceau ou la plume à la main. Perino del Vaga trouva le palais Doria sur sa route. Il y fut reçu par le vieux doge comme eût été reçu l'ambassadeur d'un roi, et il paya son hospitalité en couvrant de chefs-d'œuvre les murs qui lui offrirent un abri.

Le palais Doria est entre deux jardins; l'un de ces jardins est situé de l'autre côté de la rue et s'élève avec la montagne: on y arrive par une galerie; l'autre est attenant au palais lui-même et conduit à une terrasse de marbre qui commande le golfe. C'est sur cette terrasse qu'André Doria donnait aux ambassadeurs ces fameux repas, servis en vaisselle d'argent, renouvelée trois fois, et qu'après chaque service on jetait à la mer; peut-être bien y avait-il quelques filets cachés sous l'eau, à l'aide desquels on repêchait le lendemain plats et aiguières; mais c'est le secret de l'orgueil ducal, et il n'a jamais été révélé.

Près de la statue colossale de Jupiter s'élève le monument funéraire du fameux chien Radan, donné par Charles-Quint à André Doria, et qui, étant trépassé en l'absence de Doria, fut enterré au pied de cette statue, afin, dit son épitaphe, que tout mort qu'il était il ne cessât point de garder un dieu. Doria revint de son expédition, trouva l'épitaphe toute simple et la laissa comme elle était. Quant à André Doria lui-même, il est enterré dans l'église de Saint-Mattei.

Ma religion pour l'histoire m'avait d'abord conduit où m'appelaient mes souvenirs; mes dettes avec Doria, avec Fiesque et avec Masséna acquittées, je jetai un regard sur la lanterne bâtie par Charles VIII, et, en longeant pendant dix minutes le rempart, je me trouvai à la porte de l'arsenal, où était le fameux rostrum antique qui fut retrouvé dans le port de Gênes et qu'on suppose avoir appartenu à un vaisseau coulé à fond dans le combat naval qui eut lieu entre les Génois et Magon, frère d'Annibal. Près de ce rostrum, qui date de l'an 524 de Rome, est un canon de cuir cerclé de fer, pris sur les

Vénitiens au siége de Chiozza, en 1379, et qui par conséquent est un des premiers qui aient été faits après l'invention de la poudre. Quant aux trente-deux cuirasses de femmes portées en 1301 par les croisées génoises, et dont la forme a fait élever au président Desbrosses un doute si injurieux sur ces nobles amazones (1), elles ont été en 1815 vendues dans les rues, au prix de la vieille ferraille, par les Anglais qui tenaient Gênes. Une seule a échappé à cette spéculation de laquais, et encore ne m'a-t-elle point paru bien authentique.

De l'Arsenal, il n'y a qu'un pas au bout de la rue Balbi, l'une des trois seules rues qui existent à Gênes, les autres méritant à peine le nom de ruelles. Il est vrai aussi que ces trois rues, que Mme de Staël prétendait être bâties pour un congrès de roi, et qu'Alfieri appelait un magasin de palais, n'ont peut-être pas leurs pareilles au monde.

Sur tous ces palais, le temps a passé une couche de tristesse incroyable. Quelques-uns se fendent, les autres s'écaillent, les débris qui en tombent sont poussés du pied dans les ruelles qui les séparent, où ils s'amassent avec d'autres décombres. C'est un mélange douloureux de plâtre et de marbre, de grandeur et de misère, et l'on devine qu'au dixième du prix qu'ils ont coûté, on aurait palais, meubles, tableaux, et la duchesse même, s'il faut en croire le proverbe génois. Le proverbe n'est point comme l'investigation scientifique du président Desbrosses, et peut se citer. Le voici tel qu'il a couru de tout temps : « *Mare senza pesci, monti senza legno, uomini senza fede, donne senza vergogna.* » Ce qui signifie : mer sans poisson, montagnes sans bois, hommes sans foi, femmes sans vergogne. — C'est ce proverbe qui faisait sans doute dire à Louis XI : « Les Génois se donnent à moi, et moi je les donne au diable. » — Il n'y a qu'une petite observation à faire, c'est que je crois le proverbe pisan, et non génois. Bridoison dit avec beaucoup de justesse qu'on ne se dit pas de ces choses à soi-même, et jamais un Génois n'a passé pour être plus bête que Bridoison.

La *strada Balbi* nous mena à la *strada Nuovissima*, et la

(1) Au moment de citer l'opinion du spirituel président, je n'ose, et me contente de renvoyer à l'ouvrage lui-même.

*strada Nuovissima* à la *strada Nuova*. C'est dans cette dernière rue, terminée par la place des *Fontaines amoureuses*, tout encadrée dans ses maisons à fresques extérieures, que se trouvent les plus beaux palais. Parmi ceux-ci, nous en visitâmes deux, le palais Doria Tursi et le palais Rouge, l'un propriété publique appartenant à l'État, et l'autre propriété privée appartenant à M. de Brignole, ambassadeur du roi Charles-Albert à Paris.

Le palais Tursi, dont on attribue à tort l'architecture à Michel-Ange, fut commencé par le Lombard Roch Lugaro, ornementé à la porte et aux fenêtres par Thaddei Carloni, et achevé par Randoni. Les peintures sont du chevalier Michel Canzio. Au reste, l'un des plus riches au dehors, il est l'un des moins beaux en dedans.

Il n'en est point ainsi du palais Rouge. Son extérieur est peu élégant, quoiqu'il ne manque pas d'un certain grandiose : mais il renferme la plus belle galerie de Gênes peut-être, sans en excepter la galerie royale. On y trouve des Titien, des Véronèse, des Palma-Vecchio, des Paris-Bordone, des Albert Durer, des Louis Carrache, des Michel-Ange Carravage, des Carlo Dolci, des Guerchin, des Guide, et surtout des Van Dyck. Il est inutile de dire que le palais Brignole n'est point de ceux qui sont à vendre.

Après avoir visité la tombe de Fiesque, il me restait à voir la place où était situé son palais. Je m'y fis conduire. Cette place, toujours vide, est située près de l'église de Santa-Maria-in-Via-Lata. Cette inscription, sans nommer le conspirateur, indique à quelle époque le terrain est devenu une propriété de l'État :

HÆC JANUA INTUS ET EXTRA
PUBLICAM PROPRIETATEM
INDICABAT EX DECRETO P. P.
COMMUNIS DIEI 18 JULII
1774.

Dans tout autre pays, cet emplacement, de trente pieds carrés à peine, donnerait une pauvre idée de la richesse et de

la puissance du propriétaire; mais, à Gênes, les palais s'étendent moins en largeur qu'en hauteur. Les plus riches, à l'exception de celui d'André Doria et de deux ou trois autres peut-être, n'ont de jardins que sur leurs terrasses et sur leurs fenêtres.

Un autre souvenir du même genre se trouve à quelque dix minutes de chemin du premier, près de la petite église romane de San-Donato, où l'on vient de découvrir, sous le badigeon qui les recouvrait comme le reste de l'édifice, quatre charmantes colonnes de granit oriental, les plus belles et les mieux conservées peut-être qu'il y ait dans toute la ville de Gênes, qui est cependant la ville des colonnes. Ce souvenir, qui date de 1560, se rattache à la conspiration Raggio. Le palais a été rasé comme celui de Fiesque ; mais l'inscription a été enlevée par un descendant du conspirateur, ministre de la police et portant le même nom. Cette conspiration, moins connue que celle de Fiesque, parce qu'il ne s'est point trouvé de Schiller qui en fît un chef-d'œuvre tragique, ne faillit pas moins être aussi fatale que l'autre à la république, et fut découverte par un hasard non moins remarquable que celui qui fit échouer les projets de Fiesque.

Le marquis Raggio était le chef de cette conspiration. Il faisait creuser de son château au palais ducal une galerie souterraine, de laquelle devaient sortir, à une heure convenue, trente conjurés parfaitement armés et résolus, lorsqu'un tambour, qui était de garde au palais, ayant par hasard posé sa caisse à terre, remarqua qu'elle frémissait, comme il arrive lorsqu'on creuse quelque mine. Il appela aussitôt son officier, qui prévint le doge. On contre-mina, et l'on trouva les travailleurs. La galerie souterraine conduisait droit à la maison du marquis Raggio ; il n'y avait donc point à nier. D'ailleurs le coupable était trop fier pour en avoir même l'idée. Il avoua tout, et fut condamné à mort.

Au moment où il marchait au supplice, et comme il était arrivé à moitié chemin du Castellaccio où il devait être exécuté, il demanda comme grâce suprême de mourir en tenant à la main un crucifix rapporté, dit-il, par un de ses ancêtres de la terre sainte, et dans lequel il avait une grande foi. A cette époque de croyance, on trouva la demande toute simple, et

l'on se hâta de l'accorder au condamné ; un prêtre fut en conséquence dépêché au palais Raggio , et le cortége funèbre fit halte pour l'attendre ; au bout d'un quart d'heure , le prêtre revint apportant le crucifix. Le marquis baisa avec amour les pieds du Christ ; puis , tirant la partie supérieure du crucifix, qui n'était autre que la garde d'un poignard dont la lame rentrait dans la partie inférieure comme dans une gaîne, il se l'enfonça tout entière dans la poitrine , et mourut sur le coup.

De San Donato , nous allâmes visiter le pont de Carignan ; c'est une curieuse bâtisse , destinée , non pas à joindre les deux bords d'une rivière , mais à réunir deux montagnes : il se compose de sept arches , dont les trois du milieu ont , je crois , quatre-vingts pieds de hauteur ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'il passe au-dessus de plusieurs maisons à six et sept étages. C'est une promenade fort fréquentée dans les chaudes soirées d'été , attendu qu'à cette hauteur on est toujours à peu près sûr de trouver de l'air.

Le pont de Carignan conduit à l'église du même nom , bijou du XVI[e] siècle , bâti par le marquis Sauli , sur les dessins de Galeas Alessio. Voici à quel événement cette Église , l'une des plus riches de Gênes , doit son existence. Le marquis Sauli , l'un des hommes les plus riches et les plus probes de Gênes , avait plusieurs palais dans la ville, et un, entre autres, qu'il habitait de préférence, et qui était situé sur l'emplacement même où s'élève aujourd'hui l'église de Carignan. Comme il n'avait point de chapelle à lui , il avait l'habitude d'aller entendre la messe dans celle de Santa-Maria-in-Via-Lata , qui appartenait à la famille Fiesque. Un jour , Fiesque fit hâter l'heure de l'office , de sorte que le marquis Sauli arriva quand il était fini ; la première fois qu'il rencontra son élégant voisin , il s'en plaignit à lui en riant.

— Mon cher marquis , lui dit Fiesque, quand on veut aller à la messe , on a une chapelle à soi.

Le marquis Sauli fit jeter bas son palais , et fit élever à la place l'église Sainte-Marie-de-Carignan.

Une partie de ces beaux palais , qui feraient honneur à des princes , et de ces belles églises , qui sont dignes de servir de demeure à Dieu , ont été bâties par de simples particuliers. Le

secret de ces fondations, dans lesquelles des millions ont été enfouis, est dans les lois somptuaires du moyen âge, qui défendaient le jeu, les fêtes, les diamants et les étoffes de velours et de brocart. Alors, tous ces aventureux commerçants qui, pendant vingt ans, avaient sillonné la mer en tous sens, et qui avaient amassé chez eux les richesses des deux mondes, se trouvaient en face de monceaux d'or dont il fallait bien faire quelque chose : ils en faisaient des églises et des palais.

L'église Saint-Laurent est la première en date sur le catalogue des curiosités de Gênes. Néanmoins, comme nous marchions devant nous sans suivre aucun ordre, ni chronologique ni aristocratique, nous la visitâmes une des dernières. C'est une belle fabrique du XIe siècle, toute revêtue de marbre blanc et noir, comme le sont la plupart des églises d'Italie, mais qui a sur beaucoup de ces églises l'avantage d'être achevée. Entre autres choses curieuses, l'église de Saint-Laurent renferme le fameux plat d'émeraude sur lequel Jésus-Christ fit, dit-on, la cène, et qui avait été donné à Salomon par la reine de Saba ; il était, dit-on, gardé à Jérusalem dans le trésor du temple, et est connu sous le nom de *sacro cattino*. Que l'on discute ou non l'antiquité de l'origine, la sainteté de l'usage et la richesse de la matière, la manière dont il tomba entre les mains des Génois n'en est pas moins merveilleuse, et rien que la façon dont ils l'acquirent suffirait pour expliquer les précautions dont la république l'avait entouré, dans la crainte qu'il ne lui arrivât malheur.

Ce fut en 1101 que les croisés génois et pisans entreprirent ensemble le siége de Césarée. Arrivés devant la ville, ils tinrent un conseil de guerre pour savoir comment ils l'attaqueraient ; plusieurs avis avaient déjà été émis et combattus, lorsqu'un des soldats pisans, nommé Daimbert, qui passait pour prophète, se leva et dit : Nous combattons pour la cause de Dieu, ayons donc confiance en Dieu ; il n'est besoin ni de tours, ni d'ouvrages, ni de machines de guerre. Ayons la foi seulement, communions tous demain, et quand le Seigneur sera avec nous, prenons d'une main notre épée, de l'autre les échelles de nos galères, et marchons aux murailles. Le consul génois, Caput Malio, appuya l'avis, tout le camp y répondit par des cris d'en-

thousiasme. Les croisés passèrent la nuit en prières, et le lendemain, au point du jour, ayant communié et sans autres armes que leurs épées, sans autres machines que les échelles de leurs galères, sans autre exhortation que le cri de *Dieu le veut*, guidés par le consul et le prophète, Génois et Pisans, se pressant à l'envi, prirent Césarée du premier assaut. Puis, la ville prise, les Génois abandonnèrent aux Pisans toutes ses richesses, à la condition que ceux-ci, en échange, leur laisseraient le *sacro cattino*.

Le *sacro cattino* fut en conséquence rapporté de Césarée à Gênes, où dès lors il fut en grande vénération, tant par les souvenirs religieux que par les souvenirs guerriers qu'il réveillait. On créa douze chevaliers, *clavigeri*, qui devaient, chacun à son tour et pendant un mois, garder la clef du tabernacle où il était renfermé et d'où on ne le tirait qu'une fois l'an pour l'exposer à la vénération de la foule. Alors un prélat le tenait par un cordon, tandis que tout autour de la relique étaient rangés ses douze gardiens. Enfin, en 1476, parut une loi qui condamnait à la peine de mort quiconque toucherait le *sacro cattino* avec de l'or, de l'argent, des pierres, du corail ou toute autre matière, « afin, disait cette loi, d'empêcher les curieux et les incrédules de faire un examen pendant lequel le *sacro cattino* pourrait souffrir quelque atteinte ou même être cassé, ce qui serait une perte irréparable pour la république. » Malgré cette loi, M. de la Condamine, qui avait cru remarquer dans le *sacro cattino* des bulles pareilles à celles qui se trouvent dans le verre fondu, cacha un diamant sous la manche de son habit, afin d'éprouver la dureté de la matière, le diamant devant mordre dessus si le plat était de verre, et demeurer impuissant s'il était d'émeraude. Heureusement pour M. de la Condamine, qui peut-être au reste ignorait cette loi, le prêtre s'aperçut à temps de son intention, et releva le *sacro cattino* au moment même où l'indiscret visiteur tirait son diamant. Le moine en fut quitte pour la peur, et M. de la Condamine resta dans le doute.

Les juifs de Gênes étaient moins incrédules que le savant français, ils prêtèrent, pendant le siége, quatre millions sur ce gage. Les quatre millions furent probablement remboursés, car le *sacro cattino* fut transporté à Paris en 1809, et y resta jusqu'en 1815, époque à laquelle il fut rendu à la ville, avec les

différents objets d'art que nous lui avions empruntés en même temps. Le voyage fut fatal à la sainte relique, car elle fut brisée entre Gênes et Turin, et un morceau même en fut perdu, de sorte qu'aujourd'hui le *sacro cattino* est non-seulement privé de ses honneurs, de ses gardes et de son mystère, mais encore il est ébréché comme une simple assiette de porcelaine. Jadin demanda la permission d'en faire un dessin, permission qui lui fut accordée sans aucune difficulté.

Il résulte de tout cela que Gènes ne croit plus que le *sacro cattino* soit une émeraude. Gênes ne croit plus que cette émeraude ait été donnée par la reine de Saba à Salomon. Gènes ne croit plus que dans cette émeraude Jésus-Christ ait mangé l'agneau pascal. Si aujourd'hui Gênes reprenait Césarée, Gênes demanderait sa part du butin, et laisserait aux Pisans le *sacro cattino*, qui n'est que de verre. Mais aussi Gênes n'est plus libre, Gênes a une citadelle toute hérissée de canons dont les bouches verdâtres s'ouvrent sur chacune de ses rues. Gênes n'est plus marquise, Gênes n'a plus de doge, Gênes n'a plus de griffon qui étouffe dans ses serres l'aigle impériale et le renard pisan, Gênes a un roi, et c'est tout bonnement la seconde ville du royaume. La force n'est bien souvent autre chose que la foi. Peut-être Gênes serait-elle encore libre si elle croyait toujours que le *sacro cattino* est une émeraude.

Nous revînmes à notre hôtel par le Port-Franc, espèce de ville à part dans la ville, avec ses institutions, ses lois et sa population. Cette population, toute bergamasque, fut fondée, en 1340, par la banque de Saint-Geerge, qui, sous le nom arabe de *Caravane,* fit venir douze portefaix de la vallée de Brembana ; ces douze portefaix avaient leurs femmes, qui venaient accoucher au Port-Franc, ou qui retournaient accoucher aux villages de Piazza ou de Zugno, pour donner à leurs enfants le privilége de succéder à leurs pères. La compagnie s'est ainsi perpétuée depuis cinq cents ans, s'élevant jusqu'au nombre de deux cents membres, et se léguant de père en fils de telles traditions de probité, que jamais, de mémoire de police, une seule plainte n'a été portée contre un portefaix bergamasque. Les *caravanas* sans enfants peuvent vendre leurs charges à leurs compatriotes ; il y a de ces charges qui valent jusqu'à 10 ou 12,000 francs.

Pendant toute notre course et à chaque coin de rue, nous avions trouvé des affiches annonçant en grande pompe la représentation, au théâtre Diurne, de *la Mort de Marie Stuart,* avec costumes nouveaux. Nous n'eûmes garde, on le comprend bien, de manquer une si bonne occasion. Nous nous donnâmes un coup de brosse et nous nous rendîmes au bureau, qui s'ouvrait à deux heures et demi.

Le théâtre Diurne est une tradition des cirques antiques; de même que les spectateurs grecs ou romains, les spectateurs modernes sont assis sur des gradins circulaires, à peu près comme chez Franconi. La seule différence, c'est que l'édifice n'a d'autre voûte que la coupole du ciel; il en résulte que, comme il est bâti dans un quartier assez fréquenté, au milieu de charmantes villas et ombragé par des peupliers et des platanes, il y a autant de spectateurs sur les arbres et aux fenêtres qu'il y en a dans le théâtre; ce qui ne doit pas laisser de faire un certain tort à la recette. Comme on le comprend bien, nous ne tentâmes aucune économie sur les douze sous que coûtait le billet d'entrée, et nous nous exécutâmes bravement, Jadin et moi, de nos soixante centimes par tête.

Au fait, le spectacle valait bien cela. Comme l'annonçait le programme, les costumes étaient nouveaux, un peu trop nouveaux même pour l'an 1585, où se passe l'action, car les costumes remontaient tout bonnement à 1812.

Hélas! c'était la défroque tout entière de quelque pauvre petite cour impériale en Italie, peut-être celle de cette gracieuse et spirituelle grande-duchesse Élisa. Il y avait les robes de velours vert brochées d'or, avec leurs tailles sous les épaules et leurs longues queues traînantes. Il y avait les costumes des princes et des pairs avec leurs chapeaux à plume à la Henri IV, et leurs manteaux à la Louis XIII; seulement les culottes avaient manqué à ce qu'il paraît, et les acteurs intelligents y avaient suppléé par des pantalons de soie rose et bleue, auxquels ils avaient, pour leur donner l'air étranger, fait des ligatures au-dessus des genoux et au-dessus des chevilles. Quant à Leicester, au lieu d'une jarretière, il en avait deux, façon ingénieuse d'indiquer sans doute le crédit dont il jouissait près de la reine.

La représentation se passa sans accident et à la vive satisfac-

tion des spectateurs; seulement, au moment où elle allait signer l'arrêt de sa rivale, un coup de vent emporta la sentence des mains d'Élisabeth. Élisabeth, qui comme on le sait aimait assez à faire ses affaires elle-même, au lieu de sonner quelque page ou quelque huissier, se mit à courir après, mais un second coup de vent envoya la sentence dans le parterre. Nous fûmes au moment, Jadin et moi, de crier grâce en voyant que le ciel se déclarait aussi ouvertement pour la pauvre Marie; mais en ce moment un spectateur ramassa le papier et le présenta à la reine, qui lui fit une révérence en signe de remercîment, alla se rasseoir à la table, et le signa aussi gravement que s'il n'était rien arrivé. Marie Stuart, définitivement condamnée, fut exécutée sans miséricorde à l'acte suivant.

Nous rentrâmes à l'hôtel, où nous attendait notre dîner, tout en philosophant sur les misères humaines, lorsqu'au dessert on m'annonça qu'un homme de la police désirait me parler. Comme je ne croyais pas qu'il y eût de secrets entre moi et la police sarde, je fis prier l'émissaire du *buon governo* de se donner la peine d'entrer. L'émissaire me salua avec une grande politesse, me présenta mon passe-port visé pour Livourne, et me dit que le roi Charles-Albert, ayant appris mon arrivée de la veille dans la ville de Gênes, m'invitait à en sortir le lendemain. J'invitai l'émissaire du *buon governo* à remercier de ma part le roi Charles-Albert de ce qu'il voulait bien m'accorder vingt-quatre heures, ce qu'il ne faisait pas pour tout le monde, et je lui exprimai combien j'étais flatté d'être connu de son roi, en qui j'avais vu jusqu'alors un roi guerrier, mais non pas un roi littéraire. L'émissaire du *buon governo* me demanda s'il n'y avait rien pour boire; je lui donnai quarante sous, tant j'étais flatté que ma réputation fût parvenue au pied du trône de Sa Majesté Sarde, et l'émissaire du *buon governo* se retira en me baisant les mains.

J'eus grand'peur que cet événement n'enflât fort le prix de la carte, vu l'impression qu'il avait dû produire sur l'esprit de l'hôte des *Quatre-Nations,* qui nécessairement devait me prendre pour quelque prince constitutionnel déguisé; heureusement j'avais affaire à un brave homme, qui n'abusa point de ma position et qui me fit payer à peu près comme paye tout le monde.

Le lendemain matin, l'émissaire du *buon governo* eut la bonté de venir en personne me prévenir que, le bateau français *le Sully* partant à quatre heures, le roi Charles-Albert verrait avec plaisir que je choisisse la voie de mer au lieu de la voie de terre. Cela s'accordait à merveille avec mes intentions, attendu que par la voie de terre je rencontrerais les États du duc de Modène, que je ne me souciais pas de rencontrer; aussi je fis remercier Sa Majesté de cette nouvelle prévenance, et je donnai à son représentant ma parole qu'à quatre heures moins un quart je serais à bord du *Sully*. L'émissaire du *buon governo* me demanda s'il n'y avait rien pour la bonne main ; je lui donnai vingt sous, et il s'en alla en m'appelant *excellence*.

Nous allâmes faire un dernier tour dans la *strada Balbi*, la *strada Nuovissima*, et la *strada Nuova;* Jadin prit une vue de la place des Fontaines Amoureuses, puis nous tirâmes notre montre; il n'était que midi. Nous visitâmes alors les palais Balbi et Durazzo, que nous avions oubliés dans notre première tournée, et cela nous fit encore passer deux heures. Puis je me rappelai qu'il y avait à l'ancien palais des Pères du Commun une certaine table de bronze antique contenant une sentence rendue l'an 633 de la fondation de Rome, par deux jurisconsultes romains, à propos de quelques différends survenus entre ceux de Gênes et de Langasco, et trouvée par un paysan qui piochait la terre dans la *poluvera;* nous nous rendîmes donc à l'ancien palais des Pères du Commun. Cela nous prit encore une demi-heure. Je copiai le jugement, non pas, Dieu merci, pour l'offrir à mes lecteurs, mais pour faire quelque chose, car le temps que m'avait accordé le roi Charles-Albert commençait à me paraître long, et cela nous fit gagner encore un quart d'heure. Enfin, comme il ne nous restait plus qu'une heure un quart pour faire nos paquets et nous rendre au bateau, nous regagnâmes l'hôtel, nous réglâmes nos comptes, et nous montâmes dans une barque, partageant parfaitement l'avis de ce bon et spirituel président Desbrosses, qui prétend que, parmi les plaisirs que Gênes peut procurer, les voyageurs oublient ordinairement de mentionner le plus grand, qui est celui d'en être dehors.

La première personne que j'aperçus en montant à bord du *Sully* fut mon émissaire du *buon governo*, qui venait s'assurer par ses propres yeux si je quittais bien réellement Gênes; nous

nous saluâmes comme de vieux amis, et j'eus l'avantage d'être honoré de sa conversation jusqu'au moment où la cloche du paquebot sonna. Alors il m'exprima tout son regret de se séparer de moi, et me tendit la main; j'y déposai généreusement une pièce de dix sous, l'émissaire du *buon governo* m'appela monseigneur et descendit dans sa chaloupe, en m'envoyant toutes sortes de bénédictions.

Gênes est vraiment magnifique vue du port. A l'aspect de ces splendides maisons bâties en amphithéâtre avec leurs jardins suspendus comme ceux de Sémiramis, on ne peut s'imaginer quelles ruelles infectes rampent à leur pied de marbre. Si au lieu de me faire sortir de Gênes, Charles-Albert m'avait empêché d'y entrer, je ne m'en serais jamais consolé.

Je m'éloignais donc avec un sentiment profond de reconnaissance pour Sa Majesté Sarde, lorsque je sentis que, malgré la conversation attachante de mon voisin, M. le marquis de R., qui me racontait la première de ses trois émigrations en 1792, un vague malaise s'emparait de moi. La mer était grosse et le vent contraire, de sorte que le bâtiment, outre cette odieuse odeur d'huile chaude que tout paquebot se croit le droit d'exhaler, avait encore un roulis dont chaque mouvement me remuait le cœur. Je regardai autour de moi, et je vis que, quoique nous fussions partis depuis deux heures à peine et qu'il fît encore grand jour, le pont était presque vide. Je cherchai des yeux Jadin, et je l'aperçus fumant sa quatrième pipe et marchant à grands pas suivi de Milord qui ne comprenait rien à cette agitation inaccoutumée de son maître; je crus remarquer que, malgré la fermeté de la démarche, le teint de Jadin devenait pâle et l'œil vitreux. Je compris cependant que le mouvement devait être une réaction bienfaisante contre l'engourdissement qui commençait à s'emparer de moi, et je demandai à M. le marquis de R.., s'il ne pourrait pas continuer son récit en marchant; il paraît que peu importait au narrateur pourvu qu'il narrât; car, sans s'interrompre, il se mit aussitôt sur ses jambes. Je voulus en faire autant, mais je sentis que la tête me tournait. Je retombai sur le banc, en demandant d'une voix plaintive un citron. Cette demande fut répétée avec une basse-taille magnifique par le marquis de R.., qui se rassit auprès de moi, et passa de sa première à sa seconde émigration.

On m'apporta le citron. Je voulus mordre dedans; mais pour mordre, il faut ouvrir la bouche, ce fut ce qui me perdit. Celui qui n'a jamais souffert du mal de mer, ne sait pas ce que c'est que de souffrir. Quant à moi, j'avais la tête complétement étourdie; j'entendais mon émigré, qui, dans tous les intervalles de mieux que j'éprouvais, continuait son récit. J'aurais voulu le battre, j'aurais même donné bien des choses pour cela, mais je n'avais pas la force de lever le petit doigt. Cependant je fis un effort violent, et je me retournai; j'aperçus alors Jadin dans une position non équivoque; Milord le regardait avec de gros yeux hébétés. Tout cela m'apparaissait comme à travers une vapeur, quand un corps opaque vint se placer entre Jadin et moi. C'était mon diable de marquis, qui ne voulait pas perdre le récit de sa troisième émigration, et qui, voyant que je m'étais retourné, venait de nouveau se placer à ma portée.

La réunion de ces deux supplices me sauva, l'un me donna de la force contre l'autre : un matelot passait à ma portée; en ce moment je le saisis au bras, en demandant ma chambre. Le matelot avait l'habitude de ces sortes de demandes, il me prit, m'emporta je ne sais comment, et je me trouvai couché. J'entendis qu'il me disait que du thé me ferait du bien, et je répétai machinalement : Oui, du thé. — Combien? me demanda-t-il. — Beaucoup, répondis-je. Puis, je ne me souviens plus de rien, si ce n'est que de cinq minutes en cinq minutes j'avalai force liquide, et que cette inglutition dura quatre ou cinq heures. Enfin, moulu, brisé, rompu, je m'endormis à peu près de la même façon dont on doit mourir.

Quand je me réveillai le lendemain, nous étions dans le port de Livourne. J'avais dévoré trois citrons, bu pour vingt-huit francs de thé, et entendu raconter les trois émigrations du marquis de R...

Je montai sur le pont pour chercher Jadin, et je le trouvai dans un coin, insensible aux caresses de Milord, et aux consolations d'Onésime, tant il était humilié d'avoir rendu les nations étrangères témoins de sa faiblesse.

Quant à moi, je ne pus toucher un citron de six semaines, je ne pus boire de thé de six mois, et je ne pourrai revoir le marquis de R... de ma vie.

## IV.

### LIVOURNE.

J'ai visité bien des ports, j'ai parcouru bien des villes, j'ai eu affaire aux portefaix d'Avignon, aux *facchini* de Malte, et aux aubergistes de Messine, mais je ne connais pas de coupe-gorge comme Livourne.

Dans tous les autres pays du monde, il y a moyen de défendre son bagage, de faire un prix pour le transporter à l'hôtel, et, si l'on ne tombe pas d'accord, on est libre de le charger sur ses épaules, et de faire sa besogne soi-même. A Livourne, rien de tout cela.

La barque qui vous amène n'a pas encore touché terre, qu'elle est envahie; les commissionnaires pleuvent vous ne savez pas d'où : ils sautent de la jetée, ils s'élancent des barques voisines, ils se laissent glisser des cordages des bâtiments; comme vous voyez que votre canot va chavirer sous le poids, vous pensez à votre propre sûreté, vous vous cramponnez au môle comme Robinson à son rocher; puis, après bien des efforts, votre chapeau perdu, vos genoux en sang et vos ongles retournés, vous arrivez sur la jetée. Bien, voilà pour vous; quant à votre bagage, il est déjà divisé en autant de lots qu'il y a de pièces : vous avez un portefaix pour votre malle, un portefaix pour votre nécessaire, un portefaix pour votre carton à chapeau, un portefaix pour votre parapluie, et un portefaix pour votre canne; si vous êtes deux, cela vous fait dix portefaix; si vous êtes trois, cela en fait quinze. Comme nous étions quatre, nous en eûmes vingt; un vingt et unième voulut prendre Milord; Milord, qui n'entend pas raillerie, lui prit le mollet : il fallut lui pincer la queue pour qu'il desserrât les dents. Le portefaix nous suivit en criant que notre chien l'avait estropié, et qu'il nous ferait condamner à une amende; le peuple s'ameuta, et nous arrivâmes à la pension suisse avec vingt portefaix devant nous, et deux cents personnes par derrière.

Il nous en coûta quarante francs pour quatre malles, trois ou quatre cartons à chapeau, deux ou trois nécessaires, un ou

deux parapluies et une canne; plus, dix francs pour le portefaix mordu, c'est-à-dire cinquante francs pour faire cinquante pas à peu près juste autant (thé à part) qu'il nous en avait coûté pour venir de Gênes.

Je suis retourné trois fois à Livourne; les deux dernières, j'étais prévenu, j'avais pris mes précautions, je me tenais sur mes gardes; chaque fois, j'ai payé plus cher. En arrivant à Livourne, il faut faire, comme en traversant les marais pontins, la part des voleurs. La différence est qu'en traversant les marais pontins, on en réchappe quelquefois, souvent même; à Livourne, jamais.

Ce ne serait encore rien si, en arrivant à Livourne, au lieu de descendre dans une de ces infâmes tavernes qui usurpent le nom respectable d'auberge, on faisait venir un voiturin, on montait dedans, et, n'importe à quel prix, on partait pour Pise ou pour Florence; mais non : puisqu'on est à Livourne, on veut voir Livourne. Or, ce n'est guère la peine, car il n'y a que trois choses à voir dans cette ville : les galériens, la stuatue de Ferdinand Ier et la madone de Montenero.

Les galériens sont mêlés à la population, et s'occupent de toutes sortes de travaux : ils balayent, ils équarrissent des planches, ils traînent des brouettes; ils sont vêtus d'un pantalon jaune, d'un bonnet rouge et d'une veste brune dont il serait difficile de spécifier la couleur primitive. Sur le dos de cette veste est indiqué le crime pour lequel le premier propriétaire de l'habit a été condamné; mais, comme il arrive souvent que le bagne use le criminel avant que le criminel use l'habit, la veste passe avec son étiquette sur le dos de celui qui lui succède. Il en résulte que, pour les galériens toscans, la veste est une grande affaire; c'est une demi-grâce ou une double condamnation. Comme les galériens sont les seuls à Livourne qui demandent et qui ne prennent pas, la question pour l'industriel est d'avoir une veste qui éveille la commisération publique. Or il y a des crimes que tout le monde méprise, tandis qu'il y en a d'autres que tout le monde plaint : personne ne fait l'aumône à un voleur ou à un faussaire; chacun donne à un assassin par amour. Aussi celui à qui tombe une pareille veste n'a plus à s'occuper de rien que de la brosser : chacun l'arrête pour lui faire raconter son aventure. Nous en vîmes un qui faisait pleurer à chaudes larmes

deux Anglaises, et peut-être nous allions pleurer comme elles, lorsque son camarade, à qui il avait refusé probablement un intérêt dans sa recette, nous le dénonça comme un voleur avec effraction. Le véritable *assassino per amore* était mort il y avait huit ans, et sa veste avait déjà fait la fortune de trois de ses successeurs. Je donnai un demi-paul à ce brave homme, qui portait écrit en grosses lettres sur le dos le mot *voleur*, hasard qui l'avait ruiné, car il avait beau dire qu'il était incendiaire, personne ne voulait le croire : aussi, dans sa reconnaissance d'une aubaine aussi inattendue et aussi rare, promit-il bien de prier Dieu pour moi. Je revins sur mes pas pour l'engager à n'en rien faire, présumant que mieux valait pour moi arriver au ciel sans recommandation qu'avec la sienne.

C'est sur la place de la Darse que s'élève la statue de Ferdinand Ier. Comme je n'ai pas grand'chose à dire sur Livourne, j'en profiterai pour raconter l'histoire de ce second successeur du Tibère toscan, ainsi que celle de François Ier son frère, et de Bianca Capello sa belle-sœur. Il y a plus d'un roman moins étrange et moins curieux que cette histoire.

Sur la fin du règne de Côme le Grand, c'est-à-dire vers le commencement de l'an 1563, un jeune homme nommé Pierre Bonaventuri, issu d'honnête mais pauvre famille, était venu chercher fortune à Venise. Un de ses oncles qui portait le même nom que lui, et qui habitait la ville sérénissime depuis une vingtaine d'années, le recommanda à la maison de banque des Salviati, dont il était lui-même un des gérants. Le jeune homme était de haute mine, possédait une belle écriture, chiffrait comme un astrologue : il fut reçu sans discussion comme troisième ou quatrième commis, avec promesse que, s'il se conduisait bien, il pourrait, outre sa nourriture, dans trois ou quatre ans, arriver à gagner 150 ou 200 ducats. Une pareille promesse dépassait tout ce que le pauvre Bonaventuri avait jamais pu rêver dans ses songes les plus ambitieux. Il baisa les mains de son oncle et promit aux Salviati de se conduire de manière à être le modèle de toute la maison. Le pauvre Piétro avait bonne envie de tenir parole; mais le diable se mêla de ses affaires et vint se jeter au travers de toutes ses bonnes intentions.

En face de la banque des Salviati logeait un riche seigneur

vénitien, chef de la maison des Capello, lequel avait un fils et une fille. Le fils était un beau jeune homme, à la barbe pointue, à la moustache retroussée, à la parole leste et insolente; ce qui faisait que trois ou quatre fois par mois il tirait l'épée à propos de jeu ou de femmes, car de la politique il ne s'en mêlait aucunement, trouvant la chose trop sérieuse pour être discutée par d'autres que des barbes grises : si bien qu'on avait déjà rapporté deux fois à la maison paternelle Giovannino, perforé de part en part; mais, attendu sans doute que le diable aurait trop perdu à sa mort, Giovannino en était revenu. Cependant, comme le père était un homme de sens, et qu'il avait pensé qu'il n'aurait peut-être pas toujours le même bonheur, il avait renoncé à l'idée qu'il avait eue d'abord de faire sa fille religieuse afin de doubler la fortune de son fils; il craignait qu'en passant une belle nuit de ce monde à l'autre, Giovannino ne le laissât à la fois sans fils et sans fille.

Quant à Bianca, c'était une charmante enfant de quinze à seize ans, au teint blanc et mat, sur lequel, à toute émotion, le sang passait comme un nuage rosé ; aux cheveux de ce blond puissant dont Raphaël venait de faire une beauté, aux yeux noirs et pleins de flamme, à la taille souple et flexible, mais de cette souplesse et de cette flexibilité qu'on sent pleine de force, toute prête à l'amour comme Juliette, et qui n'attendait que le moment où quelque beau Roméo se trouverait sur son chemin pour dire comme la jeune fille de Vérone : Je serai à toi ou à la tombe.

Elle vit Piétro Bonaventuri; la fenêtre de la chambre du jeune homme s'ouvrait sur la chambre de la jeune fille; ils échangèrent d'abord des regards, puis des signes, puis des promesses d'amour; arrivés là, la distance seule les empêchait d'y ajouter les preuves : cette distance, Bianca la franchit.

Chaque nuit, quand tout le monde était couché chez les nobles Salviati, quand la nourrice qui avait élevé Bianca était retirée dans la chambre voisine, quand la jeune fille, debout contre la cloison, s'était assurée que ce dernier argus s'était endormi, elle passait une robe brune afin de n'être point vue dans la nuit, descendait à tâtons et légère comme une ombre les escaliers de marbre du palais paternel, entr'ouvrait la porte en dedans et traversait la rue; sur le seuil de la porte opposée,

elle trouvait son amant. Tous deux alors, avec de douces étreintes, montaient l'escalier qui conduisait à la petite chambre de Piétro. Puis, lorsque le jour était sur le point de paraître, Bianca redescendait et rentrait dans sa chambre, où sa nourrice, le matin, la trouvait endormie de ce sommeil de la volupté qui ressemble tant à celui de l'innocence.

Une nuit que Bianca était chez son amant, un garçon boulanger qui venait de chauffer un four dans les environs, trouva une porte entr'ouverte et crut bien faire de la fermer; dix minutes après, Bianca descendit et vit qu'il lui était impossible de rentrer chez son père.

Bianca était une de ces âmes fortes dont les résolutions se prennent en un instant, et une fois prises sont inébranlables : elle vit tout son avenir changé par un accident, et elle accepta sans hésiter la vie nouvelle que cet accident lui faisait.

Bianca remonta chez son amant, lui raconta ce qui venait d'arriver, lui demanda s'il était prêt à tout sacrifier pour elle comme elle tout pour lui, et lui proposa de profiter des deux heures de nuit qui leur restaient pour quitter Venise et se mettre à l'abri des poursuites de ses parents. Pietro Bonaventuri accepta : les deux jeunes gens sautèrent dans une gondole, et se rendirent chez le gardien du port. Là, Piétro Bonaventuri se fit reconnaître, et dit qu'une affaire importante pour la banque des Salviati le forçait à partir à l'instant même de Venise pour Rimini. Le gardien donna l'ordre de laisser tomber la chaîne, et les fugitifs passèrent; seulement, au lieu de prendre la route de Rimini, ils prirent en toute hâte celle de Ferrare.

On devine l'effet que produisit dans le noble palais Capello la fuite de Bianca; pendant un jour tout entier on attendit sans faire aucune recherche; on espérait toujours que la jeune fille allait revenir; mais la journée s'écoula sans apporter de nouvelles de la fugitive. Il fallut donc s'informer; on apprit la fuite de Pierre Bonaventuri. On rapprocha mille faits qui avaient passé sans être aperçus, et qui maintenant se représentaient dans toute leur importance; le résultat de ce rapprochement fut la conviction que les deux jeunes gens étaient partis ensemble.

La femme de Capello, belle-mère de Bianca, était sœur du patriarche d'Aquilée; elle intéressa son frère à sa vengeance. Le patriarche était tout-puissant; il se présenta au conseil des

Dix avec son beau-frère, déclara la noblesse tout entière insultée en leurs noms, et demanda que Piétro Bonaventuri fût mis au ban de la république, comme coupable de rapt. Cette première demande accordée, il exigea que Jean-Baptiste Bonaventuri, oncle de Pierre, qu'il soupçonnait d'avoir prêté les mains à cette évasion, fût arrêté. Cette seconde demande lui fut accordée comme la première; le pauvre Jean-Baptiste appréhendé au corps par les sbires de la sérénissime république, fut jeté dans un cachot, où on l'oublia, attendu la grande quantité de personnages bien autrement considérables dont avait à s'occuper le conseil des Dix, et où il mourut, au bout de trois mois, de froid et de misère.

Quant à Giovannino, il fouilla pendant huit jours tous les coins et tous les recoins de Venise, disant, que s'il trouvait Piétro et Bianca, tous les deux ne mourraient que de sa main.

Le lecteur se demande peut-être ce qu'ont de commun ces jeunes amants fuyant, la nuit, de Venise, et poursuivis par toute une famille outragée, avec Ferdinand, second fils de Côme le Grand et alors cardinal à Rome. Il le saura bientôt.

Cependant les fugitifs étaient arrivés à Florence sans accident, mais, comme on le pense bien, avec grande fatigue, et s'étaient réfugiés chez le père de Bonaventuri, qui habitait un petit appartement au second sur la place Saint-Marc: c'est chez les pauvres parents que les enfants sont surtout les bienvenus. Bonaventuri et sa femme reçurent leur fils et leur fille à bras ouverts. On renvoya la servante, pour économiser une bouche inutile, et à charge ou à craindre désormais, soit qu'elle s'ouvrît pour manger, soit qu'elle s'ouvrît pour parler. La mère se chargea des soins du ménage; Bianca, dont les blanches mains ne pouvaient descendre à ces soins vulgaires, commença à broder de véritables tapisseries de fée. Le père de Piétro, qui vivait de copies qu'il faisait pour les officiers publics, annonça qu'il avait pris un commis, et se chargea de double besogne. Dieu bénit le travail de tous, et la petite famille vécut.

Il va sans dire que communication de la sentence rendue par le tribunal des Dix avait été faite au gouvernement florentin, lequel avait autorisé Capello et le patriarche d'Aquilée à faire les recherches nécessaires, non-seulement à Florence, mais encore dans toute la Toscane; ces recherches avaient été inu-

tiles. Chacun avait trop d'intérêt à garder son propre secret.

Trois mois se passèrent ainsi, sans que la pauvre Bianca, habituée à toutes les caresses du luxe, laissât échapper une seule plainte sur sa misère. Sa seule distraction était de regarder dans la rue en soulevant doucement sa jalousie ; mais on ne lui entendait pas même envier, à elle, pauvre prisonnière, la liberté de ceux qui passaient ainsi, joyeux ou attristés.

Parmi ceux qui passaient, était le jeune grand-duc, qui, de deux jours l'un, allait voir son père à son château de la Petraja. C'était ordinairement à cheval que Francesco faisait ce petit voyage; puis, comme il était jeune, galant et beau cavalier, chaque fois qu'il passait sur quelque place où il pensait pouvoir être vu par de beaux yeux, il faisait fort caracoler sa monture. Mais ce n'était ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni son élégance, qui préoccupaient Bianca lorsqu'elle le voyait passer, c'était l'idée que ce gentil prince, aussi puissant qu'il était gracieux, n'avait qu'à dire un mot pour que le ban fût levé et pour que Bonaventuri fût libre et heureux. A cette idée, les yeux de la jeune Vénitienne lançaient une flamme qui en doublait l'éclat. Tous les deux jours, à l'heure où elle savait que devait passer le prince, elle ne manquait donc point de se mettre à sa fenêtre et de soulever sa jalousie. Un jour, le prince leva les yeux par hasard, et vit briller, dans l'ombre projetée par la jalousie, les yeux ardents de la jeune fille. Bianca se retira vivement, si vivement qu'elle laissa tomber un bouquet qu'elle tenait à la main. Le prince descendit de cheval, ramassa le bouquet, s'arrêta un instant pour voir si la belle vision n'apparaîtrait pas de nouveau ; puis, voyant que la jalousie restait baissée, il mit le bouquet dans son pourpoint ; et continua sa route au pas, en tournant la tête deux ou trois fois avant de disparaître.

Le surlendemain, il repassa à la même heure; mais, quoique Bianca fût toute tremblante derrière la jalousie, la jalousie resta fermée, et pas la plus petite fleur ne se glissa à travers ses barreaux.

Deux jours après, le prince passa encore; mais la jalousie fut inexorable, quelque prière intérieure que le prince lui adressât.

Alors il pensa qu'il devait prendre un autre moyen. Il rentra chez lui, fit venir un gentilhomme espagnol nommé Mondra-

gone, qui avait été placé près de lui par son père, et dont il avait fait son complaisant; il lui posa la main sur l'épaule, le regarda en face et lui dit.

— Mondragone, il y a sur la place Saint-Marc, au second, dans la maison qui fait le coin entre la place et la *via Larga*, une jeune fille que je n'ai pas reconnue pour être de Florence: elle est belle, elle me plaît; d'ici à huit jours il me faut une entrevue avec elle.

Mondragone savait qu'il y a certaines circonstances où la première qualité d'un courtisan est d'être laconique.

— Vous l'aurez, monseigneur, répondit-il.

Et il alla trouver sa femme, et lui raconta tout joyeux l'honneur que venait de lui faire le prince en le choisissant pour son confident. La Mondragone était savante en ces sortes d'intrigues; elle dit à son mari de continuer son service auprès du prince, et qu'elle se chargeait de tout. Le même jour, elle alla aux informations, et apprit que l'étage qu'elle désignait était habité par deux ménages, l'un jeune, l'autre vieux; que la vieille femme sortait tous les matins pour aller à la provision; que les deux hommes sortaient tous les soirs pour aller reporter les copies qu'ils avaient faites dans la journée, mais que, quant à la jeune femme elle ne sortait jamais.

La Mondragone résolut d'aller chercher la jeune fille jusque dans la maison, puisqu'on lui disait qu'il était impossible de l'attirer dehors.

Le lendemain, la Mondragone s'embusqua dans sa voiture, à vingt-cinq ou trente pas de la porte; puis, quand la vieille sortit comme d'habitude, elle ordonna à son cocher de partir au galop et de s'arranger de manière, au tournant de la rue, à accrocher cette femme tout en lui faisant le moins de mal possible. Ce n'était peut-être pas le moyen le moins dangereux, mais c'était le plus court. Il faut bien que les petits risquent quelque chose quand ils ont l'honneur d'avoir affaire aux grands.

Le cocher était un homme fort adroit, il culbuta la bonne femme sans lui faire autre chose que deux ou trois contusions. La bonne femme jeta les hauts cris, mais la Mondragone sauta à bas de sa voiture, calma la populace, en disant que son cocher recevrait, en rentrant, vingt-cinq coups de bâton, prit la

blessée dans ses bras, la fit mettre dans sa voiture par ses gens, et déclara qu'elle la voulait reconduire chez elle et ne la quitterait que lorsque le médecin lui aurait donné la certitude que cet accident n'aurait aucune suite. Peu s'en fallut que la Mondragone ne fût portée en triomphe par le peuple.

On arriva chez les Bonaventuri. Du premier coup d'œil, la Mondragone vit qu'elle avait affaire à de pauvres gens, et, comme d'habitude, elle estima la vertu de la jeune femme à la valeur de l'appartement qu'elle habitait.

Bianca lui fut présentée. A sa vue, la Mondragone, tout habile qu'elle fût, ne sut plus trop que penser : c'est qu'il y avait dans Bianca, de quelque habit qu'elle fût revêtue, toute la hauteur du regard des Capello. D'ailleurs, ses termes étaient élégants et choisis. La grande dame se révélait de tous les côtés sous l'extérieur de la pauvre fille. La Mondragone se retira sans comprendre autre chose à tout ceci, qu'il y avait là l'étoffe d'une maîtresse de prince, et sa fortune, à elle, si elle réussissait.

Elle revint le lendemain prendre des nouvelles de la bonne femme ; elle allait tout à fait bien, et était on ne pouvait plus reconnaissante de ce qu'une aussi grande dame daignait s'occuper d'elle. La Mondragone avait compris son monde ; elle était trop adroite pour offrir de l'argent, mais elle laissa voir quelle position son mari tenait à la cour, et elle offrit ses services. La mère et la fille échangèrent un coup d'œil : ce fut assez pour que la Mondragone sût que les services offerts seraient acceptés.

Le surlendemain, elle revint une troisième fois, et cette fois fut plus gracieuse que les deux autres. Elle avait dès la veille laissé voir à Bianca qu'elle n'était pas dupe de l'incognito dont elle cherchait à s'envelopper, et qu'elle la reconnaissait pour être de race. Elle fit un appel à sa confiance ; la jeune femme n'avait aucun motif pour se défier d'elle : elle lui raconta tout. La Mondragone écouta la confidence avec une bienveillance charmante ; mais la confidence achevée, elle dit à Bianca que, comme la situation était plus grave qu'elle ne l'avait pensé d'abord, c'était à son mari qu'il fallait raconter tout cela ; que, du reste, la chose s'arrangerait certainement, Mondragone ayant toute la confiance du prince et possédant sur lui la double

influence d'un gouverneur et d'un ami. En conséquence, elle lui offrit de la venir prendre le lendemain avec sa belle-mère, et de la conduire chez son mari. Bianca, effrayée de sortir ainsi pour la première fois depuis trois ou quatre mois qu'elle habitait Florence, et menacée comme elle l'était par l'arrêt du conseil des Dix, essaya de s'excuser sur la simplicité de sa mise, qui ne lui permettait pas de se présenter devant un grand seigneur comme le comte de Mondragone. C'était là que l'attendait la tentatrice : elle s'approcha d'elle, reconnut qu'elles étaient à peu près toutes deux de la même taille, et ajouta que, s'il n'y avait d'autre obstacle à l'entrevue que la simplicité de la mise de Bianca, l'obstacle était facile à lever ; car elle apporterait le lendemain un costume complet qu'on lui avait envoyé de la ville, costume qui, elle en était certaine, irait à Bianca comme s'il avait été fait pour elle.

Bianca consentit à tout : c'était le seul moyen d'obtenir le sauf-conduit; peut-être aussi le serpent de l'orgueil s'était-il déjà introduit dans le paradis de son amour.

Cependant Bianca raconta tout à son mari, excepté le bouquet tombé par la fenêtre et ramassé par le grand-duc Francesco. D'ailleurs quel rapport ce bouquet avait-il avec le comte et la comtesse Mondragone ? La situation pesait autant à Pietro qu'à Bianca, il consentit à tout; d'ailleurs, lui aussi avait son secret : depuis deux ou trois jours une belle dame voilée avait passé entre lui et sa femme. Quoique de basse condition, Bonaventuri avait tous les goûts d'un gentilhomme, et la fidélité, on le sait de reste, n'était point à cette époque la vertu dont la noblesse se piquait le plus.

La Mondragone arriva à l'heure dite, et avec le costume promis ; c'était un charmant habit de satin broché d'or, taillé à l'espagnole, et qui allait à Bianca comme s'il eût été fait pour elle. La jeune fille frémit de joie au toucher de ces étoffes aristocratiques dont avait été drapé son berceau. Il faut des robes de brocart et de velours pour balayer les escaliers de marbre des palais. Or, Bianca avait été élevée dans un palais. Un coup de vent funeste et inattendu l'avait poussée dans la mauvaise fortune; mais elle était jeune et belle, et le mal produit par le hasard, le hasard pourrait le réparer. La jeunesse a des horizons immenses et inconnus dans lesquels elle distingue des

choses que l'enfance ne voit pas encore, et que la vieillesse ne voit plus.

Quant à la mère de Bonaventuri, elle admirait sa fille à mains jointes, comme si elle s'était trouvée devant une madone.

Toutes trois montèrent en voiture et se rendirent au palais Mondragone, qui était situé *via dei Carnesecchi*, près de Santa-Maria-Novella. Mondragone venait de faire bâtir ce palais sur les dessins de l'Ammanato, et depuis un an à peine il l'habitait.

Comme la chose avait été convenue, la Mondragone présenta les deux femmes à son mari, et raconta en peu de mots les aventures de Bianca. Mondragone promit sa protection, et comme il se rendait à l'instant même chez le duc, qui l'avait envoyé chercher, il s'engagea à lui parler le jour même en faveur des deux jeunes gens.

Bianca ne pouvait cacher sa joie, elle se retrouvait dans un monde qui était le sien, ses mains touchaient de nouveau du marbre, ses pieds foulaient enfin des tapis ; la toile et la serge avaient cessé pour un instant d'attrister ses yeux ; elle se retrouvait dans le velours et dans la soie. Il lui semblait n'avoir jamais quitté le palais de son père, et que tout ce qu'elle voyait était à elle.

Aussitôt Mondragone sorti, la belle-mère de Bianca voulut se retirer, mais la comtesse dit qu'elle ne laisserait pas partir sa protégée sans lui faire voir son palais en détail, attendu qu'elle voulait savoir d'elle s'il approchait de ces magnifiques fabriques vénitiennes qu'elle avait tant entendu vanter. Elle pria donc la bonne femme, qu'une pareille visite eût fatiguée, de se reposer en les attendant, puis la comtesse et Bianca, s'étant prises sous le bras, comme deux anciennes amies, sortirent de la chambre et traversèrent deux ou trois appartements, dans chacun desquels la comtesse fit remarquer à Bianca quelque meuble merveilleusement incrusté, ou quelque tableau précieux de ces grands maîtres qui venaient de mourir. Enfin elles arrivèrent dans un délicieux petit boudoir dont les fenêtres donnaient sur son jardin ; là elle força la jeune fille à s'asseoir, et tirant d'un *stipo* tout marqueté d'ivoire une parure complète de diamants, elle lui montra toutes ces richesses féminines qui,

du temps de Cornélie déjà, avaient perdu tant de cœurs de femmes; puis, les lui mettant sur les genoux, et poussant sa chaise devant une des plus grandes glaces qui eussent été faites à Venise : — Essayez tout cela, lui dit-elle, moi je vais vous chercher un costume que je viens de faire faire à la mode de votre pays, et sur lequel je désire avoir votre opinion. — Et à ces mots, sans attendre la réponse de Bianca, elle sortit vivement.

Une femme n'est jamais seule quand elle est avec des bijoux, et la Mondragone laissait Bianca en tête à tête avec les plus beaux diamants qu'elle eût jamais vus. Le serpent connaissait son métier et savait quelle pomme il fallait offrir à cette fille d'Ève pour qu'elle y mordît.

Aussi à peine la comtesse fut-elle sortie que Bianca se mit à l'œuvre. Bracelets, pendants d'oreilles, diadèmes, tout trouva sa place; elle achevait d'agrafer un superbe collier à son cou, lorsqu'elle vit derrière elle une autre tête réfléchie dans la glace; elle se leva vivement et se trouva en face du grand-duc Francesco qui venait d'entrer par une porte dérobée.

Alors, avec cette rapidité d'esprit qui la caractérisait, elle comprit tout : rougissant de honte, elle porta les mains à son front, et se laissant tomber sur ses deux genoux :

— Monseigneur ! lui dit-elle, je suis une pauvre femme qui n'ai pour tout bien que mon honneur qui n'est même plus à moi, mais à mon mari : au nom du ciel, ayez pitié de moi !

— Madame, dit le duc en la relevant, qui vous a donné de moi cette cruelle idée? Rassurez-vous, je ne suis point venu pour porter atteinte à votre honneur, mais pour vous consoler et vous aider dans votre infortune. Mondragone m'a dit quelque chose de vos aventures; racontez-les-moi tout entières, et je vous promets de vous écouter avec autant d'intérêt que de respect.

Bianca était prise; reculer, c'était paraître craindre, et paraître craindre, c'était avouer qu'on pouvait céder : d'ailleurs cette occasion qu'elle avait tant désirée, de faire lever le ban de son mari, venait se présenter d'elle-même; c'eût donc été mériter sa proscription que de ne pas en profiter.

Bianca voulait rester debout devant le prince, mais ce fut lui qui la fit asseoir et qui demeura appuyé sur son fauteuil, la re-

gardant et l'écoutant. La jeune femme n'eut besoin que de laisser parler ses souvenirs pour être intéressante : elle lui raconta tout, depuis ses jeunes et fraîches amours jusqu'à son arrivée à Florence. Là elle s'arrêta; en allant plus loin, elle eût été forcée de parler au prince de lui-même, et il y avait certaine histoire d'un bouquet tombé par la fenêtre qui, tout innocente qu'elle était, n'aurait pas laissé de lui causer quelque embarras.

Le prince était trop heureux pour ne pas tout promettre. Le sauf-conduit tant désiré fut accordé à l'instant même, mais à la condition cependant que Bianca le viendrait prendre elle-même. C'eût été perdre une grande faveur pour une bien petite formalité. Bianca promit à son tour ce que demandait le prince.

Francesco connaissait trop bien les femmes pour avoir parlé le premier jour d'autre chose que de l'intérêt qu'il éprouvait pour Bianca. Ses yeux avaient bien quelque peu démenti sa bouche, mais le moyen d'en vouloir à des yeux qui vous regardent parce qu'ils vous trouvent belle?

A peine le prince fut-il sorti que la comtesse rentra. Bianca, en l'apercevant, courut à elle et se jeta à son cou. La Mondragone n'eut pas besoin d'autre explication pour comprendre que sa petite trahison lui était pardonnée.

Le lecteur voit que nous nous approchons du cardinal Ferdinand, puisque nous en sommes déjà à son frère.

La belle-mère ne sut rien de ce qui s'était passé, et Bonaventuri sut seulement qu'il aurait le sauf-conduit. Cette nouvelle parut lui causer une si grande joie, que certes, si Bianca eût su le rendre heureux à ce point, elle n'eût pas trouvé que c'était l'acheter trop cher que d'être forcée de le recevoir elle-même des mains d'un jeune et beau prince : elle attendit donc avec impatience le moment où elle reverrait le grand-duc, tant elle se fit une fête de rapporter de cette entrevue le bienheureux papier que Piétro estimait à un si haut prix. Hélas! ce papier n'était si fort désiré par Piétro que parce qu'il lui donnait la liberté de suivre le jour la dame voilée qu'il n'avait encore pu suivre que la nuit.

Il arriva ce qui devait arriver. Piétro fut l'amant de la dame voilée, et Bianca fut la maîtresse du duc. Cependant, attendu que Cosme I^er^ négociait à cette époque le mariage du grand-duc François avec l'archiduchesse Jeanne d'Autriche, il fut convenu

entre les amants que l'intrigue resterait secrète : en attendant on donna à Piétro Bonaventuri un emploi qui suffisait pour répandre le bien-être dans toute sa pauvre famille.

Le mariage désiré se fit : le jeune grand-duc donna une année aux convenances, ne visitant Bianca que la nuit, et sortant toujours de son palais seul et déguisé; mais au bout d'un an, ayant reçu du grand-duc son père une lettre qui lui disait que de pareilles promenades étaient dangereuses pour un prince, il donna à Piétro un emploi dans le palais Pitti, et acheta pour Bianca la charmante maison qui se voit encore aujourd'hui, *via Maggio,* surmontée des armes des Médicis. Ainsi, Bianca se trouva tellement rapprochée de Francesco, qu'il n'avait besoin pour ainsi dire que de traverser la place Pitti et qu'il se trouvait chez elle.

On sait les dispositions qu'avait Piétro à la dissipation et à l'insolence. Sa nouvelle position leur donna une nouvelle force. Il se jeta à plein corps dans les orgies, dans le jeu et dans les aventures galantes, se fit force ennemis des buveurs vaincus, des joueurs à sec et des maris trompés; si bien qu'un beau matin on le trouva percé de cinq ou six coups de poignard, dans une impasse, à l'extrémité du pont Vieux.

Il y avait trois ans que les deux amants étaient partis de Venise en jurant de s'aimer toujours, et il y avait deux ans que chacun de son côté avait oublié sa promesse. Il en résulta que Piétro fut peu regretté, même de sa femme, pour laquelle depuis longtemps il n'était plus qu'un étranger. Il n'y eut que la bonne vieille mère qui mourut de chagrin de voir ainsi mourir son fils.

La pauvre Jeanne d'Autriche, de son côté, n'était pas heureuse : elle était grande-duchesse de nom, mais Bianca Capello l'était de fait. Pour les emplois, pour les grâces, pour les faveurs, c'était à la Vénitienne qu'on s'adressait. La Vénitienne était toute-puissante; elle avait des pages, une cour, des flatteurs : les pauvres seuls allaient à la grande-duchesse Jeanne. Or, Jeanne était une femme pieuse et sévère comme le sont ordinairement les princesses de la maison d'Autriche; elle offrit religieusement ses chagrins à Dieu. Dieu abaissa les yeux vers elle, vit ce qu'elle souffrait, et la retira de ce monde.

On attribua cette mort à ce que, le frère de la Bianca étant venu à Florence, Francesco lui fit si grande fête, qu'il n'eût pas

fait davantage pour un roi régnant, ce qui, selon le peuple, causa tant de peine à la malheureuse Jeanne, que sa grossesse tourna à mal, si bien qu'au lieu d'un second fils que Florence comptait accompagner joyeusement au baptistère, il n'y eut que deux cadavres qu'elle conduisit tristement au tombeau.

Le grand-duc Francesco n'était point méchant; il était faible, voilà tout. Cette sourde et lente douleur qui minait sa femme lui causait de temps en temps des tristesses qui ressemblaient à des remords. Au moment de mourir, Jeanne essaya de tirer parti de ce bon sentiment; elle fit venir à son chevet le grand-duc, qui, depuis qu'elle était tombée malade, s'était montré excellent pour elle. Sans lui faire de reproches sur ses amours passées, elle le supplia de vivre plus religieusement à l'avenir. Francesco, tout en baignant ses mains de larmes, lui promit de ne point revoir Bianca. Jeanne sourit tristement, secoua la tête d'un air de doute, murmura une prière dans laquelle le grand-duc entendit plusieurs fois revenir son nom, et mourut.

Elle laissait de son mariage trois filles et un fils.

Pendant quatre mois Francesco tint parole, pendant quatre mois Bianca fut non pas exilée, mais du moins éloignée de Florence. Mais Bianca connaissait sa puissance; elle laissa le temps passer sur la douleur, sur les remords, et sur le serment du grand-duc; puis un jour elle se plaça sur son chemin : douleur, remords, serment, tout alors fut oublié.

Elle avait pour confesseur un capucin adroit et intrigant comme un jésuite; elle le donna au prince. Le prince lui confia ses remords; le capucin lui dit que le seul moyen de les calmer était d'épouser Bianca. Le grand-duc y avait déjà pensé. Son père, Cosme le Grand, lui avait donné pareil exemple, en épousant dans sa vieillesse Camilla Martelli. On avait fort crié quand ce mariage avait eu lieu, mais enfin on avait fini par le faire. Francesco pensa qu'il en serait pour lui comme il en avait été pour Cosme; et, toujours poussé par le capucin, il se décida enfin à mettre d'accord sa conscience et ses désirs.

Depuis longtemps les courtisans, qui avaient vu que le vent soufflait de ce côté, avaient parlé devant le grand-duc de ces sortes d'unions comme des choses les plus simples, et avaient cité tous les exemples que leur mémoire avait pu leur fournir, de princes choisissant leur femme dans une famille non princière.

Une dernière flatterie décida Francesco : Venise, qui dans ce moment avait besoin de Florence, déclara Bianca Capello fille de la république; si bien que, tandis que le cardinal Ferdinand, qui se doutait des résolutions de son frère, lui cherchait une femme dans toutes les cours de l'Europe, celui-ci épousait secrètement la Bianca dans la chapelle du palais Pitti.

Il avait été arrêté que le mariage resterait secret, mais ce n'était point l'affaire de la grande-duchesse; elle n'était pas arrivée si haut pour s'arrêter en chemin, et six mois ne s'étaient pas passés, qu'en public comme en secret, sur le trône comme dans le lit elle avait repris la place de la pauvre Jeanne d'Autriche.

Ce fut vers cette époque que Montaigne, dissuadé par un Allemand, qui avait été volé à Spolette, de se rendre à Rome par la marche d'Ancône, prit la route de Florence et fut admis à la table de Bianca. « Cette duchesse, dit-il, est belle à l'opinion italienne, un visage agréable et impérieux, le corsage gros et les tétins à souhait; elle me sembla bien avoir la suffisance d'avoir engeolé ce prince et de le tenir à sa dévotion. Depuis longtemps le grand-duc mettait assez d'eau dans son vin, mais elle quasi point. » Qu'on mette ce portrait à côté de celui du Bronzino, et l'on verra que tous deux se ressemblent; seulement il y a dans le tableau du sombre peintre toscan un caractère de fatalité qui ne se retrouve pas sous la plume du naïf moraliste français.

Trois ans après le mariage de Francesco et de Bianca, c'est-à-dire au commencement de l'année 1582, le jeune archiduc mourut, laissant le trône de Toscane sans héritier direct; or, à défaut d'héritier direct, le cardinal Ferdinand devenait grand-duc à la mort de son frère.

En 1576, le grand-duc Francesco avait eu un fils de Bianca; mais ce fils étant adultérin ne pouvait succéder à son père; d'ailleurs on racontait de singulières choses sur sa naissance. On racontait que la Bianca, voyant qu'elle n'aurait jamais probablement d'autre enfant qu'une petite fille qu'elle avait eue de son mari, et qui s'appelait Pellegrina, avait résolu d'en supposer un. En conséquence, elle s'était entendue avec une gouvernante polonaise dans laquelle elle avait toute confiance; et voilà, disait-on, ce qui était arrivé.

Bianca avait feint toutes les indispositions, symptôme ordinaire d'une grossesse; bientôt à ces indispositions s'étaient joints des signes extérieurs, si bien que le grand-duc, n'ayant plus aucun doute, avait annoncé lui-même à ses plus intimes que Bianca allait le rendre père; dès lors le crédit de la favorite avait doublé, on avait été au-devant de tous ses désirs, et tous les courtisans, plus empressés que jamais autour d'elle, lui avaient prédit un fils.

La nuit du 29 au 30 août 1576 fut choisie pour être celle de l'accouchement; vers les onze heures du soir, Bianca annonça donc à son mari qu'elle commençait à éprouver les premières douleurs; Francesco, tremblant et joyeux à la fois, déclara qu'il ne la quitterait point qu'elle ne fût délivrée. Ce n'était point là l'affaire de Bianca; aussi, vers les trois heures, les douleurs commencèrent à s'apaiser, et la sage-femme déclara qu'elle croyait que la patiente n'accoucherait que dans trois ou quatre heures. Alors Bianca insista pour que Francesco fatigué de la veille allât prendre quelque repos; Francesco céda à la condition qu'on le réveillerait aussitôt que sa bien-aimée Bianca recommencerait à souffrir. Bianca le lui promit, et, sur cette promesse, le grand-duc se retira.

Deux heures après, on alla le réveiller en effet, mais pour lui annoncer qu'il était père d'un garçon. Il courut à la chambre de Bianca qui, du plus loin qu'elle l'aperçut, lui présenta son enfant. Le grand-duc pensa devenir fou de joie, et l'enfant fut baptisé sous le nom de don Antoine, Bianca ayant déclaré que c'était aux prières de ce saint qu'elle devait la première conception qui les rendait tous si heureux à cette heure.

Dix-huit mois après l'accouchement de Bianca, on renvoya dans sa patrie la Polonaise qui avait conduit toute cette intrigue. La gouvernante partit sans défiance et comblée de présents; mais, en traversant les montagnes, sa voiture fut attaquée par des hommes masqués qui tirèrent sur elle et la laissèrent pour morte, blessée de trois coups d'arquebuse. Néanmoins, contre toute attente, elle reprit ses sens, et, comme le juge du village où elle avait été transportée l'interrogeait, elle déclara que, le masque d'un de ces hommes étant tombé, elle avait reconnu un sbire au service de la Bianca; qu'au reste, elle avait mérité cette punition (quoiqu'elle ne s'attendît point à la rece-

voir d'une semblable main), puisqu'elle avait aidé à tromper le grand-duc François en donnant à sa maîtresse le conseil de se faire passer pour enceinte, et, le projet adopté, en apportant elle-même dans un luth l'enfant dont une pauvre femme était accouchée la veille. Or, cet enfant n'était autre que celui qui était élevé sous le titre du jeune prince, et sous le nom de don Antonio. Cette confession faite, la femme expira; aussitôt le procès-verbal en fut envoyé à Rome au cardinal Ferdinand de Médicis, qui en fit faire une copie qu'il adressa à son frère; mais il fut facile à Bianca de faire croire à son amant que tout cela n'était qu'une intrigue ourdie contre elle, et l'amour du grand-duc ne fit que s'augmenter de ce qu'il regardait comme une persécution dirigée contre sa maîtresse.

Cependant l'affaire, on le comprend bien, avait fait trop de bruit pour que don Antonio pût prétendre à l'héritage de son père; le trône revenait donc au cardinal, si la grande-duchesse n'avait pas d'autre enfant, et Francesco lui-même commençait à désespérer d'un tel bonheur, lorsque Bianca annonça une seconde grossesse.

Cette fois, le cardinal se promit bien de surveiller lui-même les couches de sa belle-sœur, afin de n'être pas dupe de quelque nouvel escamotage; en conséquence, il commença par se raccommoder avec son beau-frère François, en lui disant que cette nouvelle preuve de fécondité, qu'allait donner la grande-duchesse, lui prouvait bien qu'il avait été trompé une première fois par un faux rapport. François, heureux de voir son beau-frère désabusé, revint à lui avec toute la franchise de son cœur. Le cardinal profita de ce rapprochement pour venir s'installer au palais Pitti.

L'arrivée du cardinal fut médiocrement agréable à Bianca, qui ne se méprenait pas à la véritable cause de cette recrudescence d'amour fraternel. Bianca sentait qu'elle avait dans le cardinal un espion de tous les instants; aussi, de son côté, fit-elle si bien qu'il fut impossible de la prendre un seul instant en défaut. Le cardinal lui-même doutait. Si cette grossesse n'était pas une réalité, la comédie était habilement jouée; mais tant d'adresse le piqua au jeu, et il résolut de ne pas demeurer en reste d'habileté.

Le jour de l'accouchement arriva; le cardinal ne pouvait

rester dans la chambre de Bianca, mais il se plaça dans la chambre voisine, par laquelle il fallait nécessairement passer pour arriver jusqu'à elle. Là, il se mit à dire son bréviaire en marchant à grands pas; au bout d'une heure de prière et de promenade on vint lui dire, de la part de la malade, de passer dans une autre chambre attendu qu'il l'incommodait. — Qu'elle fasse son affaire; je fais la mienne, répondit le cardinal. — Et, sans vouloir rien entendre, il se remit à marcher et à prier.

Un instant après, le confesseur de la grande-duchesse entra, c'était un capucin à longue robe; le cardinal alla à lui et le prit dans ses bras pour lui recommander sa sœur avec une affection toute particulière; tout en embrassant le bon moine, le cardinal sentit ou crut sentir quelque chose d'étrange dans sa grande manche; il y fourra la main, et en tira un gros garçon.

—Mon frère, dit le cardinal, me voici plus tranquille, et je suis sûr du moins que ma belle-sœur ne mourra point en couches.

Le moine comprit que le mieux était d'éviter le scandale; il demanda au cardinal ce qu'il devait faire. Le cardinal lui dit d'entrer dans la chambre de la grande-duchesse, et de lui dire, tout en la confessant, ce qui venait d'arriver : selon qu'elle ferait, le cardinal devait faire. Le silence amènerait le silence, et le bruit amènerait le bruit.

La grande-duchesse vit que, pour cette fois, il lui fallait renoncer à donner un héritier à la couronne, et elle prit le parti de faire une fausse couche. Le cardinal, de son côté, tint parole, et ne révéla rien de cette tentative avortée.

Il en résulta que rien ne troubla la bonne harmonie qui régnait entre les deux frères. L'automne suivant, le cardinal fut même invité par François à venir passer les deux mois de *villeggiatura* à *Poggio a Casano*. Il accepta, car il était grand amateur de chasse, et le château de *Poggio a Casano* était une des réserves les plus giboyeuses du grand-duc François.

Le jour même de l'arrivée du cardinal, Bianca, qui savait que le cardinal aimait les tourtes préparées d'une certaine façon, voulut en préparer une elle-même; le cardinal apprit par le grand-duc Francesco cette attention de sa belle-sœur, et,

comme il n'avait pas une confiance bien profonde dans sa réconciliation avec elle, cette gracieuseté de sa part ne laissa pas de l'inquiéter. Heureusement le cardinal possédait une opale qui lui avait été donnée par le pape Sixte-Quint, et dont la propriété était de se ternir quand on l'approchait d'une substance empoisonnée. Le cardinal ne manqua point d'en faire l'épreuve sur la tourte préparée par Bianca. Ce qu'il avait prévu arriva : en approchant de la tourte, l'opale se ternit, et le cardinal déclara que, toute réflexion faite, il ne mangerait pas de tourte. Le duc insista un instant; voyant que ses instances étaient inutiles : — Eh bien! dit-il en se retournant vers sa femme, puisque mon frère ne mange pas de son plat favori, j'en mangerai, moi, afin qu'il ne soit pas dit qu'une grande-duchesse se sera faite pâtissière inutilement; — et il se servit un morceau de la tourte.

Bianca fit un mouvement pour l'en empêcher, mais elle s'arrêta. La position était horrible : il fallait ou qu'elle avouât son crime, ou qu'elle laissât son mari mourir empoisonné. Elle jeta un coup d'œil rapide sur sa vie passée, elle vit qu'elle avait épuisé toutes les joies de la terre, et atteint toutes les grandeurs de ce monde; sa décision fut rapide, comme elle l'avait été le jour où elle avait fui de Venise avec Piétro : elle coupa un morceau de tourte pareil à celui qu'avait pris le grand-duc, lui tendit une main et mangea de l'autre en souriant le morceau empoisonné.

Le lendemain, Francesco et Bianca étaient morts. Un médecin ouvrit leurs corps par ordre de Ferdinand, et déclara qu'ils avaient succombé à une fièvre maligne. Trois jours après, le cardinal jeta la barette aux orties et monta sur le trône.

Voici l'histoire de celui dont la statue s'élève sur la place de la *Darnesa* à Livourne. La carrière du cardinal fut encore marquée par beaucoup d'autres actes, témoin les quatre esclaves enchaînés qui ornent le piédestal de sa statue; mais nous croyons avoir raconté la partie de sa vie la plus curieuse et la plus intéressante, et pour le reste nous renverrons nos lecteurs à Galuzzi.

Comme sur la place, outre la statue, il y a force fiacres, nous montâmes dans l'une de ces voitures et nous nous fîmes conduire à l'église de Montenero.

Cette église renferme une des madones les plus miraculeuses qui existent. Une tradition populaire veut que cette sainte image, native du mont Eubée dans le Négrepont, se soit lassée un jour de sa patrie ; cédant à un désir de locomotion bien flatteur pour l'Occident, elle apparut à un prêtre et lui ordonna de la transporter au Montenero. Le prêtre s'informa de la partie du monde où se trouvait cette montagne, et apprit que c'était aux environs de Livourne. Aussitôt il se mit en marche, portant la sainte image avec lui, et, après un voyage de deux mois, arriva à sa destination, qui lui fut indiquée par un miracle des plus concluants : la madone s'allourdit tout à coup, au point qu'il fut impossible au prêtre de faire un pas de plus ; le prêtre comprit qu'il était arrivé au but de son voyage, raconta ce qui lui était arrivé, d'où il venait et par quel ordre il venait ; puis, avec les aumônes des fidèles, il fonda l'oratoire de Montenero.

Un an après, le capitaine d'un vaisseau livournais, ayant fait un voyage au mon Eubée, déclara avoir pris, dans la montagne même qu'avait habitée la madone pendant deux ou trois siècles, la mesure de la place qu'elle occupait ; cette mesure s'accordait ligne pour ligne avec sa largeur et avec sa hauteur.

Dès lors il n'y eut plus de doute sur la réalité du miracle, que pour les artistes, qui reconnurent la madone pour être une peinture de Margaritone, un des contemporains de Cimabue ; le même Margaritone qui crut avoir récompensé dignement Farinata des Uberti en lui envoyant, lorsqu'il eut sauvé Florence, après la bataille de Monte-Aperto, un crucifix peint de sa main. Dieu punit son orgueil : le pauvre vieillard mourut de chagrin en voyant les progrès que Cimabue avait fait faire à l'art.

Nous recommandons aux artistes la madone de Montenero comme un curieux monument de la peinture grecque au XIII^e^ siècle.

Le soir, en rentrant, nous fîmes prix avec un voiturin, et le lendemain matin à neuf heures nous partîmes pour Florence.

ALEXANDRE DUMAS.

# TOLÈDE.

Nous avions épuisé les curiosités de Madrid, nous avions vu le palais, l'*Armeria*, le *Buen-Retiro,* le Musée et l'Académie de peinture, le théâtre *del Principe,* la *plaza de Toros*; nous nous étions promenés sur le Prado, depuis la fontaine de Cybèle jusqu'à la fontaine de Neptune, et l'ennui commençait légèrement à nous envahir. Aussi, malgré une température de trente degrés et toutes sortes d'histoires horripilantes sur les factieux et les *rateros*, nous nous mîmes bravement en route pour Tolède, la ville des belles épées et des dagues romantiques.

Tolède est une des plus anciennes villes, non-seulement de l'Espagne, mais de l'univers entier, s'il faut en croire les chroniqueurs. Les plus modérés placent l'époque de sa fondation avant le déluge (pourquoi pas sous les rois préadamites, quelques années avant la création du monde?). Les uns attribuent l'honneur d'avoir posé sa première pierre à Tubal, les autres aux Grecs; ceux-ci à Telmon et Brutus, consuls romains; ceux-là aux Juifs, qui entrèrent en Espagne avec Nabuchodonosor, s'appuyant sur l'étymologie de Tolède, qui vient de *Toledoth,* mot hébreux signifiant générations, parce que les dix tribus avaient contribué à la bâtir et à la peupler.

Quoi qu'il en soit, Tolède est très-certainement une admirable vieille ville, située à une douzaine de lieues de Madrid, des lieues d'Espagne bien entendu, qui sont plus longues qu'un feuilleton de neuf colonnes ou qu'un jour sans argent, les deux plus longues choses que nous connaissions. On y va soit en

calessine, soit dans une petite diligence qui part deux fois par semaine; on préfère ce dernier moyen comme plus sûr, car au delà des monts, comme autrefois en France, on fait son testament pour le moindre voyage. Cette terreur des brigands doit être exagérée, car, dans un très-long pèlerinage à travers les provinces réputées les plus dangereuses, nous n'avons jamais rien vu qui pût justifier cette panique. Néanmoins, cette crainte ajoute beaucoup au plaisir, elle vous tient en éveil et vous préserve de l'ennui; vous faites une action héroïque, vous déployez une valeur surhumaine; l'air inquiet et effrayé de ceux qui restent, vous rehausse à vos propres yeux. Une course en diligence, la chose la plus vulgaire qui soit au monde, devient une aventure, une expédition; vous partez, il est vrai, mais vous n'êtes pas sûr d'arriver ou de revenir. C'est quelque chose dans une civilisation si avancée que celle des temps modernes, en cette prosaïque et malencontreuse année 1840.

On sort de Madrid par la porte et le pont de Tolède, tout orné de pots à feu, de volutes, de statues, de chicorées d'un goût médiocre, et cependant d'un assez majestueux effet; on laisse à droite le village de Caramanchel, où Ruy-Blas allait chercher, pour Marie de Neubourg, *la petite fleur bleue d'Allemagne* (Ruy-Blas ne trouverait pas aujourd'hui le moindre *vergiss-mein-nicht* dans ce hameau de liége, bâti sur un sol de pierre ponce), et l'on s'engage, par un chemin détestable, dans une interminable plaine poussiéreuse, toute couverte de blés et de seigles dont le jaune pâle ajoute encore à la monotonie du paysage. Quelques croix de mauvais augure qui étirent çà et là leurs bras décharnés, quelques pointes de clochers qui révèlent au loin un bourg inaperçu, quelque lit de ravin desséché traversé par une arcade de pierre, sont les seuls accidents qui se présentent. De temps à autre, l'on rencontre un paysan sur son mulet, la carabine au côté; un *muchacho* chassant devant lui deux ou trois ânes chargés de jarres ou de paille hachée, retenue par des cordelettes; une pauvre femme hâve et brûlée par le soleil, traînant un marmot à l'air farouche; et puis c'est tout.

A mesure que nous avancions, le paysage devenait plus aride et plus désert, et ce ne fut pas sans un sentiment de satisfac-

tion intérieure que nous aperçûmes, sur un pont de pierre sèche, les cinq chasseurs verts à cheval qui devaient nous servir d'escorte, car il faut une escorte pour aller de Madrid à Tolède. Ne dirait-on pas que l'on est en pleine Algérie, et que Madrid est entouré d'une Métidja peuplée de Bédouins?

On s'arrête pour déjeuner à Illescas, ville ou bourg, nous ne savons trop lequel, où l'on voit quelques traces d'anciennes constructions moresques, et dont les maisons ont des fenêtres grillées de serrurerie compliquée et surmontées de croix.

Ce déjeuner se compose d'une soupe à l'ail et aux œufs, de l'inévitable *tortilla* aux tomates, de *almendras tostadas* et d'oranges, le tout arrosé d'un vin de Val de Penas assez bon, quoique épais à couper au couteau, empoisonnant la poix et couleur de sirop de mûres. La cuisine n'est pas le côté brillant de l'Espagne, et les hôtelleries n'ont pas été sensiblement améliorées depuis don Quichote; les peintures d'omelettes emplumées, de merluches coriaces, d'huile rance et de pois chiches pouvant servir de balles pour les fusils, sont encore de la plus exacte vérité; mais, par exemple, je ne sais pas où l'on trouverait aujourd'hui les belles poulardes et les oies monstrueuses des noces de Gamache.

A partir d'Illescas, le terrain devient plus accidenté, et il résulte de là une route encore plus abominable; ce ne sont que fondrières et casse-cou. Cela n'empêche pas que l'on aille grand train; les postillons espagnols sont comme les cochers morlaques, ils se soucient assez peu de ce qui se passe derrière eux, et, pourvu qu'ils arrivent, ne fût-ce qu'avec le timon et les petites roues de devant, ils sont satisfaits. Cependant nous parvînmes à notre destination sans encombre, au milieu du nuage de poudre soulevé par nos mules et les chevaux des chasseurs, et nous fîmes notre entrée dans Tolède, haletants de curiosité et de soif, par une magnifique porte arabe, à l'arc élégamment évasé, aux piliers de granit surmontés de boules, et chamarrés de versets de l'Alcoran; cette porte s'appelle *la puerta del Sol;* elle est rousse, cuite et confite de ton, comme une orange de Portugal, et se profile admirablement sur la limpidité d'un ciel de lapis-lazuli. Dans nos climats brumeux, l'on ne peut réellement pas se faire une idée de cette violence de couleur et de cette âpreté de contour, et

les peintures qu'on en rapportera sembleront toujours exagérées.

Après avoir passé *la puerta del Sol*, l'on se trouve sur une espèce de terrasse d'où l'on jouit d'une vue fort étendue ; l'on découvre la *Vega* pommelée et zébrée d'arbres et de cultures qui doivent leur fraîcheur au système d'irrigation introduit par les Mores. Le Tage, traversé par le pont Saint-Martin et le pont d'Alcantara, roule avec rapidité ses flots jaunâtres, et entoure presque entièrement la ville dans un de ses replis. Au bas de la terrasse papillotent aux yeux les toits bruns et luisants des maisons, et les clochers des couvents et des églises, à carreaux de faïence verte et blanche disposés en damier ; au delà l'on aperçoit les collines rouges et les escarpements décharnés qui forment l'horizon de Tolède. Cette vue a cela de particulier, qu'elle est entièrement privée d'air ambiant et de ce brouillard qui, chez nous, baigne toujours les larges perspectives ; la transparence de l'atmosphère laisse toute leur netteté aux lignes, et permet de discerner le moindre détail à des distances considérables.

Nos malles visitées, nous n'eûmes rien de plus pressé que de chercher une *fonda* ou un *parador* quelconque, car les œufs d'Illescas étaient déjà bien loin ; on nous conduisit par des ruelles si resserrées, que deux ânes chargés n'y eussent point passé de front, à la *Fonda del Caballero*, un des plus confortables endroits de la ville. Là, réunissant le peu d'espagnol que nous savions, et nous aidant d'une pantomime pathétique, nous parvînmes à faire comprendre à l'hôtesse, douce et charmante femme, de l'air le plus intéressant et le plus distingué, que nous mourions de faim, chose qui paraît toujours étonner beaucoup les naturels du pays, qui vivent d'air et de soleil, à la mode économique des caméléons.

Toute la marmitonerie se mit en l'air, l'on approcha du feu les innombrables petits pots où se distillent et se subliment les ragoûts épicés de la cuisine espagnole, et l'on nous promit un dîner au bout d'une heure. Nous profitâmes de cette heure pour examiner la *fonda* plus en détail.

C'était un beau bâtiment, quelque ancien hôtel sans doute, avec une cour intérieure dallée de marbres de couleur formant mosaïque, ornée de puits de marbre blanc et d'auges revêtues

de carreaux de faïence pour laver les verres et les jattes.

Cette cour se nomme *patio;* elle est habituellement entourée de colonnes et d'arcades, avec un jet d'eau dans le milieu. Un *tendido* de toile, qu'on replie le soir, afin de laisser pénétrer la fraîcheur nocturne, sert de plafond à cette espèce de salon retourné. Tout autour circule, à la hauteur du premier étage, un balcon de fer élégamment travaillé, sur lequel s'ouvrent les fenêtres et les portes des appartements, où l'on n'entre que pour s'habiller, dîner, ou faire la sieste. Le reste du temps, l'on se tient dans cette cour-salon, où l'on descend les tableaux, les chaises, les canapés, le piano, et que l'on enjolive de pots de fleurs et de caisses d'orangers.

Notre inspection était à peine achevée, que la Celestina (fille d'auberge fantasque et bizarre) vint nous dire, tout en fredonnant sa chanson, que nous étions servis. Le dîner était assez passable : côtelettes, œufs aux tomates, poulets frits à l'huile, truites du Tage, avec une bouteille de Peralta, vin chaud et liquoreux, parfumé d'un certain petit goût muscat qui n'est pas désagréable.

Notre repas achevé, nous nous répandîmes à travers la ville; précédés d'un guide, barbier de son état, et promeneur de touristes à ses moments perdus.

Les rues de Tolède sont extrêmement étroites; l'on pourrait se donner la main d'une fenêtre à l'autre, et rien ne serait plus facile que d'enjamber les balcons, si de fort belles grilles et de charmants barreaux de cette riche serrurerie dont on est si prodigue par delà les monts n'y mettaient bon ordre et n'empêchaient les familiarités aériennes. Ce peu de largeur ferait jeter les hauts cris à tous les partisans de la civilisation, qui ne rêvent que places immenses, vastes squares, rues démesurées et autres embellissements plus ou moins progressifs; pourtant rien n'est plus raisonnable que des rues étroites sous un climat torride, et les architectes qui font de si larges trouées dans le massif d'Alger s'en apercevront bientôt. Au fond de ces minces coupures faites à propos aux pâtés et aux îles de maisons, l'on jouit d'une ombre et d'une fraîcheur délicieuses, l'on circule à couvert dans les ramifications et les porosités de ce polypier humain, que l'on appelle une ville; les cuillerées de plomb fondu que Phœbus Apollon verse du haut du ciel aux heures de

midi ne vous atteignent jamais; les saillies des toits vous servent de parasol.

Si par malheur vous êtes obligé de passer par quelque *plazuela*, ou *calle ancha* exposée aux rayons caniculaires, vous apprécierez bien vite la sagesse des aïeux qui ne sacrifiaient pas tout à je ne sais quelle régularité stupide ; les dalles sont comme ces plaques de tôle rouge sur lesquelles les bateleurs font danser la cracovienne aux oies et aux dindons; les malheureux chiens, qui n'ont ni souliers ni *alpargatas*, les traversent au galop et en poussant des hurlements plaintifs. Si vous soulevez le marteau d'une porte, vous vous brûlez les doigts ; vous sentez votre cervelle bouillir dans votre crâne comme une marmite sur le feu; votre nez se cardinalise, vos mains se gantent de hâle, vous vous évaporez en sueur. Voilà à quoi servent les grandes places et les rues larges. Tous ceux qui auront passé entre midi et deux heures dans la calle de Alcala à Madrid seront de mon avis. En outre, pour avoir des rues spacieuses, l'on rétrécit les maisons, et le contraire me paraît plus raisonnable. Il est bien entendu que cette observation ne s'applique qu'aux pays chauds, où il ne pleut jamais, où la boue est chimérique et où les voitures sont extrêmement rares. Des rues étroites dans nos climats pluvieux seraient d'abominables sentines. En Espagne, les femmes sortent à pied, en souliers de satin noir, et font ainsi de longues courses ; en quoi je les admire, et surtout à Tolède, où le pavé est composé de petits cailloux polis, luisants, aigus, qui semblent avoir été placés avec soin du côté le plus tranchant ; mais leurs petits pieds cambrés et nerveux sont durs comme des sabots de gazelle, et elles courent le plus gaiement du monde sur ce pavé taillé en pointe de diamant, qui fait crier d'angoisse le voyageur accoutumé aux mollesses de l'asphalte Seyssel et aux élasticités du bitume Polonceau.

Les maisons de Tolède présentent un aspect imposant et sévère ; elles ont peu de fenêtres sur la façade, et ces fenêtres sont habituellement grillées. Les portes, ornées de piliers de granit bleuâtre, surmontées de boules, décoration qui se reproduit fréquemment, ont un air de solidité et d'épaisseur auquel ajoutent encore des constellations de clous énormes. Cela tient à la fois du couvent, de la prison, de la forteresse, et aussi un

peu du harem, car les Mores ont passé par là. Quelques-unes de ces maisons, par un contraste assez bizarre, sont enluminées et peintes extérieurement, soit à fresque, soit en détrempe, de faux bas-reliefs, de grisailles, de fleurs, de rocailles et de guirlandes, avec des cassolettes, des médaillons, des amours et tout le fatras mythologique du dernier siècle. Ces maisons *trumeau* et *Pompadour* produisent l'effet le plus étrange et le plus bouffon parmi leurs sœurs renfrognées d'origine féodale ou moresque.

L'on nous conduisit à travers un inextricable réseau de petites ruelles, où mon compagnon et moi nous marchions l'un derrière l'autre, comme les oies de la ballade, faute d'espace pour nous donner le bras, à l'Alcazar, situé en manière d'acropole sur le haut point de la ville, et nous y entrâmes après quelques pourparlers, car le premier mouvement des gens à qui l'on s'adresse, est toujours de refuser, quelle que soit la demande : « Revenez ce soir ou demain, le gardien fait la sieste, les clefs sont égarées, il faut une permission du gouverneur. » Telles sont les réponses que l'on obtient d'abord; mais en exhibant la sacro-sainte piécette, ou le rayonnant *douro* en cas d'extrêmes difficultés, on finit toujours bien par forcer la consigne.

Cet Alcazar, bâti sur les ruines de l'ancien palais more, est aujourd'hui tout en ruine lui-même; on dirait un des merveilleux rêves d'architecture que Piranèse poursuivait dans ses magnifiques eaux-fortes; il est de Covarrubias, artiste peu connu, bien supérieur à ce lourd et pesant Herrera, dont la renommée est de beaucoup surfaite.

La façade, ornée et fleurie des plus pures arabesques de la renaissance, est un chef-d'œuvre d'élégance et de noblesse. L'ardent soleil d'Espagne, qui rougit le marbre et donne à la pierre des tons de safran, l'a revêtue d'une robe de couleurs riches et vigoureuses, bien différentes de la lèpre noire dont les siècles encroûtent nos vieux édifices. Selon l'expression d'un grand poëte, le temps a passé son pouce intelligent sur les arêtes du marbre, sur les contours trop rigides, et donné à cette sculpture déjà si souple et si moelleuse le suprême poli et le dernier achèvement. Je me souviens surtout d'un grand escalier d'une élégance féerique, avec des colonnes, des rampes

et des marches de marbre déjà à moitié rompues, conduisant à une porte qui donne sur un abîme, car cette partie de l'édifice est écroulée. Cet admirable escalier, qu'un roi pourrait habiter et qui n'aboutit à rien, a quelque chose de prestigieux et de singulier.

L'Alcazar est bâti sur une grande esplanade entourée de remparts crénelés à la mode orientale, du haut desquels on découvre une vue immense, un panorama vraiment magique: ici, la cathédrale enfonce au cœur du ciel sa flèche démesurée; plus loin brille, dans un rayon de soleil, l'église de *San-Juan de los Reyes;* le pont d'Alcantara, avec sa porte en forme de tour, enjambe le Tage de ses arches hardies; l'*Artificio* de Juanello encombre le fleuve de ses superpositions d'arcades de briques rouges qu'on prendrait pour des débris de constructions romaines, et les tours massives du *Castillo* de Cervantès (ce Cervantès n'a rien de commun avec l'auteur de *Don Quichote*), perchées sur les roches rugueuses et difformes qui bordent le fleuve, ajoutent une dentelure de plus à l'horizon déjà si profondément découpé par les crêtes vertébrées des montagnes.

Un admirable coucher de soleil complétait le tableau; le ciel, par des dégradations insensibles, passait du rouge le plus vif à l'orange, puis au citron pâle, pour arriver à un bleu bizarre couleur de turquoise verdie, qui se fondait lui-même à l'occident dans les teintes lilas de la nuit, dont l'ombre refroidissait déjà tout ce côté.

Accoudé à l'embrasure d'un créneau et regardant à vol d'hirondelle cette ville où je ne connaissais personne, où mon nom était parfaitement inconnu, j'étais tombé dans une méditation profonde. Devant tous ces objets, toutes ces formes, que je voyais et que je ne devais probablement plus revoir, il me prenait des doutes sur ma propre identité, je me sentais si absent de moi-même, transporté si loin de ma sphère, que tout cela me paraissait une hallucination, un rêve étrange dont j'allais me réveiller en sursaut au son aigre et chevrotant de quelque musique de vaudeville sur le rebord d'une loge de théâtre. Par un de ces sauts d'idée si fréquents dans la rêverie, je pensai à ce que pouvaient faire mes amis à cette heure, je me demandai s'ils s'apercevaient de mon absence, et si par hasard, en ce

moment même où j'étais penché sur ce créneau dans l'Alcazar de Tolède, mon nom voltigeait à Paris sur quelque bouche aimée et fidèle. Apparemment la réponse intérieure ne fut pas affirmative, car, malgré la magnificence du spectacle, je me sentis l'âme envahie par une tristesse incommensurable, et pourtant j'accomplissais le rêve de toute ma vie, je touchais du doigt un de mes désirs les plus ardemment caressés; j'avais assez parlé, en mes belles et verdoyantes années de romantisme, de ma bonne lame de Tolède pour être curieux de voir l'endroit où l'on en fabriquait.

Il ne fallut rien moins, pour me tirer de ma méditation philosophique, que la proposition que me fit mon camarade de nous aller baigner dans le Tage. Se baigner est une particularité assez rare dans un pays où l'été l'on arrose le lit des rivières avec l'eau des puits, pour ne point en négliger l'occasion. Sur l'affirmation du guide que le Tage était un fleuve sérieux et pourvu d'assez d'humidité pour y tirer sa coupe, nous descendîmes en toute hâte de l'Alcazar, afin de profiter d'un reste de jour, et nous nous dirigeâmes du côté du fleuve. Après avoir traversé la place de la *Constitucion*, bordée de maisons dont les fenêtres, garnies de grands stores de sparterie roulés ou relevés à demi par les saillies des balcons, ont un faux air vénitien et moyen âge des plus pittoresques, nous passâmes sous une belle porte arabe au cintre de briques, et nous arrivâmes par un chemin en zigzag très-roide et très-abrupt, serpentant le long des rochers et des murailles qui servent de ceinture à Tolède, au pont d'Alcantara, près duquel se trouvait une place favorable pour le bain.

Pendant le trajet, la nuit, qui succède si rapidement au jour dans les climats du Midi, était tombée tout à fait, ce qui ne nous empêcha pas d'entrer à tâtons dans cet estimable fleuve, rendu célèbre par la romance langoureuse de la reine Hortense et par le sable d'or qu'il roule dans ses eaux cristallines, disent les poëtes, les domestiques de place et les Guides du voyageur.

Le bain achevé, nous remontâmes en toute hâte pour arriver avant la fermeture des portes. Nous savourâmes un verre d'*orchata de Chufas* et de lait glacé d'un goût et d'un parfum exquis, et nous nous fîmes reconduire à notre *fonda*.

Notre chambre, comme toutes les chambres espagnoles, était

crépie à la chaux et revêtue de ces tableaux encroûtés et jaunis, de ces barbouillages mystiques peints comme des enseignes à bière, qu'on rencontre si fréquemment dans la Péninsule, le pays du monde où il y a le plus de mauvais tableaux; cela soit dit sans faire tort aux bons.

Nous nous dépêchâmes de dormir le plus vite et le plus fort possible, pour nous réveiller le matin de bonne heure et aller visiter la cathédrale avant le commencement des offices.

La cathédrale de Tolède passe, et avec raison, pour une des plus belles et surtout des plus riches d'Espagne. Son origine se perd dans la nuit des temps, et, s'il faut en croire les auteurs indigènes, elle remonterait jusqu'à l'apôtre Santiago, premier évêque de Tolède, qui en aurait désigné la place à son disciple et successeur Elpidius, ermite du mont Carmel. Elpidius éleva à l'endroit marqué une église qu'il mit sous l'invocation et le titre de Sainte-Marie, — pendant que cette dame divine vivait encore en Jérusalem. — Notable félicité! blason illustre des Tolédans! le plus excellent trophée de leurs gloires! s'écrie dans une effusion lyrique l'auteur dont nous extrayons ces détails.

La sainte Vierge ne fut pas ingrate, et, suivant la même légende, descendit en corps et âme visiter l'église de Tolède, et apporta de ses propres mains au bienheureux saint Ildefonse une belle chasuble *en toile du ciel.* « Voyez comme sait payer cette reine! » s'écrie encore notre auteur. La chasuble existe, et l'on voit enchâssée dans le mur, la pierre où se posa la plante divine, dont elle garde encore l'empreinte. Une inscription ainsi conçue atteste le miracle :

QUANDO LA REINA DEL CIELO
PUSO LOS PIES EN EL SUELO
EN ESTA PIEDRA LOS PUSO.

La légende raconte en outre que la sainte Vierge fut si contente de sa statue, la trouva si bien faite, si bien proportionnée et si ressemblante, qu'elle l'embrassa et lui communiqua le don des miracles. Si la reine des anges descendait aujourd'hui dans nos églises, je doute qu'elle fût tentée d'embrasser son image.

Plus de deux cents auteurs des plus graves et des plus honorables racontent cette histoire aussi prouvée pour le moins que la mort d'Henri IV ; quant à moi, je n'éprouve aucune difficulté de croire à ce miracle, et j'admets parfaitement cette histoire au rang des choses authentiques. L'église subsista telle quelle, jusqu'à saint Eugène, sixième évêque de Tolède, qui l'agrandit et l'embellit autant que le lui permirent ses moyens, sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption, qu'elle conserve encore aujourd'hui ; mais en l'an 302, époque de la cruelle persécution que firent souffrir aux chrétiens les empereurs Dioclétien et Maximin, le préfet Dacien ordonna de démolir et de raser le temple, de sorte que les fidèles ne surent plus où demander et obtenir le pain de grâce. A trois ans de là, Constance, père du grand Constantin, étant monté sur le trône, la persécution cessa, les prélats revinrent à leur siége, et l'archevêque Melancius commença à relever l'église, toujours à la même place. Peu de temps après, environ vers l'an 312, l'empereur Constantin, s'étant converti à la foi, ordonna, entre autres œuvres héroïques où le poussa son zèle chrétien, de réparer et de bâtir à ses frais le plus somptueusement possible, l'église basilique de Notre-Dame de l'Assomption de Tolède, que Dacien avait fait détruire.

Tolède avait alors pour archevêque Marinus, homme docte, lettré, jouissant de la familiarité de l'empereur, cette circonstance lui laissa toute liberté d'agir, et il n'épargna rien pour bâtir un temple remarquable, de grande et somptueuse architecture : ce fut celui qui dura tout le temps des Goths, celui que visita la Vierge, celui qui fut mosquée pendant la conquête d'Espagne, celui qui, lorsque Tolède fut reprise par le roi don Alonzo VI, redevint église, et dont le plan fut emporté à Oviedo par l'ordre du roi don Alonzo le Chaste, afin de bâtir, conformément à ce tracé, l'église de San-Salvador de cette ville, en l'an 803. Ceux qui seraient curieux de savoir la forme, la grandeur et la majesté qu'avait la cathédrale de Tolède en ce temps-là, lorsque la reine des anges descendit la visiter, n'auront qu'à aller voir celle d'Oviedo, et ils seront satisfaits, ajoute notre auteur. Pour notre part, nous regrettons beaucoup de n'avoir pu nous donner ce plaisir.

Enfin, sous le règne heureux de saint Ferdinand, don Ro-

drigue étant archevêque de Tolède, l'église prit cette forme admirable et magnifique qu'on lui voit aujourd'hui, et qui est, dit-on, celle du temple de Diane à Éphèse. O naïf chroniqueur, permettez-moi de n'en rien croire, le temple d'Éphèse ne valait pas la cathédrale de Tolède! L'archevêque Rodrigue, assisté du roi et de toute la cour, ayant dit une messe pontificale, en posa la première pierre un samedi, l'an 1227; l'œuvre se poursuivit avec beaucoup de chaleur jusqu'à ce qu'on y eût mis la dernière main et qu'on l'eût portée au plus haut degré de perfection où puisse atteindre l'art humain.

Qu'on nous pardonne cette petite digression historique. Nous ne sommes pas coutumier du fait, et nous allons revenir bien vite à notre humble mission de touriste descripteur, et de daguerréotype littéraire.

L'extérieur de la cathédrale de Tolède est beaucoup moins riche que celui de la cathédrale de Burgos; point d'efflorescence d'ornements; point d'arabesques, point de collerettes de statues épanouies autour des portails; de solides contreforts, des angles nets et francs, une épaisse cuirasse de pierre de taille, un clocher d'un aspect robuste qui n'a rien des délicatesses de l'orfévrerie gothique, tout cela revêtu d'une teinte rousse, d'une couleur de rôtie grillée, d'un épiderme hâlé comme celui d'un pèlerin de Palestine; en revanche, l'intérieur est fouillé et sculpté comme une grotte à stalactites.

La porte par laquelle nous entrâmes est de bronze et porte l'inscription suivante : *Antonio, Zurreno, del arte de Oro y Plata, faciebat esta media puerta.* L'impression qu'on éprouve est des plus vives et des plus grandioses; cinq nefs partagent l'église, celle du milieu est d'une hauteur démesurée, les autres semblent à côté d'elle incliner la tête et s'agenouiller en signe d'adoration et de respect; quatre-vingt-huit piliers, gros comme des tours et composés chacun de seize colonnes fuselées et reliées entre elles, soutiennent la masse énorme de l'édifice; une nef transversale coupe la grande nef entre le chœur et le maître-autel, et forme ainsi les bras de la croix. Toute cette architecture, mérite bien rare dans les cathédrales gothiques ordinairement bâties à plusieurs reprises, est du style le plus homogène et le plus complet; le plan primitif a été exécuté d'un bout à l'autre, à part quelques dispositions de

chapelles qui ne contrarient en rien l'harmonie de l'aspect général. Des vitraux où l'émeraude, le saphir et le rubis étincellent, enchâssés dans des nervures de pierre ouvrées comme des bagues, tamisent un jour doux et mystérieux qui porte à l'extase religieuse, et, quand le soleil est trop vif, des stores de sparterie qu'on abat sur les fenêtres entretiennent cette demi-obscurité pleine de fraîcheur qui fait des églises d'Espagne des lieux si favorables au recueillement et à la prière.

Le maître-autel ou *retablo* pourrait passer à lui seul pour une église; c'est un énorme entassement de colonnettes, de niches, de statues, de rinceaux et d'arabesques, dont la description la plus minutieuse ne donnerait qu'une bien faible idée; toute cette architecture, qui monte jusqu'à la voûte et qui fait le tour du sanctuaire, est peinte et dorée avec une richesse inimaginable. Les tons fauves et chauds de l'antique dorure font ressortir splendidement les filets et les paillettes de lumière accrochés au passage par les nervures et les saillies des ornements, et produisent des effets admirables de la plus grande opulence pittoresque. Les peintures sur fond d'or qui garnissent les panneaux de cet autel valent, pour la richesse de la couleur, les plus éclatantes toiles vénitiennes; cette union de la couleur avec les formes sévères et presque hiératiques de l'art au moyen âge, ne se rencontre que bien rarement; l'on pourrait prendre quelques-unes de ces peintures pour des Giorgione de la première manière.

En face du grand autel est placé le chœur ou *silleria,* suivant l'usage espagnol; il est composé de trois rangs de stalles en bois sculpté, fouillé, découpé, d'une manière merveilleuse, avec des bas-reliefs historiques, allégoriques et sacrés. L'art gothique, sur les confins de la renaissance, n'a rien produit de plus pur, de plus parfait, ni de mieux dessiné. On attribua cette œuvre effrayante de détails aux patients ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berruguète. La stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône et marque le milieu du chœur; des colonnes de jaspe d'un ton brun et luisant couronnent cette prodigieuse menuiserie, et sur l'entablement s'élèvent des figures d'albâtre, aussi de Philippe de Bourgogne et de Berruguète, mais dans une manière plus souple et plus libre, d'une élégance et d'un effet admirables. D'énor-

mes pupitres de bronze couvert de missels gigantesques, de grands tapis de sparterie, et deux orgues de dimension colossale, posés en regard, l'un à droite, l'autre à gauche, complètent la décoration.

Derrière le *retablo* se trouve la chapelle où sont enterrés don Alvar de Luna et sa femme, dans deux magnifiques tombeaux d'albâtre juxtaposés; les murs de cette chapelle sont historiés des armes du connétable, et des coquilles de l'ordre de Santiago, dont il était grand maître. Tout près de là, à la voûte de cette portion de la nef qu'on appelle ici le *trascoro,* l'on remarque une pierre avec une inscription funèbre; c'est celle d'un noble Tolédan, dont l'orgueil se révoltait à l'idée que sa tombe serait foulée aux pieds par des gens de peu et d'extraction suspecte : « Je ne veux pas que des manants me passent sur le ventre, » avait-il dit à son lit de mort, et comme il laissait de grands biens à l'église, on satisfit cet étrange caprice en logeant son corps dans la maçonnerie de la voûte, où personne assurément ne lui marchera dessus.

Nous n'essayerons pas de décrire les chapelles les unes après les autres, il faudrait un volume pour cela; nous nous contenterons de mentionner le tombeau d'un cardinal, exécuté dans le goût arabe, avec une délicatesse inimaginable; nous ne pouvons mieux le comparer qu'à de la guipure sur une grande échelle, et nous arriverons sans plus tarder à la chapelle mozarabe ou musarabe, les deux se disent, une des plus curieuses de la cathédrale. Avant de la décrire, expliquons ce que veulent dire ces mots : chapelle mozarabe.

Au temps de l'invasion des Mores, les habitans de Tolède furent forcés de se rendre après un siége de deux ans; ils tâchèrent d'obtenir la capitulation la plus favorable, et au nombre des articles convenus était celui-ci : à savoir que l'on garderait six églises pour les chrétiens qui désireraient vivre avec les barbares. Ces églises furent celles de Saint-Marc, de Saint-Luc, de Saint-Sébastien, de Saint-Torcato, de Sainte-Olalla et de Sainte-Juste. Par ce moyen, la foi se conserva dans la ville pendant les quatre cents ans qu'y dura la domination des Mores, et pour cette raison les fidèles Tolédans furent appelés Mozarabes, c'est-à-dire mêlés aux Arabes. Sous le règne d'Alonzo VI, lorsque Tolède retourna au pouvoir des chrétiens,

Richard, légat du pape, voulut faire abandonner l'office mozarabe pour le rite grégorien, soutenu en cela par le roi et la reine dona Constanza, qui préféraient le rite de Rome. Tout le clergé s'insurgea et poussa les hauts cris; les fidèles se montrèrent fort indignés, et peu s'en fallut qu'il n'y eût mutinerie et soulèvement du populaire; le roi, effrayé de la tournure que prenaient les choses, et craignant que l'on n'en vînt aux dernières extrémités, calma les esprits comme il put et proposa aux Tolédans ce mezzo-termine singulier et tout à fait dans l'esprit du temps, qui fut accepté avec enthousiasme de part et d'autre : les partisans du rite grégorien et du rite mozarabe devaient choisir deux champions et les faire combattre, afin que Dieu décidât dans quel idiome et dans quel rite il aimait mieux être loué. En effet, si le jugement de Dieu a jamais été acceptable, c'est assurément en matière de liturgie.

Le champion des Mozarabes se nommait don Ruiz de la Matanza; l'on prit jour. La Vega fut choisie pour lieu du combat. La victoire fut quelque temps incertaine; mais à la fin don Ruiz eut l'avantage et sortit vainqueur de la lice, aux cris d'allégresse des Tolédans, qui, pleurant de joie et jetant leurs bonnets en l'air, s'en furent aux églises s'agenouiller et rendre grâce à Dieu. Le roi, la reine et la cour furent très-contrariés de ce triomphe. S'avisant un peu tard que c'était une chose impie, téméraire et cruelle, de faire résoudre une question théologique par un combat sanglant, ils prétendirent qu'on ne devait s'en rapporter qu'à un miracle et proposèrent une nouvelle épreuve, que les Tolédans, confiants dans l'excellence de leur rituel, voulurent bien accepter. L'épreuve consistait, après un jeûne général et des prières dans toutes les églises, à mettre sur un bûcher allumé un exemplaire de l'office romain et un autre de l'office tolédan; celui qui resterait dans la flamme sans se brûler serait réputé le meilleur et le plus agréable à Dieu.

La chose fut exécutée de point en point. On dressa un bûcher de bois sec et bien flambant sur la place Zocodover, qui, depuis qu'elle est place, ne vit jamais une telle affluence de spectateurs; l'on jeta les deux bréviaires dans le feu, chaque parti levant les yeux et les bras au ciel, et priant Dieu pour la liturgie dans laquelle il préférait le servir; le rituel romain fut

rejeté, les feuilles éparses, par la violence du feu, et sortit de l'épreuve intact, mais un peu roussi. Le tolédan resta majestueusement au milieu de la flamme, à l'endroit où il était tombé, sans bouger et sans ressentir aucun dommage. Quelques Mozarabes enthousiastes prétendent même que le missel romain fut entièrement consumé. Le roi, la reine et le légat Richard furent médiocrement satisfaits, mais il n'y avait pas moyen de revenir là-dessus; le rite mozarabe fut donc conservé et suivi avec ardeur pendant de longues années par les Mozarabes, leurs fils et leurs petits-fils; mais à la fin, l'intelligence du texte se perdit, et il ne se trouva plus personne en état de dire ou d'entendre l'office, objet de si vives contestations. Don Francisco Ximenès, archevêque de Tolède, ne voulant pas laisser tomber en désuétude un usage si mémorable, fonda une chapelle mozarabe dans la cathédrale, fit traduire et imprimer en lettres vulgaires les rituels qui étaient en caractères gothiques, et institua des prêtres spécialement chargés de dire cet office.

La chapelle mozarabe, qui subsiste encore aujourd'hui, est ornée de fresques gothiques du plus haut intérêt, elles ont pour sujet des combats entre les Tolédans et les Mores; la conservation en est parfaite, les couleurs sont vives comme si la peinture était achevée de la veille; l'archéologue y trouverait mille renseignements curieux d'armes, de costumes, d'équipement et d'architecture, car la fresque principale représente une vue de l'ancienne Tolède, qui a dû être d'une grande exactitude. Dans les fresques latérales sont peints avec beaucoup de détails les vaisseaux qui apportèrent les Arabes en Espagne; un homme du métier pourrait en tirer d'utiles renseignements pour l'histoire si embrouillée de la marine au moyen âge. Le blason de Tolède, cinq étoiles de sable sur champ d'argent, est répété en plusieurs endroits de cette chapelle à voûte surbaissée, fermée à la mode espagnole par une grille d'un beau travail.

La chapelle de la Vierge, entièrement revêtue de porphyre, de jaspe, de brèches jaunes et violettes d'un poli admirable, est d'une richesse qui dépasse les splendeurs des *Mille et une Nuits;* on y conserve beaucoup de reliques, entre autres une châsse donnée par saint Louis, et qui renferme un morceau de la vraie croix.

Pour reprendre haleine nous allons, s'il vous plaît, faire un

tour dans le cloître, qui encadre d'arcades élégantes et sévères, de belles masses de verdure à qui l'ombre de l'église conserve de la fraîcheur malgré l'ardeur dévorante de la saison; tous les murs de ce cloître sont couverts d'immenses fresques dans le goût Vanloo, d'un peintre nommé Bayeu. Ces compositions, d'un arrangement facile et d'un coloris agréable, ne sont pas en rapport avec le style du monument, et doivent sans doute remplacer d'anciennes peintures dégradées par les siècles ou trouvées trop gothiques par les gens de bon goût de ce temps-là. Un cloître est fort bien situé auprès d'une église; il ménage heureusement la transition de la tranquillité du sanctuaire à l'agitation de la cité. On peut aller s'y promener, rêver, réfléchir, sans toutefois être astreint à suivre les prières et les cérémonies du culte; les catholiques entrent dans le temple, les chrétiens restent plus souvent dans le cloître. Cette disposition d'esprit a été comprise par le catholicisme, si habile psychologue. Dans les pays religieux, la cathédrale est l'endroit le plus orné, le plus riche, le plus doré, le plus fleuri; c'est là que l'ombre est la plus fraîche et la paix la plus profonde; la musique y est meilleure qu'au théâtre, et la pompe du spectacle n'a pas de rivale. C'est le point central, le lieu attrayant, comme l'Opéra à Paris. Nous n'avons pas l'idée, nous autres catholiques du Nord, avec nos temples voltairiens, du luxe, de l'élégance, du confortable des églises espagnoles; ces églises sont meublées, vivantes, et n'ont pas l'aspect glacialement désert des nôtres : les fidèles peuvent y habiter familièrement avec leur Dieu.

Les sacristies et les salles capitulaires de la cathédrale de Tolède sont d'une magnificence plus que royale; rien n'est plus noble et plus pittoresque que ces vastes salles décorées avec ce luxe solide et sévère dont l'Église a seule le secret. Ce ne sont que menuiseries sculptées de noyer ou de chêne noir, portières de tapisserie ou de damas des Indes, rideaux de brocatelle à plis larges et puissants, tentures historiées, tapis de Perse, peintures à fresque; nous n'essayerons pas de les décrire les unes après les autres, nous parlerons seulement d'une pièce ornée d'admirables fresques représentant des sujets religieux dans le style allemand, dont les Espagnols ont fait de si heureuses imitations, et qu'on attribue au neveu de Berruguète, si ce n'est à

Berruguète lui-même, car ces prodigieux génies parcouraient à la fois la triple carrière de l'art. Nous citerons aussi un immense plafond de Luc Jordan, où fourmille tout un monde d'anges et d'allégories dans les attitudes les plus strapassées du raccourci, et qui présente un singulier effet d'optique. Du milieu de la voûte jaillit un rayon de lumière qui, bien que peint sur une surface plane, semble tomber perpendiculairement sur votre tête de quelque côté qu'on le regarde.

C'est là que l'on garde le trésor, c'est-à-dire les belles chapes de brocart, de toile d'or frisé, de damas d'argent; les merveilleuses guipures, les châsses de vermeil, les ostensoirs de diamant, les gigantesques chandeliers d'argent, les bannières brodées, tout le matériel et les accessoires de la représentation de ce sublime drame catholique qu'on appelle la messe.

Dans les armoires d'une de ces salles est contenue la garderobe de la sainte Vierge, car de froides statues de marbre ou d'albâtre ne suffisent pas à la piété passionnée des Méridionaux; dans leur emportement dévot, ils entassent sur l'objet de leur culte des ornements d'une richesse extravagante ; rien n'est assez beau, assez brillant, assez ruineux ; sous ce ruissellement de pierreries la forme et le fond disparaissent; ils s'en inquiètent peu. La grande affaire, c'est qu'il soit matériellement impossible de suspendre une perle de plus aux oreilles de marbre de l'idole, d'enchâsser un plus gros diamant dans l'or de sa couronne, et de tracer un autre ramage de pierreries sur le brocart de sa robe.

Jamais reine antique, pas même Cléopâtre qui buvait des perles, jamais impératrice du Bas-Empire, jamais duchesse du moyen âge, jamais courtisane vénitienne du temps de Titien n'eut un écrin plus étincelant, un trousseau plus riche que la Notre-Dame de Tolède; l'on nous fit voir quelques-unes de ses robes. L'une d'elles est entièrement recouverte de manière à ne pas laisser soupçonner le fond de ramages et d'arabesques de perles fines parmi lesquelles il y en a d'une grosseur et d'un prix inestimables, entre autres, plusieurs rangs de perles noires d'une rareté inouïe : des soleils et des étoiles de pierreries constellent cette robe prodigieuse dont l'œil a peine à soutenir l'éclat, et qui vaut plusieurs millions de francs.

Nous terminâmes notre visite par une ascension au clocher,

au sommet duquel on arrive par des superpositions d'échelles assez roides et d'un aspect peu rassurant. A mi-chemin à peu près on rencontre, dans une espèce de magasin que l'on traverse, une série de mannequins gigantesques, coloriés et vêtus à la mode du siècle dernier, qui servent à nous ne savons plus quelle procession dans le genre de celle de la tarasque.

La vue magnifique que l'on découvre du haut de la flèche, est un large dédommagement de la fatigue de l'ascension. Toute la ville se dessine devant vous avec la netteté et la précision de ces plans sculptés en liége, de M. Pelet, que l'on admirait à la dernière exposition de l'industrie. Cette comparaison semblera sans doute fort prosaïque et peu pittoresque, mais en vérité je n'en saurais trouver une meilleure ni plus juste. Ces roches bossues et tourmentées de granit bleu qui encaissent le Tage et cerclent un côté de l'horizon de Tolède, ajoutent encore à la singularité de ce paysage, inondé et criblé d'une lumière crue, impitoyable, aveuglante, que nul reflet ne vient tempérer et qu'augmente encore la réverbération d'un ciel sans nuage et sans vapeur, devenu blanc à force d'ardeur, comme du fer dans la fournaise,

Il faisait une chaleur atroce, une châleur de four à plâtre, et il fallait réellement une curiosité enragée pour ne pas renoncer à toute exploration de monuments par cette température sénégambienne, mais nous avions encore toute l'ardeur féroce de touristes parisiens enthousiastes de couleur locale! Rien ne nous rebutait; nous ne nous arrêtions que pour boire, car nous étions plus altérés que du sable d'Afrique, et nous absorbions l'eau comme des éponges sèches. Je ne sais vraiment point comment nous ne sommes pas devenus hydropiques; sans compter le vin et les glaces, nous consommions sept à huit jarres d'eau par jour. *Agua! agua!* tel était notre cri perpétuel, et une chaîne de *muchachas,* se passant les pots de main en main de notre chambre à la cuisine, suffisaient à peine pour éteindre l'incendie. Sans cette inondation obstinée, nous serions tombés en poussière comme les modèles d'argile des sculpteurs, lorsqu'ils négligent de les mouiller.

La cathédrale visitée, nous résolûmes, malgré notre soif, d'aller à l'église de *San-Juan de los Reyes,* mais ce ne fut qu'après de longs pourparlers que nous réussîmes à nous en

faire donner les clefs, car l'église de *San-Juan de los Reyes* est fermée depuis cinq ou six ans, et le couvent dont elle fait partie est abandonné et tombe en ruine.

*San-Juan de los Reyes* est situé au bord du Tage, tout près du pont Saint-Martin; ses murailles ont cette belle teinte orange qui distingue les anciens monuments dans les climats où il ne pleut jamais. Une collection de statues de rois dans des attitudes nobles, chevaleresques et d'une grande fierté de tournure, en décore l'extérieur; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus singulier à *San-Juan de los Reyes*, toutes les églises du moyen âge sont peuplées de statues. Une multitude de chaînes suspendues à des crochets garnissent les murs du haut en bas: ce sont les fers des prisonniers chrétiens délivrés par la conquête de Grenade. Ces chaînes suspendues en manière d'ornement et d'*ex-voto*, donnent à l'église un faux air de prison assez étrange et rébarbatif.

On nous a conté à ce propos une anecdote que nous placerons ici parce qu'elle est courte et caractéristique. Le rêve de tout *gefe politico*, en Espagne, est d'avoir une *alameda*, comme celui de tout préfet, en France, une rue de Rivoli dans sa ville. Le rêve du *gefe politico* de Tolède était donc de procurer à ses administrés le plaisir de la promenade; l'emplacement fut choisi, les terrassements ne tardèrent pas à s'achever, grâce à la coopération des travailleurs du *Presidio;* il ne manquait donc plus à la promenade que des arbres, mais les arbres ne s'improvisent pas, et le *gefe politico* s'imagina judicieusement de les remplacer par des bornes de pierre reliées entre elles au moyen de chaînes de fer. Comme l'argent est fort rare en Espagne, l'ingénieux administrateur, homme de ressource s'il en fut, avisa les chaînes historiques de *San-Juan de los Reyes*, et se dit: — Pardieu, voilà mon affaire toute trouvée! — Et l'on attacha aux bornes de l'*alameda* les chaînes des captifs délivrés par Ferdinand et Isabelle la Catholique. Les serruriers qui avaient fait cette besogne, reçurent chacun quelques brasses de cette héroïque ferraille; quelques personnes intelligentes (il s'en trouve partout) crièrent à la barbarie, et les chaînes furent reportées à l'église. Quant à celles que l'on avait données en payement aux ouvriers, ils en avaient déjà forgé des socs de charrue, des fers de mules et autres usten-

siles. Cette histoire est peut-être une médisance, mais elle a tous les caractères de la vraisemblance; nous la rapportons comme on nous l'a racontée; revenons à notre église. La clef tourna avec peine dans la serrure rouillée. Ce léger obstacle surmonté, nous entrâmes dans un cloître dévasté d'une élégance admirable; des colonnes sveltes et découplées soutenaient sur leurs chapiteaux fleuris des arcades ornées de nervures et de broderies d'une délicatesse extrême, sur les murailles couraient de longues inscriptions à la louange de Ferdinand et d'Isabelle, en caractères gothiques entremêlés de fleurs, de ramages et d'arabesques; imitation chrétienne des sentences et des versets du Coran employés par les Mores comme ornement d'architecture. Quel dommage qu'un si précieux monument soit abandonné de la sorte!

En donnant quelques coups de pied à des portes barrées par des ais vermoulus, ou obstruées de décombres, nous parvînmes à nous introduire dans l'église, qui est d'un style charmant, et semble, à part quelques mutilations violentes, avoir été achevée hier. L'art gothique n'a rien produit de plus suave, de plus élégant ni de plus fin. Tout autour circule une tribune découpée à jour et fenestrée comme une truelle à poisson, qui suspend ses balcons aventureux aux faisceaux des piliers dont elle suit exactement les retraits et les saillies; des rinceaux gigantesques, des aigles, des chimères, des animaux héraldiques, des blasons, des banderoles et des inscriptions emblématiques dans le genre de celles du cloître complètent la décoration. Le chœur, placé en face du *retablo*, à l'autre bout de l'église, est supporté par un arc surbaissé d'un bel effet et d'une grande hardiesse.

L'autel, qui sans doute était un chef-d'œuvre de sculpture et de peinture, a été impitoyablement renversé. Ces dévastations inutiles attristent l'âme et font douter de l'intelligence humaine : en quoi les anciennes pierres gênent-elles les idées nouvelles? Ne peut-on faire une révolution sans démolir le passé? Il nous semble que la *constitucion* n'aurait rien perdu à ce qu'on laissât debout l'église de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, cette noble reine qui crut le génie sur parole et dota l'univers d'un nouveau monde.

Nous risquant sur un escalier à moitié rompu, nous péné-

trâmes dans l'intérieur du couvent : le réfectoire est assez vaste et n'a rien de particulier qu'une effroyable peinture placée au-dessus de la porte; elle représente, rendu encore plus hideux par la couche de crasse et de poussière qui le recouvre, un cadavre en proie à la décomposition, avec tous ces horribles détails si complaisamment traités par les pinceaux espagnols. Une inscription symbolique et funèbre, une de ces menaçantes sentences bibliques qui donnent au néant humain de si terribles avertissements, est écrite au bas de ce tableau sépulcral, singulièrement choisi pour un réfectoire. Je ne sais pas si toutes les histoires sur les goinfreries des moines sont vraies, mais pour ma part je ne me sentirais qu'un appétit médiocre dans une salle à manger ainsi décorée.

Au-dessus, de chaque côté d'un long corridor, sont rangées, comme les alvéoles d'une ruche d'abeilles, les cellules désertes des moines disparus; elles sont exactement pareilles les unes aux autres, et toutes crépies à la chaux. Cette blancheur diminue beaucoup l'impression poétique en empêchant les terreurs et les chimères de se blottir dans les coins obscurs. L'intérieur de l'église et le cloître sont également blanchis, ce qui leur donne quelque chose de neuf et de récent qui contraste avec le style de l'architecture et l'état des bâtiments. L'absence d'humidité et l'ardeur de la température n'ont pas permis aux plantes et aux mauvaises herbes de germer dans les interstices des pierres et des gravois, et ces débris n'ont pas le vert manteau de lierre dont le temps recouvre les ruines dans les climats du Nord. Nous errâmes longtemps dans l'édifice abandonné, suivant d'interminables corridors, montant et descendant des escaliers hasardeux, ni plus ni moins que des héros d'Anne Radcliffe, mais nous ne vîmes en fait de fantômes que deux pauvres lézards qui se sauvèrent à toutes jambes, ignorant sans doute, en leur qualité d'Espagnols, le proverbe français : « le lézard est l'ami de l'homme ! » Au reste cette promenade dans les veines et dans les membres d'une grande construction dont la vie s'est retirée, est un plaisir des plus vifs qu'on puisse imaginer; on s'attend toujours à rencontrer au détour d'une arcade un ancien moine au front luisant, aux yeux inondés d'ombre, marchant gravement les bras croisés sur sa poitrine et se rendant à quelque office mystérieux dans l'église profanée et déserte.

Nous nous retirâmes, car il n'y avait plus rien de curieux à voir, pas même les cuisines, où notre guide nous fit descendre, avec un sourire voltairien que n'aurait pas désavoué un abonné du *Constitutionnel*. L'église et le cloître sont d'une rare magnificence; le reste est de la plus stricte simplicité : tout pour l'âme, rien pour le corps.

A peu de distance de *San-Juan de los Reyes*, se trouve ou plutôt ne se trouve pas la célèbre mosquée synagogue, car, à moins d'avoir un guide, on passerait vingt fois devant sans en soupçonner l'existence; notre carnac frappa à une porte pratiquée dans un mur de pisé rougeâtre le plus insignifiant du monde; au bout de quelque temps, car les Espagnols ne sont jamais pressés, l'on vint nous ouvrir, et l'on nous demanda si nous venions pour voir la synagogue; sur notre réponse affirmative, l'on nous introduisit dans une espèce de cour remplie de végétations incultes, au milieu desquelles s'épanouissait un figuier d'Inde aux feuilles profondément découpées, d'une verdure intense et brillante comme si elles eussent été vernies. Dans le fond s'élevait une masure sans caractère, ayant plutôt l'air d'une grange que de toute autre chose. On nous fit entrer dans cette masure. Jamais surprise ne fut plus grande : nous étions en plein Orient; les colonnes fluettes aux chapiteaux évasés comme des turbans, les arcs turcs, les versets du Coran, le plafond plat aux compartiments de bois de cèdre, les jours pris d'en haut, rien n'y manquait. Des restes d'anciennes enluminures presque effacées teignaient les murailles de couleurs étranges, et ajoutaient encore à la singularité de l'effet. Cette synagogue dont les Arabes ont fait une mosquée, et les chrétiens une église, sert aujourd'hui d'atelier et de logement à un menuisier. L'établi a pris la place de l'autel; cette profanation est toute récente. L'on voit encore les vestiges du *retablo*, et l'inscription sur marbre noir qui constate la consécration de cet édifice au culte catholique.

A propos de synagogue, plaçons ici cette anecdote assez curieuse : les juifs de Tolède, probablement pour diminuer l'horreur qu'ils inspiraient aux populations chrétiennes en leur qualité de déicides, prétendaient n'avoir pas consenti à la mort de Jésus-Christ, et voici comment : Lorsque Jésus fut mis en jugement, le conseil des prêtres, présidé par Caïphe, envoya

consulter les tribus pour savoir s'il devait être relâché ou mis à mort : l'on posa la question aux juifs d'Espagne, et la synagogue de Tolède se prononça pour l'acquittement. Cette tribu n'est donc pas couverte du sang du juste, et ne mérite pas l'exécration soulevée par les juifs qui ont voté contre le fils de Dieu. L'original de la réponse des juifs de Tolède avec une traduction latine du texte hébreu, est conservé, dit-on, dans les archives du Vatican. En récompense, on leur permit de bâtir cette synagogue, qui est, je crois, la seule que l'on ait jamais tolérée en Espagne.

L'on nous avait parlé des ruines d'une ancienne maison de plaisance moresque, le palais de la Galiana ; nous nous y fîmes conduire en sortant de la synagogue, malgré notre fatigue, car le temps nous pressait, et nous devions partir le lendemain pour l'Andalousie.

Le palais de la Galiana est situé hors la ville, dans la Vega, et l'on passe, pour y aller, par le pont d'Alcantara : au bout d'un quart d'heure de marche à travers des champs et des cultures, où couraient mille petits canaux d'irrigation, nous arrivâmes à un bouquet d'arbres d'une grande fraîcheur, au pied desquels fonctionnait une roue d'arrosement de la simplicité la plus antique et la plus égyptienne. Des jarres de terre, attachées aux rayons de la roue par des cordelettes de roseaux, puisaient l'eau et la reversaient dans un canal de tuiles creuses, aboutissant à un réservoir, d'où on la dirigeait sans peine par des rigoles sur les points que l'on voulait désaltérer.

Un énorme tas de briques rougeâtres ébauchait sa silhouette ébréchée derrière le feuillage des arbres : c'était le palais de la Galiana.

Nous pénétrâmes par une porte basse dans ce monceau de décombres habités par une famille de paysans ; il est impossible d'imaginer quelque chose de plus noir, de plus enfumé, de plus caverneux et de plus sale. Les Troglodytes étaient logés comme des princes en comparaison de ces gens-là, et pourtant la charmante Galiana, la belle Moresque aux longs yeux teints de henné, aux vestes de brocart constellées de perles, avait posé ses petites babouches sur ce plancher défoncé ; elle s'était accoudée à cette fenêtre, regardant au loin dans la Vega les cavaliers mores s'exercer à lancer le djérid.

Nous continuâmes bravement notre exploration, montant aux étages supérieurs par des échelles chancelantes, nous accrochant des pieds et des mains aux touffes d'herbe sèche, qui pendaient comme des barbes au menton refrogné des vieilles murailles.

Parvenus au faîte, nous nous aperçûmes d'un bizarre phénomène; nous étions entrés avec des pantalons blancs, nous sortions avec des pantalons noirs, mais d'un noir sautillant, grouillant, fourmillant; nous étions couverts de petites puces imperceptibles qui s'étaient précipitées sur nous en essaims compactes, attirées par la froideur de notre sang septentrional. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût au monde tant de puces que cela!

Quelques tuyaux de conduite, pour amener l'eau dans les étuves, sont les seuls vestiges de magnificence que le temps ait épargnés; les mosaïques de verre et de faïence émaillée, les colonnettes de marbre aux chapiteaux couverts de dorures, de sculptures et de versets du Coran, les bassins d'albâtre, les pierres trouées à jour pour laisser filtrer les parfums, tout a disparu. Il ne reste absolument que la carcasse des gros murs et des tas de briques qui se résolvent en poussière; car ces merveilleux édifices, qui rappellent les féeries des *Mille et une Nuits*, ne sont malheureusement bâtis qu'avec des briques et du pisé recouvert d'une croûte de stuc ou de chaux. Toutes ces dentelles, toutes ces arabesques, ne sont pas, comme on le croit généralement, taillées dans le marbre ou la pierre, mais bien moulées en plâtre, ce qui permet de les reproduire à l'infini et sans grande dépense. Il faut toute la sécheresse conservatrice du climat d'Espagne pour que des monuments bâtis avec de si frêles matériaux soient parvenus jusqu'à nos jours.

La légende de la Galiana est mieux conservée que son palais. Elle était fille du roi Galafre, qui l'aimait par-dessus tout et lui avait bâtir dans la Vega une maison de plaisance avec des jardins délicieux, des kiosques, des bains, des fontaines et des eaux qui s'élevaient et s'abaissaient selon le décours de la lune, soit par magie, soit par un de ces artifices hydrauliques si familiers aux Arabes. La Galiana, idolâtrée par son père, vivait le plus agréablement du monde dans cette charmante re-

traite, s'occupant de musique, de poésie et de danse. Son travail le plus pénible était de se dérober aux galanteries et aux adorations de ses poursuivants. Le plus importun et le plus acharné de tous était un certain roitelet de Guadalajara nommé Bradamant, More gigantesque, vaillant et féroce; Galiana ne le pouvait souffrir : et comme dit le chroniqueur : « Qu'importe que le cavalier soit de feu, quand la dame est de glace? » Cependant le More ne se rebutait pas, et sa passion de voir Galiana et de lui parler était si vive qu'il avait fait creuser de Guadalajara à Tolède, un chemin couvert par où il venait la visiter tous les jours.

Dans ce temps-là, Karl le Grand, fils de Pepin, vint à Tolède, envoyé par son père, pour porter secours à Galafre contre le roi de Cordoue, Abderrahaman. Galafre le logea dans le palais même de la Galiana, car les Mores laissent volontiers voir leurs filles aux personnes illustres et considérables. Karl le Grand avait le cœur tendre sous sa cuirasse de fer, et ne tarda pas à devenir fort éperdument amoureux de la princesse moresque. Il supporta d'abord les assiduités de Bradamant, n'étant pas encore sûr d'avoir touché le cœur de la belle; mais comme Galiana, malgré sa réserve et sa modestie, ne put lui cacher longtemps la secrète préférence de son âme, il commença à se montrer jaloux et demanda la suppression de son rival basané. Galiana qui était déjà Française jusqu'aux yeux, dit la chronique, et qui d'ailleurs haïssait le roitelet de Guadalajara, donna à entendre au prince, qu'elle et son père étaient également ennuyés des poursuites du More, et qu'elle aurait pour agréable qu'on l'en débarrassât. Karl ne se le fit pas dire deux fois; il provoqua Bradamant en combat singulier, et, quoique ce fût un géant, il le vainquit, lui coupa la tête et la présenta à la Galiana, qui trouva le présent de bon goût. Cette galanterie mit fort avant le prince français dans le cœur de la belle More, et l'amour s'augmentant de part et d'autre, Galiana promit d'embrasser le christianisme, afin que Karl pût l'épouser; ce qui s'exécuta sans difficulté, Galafre étant charmé de donner sa fille à un si grand prince. Sur ces entrefaites, Pepin mourut, et Karl revint en France, emmenant avec lui Galiana, qui fut couronnée reine et reçue avec de grandes réjouissances. C'est ainsi qu'une More eut l'industrie de devenir reine chrétienne,

« et le souvenir de cette histoire, encore qu'il soit attaché à un vieil édifice, mérite d'être conservé dans Tolède, » ajoute le chroniqueur par manière de réflexion finale.

Il fallait avant tout nous débarrasser des populations microscopiques qui tigraient de leurs piqûres les plis de nos ex-pantalons blancs : heureusement le Tage n'était pas loin, et nous y conduisîmes directement les puces de la princesse Galiana, employant le même moyen que les renards qui se plongent dans l'eau jusqu'au nez, tenant du bout des dents un morceau d'écorce qu'ils abandonnent ensuite au fil de la rivière, lorsqu'ils le sentent garni d'un équipage suffisant, car les infernales petites bêtes, progressivement envahies par les ondes, s'y réfugient et s'y pelotonnent. Nous demandons pardon à nos lectrices de ce détail fourmillant et picaresque qui serait mieux à sa place dans la vie de Lazarille de Tormes ou de Guzman d'Alfarache ; mais un voyage d'Espagne ne serait pas complet sans cela, et nous espérons d'être absous en faveur de la couleur locale.

La rive du Tage est de ce côté-là cernée de rochers à pic d'un abord difficile, et ce ne fut pas sans peine que nous descendîmes à l'endroit où nous devions opérer la grande noyade. Je me mis à nager et à tirer ma coupe marinière avec le plus de précision possible, afin d'être digne d'un fleuve aussi célèbre et aussi respectable que le Tage, et au bout de quelques brassées, j'arrivai sur des constructions écroulées et des restes de maçonneries informes qui dépassaient de quelques pieds seulement le niveau du fleuve. Sur la rive, précisément du même côté, s'élevait une vieille tour en ruine avec une arcade en plein cintre, où quelques linges suspendus par des lavandières, séchaient fort prosaïquement au soleil.

J'étais tout simplement dans le *bano de la Cava*, autrement, pour le Français, le bain de Florinde, et la tour que j'avais en face de moi était la tour du roi Rodrigue : c'est du balcon de cette fenêtre que Rodrigue, caché derrière un rideau, épiait les jeunes filles au bain et aperçut la belle Florinde mesurant sa jambe et celles de ses compagnes pour savoir qui l'avait la plus ronde et la mieux faite! Voyez à quoi tiennent les grands événements? Si Florinde avait eu le mollet mal tourné et le genou disgracieux, les Arabes ne seraient pas ve-

nus en Espagne. Malheureusement Florinde avait le pied mignon, les chevilles fines et la jambe la plus blanche et la mieux tournée du monde. Rodrigue devint amoureux de l'imprudente baigneuse et la séduisit. Le comte Julien, père de Florinde, furieux de l'outrage, trahit son pays pour se venger et appela les Mores à son secours. Rodrigue perdit cette fameuse bataille, dont il est tant question dans les romanceros, et périt misérablement dans un cercueil plein de vipères, où il s'était couché pour faire pénitence de son crime. La pauvre Florinde, flétrie du nom ignominieux de la Cava, resta chargée de l'exécration de l'Espagne entière : aussi quelle idée saugrenue et singulière d'aller placer un bain de jeunes filles devant la tour d'un jeune roi !

Puisque nous en sommes à parler de Rodrigue, disons ici la légende de la grotte d'Hercule, qui se rattache fatalement à l'histoire du malheureux prince goth. La grotte d'Hercule est un souterrain qui s'étend, dit-on, à trois lieues hors des murs, et dont la porte fermée et cadenassée soigneusement se trouve dans l'église de San-Ginès, sur le point le plus élevé de la ville; à cette place s'élevait autrefois un palais fondé par Tubal; Hercule le restaura, l'agrandit, y établit son laboratoire et son école de magie, car Hercule, dont plus tard les Grecs firent un dieu, fut d'abord un puissant cabaliste. Au moyen de son art, il construisit une tour enchantée, avec des talismans et des inscriptions portant que, lorsque l'on pénétrerait dans cette enceinte magique, une nation féroce et barbare envahirait l'Espagne.

Craignant de voir se réaliser cette funeste prédiction, tous les rois, et surtout les rois goths, ajoutaient de nouvelles serrures et de nouveaux cadenas à la porte mystérieuse, non pas qu'ils eussent positivement foi à la prophétie, mais, en personnes sages, ils ne se souciaient nullement de se mêler à ces enchantements et à ces sorcelleries. Rodrigue, plus curieux ou plus nécessiteux, car ses débauches et ses prodigalités l'avaient épuisé d'argent, voulut tenter l'aventure, espérant trouver des trésors considérables dans le souterrain enchanté : il se dirigea vers la grotte, en tête de quelques déterminés munis de torches, de lanternes et de cordes, arriva à la porte creusée dans le roc vif et fermée d'un couvercle de fer plein de cadenas, avec une tablette où

on lisait en caractères grecs : « *Le roi qui ouvrira ce souterrain et pourra découvrir les merveilles qu'il renferme, verra des biens et des maux.* » Les autres rois, effrayés par l'alternative, n'avaient pas osé passer outre; mais Rodrigue, risquant le mal pour avoir la chance du bien, ordonna de briser les cadenas, de forcer les serrures et de lever le couvercle; ceux qui se vantaient d'être les plus hardis descendirent les premiers, mais ils revinrent bientôt, leurs torches éteintes, tremblant, pâles, effarés, et ceux qui pouvaient parler racontèrent qu'ils avaient été effrayés par une épouvantable vision. Rodrigue, ne renonçant pas pour cela à rompre l'enchantement, fit disposer les torches de manière à ce que le vent qui sortait de la caverne ne pût les éteindre, se mit en tête de la troupe, et pénétra hardiment dans la grotte : il arriva bientôt à une chambre carrée d'une riche architecture, au milieu de laquelle il y avait une statue de bronze de haute stature et d'un aspect terrible. Cette statue avait les pieds posés sur une colonne de trois coudées de haut, et tenait à la main une masse d'armes dont elle frappait le pavé à grands coups, ce qui produisait le bruit et le vent qui avaient causé tant de frayeur aux premiers entrés. Rodrigue, brave comme un Goth, résolu comme un chrétien qui a confiance en Dieu et ne s'étonne pas des enchantements des païens, alla droit au colosse et lui demanda la permission de visiter les merveilles qui se trouvaient là.

Le guerrier d'airain, en signe d'adhésion, cessa de frapper la terre de sa masse d'armes : l'on put reconnaître ce qu'il y avait dans la chambre, et l'on ne tarda pas à rencontrer un coffre sur le couvercle duquel était écrit : *Celui qui m'ouvrira verra des merveilles.* Voyant l'obéissance de la statue, les compagnons du roi, revenus de leur frayeur et encouragés par cette inscription de bon augure, apprêtaient déjà leurs manteaux et leurs poches pour les remplir d'or et de diamants; mais l'on ne trouva dans le coffre qu'une toile roulée sur laquelle étaient peintes des troupes d'Arabes, les unes à pied, les autres à cheval, la tête ceinte de turbans, avec leurs boucliers et leurs lances, et une inscription dont le sens était : *Celui qui arrivera jusqu'ici et ouvrira le coffre, perdra l'Espagne et sera vaincu par des nations semblables à celles-ci.* Le roi Rodrigue tâcha de dissimuler l'impression

fâcheuse qu'il éprouvait pour ne pas augmenter la tristesse des autres, et l'on chercha encore pour voir s'il n'y aurait pas quelque compensation à de si désastreuses prophéties. En levant les yeux, Rodrigue aperçut sur la muraille, à la gauche de la statue, un cartouche qui disait : *Pauvre roi! tu es entré ici pour ton malheur;* et, à la droite, un autre signifiant : *Tu seras dépossédé par des nations étrangères et ton peuple souffrira de rudes châtiments.* — Derrière la statue, il y avait écrit : *J'invoque les Arabes ;* et par devant : *Je fais mon devoir.*

Le roi et ses courtisans se retirèrent pleins de trouble et de pressentiments funèbres. La nuit même, il y eut une tempête furieuse, et les ruines de la tour d'Hercule s'écroulèrent avec un fracas épouvantable ; les événements ne tardèrent pas à justifier les prédictions de la grotte magique, les Arabes peints sur la toile roulée du coffre firent voir en réalité leurs turbans, leurs lances et leurs boucliers de formes étranges, sur la malheureuse terre d'Espagne. — Tout cela, parce que Rodrigue regarda la jambe de Florinde, et descendit dans une cave!

Mais voici la nuit qui tombe, il faut rentrer à la fonda, souper et nous coucher, car nous avons encore à voir l'hôpital du cardinal don Pedro Gonzalez de Mendoza, la manufacture d'armes, les restes de l'amphithéâtre romain, mille autres curiosités, et nous partons demain soir. — Quant à moi, je suis tellement fatigué par ce pavé en pointe de diamant, que j'ai envie de me retourner et de marcher un peu sur les mains, comme les clowns, pour reposer mes pieds endoloris. — O fiacres de la civilisation! omnibus du progrès! je vous invoquais douloureusement ; mais qu'eussiez-vous fait dans les rues de Tolède?

L'hôpital du Cardinal est un grand bâtiment de proportions larges et sévères, qu'il serait trop long de décrire. Nous traverserons rapidement la cour entourée de colonnes et d'arcades, qui n'a de remarquable que deux puits d'air avec des margelles de marbre blanc, et nous entrerons tout de suite dans l'église pour examiner le tombeau du cardinal, exécuté en albâtre par ce prodigieux Berruguette, qui vécut plus de quatre-vingts ans couvrant sa patrie de chefs-d'œuvre d'un

style varié et d'une perfection toujours égale. Le cardinal est couché sur sa tombe dans ses habits pontificaux ; la mort lui a pincé le nez de ses maigres doigts , et la contraction suprême des muscles cherchant à retenir l'âme près de s'échapper, lui bride les coins de la bouche et lui effile le menton; jamais masque moulé sur un mort n'a été plus sinistrement fidèle; et cependant, la beauté du travail est telle que l'on oublie ce que ce spectacle peut avoir de repoussant. De petits enfants dans des attitudes désolées, soutiennent la plinthe et le blason du cardinal; la terre cuite la plus souple et la plus facile n'a pas plus de liberté et de mollesse ; — ce n'est pas sculpté, c'est pétri!

Il y a aussi, dans cette église, deux tableaux de Domenico Theotocopouli, dit le Greco, peintre extravagant et bizarre, qui n'est guère connu hors de l'Espagne. Sa folie était, comme vous le savez, la crainte de passer pour imitateur du Titien dont il avait été l'élève; — cette préoccupation le jeta dans les recherches et les caprices les plus baroques.

L'un de ces tableaux, celui qui représente la *Sainte Famille,* a dû rendre bien malheureux le pauvre Greco, car, au premier coup d'œil, on le prendrait pour un Titien véritable. L'ardente richesse du coloris, la vivacité de ton des draperies, ce beau reflet d'ambre jaune qui réchauffe jusqu'aux nuances les plus fraîches du peintre vénitien, tout concourt à tromper l'œil le plus exercé ! la touche seule est moins large et moins grasse. Le peu de raison qui restait au Greco dut chavirer tout à fait dans le sombre océan de la folie après avoir achevé ce chef-d'œuvre ; il n'y a pas beaucoup de peintres aujourd'hui en état de devenir fous par de semblables motifs.

L'autre tableau, dont le sujet est le *Baptême du Christ,* appartient tout à fait à la seconde manière du Greco : il y a des abus de blanc et de noir, des oppositions violentes, des teintes, singulières, des attitudes strapassées, des draperies cassées et chiffonnées à plaisir, mais dans tout cela règne une énergie dépravée, une puissance maladive qui trahissent le grand peintre et le fou de génie. Peu de tableaux m'ont autant intéressé que ceux du Greco, car les plus mauvais ont toujours quelque chose d'inattendu et de chevauchant hors du possible qui vous surprend et vous fait rêver.

De l'hôpital nous nous rendîmes à la manufacture d'armes. C'est un vaste bâtiment symétrique et de bon goût, fondé par Charles III, dont le nom se retrouve sur tous les monuments d'utilité publique; la manufacture est bâtie tout près du Tage, dont les eaux servent à la trempe des épées et font mouvoir les roues des machines. Les ateliers occupent les côtés d'une grande cour entourée de portiques et d'arcades, comme presque toutes les cours en Espagne. Ici on chauffe le fer, là il est soumis au marteau, plus loin on le trempe, dans cette chambre sont les meules à aiguiser et à repasser; dans cette autre se fabriquent les fourreaux et les poignées. Nous ne pousserons pas plus loin cette investigation qui n'apprendrait rien de particulier à nos lecteurs, et nous dirons seulement qu'il entre dans la composition de ces lames justement célèbres des vieux fers de chevaux et de mules, recueillis avec soin dans ce but.

Pour nous faire voir que les lames de Tolède, méritaient encore leur réputation, l'on nous conduisit à la salle d'épreuve : un ouvrier d'une taille élevée et d'une force colossale prit une arme de l'espèce la plus ordinaire, — un sabre droit de cavalerie, — le piqua dans un saumon de plomb fixé à la muraille, fit ployer la lame dans tous les sens comme une cravache, de façon à ce que la poignée rejoignait presque la pointe; — la trempe élastique et souple de l'acier lui permit de supporter cette épreuve sans se rompre. Ensuite, l'homme se plaça devant une enclume, et y donna un coup si bien appliqué, que la lame y entra d'une demi-ligne; ce tour de force me fit penser à cette scène d'un roman de Walter Scott, où Richard Cœur-de-Lion et le roi Saladin s'exercent à couper des barres de fer et des oreillers.

Les lames de Tolède d'aujourd'hui valent donc celles d'autrefois; le secret de la trempe n'est pas perdu, mais bien le secret de la forme : il ne manque vraiment aux ouvrages modernes que cette petite chose, si méprisée des gens progressifs, pour soutenir la comparaison avec les anciens! Une épée moderne n'est qu'un outil, une épée du XVIe siècle est à la fois un outil et un joyau.

Nous comptions trouver à Tolède quelques vieilles armes, dagues, poignards, cochelimardes, espadons, rapières, et au-

tres curiosités bonnes à mettre en trophée le long de quelque mur ou de quelque dressoir, et nous avions appris par cœur, à cet effet, les noms et les marques des soixante armuriers de Tolède, recueillis par Achille Jubinal; mais l'occasion de mettre notre science à l'épreuve ne se présenta pas, car il n'y a pas plus d'épées à Tolède que de cuir à Cordoue, que de dentelles à Malines, que d'huîtres à Ostende, et de pâtés de foies gras à Strasbourg; c'est à Paris que sont toutes les raretés, et si l'on en rencontre quelques-unes dans les pays étrangers, c'est qu'elles viennent de la boutique de Mlle Delaunay, quai Voltaire.

L'on nous fit voir aussi les restes de l'amphithéâtre romain et de la naumachie, qui ont parfaitement l'air d'un champ labouré, comme toutes les ruines romaines en général. Je n'ai pas l'imagination qu'il faut pour m'extasier sur des néants si problématiques; c'est un soin que je laisse aux antiquaires, et j'aime mieux vous parler des murailles de Tolède qui sont visibles à l'œil nu et d'un admirable effet pittoresque. Les constructions se marient très-heureusement aux aspérités du terrain; il est souvent difficile de dire où finit le rocher, où commence le rempart; chaque civilisation a mis la main au travail; ce pan de mur est romain, cette tour est gothique, et ces créneaux sont arabes. Toute cette portion qui s'étend de la porte Cambron à la Puerta Visagra (*via Sacra*), où aboutissait probablement la voie romaine, a été bâtie par le roi goth Wamba. Chacune de ces pierres a son histoire, et si nous voulions tout raconter, il nous faudrait un volume au lieu d'un article; mais ce qui ne sort pas de nos attributions de voyageur, c'est de redire encore une fois la noble figure que fait à l'horizon Tolède, assise sur son trône de rochers, avec sa ceinture de tours et son diadème d'églises : on ne saurait imaginer un profil plus ferme et plus sévère revêtu d'une couleur plus riche, et où la physionomie du moyen âge soit plus fidèlement conservée. Je restai là plus d'une heure en contemplation, tâchant de rassasier mes yeux, et de graver au fond de ma mémoire la silhouette de cette admirable perspective : la nuit vint trop tôt, hélas ! et nous allâmes nous coucher, car nous devions partir à une heure du matin pour éviter les trop grandes chaleurs. — A minuit, en effet, notre calessero arriva ponctuellement, et

nous grimpâmes tout endormis, et dans un état de somnambulisme prononcé, sur les maigres coussins de la calessine. Les cahots épouvantables causés par le pavé chausse-trappe de Tolède nous eurent bientôt assez réveillés pour jouir de l'aspect fantastique de notre caravane nocturne. La calessine aux grandes roues écarlates, au coffre extravagant, semblait, tant les murailles étaient rapprochées, fendre pour passer, des flots de maisons qui se refermaient derrière elle! Un *sereno* aux jambes nues, avec le caleçon flottant et le mouchoir bariolé des Valençais, marchait devant nous, portant au bout de sa lance une lanterne dont les vacillantes lueurs produisaient toutes sortes de jeux d'ombre et de lumière, que Rembrandt n'eût pas dédaigné de placer dans quelques-unes de ses belles eaux-fortes de rondes et de patrouilles de nuit; le seul bruit qu'on entendît, c'était le frémissement argentin des grelots au col de notre mule et le grincement de nos essieux. Les citadins dormaient aussi profondément que les statues de la chapelle de *los Reyes nuevos*. De temps en temps, notre *sereno* avançait sa lanterne sous le nez de quelque drôle endormi en travers de la rue et le faisait ranger avec le bois de sa lance; car, en quelque endroit que le sommeil prenne un Espagnol, il étend son manteau à terre et se couche avec une philosophie et un flegme parfaits. Devant la porte qui n'était pas encore ouverte, et où l'on nous fit attendre deux heures, le sol était jonché de dormeurs qui ronflaient sur tous les tons possibles, car la rue est la seule chambre à coucher où l'on ne soit pas livré aux bêtes, et il faut pour entrer dans une alcôve la résignation d'un fakir indien. Enfin la damnée porte tourna sur ses gonds, et nous reprîmes le chemin par où nous étions venus. Le soir même nous étions à Madrid, où nous devions prendre la diligence de Grenade.

Théophile Gautier.

# LA

# DOUBLE AMANDE [1].

.... Des âmes honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme.

ROUSSEAU, *les Confessions.*

## I.

Dix heures venaient de sonner, et la grande salle de l'hôtel du *Prince héréditaire* commençait à s'emplir. A l'un des bouts de la longue et étroite table étaient assis trois individus, très-laids, très-silencieux et très comme il faut; habits noirs, gilets blancs et cravates blanches, ils ressemblaient assez à trois pies. A l'autre extrémité de la table se tenait un groupe d'officiers qui riaient et causaient à voix basse, sans faire attention aux regards sévères que leur lançaient de temps en temps les trois personnages noirs, dont la sombre dignité paraissait choquée par les propos un peu lestes qui parfois arrivaient jusqu'à eux.

(1) En Allemagne, lorsque au dessert on trouve une double amande, on en donne une moitié à sa voisine ou à une personne quelconque qu'on choisit ; le premier des deux qui, après cela, dit à l'autre : *Guten tag*, *Viellicbchen*, a le droit de demander à celui-ci ce qu'il voudra.

— Bonsoir, colonel, s'écria un jeune homme avisant un des deux individus qui entraient en ce moment, je vous attendais; j'ai soupé, et voici les dés. Mettez-vous à côté de moi.

— Ne vois-tu pas, Moritz, que le père Kinzingen est plus sourd que jamais, ce soir? dit un autre. Je l'ai remarqué; lorsqu'il vient d'entendre *Robert le Diable*, il a toujours un accroissement de surdité.

— C'est égal, répondit Moritz, il faut qu'il me paye un fromage de Brie (1). Allons, vieux Cosaque. — Et voyant le colonel prendre sa place vis-à-vis de lui, il lui tendit le cornet, que l'autre s'empressa de saisir.

On n'entendait plus que le bruit des dés, lorsque soudain la porte s'ouvrit, et un jeune homme portant l'uniforme de sous-lieutenant d'artillerie vint s'asseoir à la table.

— Eh bien! *meine herrn*, qu'y a-t-il de nouveau? dit-il en allumant un cigare.

— Pas grand'chose. Mais comment diable se fait-il que tu sois ici à cette heure? Je te croyais de service à S....

— J'avais à faire en ville.

— Prends garde, Edgar, reprit un autre de ses camarades, tu te feras une mauvaise affaire avec le grand-duc.

— Quant à cela, répondit celui-ci, il serait difficile d'être plus mal avec lui que je ne le suis déjà, et pour quelques jours d'arrêts de plus ou de moins.... Mais dites donc, il paraît que rien n'empêche mon illustre cousin, le *long Wolfsburg*, de venir ici dévorer son éternel plat de petits pois. A le voir là, faisant le troisième dans ce *kleeblatt* de graves imbéciles, on ne dirait pas qu'il vient de lui arriver des malheurs.

— Qu'est-ce que tu appelles ses malheurs? interrompit un officier de dragons.

— Mais il me semble, dit Edgar, que, lorsqu'on perd sa place à une cour aussi illustre que la nôtre, et qu'on épouse une femme aussi jolie que Clara de Selsbeck, il est permis à vos amis et connaissances de vous plaindre.

(1) Après le dîner et le souper, les dés sont toujours placés sur la table, et une portion de fromage de Brie est un enjeu favori parmi les officiers des villes près des frontières de la France.

— A propos, s'écria un jeune homme qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, explique-moi donc pourquoi il n'est plus grand maître des cérémonies?

— Parce que, tout glaçon qu'il est, il a le sang des Wolfsburg dans les veines, et au dernier bal de la cour, il s'est emporté jusqu'à frapper un laquais, ce qui, venant aux oreilles grand-ducales, lui a valu sa disgrâce. Tu n'étais donc pas au dernier bal, Felstadt?

— Je vais peu à ces fêtes; il y a trop d'étiquette, trop peu de jolies femmes, un mauvais souper, et du vin de Bordeaux qui à Paris coûte quinze sous la bouteille.

— Oh! oh! s'écria un petit blondin qui pouvait avoir au plus seize ans, le Felstadt a passé deux ans à Paris!

Felstadt, pour toute réponse, lui envoya une bouffée de fumée dans les yeux.

— Ah çà! dit Edgar assez haut pour que tout le monde l'entendît, on dirait que Baumfeld fait frontière entre nous et ces trois corbeaux de la cour là-bas. Il est à nous par son uniforme et à eux par son maintien.

Cette remarque avait pour objet un gros capitaine de dragons, blond et taciturne, qui, se tenant tout seul entre la bande des officiers et les trois hommes noirs, ne parlait ni aux uns ni aux autres, et engloutissait une énorme tranche de bifteck au beurre d'anchois.

— Baumfeld devient un homme sérieux, ajouta Felstadt; mercredi prochain il épouse Amélie de Gemsberg.

— Pour combien de temps? demanda Edgar allumant son troisième cigare.

Tous éclatèrent de rire.

— Allons, Edgar, reprit Felstadt, cette fois-ci c'est pour de bon, car la mère s'en est mêlée, et Baumfeld se trouve engagé pour la vie, *lebenslanglich engagirt!*

— Dès que la vieille Gemsberg y a mis du sien, je ne m'étonne plus de rien. Elle ferait épouser sa fille par le pape ou par moi si elle se le mettait en tête. J'ai une profonde vénération pour cette femme-là. Quant à Amélie, elle est bien jolie, mais nous le savons tous trop.

— Chut! Edgar, dit le petit blondin, prends garde que le vieux Kinzingen ne t'entende; il tient beaucoup à ses nièces.

— Bah ! il en rirait tout le premier.

Un des personnages du noir trio groupé à l'extrémité de la table se leva et prit son chapeau.

— Dès qu'on parle maris, le grand Wolfsburg rentre chez lui, remarqua Felstadt.

— Bonne nuit! *lieber Fetter*, s'écria Edgar ; bien des choses de ma part à ma cousine.

L'ex-grand maître de la cour ferma la porte avec violence, et presque aussitôt fut suivi de ses deux lugubres compagnons. Il ne restait plus qu'un étranger qui était entré dans la salle au même moment que Kinzingen, et qui, assis à quelque distance des officiers, parcourait attentivement les colonnes d'un journal.

— Ouf! voilà nos éteignoirs levés, reprit Edgar. Je commence à respirer. Au moins, à présent, on peut parler. Puis, ôtant son cigare de sa bouche : Savez-vous ce qui m'amène ici ce soir? Pas un, pas deux, mais quatre rendez-vous! et voici ce que je vous propose. Comme les quatre sont à une demi-heure l'un de l'autre, il me sera impossible de m'y présenter en personne, je m'en réserve donc un, et vous offre les autres. Voyons, que je vous donne vos passe-ports. (Il tira de dessous son uniforme quatre billets de formes différentes.) Tiens, Felstadt, Mlle Frühling, la fille de l'ancien ministre de la guerre, à onze heures et demie, à son balcon ; puis la femme du colonel Bergheim, que je destine à Moritz, quand il aura fini sa partie avec Kinzingen ; celle-là à onze heures, chez elle ; le colonel est à V.... Et voici pour toi, mon fils, dit-il en s'adressant au petit blondin ; je te donne l'ambassadrice de ......, à minuit, à domicile. Quant à Felstadt et à Moritz, il faut, l'obscurité aidant, qu'ils passent pour moi; nous sommes de la même taille, et cela rendra l'aventure plus amusante.

— Mais moi? objecta le petit d'un air consterné.

— Je n'entends pas que tu me représentes. Tu iras chez Mme de S..... de ma part, en lui disant que je tâcherai de me rendre à sa gracieuse invitation; tu seras reçu, voilà l'essentiel, et je gage que, si je me présentais une demi-heure plus tard, je trouverais visage de bois. Rassure-toi, les billets de l'ambassadrice sont transférables.

— Mais qui diable as-tu donc réservé pour toi, Edgar? demanda Felstadt.

— Je ne vous le dirai pas, répondit Edgar avec une affectation de mystère; il suffit que vous sachiez que c'est la plus belle fille de la terre.

— Voilà Baumfeld qui s'en va, dit le blondin, il a peur d'en entendre plus.

— Ah! bah! répondit Edgar avant que l'autre eût fermé la porte; il doit savoir qu'on ne revient jamais à ses premières amours. Non, continua-t-il après un instant de silence; celle qui m'a attiré de S... ce soir, est une inconnue; inconnue pour toute la terre, excepté pour moi. Quinze ans, mes amis, et faite comme Vénus!

— Par Dieu! je sais qui c'est, c'est la petite-nièce du général Mannsthal.

Edgar secoua la tête.

— Alors, c'est Julie d'Adlersheim, la nouvelle demoiselle d'honneur de la grande-duchesse, dit un autre.

— Vous vous trompez tous; ce n'est ni l'une ni l'autre, mais une étrangère qui ne se trouve ici que depuis deux jours.

— J'y suis! s'écria Felstadt, ce ne peut être que notre beauté de la *Fremden-Loge*.

— Onze! vociféra le vieux Kinzingen d'une voix de Stentor.

— Douze, répliqua Moritz regardant les dés qu'il venait de jeter sur la table. Holà! Louis, apporte-nous du fromage de Brie; le colonel paye. Puis, se retournant vers les autres: Que disiez-vous de la dame de la *Fremden-Loge? Tausend sapperment!* voilà la plus jolie femme que j'aie vue!...

— Je disais, Moritz, interrompit Edgar, que j'ai une carte d'entrée pour toi chez la Bergheim, ce soir.

— Grand merci, mon cher, mais je n'en veux plus. Cependant donne toujours; d'ici à une heure, je trouverai peut-être un remplaçant.

— Quelle est donc cette mystérieuse beauté dont vous parliez tout à l'heure? demanda Edgar, jetant nonchalamment sur la table le billet de Mme de Bergheim.

— La plus ravissante créature de la terre, répondit Moritz. Elle était au théâtre ce soir, dans la *Fremden-Loge*, assise à côté d'une vieille paire de moustaches, qui, j'espère de tout mon cœur, appartiennent à son mari. Tout le monde se retournait pour la regarder; mais personne ne sait son nom.

— Si fait, Moritz, dit le petit blondin ; ce cosaque de Kinzingen doit le savoir, car je l'ai vu qui lui parlait à la sortie.

Edgar se leva, et, frappant le colonel sur l'épaule :

— Vieux Lovelace, lui cria-t-il dans l'oreille, à quelle jolie *Fraulein* faisais-tu des déclarations ce soir, en sortant du spectacle ?

Kinzingen laissa échapper un rire étouffé (vrai rire de sourd) entre ses énormes moustaches, et, secouant sa tête de chat-huant :

— Elle n'est plus *Fraulein*, répliqua-t-il ; c'est la femme du général de Linsdorf. J'ai servi avec lui en 1812, lorsque nous avions tous les deux vingt ans et la simple épaulette de sous-lieutenant. Damné Linsdorf ! il a été plus heureux que moi... Quelle ravissante petite créature !

L'étranger dont nous avons parlé plus haut, interrompit soudainement sa lecture, et prêta toute son attention à la conversation qui venait de s'engager.

— Ce diable d'Edgar ! dit Felstadt tout bas à Moritz ; je suis convaincu que son inconnue de ce soir n'est autre que M^me^ de Linsdorf.

— Vous vous trompez, monsieur, dit l'étranger d'un ton ferme, fixant son regard sur Felstadt.

— Je serais curieux de savoir comment vous en pouvez être si sûr, répondit celui-ci.

— Écoute donc, ce monsieur a peut-être d'excellentes raisons pour parler ainsi, remarqua malicieusement le blondin.

L'étranger se contenta de lancer un regard du plus souverain mépris à l'auteur de cette observation.

— Au fait, s'écria Edgar tout à coup, je ne vous dis pas que mon inconnue soit M^me^ de Linsdorf ; mais pourquoi ne la serait-elle pas ?

— Parce que vous trouveriez plus facile d'ébranler la colonne Vendôme en lui soufflant dessus, que de faire manquer M^me^ de Linsdorf à ses devoirs.

Edgar regarda l'inconnu avec un étrange sourire d'incrédulité.

— Allons, mon cher, dit Felstadt, il se peut qu'il y ait au monde des femmes vertueuses.

— Pardon, monsieur, continua Edgar s'adressant à l'étran-

ger; nous savons que vous n'êtes pas le mari de Mme de Linsdorf; seriez-vous par hasard son frère?

— Je n'ai pas ce bonheur-là; mais son nom m'est sacré comme celui de ma sœur, et je ne puis l'entendre profaner, comme vous venez de le faire tantôt, sans en ressentir l'indignation qu'éprouverait un frère en pareil cas.

— Réellement, monsieur, reprit Edgar d'un ton un peu moqueur, vous m'inspirez une envie démesurée de connaître Mme de Linsdorf. Si je ne craignais pas de trop vous blesser, j'aurais quelque chose à vous proposer à son égard.

— Dites toujours, monsieur, répliqua l'étranger; il me semble qu'après ce que j'ai entendu ce soir, rien ne doit vous arrêter.

Edgar prit la lettre de Mme de Berghem, et, ayant tracé sur l'enveloppe quelques lignes au crayon, la fit passer à l'inconnu. A peine celui-ci l'eut-il lue, que, froissant le papier dans sa main :

— J'accepte, dit-il à Edgar avec sang-froid; mais à une condition : si vous ne réussissez pas, c'est à moi que vous rendrez raison des propos que vous avez tenus ce soir sur une personne que vous ne connaissiez pas.

— Volontiers, répondit Edgar. Cela fait que, dans tous les cas, j'aurai de quoi passer mon temps avec agrément et utilité.

— Dans quel délai? demanda Moritz.

— Pour toute autre, j'aurais dit un mois; mais, vu l'inexpugnable vertu de Mme de Linsdorf, j'ai mis la chose à trois semaines, dit Edgar ironiquement. Crois-tu que ce soit trop? Nous pourrions le réduire à quinze jours. — Vous êtes peut-être pressé de retourner en France? continua-t-il, s'adressant à l'étranger.

— Nullement, répondit celui-ci.

— Ah çà! reprit Wolfsburg, il est bien entendu que vous ne soufflerez pas un mot de tout ceci à Mme de Linsdorf?

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Je porte trop de respect à Mme de Linsdorf pour oser lui raconter la manière dont son nom a été prononcé ce soir, et j'ai trop de confiance en elle pour supposer qu'un pareil avertissement soit nécessaire. Mais à qui dois-je me fier pour savoir la vérité dans cette affaire?

— A moi seul, monsieur, dit avec fierté Edgar ; d'ailleurs le plaisir d'une rencontre avec vous, qui m'attend dans le cas de ma non-réussite, doit vous en offrir une garantie suffisante.

— Nous répondons tous de lui, s'écrièrent ses camarades tous à la fois.

— Mais dans le cas où je réussirais? poursuivit Edgar.

— Si vous en aviez la moindre chance, Mathilde serait indigne des sentiments de vénération que je lui porte, et la honte en retomberait sur sa tête. — Puis, se tournant vers les autres officiers, sur les figures desquels se peignait un certain degré d'étonnement : Il vous paraît singulier que j'appelle M^me de Linsdorf par son nom de Mathilde. Je dois à elle de vous dire que M^lle de Villers était la fille d'un ami de mon père ; orpheline, elle a été élevée sous les yeux de ma mère, avec ma sœur qui est morte ; elle n'a quitté notre maison que pour épouser le général de Linsdorf. Je ne l'ai plus revue depuis lors, elle ignore ma présence ici, comme moi-même j'ignorais la sienne ; mais vous voyez que j'ai le droit de la défendre, et de protéger sa réputation contre ceux qui voudraient l'attaquer.

— C'est fort bien, monsieur, observa Edgar ; mais, avant de nous séparer, il faut que je sache à qui j'ai affaire.

L'étranger se leva, et tira d'un portefeuille une carte qu'il posa avec une politesse dédaigneuse sur la table. Edgar la prit et lut :

« Gustave de Launay, capitaine d'état-major. »

— Diable ! s'écria-t-il, jetant un coup d'œil sur M. de Launay, qui semblait avoir au plus vingt-cinq ans, et portait déjà à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur. — Il paraît qu'on avance plus vite en France qu'ici ! Aussi il n'y a pas de grands-ducs ?

— Vous savez mon nom, dit M. de Launay. Ayez la bonté de me dire le vôtre.

— Edgar, baron de Wolfsburg, répondit celui-ci, et, si vous désirez avoir des renseignements sur mon compte, demandez-en au premier venu, tout le monde me connaît ici.

— Surtout les maris, ajouta le blondin.

Onze heures sonnèrent à la pendule.

— Quant à moi, je m'en vais, messieurs, dit Edgar, je suis déjà d'une demi-heure en retard.

Et prenant son ceinturon et son manteau :

— Monsieur de Launay, je vous salue, dit-il.

— Au revoir, monsieur, répondit froidement celui-ci.

— Attends donc, Edgar, s'écrièrent les autres, nous allons t'accompagner.

— Jusqu'au coin de la *Wald-Strasse*, je le veux bien, mais pas plus loin.

Tous sortirent ensemble.

Dès qu'ils furent dans la rue, Felstadt prit la parole :

— Tu avais parié...

— Vingt-cinq louis.

— Où diantre les aurais-tu pris ?

— Imbécile ! j'en aurais parié cinq cents avec autant de facilité. Quand on est sûr de gagner !

— Je te le repète, Edgar, il peut y avoir des femmes vertueuses.

— Dans tous les cas, interrompit Edgar, je préfère me battre. Un duel ne coûte rien. Et maintenant à vos postes. Toi, Felstadt, vite au balcon de M^lle Frühling ; toi, mon petit, va trouver l'ambassadrice ; et toi, Moritz, si tu m'aimes, cours chez la Bergheim.

— C'est le plus grand sacrifice que je puisse faire à ton amitié, dit Moritz en riant.

— C'est à titre de revanche, mon cher, dit Edgar ; et il se mit a descendre la Wald-Strasse à grands pas.

## II.

Le lendemain, la princesse de D... donnait un grand dîner. Edgar de Wolfsburg fut du nombre des invités, et à deux heures moins un quart, il se trouva en grande tenue dans les salons de la princesse, qui, joignant à une soixantaine d'années et à une laideur repoussante une conduite fort déréglée et l'ambition de passer pour une femme sans préjugés, recevait chez elle, avec la grâce la plus parfaite, les hommes les plus dissolus et les plus perdus de réputation.

La conversation languissait un peu lorsqu'on annonça M. le comte et M^me la comtesse de Linsdorf.

Le général, homme grand, sec et roide, qui paraissait avoir au moins cinquante-six ou cinquante-sept ans, dont la chevelure était rare et blanche, la poitrine couverte de décorations, tenait sa femme sous le bras, et s'inclinant devant la princesse :

— Votre Altesse Sérénissime m'accorde l'honneur de lui présenter Mme de Linsdorf ?

La jeune femme courba gracieusement son front au baiser froid que daigna lui donner la princesse, et alla s'asseoir sur un fauteuil près du canapé où trônait celle-ci.

On vint annoncer le dîner.

— Général, donnez-moi le bras; monsieur de Wolfsburg, offrez le vôtre à Mme de Linsdorf.

Edgar se fit répéter l'ordre de la princesse; puis, s'excusant assez nonchalamment pour son inattention, offrit son bras d'un air indifférent à la femme du général, qu'il n'avait cessé d'observer depuis le moment de son entrée au salon, et dont au premier abord la beauté lui parut moindre qu'il ne l'eût supposé d'après les descriptions exagérées de ses camarades. Ce moment d'hésitation fit que Mme de Linsdorf regarda avec une espèce de curiosité celui qui devait passer à côté d'elle les trois mortelles heures voulues pour un dîner de cérémonie allemand.

Une fois à table, Edgar lia conversation avec sa voisine. Il parlait fort bien le français, elle parlait parfaitement l'allemand. Il l'entretint du temps heureux qu'il avait passé à Paris, et lui nomma plusieurs personnes qui se trouvaient être de son intimité. Elle, transportée par les souvenirs dans son pays natal, ravie de pouvoir causer de ceux qu'elle aimait, et dont elle avait été depuis si longtemps séparée, avec quelqu'un qui les avait récemment vus et connus, se livrait au charme de cet entretien avec toute l'ardeur d'un caractère naturellement franc et enthousiaste. Elle se revoyait encore en France, entourée des amis de sa jeunesse, dont les noms chéris retentissaient à ses oreilles comme une musique vague et lointaine.

— Ah ! monsieur, si vous saviez le bonheur qu'il y a à s'entretenir de sa patrie et de ses souvenirs d'enfance lorsqu'on en a été éloigné pendant si longtemps !

Elle fit cette remarque d'une voix tremblante d'émotion, et leva sur son voisin ses beaux yeux mouillés de larmes, en diri-

geant sur lui un regard d'une pureté à la fois si confiante et si angélique, qu'il en fut intérieurement déconcerté. Il commençait pourtant à la trouver belle.

— Vous avez donc quitté Paris depuis bien longtemps, madame ?

— Sitôt mariée, je l'ai quitté pour suivre mon mari au fond de la Courlande, où il venait d'être nommé à un commandement important, et depuis quatre ans j'ai à peine vu six de mes compatriotes.

Edgar profita du petit avantage que le hasard lui avait donné, et à la fin du dîner, Mme de Linsdorf ne pouvait s'empêcher de l'envisager presque comme une ancienne connaissance.

Au dessert, ayant trouvé sur son assiette une double amande, Wolfsburg se tourna vers sa voisine, et en riant :

— Connaissez-vous ce jeu allemand ? lui dit-il.

— Donnez, répondit-elle avec vivacité ; je suis très-heureuse avec mes *vielliebchen*, je les gagne toujours.

— Je parie que vous perdrez celui-ci, dit Edgar gaiement, en lui donnant une moitié de l'amande dont il garda l'autre moitié.

— Pour quand est-ce ? demanda-t-elle.

— Pour la première fois que j'aurai le plaisir de vous voir.

Le dîner fini, la princesse occupée avec une autre vieille femme à inventer et à entendre des calomnies contre tous les habitants de la ville, et le reste de la société dispersé en groupes dans le salon, Mme de Linsdorf s'approcha de son mari.

— Mon ami, lui dit-elle, permets que je te présente M. le baron de Wolfsburg ; il connaît presque tous mes amis de Paris, et a eu la bonté de m'en parler tout le temps du dîner.

Edgar joua si bien son rôle avec le général, qu'au bout d'une demi-heure de conversation, celui-ci fut aussi enchanté de lui que sa femme, et, lorsque tout le monde s'en alla, il lui dit :

— Nous ne sommes à M..... que pour deux ou trois jours, mais nous serons charmés de vous recevoir ; après quoi, j'espère vous amener à Linsdorf, où je vous promets du gibier.

Mme de Linsdorf, en prenant le bras de son mari, tendit à Edgar sa petite main, et avec un sourire adorable :

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, pour les moments vraiment charmants que vous m'avez fait passer.

Edgar était trop roué pour ne pas prendre cette main avec la froideur qu'il eût mise à toucher celle d'une reine, et trop savant dans le cœur des femmes pour ne pas se dire :

— J'aurai de quoi faire pendant mes trois semaines ; elle est si franche!

La matinée était superbe, et Mme de Linsdorf, à sa fenêtre ouverte, écoutait la musique des régiments qui défilaient pour aller à la parade de midi. La porte s'ouvrit, et un domestique annonça M. de Launay. A ce nom elle bondit, et, poussant un cri de surprise, courut à la rencontre du nouveau venu qu'elle embrassa avec effusion.

— Gustave, mon bon Gustave, mon ami, mon frère, est-ce bien vous? vous que je n'ai pas vu depuis quatre ans? Je suis si heureuse! je ne me sens pas de joie. Mais parlez-moi donc, Gustave, dites-moi que c'est bien vous. — Et elle pleurait et riait en même temps.

— Mathilde, chère Mathilde, ma sœur bien-aimée!... C'était tout ce que pouvait lui dire de Launay en lui serrant les mains et en les couvrant de baisers.

Mme de Linsdorf courut à l'autre extrémité du salon, et ouvrant une porte :

— Michel! s'écria-t-elle, viens chez moi tout de suite.

— Je suis très-pressé, répondit une voix d'homme, j'ai un rendez-vous chez le ministre.

— C'est égal, viens un instant avant de sortir; Gustave de Launay est ici.

Le général parut dans quelques moments. Les deux hommes se serrèrent la main, et M. de Linsdorf, prenant la parole :

— J'espère, monsieur, que vous voudrez bien considérer ma maison comme la vôtre; je sais trop quelle affection fraternelle doit exister entre vous et ma femme pour ne pas vous traiter en véritable beau-frère.

— Je vous remercie, mon général, mais je ne pourrai profiter de votre amabilité pour moi que dans quelque temps, je suis forcé de partir pour N....., où je serai probablement retenu pendant quinze jours ou trois semaines.

— Méchant! s'écria Mathilde; mais au moins vous dînerez avec nous aujourd'hui ?

— Hélas! je pars à deux heures. Je n'ai appris votre arrivée

ici qu'avant-hier, et hier je suis venu vous voir, mais vous dîniez en ville.

M. de Linsdorf, ayant exprimé son désir de voir Gustave à son retour de N..... et fait mille excuses pour le peu d'instants qu'il avait pu rester avec lui, sortit, laissant sa femme et M. de Launay seuls.

Gustave et Mme de Linsdorf eurent un de ces entretiens délicieux où le cœur parle au cœur, et où l'on se dit tout sans contrainte et sans arrière-pensée. D'un côté ce fut le récit d'une existence bruyante, active, réelle; de l'autre, l'histoire d'une vie intime et isolée où les pensées sont substituées aux passions, où les sensations comptent pour des événements. Au bout d'une demi-heure, Mathilde savait ce qu'avait fait Gustave, lui, ce qu'était Mathilde. Elle lui parla de son long séjour au fond de la Courlande, lui fit avec enthousiasme la description des magnifiques beautés de ce pays romantique et sauvage, où, éloignée de toute société, elle avait passé les quatre années de son mariage. Enlevée au monde à l'âge de seize ans, abandonnée pour ainsi dire à elle-même au milieu d'une nature sombre et fortement accentuée, la jeune fille douce, timide et réservée, devint une femme franche, courageuse et indépendante. D'un tempérament nerveux et rêveur, chez elle l'imagination prit rapidement son essor, et, l'impressionnabilité augmentant de jour en jour, la rêverie finit par s'exalter jusqu'à l'enthousiasme. A l'inverse de presque toutes les femmes, dont le caractère est en général formé par l'action du monde extérieur, Mathilde fit subir son influence à tout ce qui l'environnait; elle agit sur les objets qui l'entouraient, les revêtit des formes et des couleurs de sa fantaisie, et se créa un monde idéal dans lequel elle vécut d'une existence à part et enchantée. En constante communion avec les éternelles voix de la nature et son immuable beauté, elle se forgea des liens entre elle-même et les choses inanimées. Les montagnes couvertes de neige, les sombres forêts, étaient pour elle des amies auxquelles elle disait les secrets de sa pensée. Dans le mugissement des torrents, dans la plainte du vent de la nuit, elle entendait des paroles mystérieuses dont elle seule comprenait le sens. Dans l'incessante contemplation de soi, qu'engendre la solitude, elle apprit à analyser ses propres sensations et finit par connaître d'elle-même tout, excepté le

Gustave eut bientôt compris que cette superbe élève de la nature n'était plus la jeune fille qu'il avait connue autrefois. Il vit combien à cet être, si supérieur sous un point de vue purement philosophique, pouvait être funeste son entière ignorance des hommes et du monde. Il sentit aussi que dans la magnifique harmonie de cette belle nature, une corde n'avait pas encore vibré, et que dans le développement moral de cette créature ardente, poétique, exaltée, l'amour n'avait point eu sa part. Il lui prit la main, et la regardant attentivement, lui dit avec l'accent d'une tendre sollicitude :

— Êtes-vous heureuse, Mathilde?

— C'est une question qu'une femme mariée ne doit pas se faire.

— Mathilde, insistâ-t-il en baissant la voix, et serrant fortement la main qu'il tenait entre les siennes, Mathilde, répondez-moi franchement, aimez-vous votre mari?

M^me^ de Linsdorf baissa les yeux; il y eut un moment de silence; puis, relevant sur Gustave son regard noble et fier :

— Croyez-vous que, pour être heureuse et pour rester fidèle à ses devoirs, il soit nécessaire d'*aimer* son mari?

— Quand on n'a que vingt ans, et une tête comme vous vous en êtes fait une, je trouve qu'il serait bon que le cœur fût occupé.

— Vous trouvez donc qu'il est impossible de vivre sans *aimer?*

M. de Launay se mit à marcher dans le salon d'un air inquiet.

— C'est une destination à laquelle peu de femmes échappent, dit-il.

— Je crois que les exemples du contraire sont moins rares que vous ne le pensez. Quant à moi, continua-t-elle avec chaleur, mettant de côté ma position de femme mariée, je ne voudrais pas me soumettre à un despotisme aussi inexorable.

— Mathilde, vous parlez de l'amour comme un enfant. Vous n'ignorez pas combien vous êtes belle, combien vous êtes une créature adorable...; mais ce n'est ni la vanité, ni la coquetterie qui vous seront dangereuses, c'est votre inexpérience. Vous ne savez pas, Mathilde, vous ne pouvez pas savoir les piéges qui vous seront tendus, les ennemis que vous aurez à combattre sans vous en douter, et auxquels, lorsque vous vous

en douterez, vous ne trouverez plus de force à opposer.

— Soyez-en bien persuadé, mon ami, reprit Mme de Linsdorf, une femme *peut* rester ce qu'elle doit être, si elle le *veut* bien. Quand son cœur lui désignera celui qu'il faut craindre, qu'elle ne cherche point à l'éviter, qu'elle n'ait pas la lâcheté de fuir ; mais au contraire, le regardant en face, le toisant, le mesurant du haut de sa dignité, qu'elle s'arme de tout son courage, et qu'elle lutte vaillamment avec lui : rien n'ennoblit comme un pareil combat. Vous autres hommes qui vous entr'égorgez pour un roi, pour un principe, pour une idée, dites-moi, qu'il s'agisse de défendre votre patrie, de combattre pour vos autels, de disputer à l'oppresseur vos foyers pas à pas, votre ardeur ne sera-t-elle pas centuplée? votre force ne deviendra-t-elle pas surnaturelle? ne mourrez-vous pas mille fois plutôt que de vous rendre? Eh bien! notre patrie, nos foyers, nos autels c'est notre honneur; et croyez-vous que nous ne sachions pas le conserver pur et intact au prix de nos larmes, de notre sang, de notre vie même? Lorsque tout manque à une femme, que la faiblesse la surprend et que sa vertu chancelle, elle se rappelle encore le respect qu'elle se doit; quand Dieu l'abandonne, la fierté lui reste. Vous ne saurez jamais la toute-puissance de ce sentiment qui dit : Je veux pouvoir regarder le ciel face à face sans rougir.

— Pauvre enfant, qui croit à la possibilité de jouer avec la foudre! dit Gustave en soupirant.

Ils causèrent encore longtemps ensemble, et, lorsqu'ils se séparèrent, M. de Launay lui dit en l'embrassant, et avec une insistance étrange :

— Mathilde, au nom de notre long attachement, au nom de Louise, au nom de votre bonheur, tâchez d'aimer votre mari!

Lié par sa promesse, et ne pouvant l'avertir du danger qui la menaçait, Gustave quitta Mme de Linsdorf en songeant avec effroi au changement opéré en elle. Il lui était évident, que, pendant ces quatre années de retraite, elle avait lentement, et sans le savoir, préparé son cœur et surtout son imagination à recevoir la première étincelle que l'amour y jetterait. Il la voyait pleine d'énergie, d'enthousiame et de vie; ne connaissant des passions que leurs noms, et des hommes que ce qu'elle en avait

lu dans les livres. Elle entrait dans le monde avec une confiance illimitée en elle-même, et une foi à toute épreuve dans sa force; elle était belle, elle avait vingt ans, et elle n'*aimait* pas son mari.

Cet entretien avec Gustave laissa Mme de Linsdorf inquiète et pensive; elle allait et venait sans intention et sans but, tantôt s'arrêtant devant la fenêtre, tantôt ouvrant un livre qu'elle ne songeait pas à lire. Enfin, elle s'assit devant le piano, et commença à chanter la romance de Desdemona; mais à peine en eut-elle dit quelques mesures, que sa voix s'éteignit, les larmes lui vinrent aux yeux, et, posant son bras sur le clavier, elle appuya sa tête sur une main, tandis que l'autre errait sur les touches du piano, et tomba dans une rêverie profonde. Elle pensa à tout ce qu'elle venait d'entendre, et, dans son âme, reconnut la vérité de bien des choses que lui avait dites de Launay. Elle n'avait pas été tout à fait franche, pas entièrement sincère avec lui; elle était plus vraie en disant qu'elle croyait à une victoire remportée sur l'amour, qu'à une vie passée sans l'éprouver. Durant ses années d'isolement, elle avait souvent rêvé l'amour, et, dans ses promenades solitaires à l'ombre des grands bois, ou au bord des fleuves rapides, plus d'une fois son imagination mit un être à ses côtés, un autre elle-même, qui pensait et sentait comme elle, aux pieds duquel elle versait toutes les richesses de sa jeune âme, tout ce que son cœur renfermait de poésie et de passion, d'enthousiasme et d'amour, et qui en échange lui disait : Que l'univers est grand et beau, quand on aime! Puis elle rentrait chez elle en se disant : *Hélas! jamais!*

Mathilde demeura longtemps plongée dans cette contemplation intérieure, quand tout à coup sa main droite vint à frapper quelques notes consécutives qui, dans la disposition nerveuse où elle se trouvait, lui parurent si tristes, si étrangement mélancoliques, qu'elle se leva en frissonnant, ferma le piano, et s'en alla à la table regarder les cartes qu'un domestique venait d'y poser. Les premières qui la frappèrent furent celles du baron de Wolfsburg; elle les regarda longtemps machinalement. Elle l'avait presque oublié, tant la visite de Gustave la préoccupait; mais à présent, il lui semblait qu'il aurait aussi bien fait de venir lui-même; c'eût été une distraction, et elle voulait quelque

chose qui la forçât à sortir d'elle-même. Elle reprit les cartes et se rappela le *Vielliebchen*.

— Il paraît qu'il y tient peu, se dit-elle.

## III.

Le lendemain, la princesse de D... envoya sa loge à Mme de Linsdorf, et pour le jour suivant une invitation au bal.

La toile venait de se lever, lorsque Mme de Linsdorf, accompagnée de son mari, parut dans la loge de la princesse. On jouait *les Brigands*. Mathilde assistait pour la première fois à la représentation du chef-d'œuvre de Schiller ; ce fut pour elle une sensation toute nouvelle que de voir se produire l'idée du poëte qu'elle aimait tant. On en était à la scène où Moor reçoit la lettre de son frère, où, voyant ses illlusions détruites, ses prières rejetées, son repentir méconnu, il donne un libre cours à son magnifique désespoir. Entraînée par le flot de ce magnifique langage, emportée par le torrent de cette éloquence sublime, la jeune enthousiaste oubliait tout pour dévorer une à une les paroles de l'infortuné Karl, lorsque M. de Linsdorf, qui ne faisait nulle attention à la scène, et dont l'unique occupation semblait consister à passer toute la salle en revue avec son lorgnon, dit soudainement, en touchant le bras de sa femme :

— Voilà notre jeune baron de l'autre jour.

Mathilde, tout ennuyée qu'elle fût en se voyant ainsi rappelée à la terre du haut des régions poétiques où elle planait, ne put s'empêcher de tourner les yeux dans la direction que lui indiquait son mari, et aperçut effectivement dans une loge, vis-à-vis de la sienne , Edgar, qui, entièrement indifférent à ce qui se passait sur la scène, paraissait n'avoir d'yeux, d'oreilles et d'attention, que pour une assez jolie femme à côté de laquelle il se trouvait assis. En le regardant, Mathilde ne put s'empêcher de se dire : Quel magnifique Karl Moor il ferait ! Et plusieurs fois, durant le spectacle, quand le Moor de la scène débitait une de ces phrases dont le courage et l'indépendance la transportaient, elle se retournait presque involontairement vers le Moor de son idée comme pour en saisir l'expression sur

ses traits ; mais il ne bougeait pas, et ne cessait de parler à l'oreille de sa voisine.

Mme de Linsdorf rentra chez elle avec un sentiment vague, indéfini, qui n'était ni de l'ennui, ni du découragement, mais qui touchait de bien près à l'un et à l'autre de ces deux sentiments.

L'apparition de Mathilde produisit une vive sensation au bal de la princesse, et chacun demandait le nom de la belle étrangère, qui, au milieu de toutes ces femmes mal mises et pour la plupart mal faites, ressemblait à un beau lis d'argent dans un parterre de passe-roses. A bien des personnes, Mme de Linsdorf aurait peut-être paru trop grande; mais il y avait tant de souplesse dans sa démarche, tant de voluptueux abandon dans sa taille de roseau, qui semblait se ployer au gré du vent ! On pouvait aussi reprocher à son cou trop de longueur, mais, comme une belle fleur qui se balance sur sa tige, sa petite tête se penchait sur ce cou blanc avec une grâce si langoureuse, qu'on finissait par trouver que cela ajoutait un charme indicible à toute sa personne. C'était une ravissante créature que Mathilde de Linsdorf ; elle répandait le parfum de sa jeunesse et de sa pureté sur tout ce qui l'entourait. Quand elle passait près de vous, c'était comme lorsqu'on s'approche d'une fenêtre ouverte au milieu d'un bal ; il semblait qu'elle vous apportât sur la brise fraîche les senteurs des fleurs tout humides de la rosée du soir.

Depuis près d'un quart d'heure, Mathilde se trouvait assise sur un sofa au haut de la salle où l'on dansait, sa tête appuyée sur sa main, et ses grands yeux noirs regardant le vide. Dieu sait à quoi elle pensait, mais elle était ineffablement belle dans ce moment; belle d'une beauté si rêveuse, si mystique, si intellectuelle, qu'on l'eût volontiers prise pour l'ombre d'Égérie assise sur les ruines de sa grotte. Depuis un quart d'heure, elle n'avait pas bougé, lorsque tout à coup une main s'appuya sur le dos du sofa qu'elle occupait, et une voix lui dit tout bas :

— *Guten tag, vielliebchen* (1).

(1) Bonjour, bien-aimée.

Elle ne fut pas maîtresse de son premier mouvement, et se redressa comme une biche effrayée ; puis, confuse de l'émotion qu'elle venait de montrer, elle rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Vous l'avez gagné, dit-elle.

Décrire l'espèce d'impression que lui firent ces trois mots très-simples serait impossible. Elle n'y entendait rien, et, ce qui plus est, ne cherchait nullement à comprendre ce qu'elle éprouvait.

Après quelques instants de conversation :

— Que faut-il que je vous donne pour votre *vielliebchen ?* demanda Mathilde.

— Je vous prierai de m'accorder au moins quatre valses.

Elle lui répondit, avec un regard d'une simplicité adorable :

— Il y a si longtemps que je n'ai valsé, que j'en ai presque peur ; je crains d'avoir oublié... Et puis cet orchestre et ce tourbillon me font un singulier effet. Une longue absence du monde rend si sauvage ; si vous saviez !...

Edgar finit par la persuader, et, entourant de son bras la taille souple de Mathilde, il l'entraîna. Ses premiers pas furent timides et incertains, mais, grâce à l'extrême habileté de son valseur, au bout de quelque temps, elle surpassait toutes les autres par sa grâce vaporeuse et légère. Animée par cette musique entraînante, irrésistible de Strauss, ses joues, habituellement pâles, se colorèrent, ses yeux brillèrent d'un merveilleux éclat ; jamais elle n'avait été si resplendissante de beauté. De tous côtés on s'arrêtait pour la regarder ; partout elle n'entendait que des murmures d'admiration. Rayonnante de gloire, enivrée de son succès (c'était le premier), elle remerciait du fond de l'âme Edgar de son triomphe et du bonheur qu'elle en ressentait.

Vers la fin du bal, M. de Wolfsburg s'approcha de Mathilde.

— A quelle heure comptez-vous partir demain pour Linsdorf ? lui dit-il.

— Ah ! mon Dieu ! j'oubliais que nous partions demain.

— C'est que moi je ne cours aucun risque de l'oublier, car M. de Linsdorf a eu la bonté de m'engager, et je vais avoir l'honneur de vous y accompagner.

A ce moment, le général vint chercher sa femme pour l'emmener.

— A dix heures demain matin, mon cher baron, dit-il en serrant la main à Edgar. Nous laisserons la voiture à madame, et vous et moi, nous ferons la course à cheval. — Ce jeune homme-là me plaît étonnamment, dit M. de Linsdorf à sa femme, en descendant l'escalier.

—Quel bal ravissant ! Quelle délicieuse fête ! s'écria Mathilde en sautant dans la voiture.

## IV.

Malgré les apparences, qu'on serait mal venu à vouloir invoquer en sa faveur, Edgar de Wolfsburg était moins coupable qu'au premier coup d'œil on eût pu le trouver ; s'il faisait le mal, c'était non par calcul, non pour le plaisir de le faire, mais par étourderie, par habitude de douter de l'existence du bien. Officier à quinze ans, beau comme Paris, brave comme son épée, orgueilleux comme un archange, moqueur comme un démon, mauvais sujet comme Richelieu, dès son entrée dans le monde, Edgar vit toutes les femmes du grand-duché se disputer son cœur, et finit par croire, comme son camarade Felstadt, que, si la vertu des femmes existait autrefois, c'était une chose passée de mode aujourd'hui. Son plus grand tort était d'avoir vu le jour au fond d'un petit duché de l'Allemagne, au lieu d'être né dans une des grandes capitales européennes. A Paris ou à Londres il eût été tout autre, et la foule, qui, comme le temps, montre à chacun sa place, lui eût aussi appris à connaître la sienne. Ses nobles facultés intellectuelles, étouffées dans la sphère rétrécie où il vivait, se fussent développées ; son ambition, qui, faute d'activité au dehors, était devenue une soif brûlante, se fût choisi un but élevé dans une carrière honorable, dont les difficultés eussent incessamment stimulé sa courageuse ardeur ; ses folies de jeune homme, sévèrement punies dans une ville où tous se sentaient ses inférieurs (surtout ceux qui pouvaient commander son obéissance), eussent été peut-être ignorées, à coup sûr excusées. En un

mot, dans une grande ville où l'on pardonne à la jeunesse ses égarements et ses excès, mais où, cette première effervescence passée, on la voit revenir à la raison et à l'activité saine, où les belles intelligences, par le contact perpétuel avec des intelligences encore supérieures, s'agrandissent, se forment, se perfectionnent, Edgar eût été, à coup sûr, un homme fort distingué, peut-être même un homme remarquable.

D'une famille dont la noblesse était grande et pure comme celle des Habsburg, et dont presque tous les membres remplissaient de hautes fonctions auprès du souverain, à son début Edgar se trouva placé de manière à prétendre à un avancement rapide dans la carrière militaire; une plaisanterie, occasionnée par l'accident suivant, arrivé à l'un des frères du grand-duc régnant, le perdit.

Par une claire et froide nuit d'hiver, l'illustre prince en question se divertissait, selon ses habitudes, à pourchasser toutes les femmes qu'il rencontrait dans les rues. Une jeune fille fort éveillée vint à traverser son chemin, et, le reconnaissant, se mit à fuir de toutes ses forces; le prince la poursuivit, et cette chasse continua jusque sur la grande place du château, quand soudainement chasseur et gibier disparurent tous les deux; l'un dans une longue rue qui tournait à droite, l'autre dans le grand bassin d'eau à fleur de terre, vis-à-vis la grille du palais, qu'il n'avait pas vu à cause de la neige qui le couvrait, et d'où vinrent le tirer les gens du château, avertis par la sentinelle de garde qu'un homme venait de tomber dans l'eau. Le lendemain, toute la ville sut l'aventure, tout le monde en parla, tout le monde en rit; et le soir on regardait partout, et jusque dans les appartements des dames d'honneur de la grande-duchesse, une caricature où l'altesse royale (qui de sa course nocturne en eut pour six semaines de fièvre rhumatismale) était représentée sous les traits d'un bouc s'efforçant de sortir d'un puits au bord duquel se tenait une jeune fille qui lui répétait la fable de La Fontaine :

..... Si le ciel t'eût donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère

Descendu dans ce puits ; or, adieu, j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts !

La cour eut la maladresse de s'en mêler, Edgar la vanité de s'avouer coupable, et, à dater de ce jour, M. de Wolfsburg fut mis au ban de la cour et de ce qu'on appelait la bonne société de M.... Les hommes le détestaient, et il leur répondait en se battant avec eux ; les femmes le craignaient, et il les rassurait en les séduisant. Son avenir était brisé, son avancement désormais impossible. Découragé, mais mille fois trop fier pour le laisser voir, Edgar menait une vie aussi déréglée et aussi dissolue qu'il soit possible de le faire en Allemagne. Reçu seulement chez les gens d'une extrême tolérance, ou d'un excessif libertinage de conduite, il parvint à n'avoir ni affections, ni craintes, ni croyances.

Comme la plupart des hommes, Edgar avait deux honneurs fort distincts entre eux. Dans l'acception ordinaire du mot, il était l'homme le plus honorable de la terre : c'est-à-dire qu'il se fût laissé griller tout vif plutôt que de manquer à sa parole, et pour un mot, un regard, un rien, ne demandait pas mieux que de se couper la gorge avec le premier venu ; mais quiconque aurait voulu lui persuader qu'il pouvait y avoir de la honte à compromettre une femme, du déshonneur à la tromper, ou de la lâcheté à l'abandonner, l'eût trouvé sourd à tous ces raisonnements. Aussi, lorsque, sans connaître M^me de Linsdorf, il fit son pari avec M. de Launay, il ne lui vint pas dans l'idée que ce pût être une chose infâme que de jouer ainsi froidement la réputation, le bonheur, l'avenir, d'un être qui au fond lui était parfaitement indifférent ; ou plutôt il ne pensait pas sérieusement que le bonheur d'une femme pût dépendre de ce qu'il appelait un enfantillage. Il avait tant vu de femmes pleurer leur vertu et prendre un autre amant pour essuyer leurs larmes, tant qui, après avoir menacé de se tuer la veille, reparaissaient le lendemain au bal plus coquettes que jamais, qu'il était presque pardonnable à lui de ne croire ni à leurs pleurs ni à leurs principes. Lorsqu'il entreprit la conquête de Mathilde, il songea à en faire sa proie, nullement à l'aimer. La seconde fois qu'il la vit, sa merveilleuse beauté frappa ses sens, et à côté de cette impression purement sensuelle en vint une autre qu'il compre-

nait moins bien : c'était cette espèce de respect involontaire que commandait en quelque sorte sa pureté angélique et franche, et sa dignité sans prétention. Au sortir du bal de la princesse, Edgar se dit :

« Il pourrait bien m'arriver d'aimer cette femme-là. Eh bien ! tant mieux pour elle ! je me battrai avec l'autre, et tout sera dit; puis ça durera six semaines au lieu de trois. »

Grâce au peu de temps que resta le général à M...., et au peu de monde qu'il y connaissait, Edgar n'eut à lutter contre aucune prévention. Insinuant et rusé comme le serpent de l'Écriture, habile comme Protée à changer de forme et de couleur, selon les nuances de ceux qui l'entouraient, il avait réussi en un clin d'œil à ensorceler M. de Linsdorf, et ce fut avec ces avantages et dans ces dispositions qu'il partit avec le général et sa femme pour la campagne.

Arrivée au château, la vie qu'y mena Mathilde fut tout juste celle qu'il fallait pour la faire tomber dans le piége que lui tendait Edgar. Dans la romantique vallée de Linsdorf, sur les montagnes couvertes de bruyères qui la cernaient, partout dans ces superbes campagnes, elle retrouvait cette liberté, ce commerce intime avec la nature inanimée qui avaient fait le charme de son long exil au fond de la Courlande ; elle retrouvait tout, plus l'être de son imagination et de sa pensée, auquel elle donnait pour ainsi dire toute sa vie passée en la lui racontant, établissant ainsi entre le passé et le présent une espèce de lien qui finissait par lui faire croire à leur unité, et par lui persuader qu'Edgar avait toujours vécu à ses côtés. Il lui arrivait parfois de s'entretenir tout naturellement avec Edgar d'événements passés avant qu'ils se connussent, comme si celui-ci devait se les rappeler et les comprendre. Pauvre enfant ! elle ignorait qu'un des premiers effets de l'amour est de faire croire qu'on a toujours connu l'objet aimé, et de ne compter pour rien dans son existence le temps où on ne le connaissait pas encore. Sa vie actuelle lui apparaissait comme la réminiscence d'une existence antérieure, une musique dont elle se rappelait confusément le son. Dieu sait l'effet que produisent sur des têtes ardentes et des organisations poétiquement superstitieuses, ces mystérieuses réalisations de vagues rêves faits dans le sommeil inquiet du cœur.

Le général, devenu depuis deux ans, par la mort de son oncle, propriétaire du beau domaine de Linsdorf, n'avait plus revu le château de ses pères depuis près de vingt-cinq ans passés au service de la Russie. Aussi, en venant prendre possession de son héritage, avait-il de quoi s'occuper sans s'informer de ce que faisait sa femme. Il lui laissait en tout et toujours une indépendance sans entraves. Accoutumé à la considérer comme un enfant qu'il fallait amuser, sentant que pour elle les distractions et les plaisirs avaient été rares depuis son mariage, ne songeant jamais au danger qui pouvait résulter d'une intimité si isolée, M. de Linsdorf se trouvait singulièrement heureux de la découverte de quelqu'un qui pût diminuer pour sa femme, les ennuis de la solitude, et qui, en même temps, voulût bien jouer au billard, aller à la chasse et fumer avec lui.

Quant à Mathilde, elle nageait dans le bonheur; elle était joyeuse comme l'oiseau sur la branche, sans savoir d'où venait sa joie; son contentement éclatait en tout, dans son regard, dans sa démarche, dans sa voix. Tout son être se développait et s'épanouissait au bonheur comme une plante au soleil. Elle commençait à vivre de la vie du cœur, et sa beauté en devenait irrésistible. Les femmes ne sont jamais si belles que lorsqu'elles commencent à aimer et ne le savent point encore. L'amour alors, s'alliant à l'innocence, accomplit un des plus divins mystères de la création; plus tard viennent la crainte, la douleur, la honte, le remords; et quand la conscience arrive, la pureté s'envole.

Mme de Linsdorf et Edgar passaient leurs journées, à quelques heures près, entièrement ensemble. Tantôt c'étaient des courses à cheval dans les montagnes, tantôt des promenades à travers les grands bois de chênes et de sapins; puis des excursions aux vieux bourgs dans les environs, où, pendant qu'Edgar esquissait quelque magnifique point de vue, Mathilde, assise sur les ruines, récitait des vers de ses poëtes favoris ou chantait, de sa voix vibrante de contralto, des fragments de mélodies italiennes. Wolfsburg, qui peignait admirablement, voulut absolument faire le portrait de Mme de Linsdorf: elle s'y refusa d'abord; mais, cédant ensuite aux désirs du général, qui lui représentait que son portrait en pied ornerait fort convenablement un des grands salons, elle finit par s'y résigner et con-

vertit en atelier une espèce de mansarde où elle allait tous les jours poser pendant une heure. Elle avait découvert dans le village un jeune garçon de quinze ans qui jouait du piano à ravir; elle le faisait venir tous les soirs au château pour lui jouer des valses, pendant qu'elle valsait avec Edgar dans la grande salle d'armes et qu'elle faisait assister M. de Linsdorf à ce qu'elle nommait en riant *son bal*. Les boucliers et les haches d'armes de tous les Linsdorf depuis le xe siècle claquaient contre les murailles, le général battait la mesure, Edgar et Mathilde tournoyaient à en perdre l'haleine, le petit pianiste tapait de toutes ses forces, en s'amourachant de Mme de Linsdorf à vue d'œil (ce qui faisait crever de rire son mari) : tout le monde s'amusait prodigieusement, et rien ne pouvait être plus innocent que tout cela. Mathilde ne concevait pas d'autre existence; insensiblement elle associait Edgar à tous ses projets d'avenir, sans jamais songer à l'inévitable nécessité d'une séparation, ni prévoir le moindre danger pour son repos dans la continuation des relations délicieuses qui s'étaient établies entre eux. Elle marchait en véritable somnambule au bord du précipice; sans le savoir, elle allait au-devant de l'Amour en lui tendant la main; et à quiconque eût cherché à l'éclairer sur l'état de son cœur, elle eût répondu en toute confiance que l'on n'est jamais si loin d'aimer quelqu'un d'amour que lorsqu'on l'aime d'amitié.

Les choses en étaient là, et M. de Wolfsburg habitait Linsdorf depuis huit jours, lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'il ne serait pas maladroit de troubler un peu ce calme, qui, prolongé, pouvait devenir inquiétant. Un matin, après le déjeuner, il annonça devant le général la nécessité dans laquelle il se trouvait de retourner à M.... Mathilde fut étourdie du coup, au point de ne sentir pour le moment qu'une seule chose, la ferme volonté d'y opposer une vigoureuse résistance. Elle se récria sur cette brusque détermination de quitter Linsdorf, bouda, se fâcha, appela à son aide le général, qui, après avoir essayé tous ses moyens de persuasion, finit par dire à sa femme :

— Mais écoute donc, ma chère amie; après tout, le baron peut avoir des motifs puissants qui le forcent à partir, et ce serait mal à nous de nous y opposer.

— Je ne m'y oppose pas, répondit Mathilde d'un petit air

résolu; seulement je ne veux pas qu'il parte. Puis en riant : Tu prends la chose bien légèrement, mon cher général; mais qu'est-ce que nous ferons quand il sera parti? qui t'aidera à tuer tes chevreuils et tes lièvres? qui valsera avec moi? qui m'accompagnera dans mes courses à cheval? — Elle se leva de table, et dominant de toute sa hauteur Edgar, qui, assis à côté du général, fumait tranquillement son cigare, elle lui dit d'un ton de feinte solennité très-plaisante :

— Écoutez, monsieur le baron Edgar de Wolfsburg, si vous persistez à vouloir vous en aller, je vous déclare une guerre à mort; songez-y! — Et elle sortit du salon.

Lorsque Edgar se retrouva seul avec elle, elle lui tourna brusquement le dos, en feignant de le traiter avec un dédain superbe.

— Voulez-vous m'accorder une petite séance d'une demi-heure? lui dit-il avec un sérieux affecté

Elle se retourna, et le regardant en face :

— Non, je ne le veux pas.

Edgar s'inclina et revint à la charge.

— Voulez-vous que j'envoie chercher notre orchestre et que nous valsions?

— Non, et vous le savez-bien.

Edgar s'approcha de Mathilde :

— Voulez-vous faire la paix? dit-il en riant.

M^me^ de Linsdorf dirigea sur lui un regard courroucé.

— Non, je ne veux pas faire la paix avec vous. — Puis, voyant qu'il prenait un air étonné : Je suis douce et bonne comme un ange, poursuivit-elle, quand on fait ce que je veux; mais, voyez-vous, monsieur de Wolfsburg, quand on ne fait pas *tout* ce que je veux, je suis méchante, obstinée, et surtout extrêmement rancunière. Avec cela, je suis très-franche, et, je vous l'avoue, c'est parce que je vous déteste que je ne veux pas faire la paix avec vous.

— J'en suis fâché, madame, dit Edgar, faisant mine de prendre cette tirade au sérieux; car je me plaisais à me former une tout autre idée de votre caractère. — S'inclinant profondément il, se dirigea vers la porte.

Il n'en fallut pas davantage pour dérouter Mathilde et lui faire oublier son rôle de colère et d'indignation.

— Allons, ne vous fâchez pas, lui dit-elle doucement, en se mettant sur son chemin.

Edgar protesta gravement qu'il n'était pas le moins du monde courroucé.

— Vous voulez donc me forcer à vous dire que j'avais tort : eh bien, voyons, faisons la paix ! maintenant c'est moi qui vous le demande.

Si Edgar eût été moins roué, il eût tâché de tourner cette réconciliation à la tendresse; mais il vit que le moment n'était pas arrivé, et qu'il y avait beaucoup trop de franchise chez Mathilde pour qu'il pût encore se risquer. Avec une froide galanterie, il porta à ses lèvres la petite main blanche qu'elle lui tendait.

— Nous voilà amis ! mais, ajouta-t-elle avec son regard le plus suppliant et son inflexion de voix la plus câline, n'est-ce pas, vous ne partirez pas ? — Et voyant qu'il allait lui répondre : Je ne veux pas d'excuses; on m'a parlé ce matin des ruines d'une abbaye à quatre lieues d'ici, j'ai commandé qu'on selle les chevaux, et vous m'y accompagnerez. Allons, vous ne pouvez pas me refuser cela.

— Eh bien ! je ne partirai pas, du moins pas aujourd'hui...

La promenade fut délicieuse, le temps magnifique (c'était aux premiers jours de juin), et Mathilde, enchantée d'avoir vaincu au moins momentanément la résistance d'Edgar, fut brillante de gaieté et d'enjouement. En revenant des ruines, le ciel, jusqu'alors si clair, devint sombre, des nuages épais et noirs s'amoncelèrent à l'horizon, et quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Au bout d'une demi-heure, l'orage éclata dans toute sa violence, et M^me^ de Linsdorf, jetant autour d'elle un coup d'œil incertain, s'arrêta.

— Savez-vous que nous nous sommes égarés et que nous avons perdu Johann ? s'écria-t-elle en riant de la mésaventure.

En effet, le domestique qui en partant du château les accompagnait, n'était plus là.

— J'aperçois quelqu'un là-bas, dit Wolfsburg; et tous les deux partirent au grand trot.

— Le chemin le plus court pour aller à Linsdorf ? demanda Edgar à un paysan qui marchait à côté de la route.

— *Ei ! meiner seele !* vous en êtes à trois lieues, dit l'homme.

— *Zum henker, bursche !* je ne te demande pas à quelle

distance nous en sommes, mais le chemin le plus court pour y arriver.

— En ce cas, prenez la petite route à gauche, là devant vous, et allez tout droit jusqu'au pont de bois de la cascade, on peut le passer à cheval ; après, suivez la grande route à travers la forêt, et vous serez à la vallée de Linsdorf dans une heure.

Mathilde montait ce jour-là, à l'insu de son mari, un étalon moldave qu'il avait acheté d'un officier hongrois pendant son séjour à M..... Le palefrenier, oubliant que ce n'était point là le cheval que montait d'ordinaire Mme de Linsdorf, négligea d'attacher une gourmette au mors, et la laissa partir avec un simple bridon. Jusqu'à ce moment, ni elle, ni Edgar ne s'en étaient aperçus, car le cheval se conduisait à merveille ; mais, dès le premier coup de tonnerre, il montra une inquiétude si vive, et qui, à mesure que l'orage s'approchait, devenait si violente, qu'Edgar, alarmé, s'empara de la bride, malgré les assurances de Mathilde qu'il n'y avait aucun danger. Arrivés au pont de bois, ils s'arrêtèrent. Ce pont n'était autre chose qu'une planche large de quatre pieds, jetée sur un abîme profond de deux cents, et protégée par un petit parapet rustique. Le torrent, dont le lit se trouvait au fond du gouffre, enflé par l'orage, répondait en mugissant à la voix du tonnerre, et jetait sa blanche écume à la face du ciel.

Mathilde admirait cette magnifique colère de la nature, lorsqu'Edgar rompit le silence :

— Vous ferez peut-être mieux de passer le pont à pied.

— Je vous remercie, je suis trop mouillée pour m'amuser à monter et descendre de la sorte.

Edgar passa la bride de sa propre monture sur son bras gauche, et tenant de cette main les rênes du cheval de Mathilde, il lui appliqua avec la droite un vigoureux coup de cravache sur les hanches. Dans une seconde, ils se trouvèrent au bord du pont, mais ici la lutte fut terrible. Dès que l'animal, déjà inquiet, entendit le son creux que produisaient ses pieds sur la planche, sa frayeur augmenta tellement qu'il en devint indomptable. La crinière hérissée, les narines dilatées, les yeux en feu, il hennissait en frissonnant de peur. Exaspéré par les coups que lui portait Edgar, effarouché par la tempête, il se cabra et se tint presque debout sur ses jambes de derrière. Au

même instant des craquements se firent entendre, et une partie du parapet, se détachant, fut emportée. Wolfsburg vit le danger, lâcha la bride, jeta sa cravache; puis, entourant Mme de Linsdorf de son bras droit, il l'enleva de sa selle comme si elle eût été un enfant de huit ans, et la plaça devant lui, presque sur le cou de son cheval. A peine avait-il eu le temps de la sauver et de faire reculer sa monture d'une dizaine de pas, que le pont, déjà ébranlé, croula sous le choc d'un coup de tonnerre, entraînant dans sa chute le cheval de Mathilde. Edgar entendit une faible exclamation d'épouvante, sentit le frissonnement convulsif d'un corps près du sien, et vit entre ses bras Mme de Linsdorf sans connaissance.

Sérieusement alarmé pour Mathilde, et ne connaissant pas son chemin, Wolfsburg côtoya le précipice en se frayant une route assez pénible jusqu'à la tête du torrent; puis, descendant de l'autre côté, et sans perdre de vue la cascade, il se trouva à l'extrémité du pont, opposée à celle où venait d'arriver l'accident. Il se souvint alors des instructions du paysan, et prit à franc étrier le chemin à travers la forêt, emportant son doux fardeau dans ses bras. Au détour d'un sentier il entendit une voix qui criait de toutes ses forces : — Monsieur le baron ! monsieur le baron! et vit Johann qui venait vers lui à bride abattue.

Après avoir expliqué au domestique le malheur survenu au cheval du général :

— N'y a-t-il pas une maisonnette de garde-chasse dans les environs, où je puisse procurer des secours à Mme la comtesse? demanda-t-il.

— Pas même une hutte de bûcheron, monsieur le baron; mais il y a tout à côté une grange où madame serait au moins à l'abri de cette pluie battante. — Wolfsburg s'y fit conduire. Descendu de cheval, il prit Mathilde dans ses bras, et, entrant dans cette espèce de hangar, la déposa doucement sur un monceau de bruyère fraîchement coupée, que les paysans y avaient mis à l'abri; ensuite il envoya Johann au château chercher une voiture, avec l'ordre de ne rien dire au général.

Seul auprès de Mme de Linsdorf évanouie, Edgar se prit à contempler sa beauté régulière et touchante. Il essuya avec son mouchoir ses joues et son front pâles et humides de la pluie,

sécha entre ses mains ses longs cheveux noirs qui, échappés de leurs bandeaux, tombaient tout mouillés sur son cou, et, se mettant à genoux à côté d'elle, appuya sa tête sur son épaule. Vainement il tâchait de réchauffer les mains froides de Mathilde en les mettant dans son sein, vainement il cherchait à la ranimer en les couvrant de baisers : elle ne revenait pas à la vie. Depuis plus de vingt minutes il était là à la regarder, à s'enivrer de cette beauté pure et endormie, lorsque Mathilde fit un mouvement convulsif, ouvrit les yeux à demi, et, jetant ses bras autour du cou d'Edgar, s'évanouit de nouveau en lui disant d'une voix éteinte : — Oh ! sauvez-moi !

C'en fut trop, et Wolfsburg perdit la tête. Enlaçant cette taille souple de ses bras, il la serra contre lui et couvrit de baisers ses mains, son front, ses cheveux, en l'appelant par les noms les plus passionnés.

Peu à peu et bien longtemps après elle revint à la vie, mais confusément, comme dans un rêve, et sans rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle. Dans cette espèce de sommeil éveillé ou de réveil indistinct, les lèvres d'Edgar vinrent à effleurer les siennes, un frisson nerveux parcourut tout son corps, et sans savoir ce qu'elle disait, croyant sans doute rêver :

— Edgar, vous ne partirez pas ? murmura-t-elle.

Il n'eut pas le temps de répondre, car Mathilde ouvrit les yeux, et, voyant où elle était, se dégagea violemment de son étreinte et bondit jusqu'à la porte. Au même instant une voiture se fit entendre ; M^me de Linsdorf, sans adresser un mot à Edgar, sauta dans la calèche et partit. M. de Wolfsburg la suivit à cheval. Arrivés au château, Mathilde prétexta une indisposition, et ne descendit pas de la soirée.

— Quelle tête folle ! dit le général en embrassant Edgar et en lui réitérant les expressions de son éternelle reconnaissance. — Vouloir monter cet étalon moldave !

Cette nuit-là M. de Wolfsburg, qui veillait d'habitude après que tout le monde dormait au château, fut arrêté, en gagnant son appartement, par la femme de chambre de Mathilde, qui lui dit :

— Pardon, *herr baron*, mais M^me la comtesse vous prie d'être dans l'atelier demain matin à six heures.

Edgar connaissait trop le caractère de Mathilde pour oser

espérer rien de flatteur de ce rendez-vous. Après une nuit passée à se tourmenter là-dessus, inquiet et déconcerté, il se rendit dans l'atelier, dix minutes avant le temps fixé. Il regardait avec distraction le portrait inachevé, lorsque la porte s'ouvrit, et Mathilde entra. Elle était pâle comme la mort, et l'abattement de tous ses traits attestait qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, madame, dit Edgar en la saluant respectueusement.

Elle s'approcha de lui, et, le regardant en face, lui répondit d'une voix basse mais ferme :

— Monsieur de Wolfsburg, j'ai un grand service à vous demander. *Partez.*

Le coup ne fut pas entièrement imprévu; mais ce qui, dans Mme de Linsdorf, étonnait et déroutait Edgar plus que ses paroles, fut son maintien calme, et l'absence d'agitation visible dans toute sa personne. Plutôt triste qu'agitée, plutôt abattue qu'émue, tout en elle disait que l'excitation de la lutte était passée, et qu'il ne restait plus que la lassitude d'une victoire péniblement remportée sur elle-même. Edgar comprit tout le danger de sa position, et faillit se perdre en se risquant trop tôt.

— Partir! s'écria-t-il d'un air passionné; non, Mathilde, vous ne savez pas ce que vous me demandez... Hier encore je l'aurais pu; aujourd'hui, cela m'est impossible.

Sans irritation comme sans attendrissement, avec une humilité à la fois douce et déterminée, Mme de Linsdorf reprit :

— Je le sais bien; je ne puis rien exiger de vous; je ne dois posséder sur vous ni influence ni autorité. Il n'existe entre nous aucun lien qui puisse me donner le droit de commander votre obéissance; aussi je ne prétends pas vous imposer une loi, je viens vous demander une grâce; je m'adresse, je me fie à votre générosité. — Partez !

— Mathilde, dites-moi que vous m'aimez, interrompit Edgar d'une voix émue en s'emparant de la main de Mme de Linsdorf, qu'elle retira aussitôt; fixant sur lui un regard pénétrant et résolu :

— Je ne serai jamais à vous, lui répondit-elle.

— Dites-moi au moins qu'il y a du danger pour vous.

Mathilde le regarda longtemps, et puis avec une froideur extrême :

— Monsieur de Wolfsburg, lui dit-elle, vous me forcez à regretter la démarche que j'ai faite ; vous m'apprenez que j'ai été trop franche, mais malheureusement je ne sais pas feindre. Je vous croyais pour moi une affection désintéressée, une amitié noble et sincère ; je vois que vous ne recherchiez qu'une indigne satisfaction d'amour-propre.

Edgar vit la maladresse qu'il venait de commettre.

— Ah ! Mathilde, quel mot cruel vous m'avez dit là ! s'écria-t-il avec l'accent de la douleur la plus vraie et la plus poignante.

Craignant d'avoir été injuste, elle s'approcha de lui, et, posant une main sur son bras :

— Si je vous ai blessé, pardonnez-le-moi ; mais promettez-moi de partir. Monsieur de Wolfsburg.... Edgar... je veux vivre sans reproches ; aidez-moi à vivre sans regrets.

— Mais, Mathilde, je ne puis exister sans vous voir et vous entendre ; votre présence est ma vie... je vous aime.

— Oh ! alors, si vous *m'aimez*, partez !

Il y avait dans sa voix tant d'énergie, tant de supplication dans le regard que tournèrent vers lui ses yeux pleins de larmes, qu'Edgar vit qu'il ne fallait pas prolonger la résistance.

— Je partirai, madame, dit-il après un instant de silence.

## V.

En quittant le château du général, Wolfsburg tremblait pour son pari. La conduite de Mme de Linsdorf l'étonnait. Il avait vu des femmes engager une lutte pour provoquer la défaite ; mais Mathilde ne luttait pas. Il en avait vu qui faisaient parade du désespoir pour s'attirer la consolation ; mais Mathilde ne se désespérait point. Elle ne se posait pas en victime, elle accomplissait un devoir. Il était souvent arrivé à Edgar de rencontrer la résistance armée de pleurs, de cris, de protestations et de reproches ; mais il voyait s'opposer à lui pour la première fois la simplicité et le calme, *la vérité de la vertu*. Mme de Linsdorf fut la première femme qui lui eût inspiré l'estime et

le respect. Jusque-là, il se disait qu'une femme, quand elle se donnait, cédait moins encore à son amant qu'à ses propres inclinations. Avec Mathilde, il fut forcé d'admettre l'inverse de la proposition, et de reconnaître qu'en cédant elle se sacrifierait. Or, en amour, croire à la nécessité d'un sacrifice, c'est douter de ses chances de succès, et doubler le prix de l'objet que l'on poursuit. Aussi jamais M^me^ de Linsdorf ne sembla-t-elle à Edgar si désirable que lorsqu'il crut aux difficultés qui s'opposaient à sa possession.

Après le départ de Wolfsburg, Mathilde ne cessa pas un instant de penser à lui. Tout ce qui l'entourait ou l'approchait ne servait qu'à le lui rappeler, et elle se plaisait dans la tristesse que lui causait ce souvenir qu'elle retrouvait partout. Elle faisait seule les promenades qu'ils avaient faites ensemble ; seule, elle contemplait les beautés de la nature et admirait les fleurs, les étoiles et les eaux ; mais la nature lui paraissait fanée, les fleurs avaient perdu leur parfum, les étoiles leur lumière, les eaux leur transparence. En proie à une tristesse inquiète, dévorée par un vague ennui, M^me^ de Linsdorf vint à s'en vouloir pour le départ de Wolfsburg, à se le reprocher comme une faiblesse, et à se persuader que ç'avait été bien lâche à elle de fuir ainsi les apparences d'un danger qui n'existait réellement pas.

— Dans tous les cas, se disait-elle, il est plus noble de résister à la tentation que de l'éviter ; j'aurais opposé à l'amour d'Edgar la religion du devoir, je lui aurais fait entendre la voix de la raison (elle oubliait que M. de Wolfsburg n'était pas le seul auquel la voix de la raison eût semblé discordante et aigre), je l'aurais forcé à ressentir pour moi cette amitié pure et élevée que je conserverai toujours pour lui.

Si quelque chose pouvait éclairer ceux que l'amour commence à aveugler, le fait suivant eût suffisamment prouvé à M^me^ de Linsdorf que l'amitié était pour bien peu dans le sentiment qu'elle éprouvait pour Edgar.

Un jour, couchée sur un canapé dans sa chambre, elle suivait machinalement des yeux une de ses femmes qui ôtait d'une grande malle les toilettes que sa maîtresse avait apportées de M.... En secouant et pliant une de ces robes (celle que portait M^me^ de Linsdorf au dîner chez la princesse de D...), quelque

chose de dur vint à frapper le parquet; un rayon de soleil, passant à travers les jalousies, tomba tout brillant et doré sur un objet grand comme une coquille de noix. Mathilde tourna les yeux de ce côté, sauta de son canapé avec un petit cri de surprise, courut à l'autre bout de l'appartement, ramassa quelque chose qu'elle cacha précipitamment sous son corset, ce gentil reliquaire des femmes, et disparut de la chambre sans que sa caméristeeût eu le temps de voir que son front était rouge comme le feu, et que son cœur battait avec une violence extrême. Mme de Linsdorf traversa le jardin, et, s'enfonçant dans un des verts sentiers du bois, se laissa tomber, haletante et essoufflée, au pied d'un arbre; puis, après un regard furtif jeté autour d'elle, tira de son sein la moitié d'une double amande qu'elle contempla avec amour en disant tout bas: — *Guten tag, vielliebchen.*

Que de choses ces paroles lui rappelaient! Elle voyait Edgar près d'elle; et, fermant les yeux, il lui semblait, comme la nuit du bal, *sentir* sa voix. Elle resta longtemps plongée dans cette contemplation mélancolique du passé, puis s'en alla en soupirant.

Quatre jours s'écoulèrent, et le quatrième, au moment où Mathilde allait se retirer pour la nuit, on lui remit un billet. Elle ne reconnut pas, mais elle devina l'écriture; il était conçu en ces termes:

« Madame,

» Des affaires d'importance m'appellent demain à V...; comme je passerai nécessairement devant votre porte, je trouve que ce serait mal reconnaître les aimables attentions dont m'a comblé monsieur votre mari, que de ne pas lui faire une visite de quelques instants. Je prends la liberté de vous en prévenir d'avance, madame, afin de vous éviter une surprise désagréable, et parce que je tiens à vous expliquer les motifs de ma conduite. Ce n'est point une infraction à vos volontés que je médite, mais purement un devoir de société dont je m'acquitte.

» Daignez agréer, madame, l'expression de mon respect.

» E. de W. »

Le général faisait une tournée avec son intendant; Mme de Linsdorf se trouvait toute seule quand on annonça Wolfsburg. La conversation fut languissante et forcée : respectueuse et froide du côté d'Edgar, embarrassée et décousue de la part de Mathilde. L'agitation mal déguisée de Mme de Linsdorf la perdit, car Edgar ne tarda pas à en profiter. Après avoir parlé pendant une demi-heure des choses les plus insignifiantes, il se leva et prit congé de Mathilde; mais à peine eut-il fait quelques pas vers la porte, qu'il s'arrêta, et, se retournant :

— Madame de Linsdorf, lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je ne puis vous quitter ainsi : je vous vois peut-être pour la dernière fois de ma vie ; dites-moi que vous me pardonnez mon audace de l'autre jour ; dites-moi que vous ne m'en voulez pas, ou du moins que vous ne m'en voulez plus.

Mathilde lui tendit en silence une main froide et tremblante; leurs yeux se rencontrèrent, et un instant après ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Mathilde; tu m'aimes...

— Vous le savez, répondit-elle avec un regard d'une tendresse ineffable.

Après une heure passée à se raconter tous ces petits secrets que le cœur amasse par milliers lorsqu'on aime, Mme de Linsdorf, assise à côté de Wolfsburg, la tête sur son épaule, sa main dans la sienne, lui dit :

— Ami, vous ne demanderez plus à présent si je vous aime; vous ne pouvez désormais plus douter de mon amour; vous savez qu'à l'instant même je donnerais pour vous tout le sang de mon cœur, toutes les pensées de mon âme, mon bonheur et ma vie, *tout,* excepté....

Mathilde hésita, baissa les yeux et rougit; puis, reprenant d'un ton plus ferme : C'est parce que vous savez l'immensité de cet amour, parce qu'il ne vous est plus permis d'en douter; c'est au nom de cet amour même que je vous demande un sacrifice, que je partagerai avec vous (car nous ne pouvons plus désormais rien ressentir séparément). Edgar, il ne faut plus nous revoir.

— Il faudra aussi vous oublier, n'est-ce pas?

— Pourriez-vous le faire? Oh! non, mon bien-aimé! que je ne cesse jamais d'être présente à vos pensées, comme vous ne

cesserez jamais d'être l'objet des miennes. Je n'exige rien de vous que je ne sois préparée à subir moi-même. Aimez-moi, car je vous ai voué un amour éternel ; regrettez-moi, car ma vie se passera à vous pleurer ; mais sauvez-moi, car je ne veux pas perdre mon droit à votre estime. Le sentiment que vous éprouvez pour moi a-t-il donc si peu d'intensité qu'il faille ma présence pour l'entretenir ? cette séparation matérielle est-elle au-dessus de vos forces ? et croyez-vous , parce que nous cesserons d'être ensemble , que nos âmes en seront moins éternellement unies ?

Mathilde se laissa glisser de sa chaise , et , s'agenouillant devant son amant, elle prit ses deux mains entre les siennes , et lui dit avec une énergie irrésistible :

— Mon Edgar, sauve-moi l'honneur, pour que je ne doute pas de ton amour !

Wolfsburg la releva et la serra passionnément sur son cœur.

— Adieu , Mathilde, ange de ma vie ; adieu pour toujours ! s'écria-t-il ; et il s'élança hors de la chambre.

Edgar ne pouvait plus se le dissimuler, il *aimait* M^me^ de Linsdorf. Avec toute la naïve innocence de cœur d'un homme qui n'a été que libertin, il glissa sans s'en apercevoir sur la pente rapide de l'amour, et se trouva en bas en même temps que Mathilde , des deux peut-être le plus étonné de sa chute.

Mathilde n'avait jamais subi la fascination d'un regard brûlant rencontrant son regard ; ce dangereux magnétisme des yeux lui était inconnu ; jamais elle ne sentit trembler sa main sous l'amoureuse pression d'une autre main tremblante ; mariée depuis quatre ans, aucune voix ne lui avait encore dit : *Je t'aime.* Wolfsburg, habitué à réussir auprès de toutes les femmes qu'il désirait, ignorait qu'il pût y avoir du bonheur à posséder le cœur, l'âme , la pensée, d'une seule d'entre elles. De cette femme pure et chaste , ou de cet homme sensuel et blasé , il est difficile de dire lequel était le plus étranger à l'amour , qui réunissait sur un même point ces deux êtres partis de points si opposés. Edgar ne comprenait rien à ces sensations ; un monde nouveau s'ouvrait devant ses yeux. Il maudissait son pari avec de Launay, mais sa vanité s'opposait à ce qu'il y renonçât ; pourtant il eût voulu faire cesser la guerre lâche et indigne qu'il poursuivait contre Mathilde, lui tout avouer, lui en

demander pardon, et, ne devant sa possession qu'à elle seule, jouir de son bonheur en secret.

Pendant quelques jours, Mme de Linsdorf vécut dans l'exaltation que produit l'idée d'être aimée. Sans cesse occupée à idéaliser sa passion, elle s'exaltait de jour en jour davantage; mais; comme cette espèce d'excitation fébrile ne peut durer longtemps, elle en vint peu à peu à désirer un bonheur moins extatique, et finit par s'arranger une existence imaginaire où Edgar serait constamment à ses côtés, où ils ne cesseraient de s'aimer avec passion, mais où elle resterait strictement fidèle à ses devoirs.

Nous nous figurons tous, lorsque l'amour commence à nous attaquer, que c'est à nos plus grandes qualités qu'il en veut; qu'il cherche à étouffer notre génie, à détruire nos facultés intellectuelles, et que ses efforts ne tendent à rien moins qu'au bouleversement complet de notre être moral et intelligent; l'amour ne se donne pas tant de peine; il nous laisse à tous notre intelligence, notre ambition, notre imagination, et leur génie à ceux qui ont le malheur d'en avoir; il ne s'attaque qu'au moins brillant, au plus dédaigné, au plus prosaïque de tous nos attributs. Il n'en veut qu'à notre bon sens; tant que celui-ci tient sa place dans la tête, l'amour ne peut y établir son empire. Quand l'amour s'en va, le bon sens revient, et reprenant modestement son coin dans notre cerveau, bien loin de l'imagination et de l'enthousiasme, car la chaleur ne lui convient guère, il oublie avec sa sérénité imperturbable les avanies que l'amour lui a faites.

Il ne manquait à cette jeune femme que la jalousie pour la rendre le plus malheureux des êtres. Jusqu'ici elle prenait plaisir à s'imaginer Edgar aussi triste et aussi désolé qu'elle-même, ce qui, sans qu'elle le sût, lui apportait la plus grande consolation. Son mari (c'est la destinée des maris de porter toujours les mauvaises nouvelles) fut le premier à détruire cette illusion si chère. M. de Linsdorf, depuis cinq ou six jours à M..., revint soudainement, en prévenant sa femme qu'il était obligé de la quitter encore le soir même pour aller à P.... rejoindre le grand-duc.

— A propos, ma chère enfant, lui dit-il quelques instants avant son départ, je ne m'étonne plus que ce diable de Wolfs-

burg se soit obstiné à nous quitter. J'ai appris à M.... qu'il fait un très-beau mariage : il épouse une jeune fille, noble, riche et belle. Du reste, je n'ai pu le voir qu'une fois, et il ne m'en a rien dit.

## VI.

Tout le monde au château dormait depuis longtemps. Mathilde, trop inquiète pour se coucher, éteignit sa lampe et vint s'asseoir à la fenêtre ouverte. Ses beaux cheveux dénoués flottaient librement sur ses épaules, qu'un simple peignoir blanc défendait contre la fraîcheur de la nuit. L'appartement de Mme de Linsdorf était au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, de sorte qu'en ouvrant la fenêtre on n'avait qu'à faire un pas pour se trouver sur le gazon et au milieu des fleurs. Onze heures et demie venaient de sonner; la nuit était superbe; la blanche lune versait mollement des flots de pâles clartés sur la terre, et entourait les grands arbres de la forêt comme d'une auréole d'argent. Mathilde soupira en sentant jouer sur son front le souffle tiède et parfumé de la brise. Il fut un temps où ces belles nuits d'été remplissaient son âme d'une sainte extase; où, pénétrée de la beauté harmonieuse de l'univers, elle adorait en silence la volonté infinie, l'intelligence suprême, qui livra la nature inanimée à l'homme. Il fut un temps où il suffisait du son plaintif de l'onde déferlant sur le rivage, ou d'un nuage qui s'en allait sur le vaste champ du ciel, pour la plonger dans ces rêveries pleines de vagues aspirations vers un idéal inconnu, qui ne pouvait désormais plus revenir pour elle. Le chant du rossignol, les rayons de la lune, la senteur des fleurs ne lui disaient qu'un mot : Amour! — Mélodie, lumière et parfum, tout était là. Depuis le départ du général, ce qu'il lui avait dit de Wolfsburg ne cessait de la torturer. L'idée horrible se revêtait de mille formes, plus affreuses les unes que les autres, qui la poursuivaient comme des spectres. Partout, et à tout instant, elle voyait devant elle Edgar empressé auprès d'une autre femme, ses yeux lui lançant les mêmes regards de feu, sa voix lui répétant les mêmes paroles d'amour. Le supplice devenait insupportable, et la victime succombait. La pensée

qu'elle pouvait perdre l'affection d'Edgar, l'idée qu'elle avait peut-être déjà cessé d'être *tout* pour lui, firent en quelques heures plus pour ébranler sa vertu que n'aurait fait l'amour seul en trois mois. Le bien et le mal perdaient leur caractère positif et fortement accusé pour faire place à des sophismes portant leurs noms; le devoir pâlissait, les principes chuchotaient à voix basse; Mathilde, accablée, fatiguée, lasse, se sentait une soif effrénée de bonheur et de vie. Comme un aveugle auquel on aurait rendu la vue pour la lui ôter ensuite, elle aspirait à cette lumière, à peine aperçue, qu'on venait de lui ravir avec tant de cruauté. Chez ces organisations vigoureuses et fraîches, il est difficile de détruire le besoin du bonheur; elles le veulent à toute force, elles le demandent, il le leur faut, ne fût-ce que pour voir qu'il n'existe pas sur la terre. Or, désormais, aux yeux de Mathilde, le bonheur était l'amour d'Edgar; le malheur, son indifférence.

— Mon Dieu! que je suis malheureuse! s'écria-t-elle tout haut; et, se couvrant la figure de son mouchoir, elle fondit en larmes.

Toute souffrance est une lutte. L'âme humaine ne *peut* souffrir que jusqu'à un certain point. Passé ce point, ou elle dompte la douleur, ou elle y succombe, ou elle cesse de combattre, et achète une paix provisoire au prix d'un sacrifice certain. L'âme de Mathilde touchait au terme de sa souffrance.

M^me^ de Linsdorf continuait à pleurer depuis quelque temps, lorsqu'un soupir profond frappa son oreille. Se levant précipitamment :

— Qui est là? dit-elle tout bas.

— *Guten tag, vielliebchen,* répondit une voix d'homme; et Edgar, — car c'était lui, — parut sur le seuil de la fenêtre. Son premier mouvement fut d'une joie frénétique. Oubliant tout, dans l'extase que lui causait la vue de son amant, elle se jeta dans ses bras. Égarée, éperdue, les yeux brillants de pleurs, le sein palpitant d'émotion, d'une voix vibrante et passionnée :

— M'aimes-tu, Edgar? lui dit-elle.

Un baiser brûlant fut la seule réponse.

Mathilde avait eu raison en disant à de Launay que les femmes *peuvent* rester vertueuses quand elles le *veulent*, mais elles

ont deux volontés : l'une, qu'elles savent immédiatement; l'autre, dont elles n'ont pas conscience, et qui agit à leur insu. Mathilde avait voulu résister, elle ne le voulait plus, ou pour mieux dire elle ne pouvait plus vouloir; elle croyait encore à sa propre force que déjà un plus grand maître tenait les rênes de sa volonté.

Les premières lueurs du matin, en blanchissant à l'horizon, trouvèrent Wolfsburg et Mathilde encore dans les bras l'un de l'autre.

Mme de Linsdorf, levant les yeux vers son amant, lui dit :

— J'ai peut-être commis un grand péché ; mais Dieu me le pardonnera, car lui, qui a permis que je succombasse, sait qu'il ne m'a pas donné la force de te résister.

— Écoute-moi, Mathilde, reprit Wolfsburg avec l'accent de la vérité ; non-seulement je ne t'ai point oubliée un seul instant, non-seulement je n'ai aimé que toi dans ma vie ; mais, maintenant que je t'aime, et que tu m'aimes, je me donne à toi entièrement et sans réserve ; mon corps, mon âme, tout mon être est à toi, fais-en ce que tu voudras. Dis-moi de rester, je reste ; dis-moi de fuir avec toi jusqu'au coin le plus reculé de la terre, je suis prêt; dis-moi.... Il s'arrêta, une larme brillait au bord de sa paupière; puis, reprenant d'une voix mal assurée : Dis-moi de partir et de ne plus te revoir, je t'obéirai. Pauvre enfant, je te le dois.

Mathilde se tut pendant un moment ; puis, entourant de ses deux bras le cou de son amant avec un regard d'une tendresse que rien ne peut décrire :

— Tu ne m'oubliais donc pas? dit Mme de Linsdorf; ce qu'*il* m'a dit de toi ce soir n'était pas vrai?

— Sois-en sûre, ma bien-aimée, devant Dieu tu es chaste et pure comme la lumière.

Après un silence de quelques instants, durant lequel leurs âmes semblaient prendre plaisir à se contempler :

— Edgar, lui dit-elle, crois-tu qu'à présent je puisse ne pas te voir et *vivre?* Tu n'es pas seul à être si généreux ; moi aussi, je remets ma destinée entre tes mains; dispose de mon avenir, je te livre sans hésiter mon honneur et ma réputation, certaine que tu les garderas mieux que moi-même, et que, puisque tu m'aimes, tout ce que tu feras sera bien fait. — Ils

restèrent encore longtemps ensemble ; puis, lorsqu'il fallut se dire adieu :

— Mathilde, mon ange d'amour, accorde-moi une prière: donne-moi un de tes gants, un de tes rubans, une de tes fleurs, quelque chose enfin que tu auras porté ou touché, ma chérie, et qui soit imprégné de ton parfum divin, pour qu'en le touchant je sente tout ton être s'exhaler près de moi.

— Prends ce mouchoir encore humide des larmes que je versais pour toi, répondit M^me de Linsdorf en lui donnant le sien ; et dis-moi, mon âme : à quelle heure viendras-tu demain?

— Entre onze heures et minuit.

En quittant M^me de Linsdorf, la résolution d'Edgar était prise : il l'aimait sincèrement. La vanité et l'amour-propre ne trouvaient plus de place dans ce cœur envahi pour la première fois par une affection vraie.

Dès qu'il fut arrivé à M...., Wolfsburg courut chez Felstadt qui dormait encore.

— Que diable viens-tu faire à cette heure ? demanda celui-ci.

— Donne-moi de quoi écrire une lettre, et lève-toi à l'instant, car tu vas me rendre un service.

Felstadt fit sa toilette en moins de dix minutes, et dès qu'elle fut achevée :

— Fais-moi le plaisir de donner cela toi-même à M. de Launay, dit Edgar en lui remettant une lettre.

— Qui est donc M. de Launay ? *Tod und Teufel!* je m'en souviens... c'est cet officier français !... Mais il me semble que le temps n'est pas écoulé.

— Il y a aujourd'hui trois semaines.

— Tu as donc perdu ton pari !... Et Felstadt partit d'un bruyant éclat de rire.

Cet accès d'hilarité ne parut pas plaire à Wolfsburg, qui, posant une main sur l'épaule de son ami, lui dit d'un air sévère et d'un ton fort grave :

— Mon cher, il est des femmes pures comme l'or et le feu.

— C'est possible, répondit Felstadt en secouant la tête, mais je ne te croyais pas destiné à en rencontrer.

Sept heures et demie sonnaient quand Felstadt se présenta chez de Launay, qui, prenant le billet, lut à haute voix ce peu de mots :

» MONSIEUR,

» J'ai perdu mon pari, et je vous attends à la porte de Z......
» à neuf heures. Vos armes seront les miennes.

» EDGAR, BARON DE WOLFSBURG. »

Cette communication n'eut rien qui pût surprendre de Launay. Bien que la position, et en quelque sorte le caractère de Mme de Linsdorf l'inquiétassent vivement, il ne se fût pas permis d'imaginer qu'une femme si forte et si courageuse pût succomber dans une période de temps si limitée. Ce sentiment, joint à la vanité inséparable même des meilleures natures, et qui lui faisait refuser à Wolfsburg les qualités nécessaires pour réussir dans une pareille entreprise, rendait le cartel de ce dernier une chose attendue.

Edgar arriva le premier sur le terrain où son adversaire le suivit de près. Les préliminaires arrangés, la distance mesurée, les pistolets chargés, le sort accorda à de Launay l'avantage du premier coup. Edgar fumait un cigare et regardait tranquillement le canon du pistolet braqué sur lui à une distance de dix pas. De Launay le manqua. L'adresse de Wolfsburg était renommée, il ne manquait jamais de moucher une chandelle à cinquante pas; sa balle effleura le chapeau de Gustave. Felstadt, qui ignorait la détermination qu'il avait prise de ne point blesser son adversaire, ne put s'empêcher de le regarder avec étonnement.

— A vous, monsieur, dit Wolfsburg fort poliment à de Launay, avec une légère inclination de tête.

Gustave visa longtemps, et cette fois-ci le coup porta. A peine eut-il entendu la détonation qu'il vit Edgar étendu sur le sol. Il s'élança vers lui; Edgar était blessé à la poitrine, et ne donnait aucun signe de vie.

— Vous ferez bien, monsieur, de gagner la frontière le plus tôt possible, lui dit le chirurgien de service; cette blessure est mortelle.

En aidant à déboutonner l'uniforme d'Edgar, de Launay

aperçut un objet dont il parvint à s'emparer pendant qu'on examinait la blessure. C'était un mouchoir garni de dentelle, dans un coin duquel se trouvaient brodés un M. et un L.

Il fut convenu que Gustave prendrait le cheval de l'ami qui lui avait servi de témoin, et qu'il s'en irait sur le champ à F..., où celui-ci devait le rejoindre à midi avec une voiture. Dans dix minutes il se trouva sur la route de F... Un sentiment de curiosité invincible le poussait vers Mathilde; il voulait la voir, et, en lui rendant son mouchoir, savoir par quelle chance ou quelle ruse, Edgar en était devenu possesseur. Le château de Linsdorf se trouvait sur la route de V..., à moitié chemin entre M... et F... En moins d'une heure, de Launay sonna à la grande grille.

En revoyant ainsi soudainement cet ami de son enfance, Mathilde éprouva une surprise mêlée à je ne sais quel sombre et inexpliquable pressentiment que les organisations très-nerveuses pourront seules comprendre. Elle s'en voulait de l'espèce de soulagement involontaire que lui apportèrent ses paroles prononcées presque en entrant.

— Avez-vous des ordres à me donner pour Paris? J'y serai dans deux jours.

Après avoir expliqué à M^me de Linsdorf que des affaires de la dernière urgence le rappelaient en France, Gustave tira de sa poche un mouchoir blanc qu'il montra à Mathilde en lui disant :

— Ce mouchoir est-il à vous?

Elle devint pâle et tressaillit; puis, sur son affirmation :

— L'avez-vous *donné* a quelqu'un? poursuivit-il lentement, et craignant presque d'entendre la réponse.

Mathilde le regarda fixement, et de ses lèvres s'échappa un *oui* qu'on entendait à peine.

De Launay lui rendit son mouchoir sans ajouter un mot de plus. M^me de Linsdorf sentit ce qui devait se passer dans l'esprit de Gustave; mais aucune rougeur ne lui monta au front; elle avait trop peur pour rougir, et un tout autre sentiment que celui de la honte envahissait son cœur.

— Vous l'a-t-il *donné?* demanda-t-elle en prenant le mouchoir.

— Je le lui ai *pris.*

Mathilde se leva de son fauteuil comme par un ressort. Cette réponse et le départ précipité de Gustave lui suggérèrent une

pensée affreuse. Elle déploya le mouchoir. Quelques taches de sang que Gustave, dans son empressement à le saisir et à le cacher, ne remarqua pas, vinrent lui révéler la vérité entière. Elle s'élança sur de Launay et lui saisit le bras. Des gouttes d'une sueur froide brillaient sur son front; un tremblement convulsif agitait tout son corps.

— Gustave, lui dit-elle avec une énergie surnaturelle, je ne voudrais pas vous maudire.... Dites-moi que vous ne l'avez pas tué!..

— J'ai sauvé votre honneur, répondit de Launay.

Mme de Linsdorf tomba sans connaissance à ses pieds.

Dès qu'il eut remis Mathilde entre les mains de ses femmes, Gustave quitta Linsdorf, en proie à tous les tourments d'une jalousie d'autant plus violente qu'elle venait d'être soudainement éveillée, et résultait d'un amour comprimé pendant de longues années. Élevé avec Mathilde, de Launay conçut de bonne heure pour elle un amour qui arrivait presque à l'adoration. Ne possédant pas assez de fortune pour épouser une femme qui n'en avait point, il la vit mariée à un autre et se tut sur son propre chagrin, la respectant trop pour lui parler d'un amour qui ne devait pas être avoué, mais ne gardant pas moins cet amour dans les replis les plus cachés de son cœur. Avec cette merveilleuse faculté qu'ont les hommes, de tourner involontairement tous les événements au profit soit de leur vanité, soit de leurs passions, Gustave s'accoutuma assez facilement au mariage de celle qu'il aimait, et, regardant M. de Linsdorf comme le simple représentant des devoirs de Mathilde envers la société, il n'en conçut pas la moindre jalousie. Mme de Linsdorf fut pour lui une espèce de sainte à laquelle il ne cessa d'élever des autels dans son âme, et dont le souvenir et la pensée guidaient ses actions et dominaient sa vie, mais cette sainte venait de perdre son prestige; elle ne lui apparaissait plus dans sa candeur éblouissante d'autrefois, avec son manteau de neige et son auréole au front. Croyant la mépriser, il lui en voulait de ce qu'il l'aimait encore. Non content de la douleur qu'il lui avait faite à elle, il l'accusait d'être la cause de celle qu'il ressentait lui-même. Avec l'injustice inhérente à la nature humaine, il lui reprochait ce qu'il appelait ses années perdues et ses sacrifices, sa vie passée à l'aimer en silence et sans es-

poir, et cet amour même qui avait fait le tourment et le bonheur de son existence. La vanité de Gustave se trouvait en même temps si profondément blessée qu'elle ne lui permit pas de penser aux angoisses que devait éprouver Mme de Linsdorf, et il ne songea qu'au mal qu'elle lui avait fait. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, dans tout cela, Mathilde était la véritable victime; mais il s'apitoyait sur lui-même.

Quand le général revint à Linsdorf, il fut frappé des regards tristes de ses gens.

— Où est donc la comtesse? demanda-t-il enfin à la femme de chambre de Mathilde. Est-elle malade?

— Ah! monsieur le général... madame!... Ses sanglots lui coupèrent la voix, et elle s'échappa en courant.

M. de Linsdorf, alarmé, se dirigea vers l'appartement de sa femme. Mathilde était assise sur le seuil de la fenêtre ouverte. Les derniers rayons du soleil couchant tombaient sur sa tête et doraient ses cheveux noirs, qui descendaient épars jusqu'à terre. Elle tournait le dos à son mari, qui en entrant l'appela par son nom. Ne recevant aucune réponse, il s'approcha d'elle et l'observa attentivement. Elle regardait fixement un mouchoir qu'elle tenait dans ses mains, et sur lequel se trouvaient quelques gouttes de sang déjà sèches et décolorées. Le général posa doucement une main sur l'épaule de sa femme.

— Mathilde, tu ne me reconnais donc pas?

Elle se retourna, et, portant à ses lèvres la main de son mari, lui dit avec un sourire étrange :

— *Guten tag, vielliebchen!*

ARTHUR DUDLEY.

LES

# ÉCRIVAINS DE BICÊTRE.

## I.

### PROSATEURS.

Vous pouvez m'en croire, il ne s'agit pas ici d'une épigramme bonne tout au plus pour quelque revue anglaise en frais de pruderie et d'injures à l'endroit des drames et des romans français. Laissons où ils sont ces romans et ces drames tant insultés : laissons-les à l'admiration des uns, à l'oubli des autres. S'ils meurent, comme on le prétend, de leur belle mort, que Lucrèce Borgia leur ouvre toutes ses bières, que Han d'Islande leur creuse sous la neige quelque immense tombe, et sur cette tombe, son propre crâne à la main, verse une dernière libation de sang ! Puis, que tout soit dit, et pour jamais ! rimons de nouveau des pastorales, chantons les blés mûrs et les fromages mous. Ainsi que don Quichotte, échangeons l'armure rouillée, l'épée sanglante contre le chapeau de paille et la houlette; mais surtout, surtout respect aux morts ! Il est si ennuyeux d'en médire.

Nos grands romanciers, ceux d'à présent, peuvent donc se le tenir pour dit, et ne pas aller plus loin. Il ne sera point question d'eux aujourd'hui ; je prétends parler de la littérature qui est

à Bicêtre, et non pas de celle qu'au dire de bien des gens, on y pourrait enfermer.

Avant-hier (1), soit dit sans autre préambule, je sortis gaiement de Paris par je ne sais quelle barrière; un de mes amis, interne à l'hôpital Cochin, m'accompagnait. La matinée avait eu d'abord d'assez tristes présages, mais le soleil dispersa vers midi les bancs de vapeurs amoncelées sur le ciel, et il éclaira notre route qui, presque constamment, côtoya un charmant paysage. Nous traversâmes Gentilly qu'habite une lessive perpétuelle, et qui semble, neuf et pimpant, sortir de quelque blanchisserie; puis, au pas de course, nous voilà sur les coteaux crayeux au bas desquels coule la Bièvre. La description qu'en a donnée le spirituel doyen du feuilleton, me dispense de vous peindre la jolie vallée secrète que cette rivière enveloppe de ses flots et de ses peupliers verts. Ce qu'il a si bien dit, lui, pourquoi le répéter, moi? A lui donc les peupliers qui frémissent, les flots lents de la Bièvre, le vallon frais et abrité; à moi Bicêtre, qui déjà développe devant nous ses longues murailles aux tons bruns et roses.

Bicêtre est une ville, tout au moins un gros palais phalanstérien. Autrefois, c'était une forteresse; rien ne me serait plus facile que d'en donner l'histoire, et je sais bien des gens qui ne manqueraient pas une si belle occasion de science à bon marché. Mais à quoi bon transcrire ici Sainte-Foix, Mercier ou Dulaure? J'aime bien mieux vous entretenir de l'interne P... et de son domicile.

Nous traversâmes la première cour, remplie de fleurs et de vieillards; car Bicêtre a ses hôtes raisonnables : une muraille y sépare deux tristes maladies; la clairvoyante expérience et l'aveugle illusion : ici les fous, là les vieillards. On pouvait se méprendre à l'apathie de ces derniers et les croire très-heureux; mais les fleurs semblaient souffrir, et je vis des roses que l'on eût dit humiliées de prodiguer à des poitrines asthmatiques leurs éphémères parfums; leur tête penchée se détournait des bancs où les regardait se flétrir, plongé dans une béatitude oisive, quelqu'un de ces insouciants moribonds. De fait, l'homme

(1) 18 octobre 1840.

allait survivre à la fleur, et prenait peut-être un plaisir égoïste à se sentir plus jeune qu'elle.

Au sortir de là, nous cherchions notre route dans un escalier sale, obscur et gras, lorsque tout à coup une porte s'ouvrit devant nous; une bouffée d'air tiède et embaumé en sortit avec un flot de pure lumière, et, tout ébloui, je me sentis attiré dans un petit boudoir d'étudiant, merveilleux d'ordre et de propreté. Parlez-moi des contrastes : cette chambrette n'eût été partout ailleurs qu'une jolie mansarde; après un tel escalier, c'était un petit palais. Et quoi, cependant ? Un papier rayé de blanc et de bleu, un lit tout blanc dans une blanche alcôve; çà et là, clouées au mur, quelques lithographies et quelques plâtres moulés, un horrible masque d'idiot à côté d'un buste d'enfant; une marine d'Isabey, une autre de Roqueplan, et deux ou trois caricatures de Gavarni; puis, le poignard, la pipe d'écume de mer, la grosse canne à pomme d'or, accessoires obligés, et, voletant sur tout cela, un innocent petit moineau élevé à toute sorte de vertus privées par le plus épouvantable forçat que Toulon ait envoyé à Bicêtre. Ce moineau, nourri aux frais de l'état, est le quatre-mille-cent-vingt-cinquième pensionnaire du célèbre établissement que nous allions visiter.

Mais, auparavant, notre hôte voulut nous offrir quelques rafraîchissements, et, d'un air à demi sérieux, il appela son groom. Le groom d'un interne devait être quelque horrible infirmier ; mais non. Le domestique qui nous apporta des fruits et du vin, eût damé le pion, par sa tenue, au valet de pied d'un millionnaire anglais; veste rouge, culotte noire, guêtres brunes ; livrée aristocratique dont j'avais quelque souvenir. P.... s'amusait de ma surprise, que je ne dissimulais pas assez poliment.

— Qu'en dis-tu? demanda-t-il à son collègue de Cochin, lorsque le service fut achevé. Avez-vous des valets tournés comme celui-ci ?

Avant que mon ami eût riposté à ce sarcasme, la mémoire m'était revenue :

— Je ne sais guère, me hâtai-je de répliquer, qu'une seule personne à Paris capable de vous en offrir autant; c'est le duc de ***.

— Ah! vous connaissez la livrée, reprit P.... en souriant. En

ce cas, à bas tout mon luxe; je vous avouerai que vous venez d'être servis par un de nos plus élégants épileptiques; ses maîtres l'ont fait entrer ici, et, comme nous espérons le guérir sous peu de temps, il a conservé sa place chez eux. En attendant il est attaché à ma personne.

Cet incident égaya notre léger repas; et ce fut, je vous le jure, sans penser à mal que nous pénétrâmes immédiatement dans les détours de la sombre demeure. Mais le rire qui voltigeait encore sur nos lèvres, au moment où l'on ouvrit devant nous la première salle, s'y arrêta comme figé par le regard que nous jeta l'un de ses misérables habitants. Je le vois encore... je le verrai toujours, j'imagine. Avait-il entendu nos éclats déplacés? je l'ignore; mais à peine avais-je posé le pied sur le seuil de la porte, que déjà cet horrible regard était venu heurter le mien. Nous étions dans la salle d'essai : là s'opère le triage des infirmités morales. Après quelques jours d'épreuve, on y sépare la simple paralysie de la fureur, l'épilepsie de la lipomanie : celle-ci, je l'appris alors, est une mélancolie compliquée par une tendance au suicide. L'homme dont nous avions attiré sur nous les yeux funestes était justement un lipomane.

Voyez-le comme je le vis, et comme d'ailleurs ils sont presque tous. La salle forme un carré long; à droite et à gauche, deux petites rangées de lits en fer dont les montants aigus semblent offrir à la manie du suicide une arme redoutable. La ruelle qui sépare chaque lit de ceux qui l'avoisinent, justement assez large pour qu'une chaise y trouve place, est le domaine d'un malade. S'il a droit à une surveillance plus active, ou si ses emportements ont nécessité l'emploi de la camisole de force, la chaise, au lieu d'être au fond de la ruelle, se rapproche de l'allée centrale. Quelquefois même on la place au pied du lit, sans doute afin que l'aliéné soit plus immédiatement à la disposition des gardiens. L'homme dont je vous parle était ainsi en dehors. Ses mains abandonnées reposaient au hasard sur ses genoux; sa tête, légèrement penchée en avant, demeurait immobile, son regard seul changeait de direction. Je ne lui vis faire qu'un seul geste, un geste de désespoir soudain, poignant, intolérable, accompagné d'une contraction des muscles de la face. Il porta vivement une de

ses mains derrière sa tête rasée pour y promener à plusieurs reprises ses doigts crispés. La longue veste gris fauve qui compose l'uniforme de tous les pensionnaires de Bicêtre était entr'ouverte et laissait voir une poitrine large et velue.

P...., s'apercevant que mon attention était captivée par ce spectacle, me dit à haute voix :

— *Ceci* est un cocher de fiacre, fou de désespoir depuis la mort de sa petite-fille.

Je tressaillis, supposant qu'une si brusque allusion à la cause de ses chagrins allait développer chez cet homme une irritation ou une douleur nouvelle. Il n'en fut rien; je ne vis ni pâlir sa joue ni étinceler son regard; seulement notre curiosité parut le gêner. Il se leva lentement, et, sans nous quitter des yeux, fit mine de nous tirer son chapeau. A peine avions-nous tourné le dos qu'il se laissa retomber sur sa chaise.

Presque tous ses voisins étaient silencieux et absorbés dans une vague contemplation. Au fond de la salle, néanmoins, deux hommes qui semblaient dormir sur un tas de paille se soulevèrent en nous voyant approcher; l'un d'eux bavardant avec une excessive volubilité, tandis que son camarade riait en le contemplant d'un air de commisération.

— Comment je me trouve? répondit notre fou à une question de P....; très-bien, très-bien, très-bien.... le bouillon un peu clair... un peu... un peu clair... Je ne vous en accuse pas.. .non, non... ni monsieur (il montrait un des gardiens)... ni monsieur, ni vous... mais il y a des gens... il y a des gens qui s'amusent à mettre... à mettre *des tirants dans les côtelettes*... et c'est indigne... Je le disais à monsieur (son voisin)... à monsieur... qui est évêque de Meaux...; c'est monsieur de... monsieur de... vous savez bien... monsieur de... attendez donc, je me souviens fort bien... monsieur de...

Nous le laissâmes cherchant encore ce nom qui jamais ne lui revenait. Une telle folie, tout en dehors, et pour ainsi dire vulgaire, avait affaibli nos premières impressions. Sans cela, je ne sais vraiment si j'aurais pu continuer ma visite.

— Vous n'avez pas deux sols pour acheter du tabac?

Ceci me fut dit, dans la cour où nous passâmes ensuite, par le frère d'un magistrat distingué, membre d'une de nos assem-

blées législatives. Je déposai, non sans rougir, une faible aumône dans la main qu'il me tendait humblement. A côté de lui, un homme debout, le cou en avant, les yeux au ciel, les mains ouvertes dans l'attitude de quelqu'un qui prend son élan, attira mes regards. J'approchai de lui sans détourner un seul instant son attention de l'objet mystérieux qu'elle semblait poursuivre dans les nuages. Tout à coup il se laissa aller en avant, comme s'il comptait sur deux ailes prêtes à l'emporter vers le ciel, se retenant toutefois par un recul subit au moment où l'équilibre allait lui manquer ; alors il se prit à sourire vaguement, et parut inviter du regard à descendre près de lui l'apparition qui l'attirait à elle. Que voyait cet homme ? à quelle extase d'amour ou de religion était-il livré? Je ne pus le savoir; P.... lui-même l'ignorait.

— Il n'articule jamais une parole, me dit-il, c'est un *halluciné;* voici un paralytique.

Celui qu'il me désignait ainsi était assis sur un petit banc, et se leva sans mot dire, dès que P.... lui eut fait signe d'approcher. Il avait sur la tête un chapeau de paille à larges bords, que, d'un revers de main, le jeune interne fit tomber en arrière. Je compris ce geste en voyant les traits remarquablement beaux qu'il nous fut donné d'admirer. C'est, d'ordinaire, dans les yeux que se révèlent les aberrations de la pensée ; mais ici le regard était d'une sérénité calme, et, passez-moi le mot, d'une *ampleur* magnifique. On devinait, du reste, un homme du Nord à la largeur du front, à l'émail bleu des prunelles, et à la nuance rosée d'un embonpoint qui menaçait d'altérer bientôt la régularité de ce visage imposant :

— *Monsieur* est un professeur de philosophie rempli de talent, me dit P.... vous avez certainement lu quelques-unes de ses productions.

Et il le nomma. Le nom, qui, en effet, avait déjà frappé mon oreille, le nom était allemand, comme la physionomie de celui qui le portait. J'éprouvai quelque difficulté à le répéter correctement ; sur quoi le fou tourna de mon côté son regard doux et profond.

— L..., reprit-il d'une voix à peine entendue... les Français prononcent toujours mal *ce* nom.

Puis il se tut longtemps. J'attendais, sans me lasser, car il

me semblait impossible que ces lèvres si harmonieuses n'eussent à trahir le secret de quelque méditation sublime. A la fin, il me regarda derechef, et, voyant avec quelle avide attention je l'écoutais, il me dit :

— Connaissez-vous le baron Massias?

— De nom? oui certainement, répliquai-je.

Nouveau silence, et plus long que le premier. Le philosophe, toujours calme et grave, semblait m'examiner. Un sourire bienveillant éclaira tout à coup sa majestueuse physionomie. Un monde d'idées sembla naître au dedans de lui. De nouveau, il ouvrit la bouche, et j'attendis de nouveau :

— Le baron Massias! répéta-t-il.

Ce fut tout ce que lui fournit sa rêverie impuissante.

— M. Pentecôte sera plus amusant; allons causer avec lui, s'écria P... en me tirant par la manche.

M. Pentecôte, que nous trouvâmes assis sur la table d'un réfectoire, ne m'amusa guère, malgré cette recommandation préliminaire, ou peut-être à cause de la recommandation.

Sa chimère favorite consiste en ce qu'il se croit l'inventeur d'un procédé infaillible pour s'emparer d'Abd-el-Kader. Il manifesta d'abord quelque répugnance à s'en expliquer devant des étrangers; mais lorsqu'il eut appris de P.... « que j'étais le neveu du ministre de l'intérieur, et que j'étais envoyé de Paris tout exprès pour m'entendre avec lui relativement à cette importante capture, » j'obtins sur-le-champ une confiance qui devint excessivement communicative.

Le plan d'arrestation n'avait rien que de fort simple. M. Pentecôte partirait de Paris et se rendrait directement auprès de l'émir, auquel il viendrait offrir de lui livrer Constantine. Abd-el-Kader acceptant sans nul doute une si bonne aubaine, on conviendrait d'un excellent dîner à faire auparavant en commun, afin de mûrir les projets de trahison. Durant ce repas, Pentecôte aurait soin de verser à l'émir force vin de Champagne; et le *pousse-café* achèverait d'étourdir un homme aussi peu habitué à la boisson que doit l'être le promoteur de la guerre sacrée. On n'aurait plus ensuite qu'à le ramasser sous la table et à l'expédier sur Marseille, ni plus ni moins qu'une outre de vin du Cap.

Je me permis une objection.

— Abd-el-Kader, à ce que je présume, ne boit guère de vin.

— Ah! laissez donc, répliqua Pentecôte d'un air tout à fait malin... il le dit... mais si jamais il se trouvait à table avec moi..... D'ailleurs, reprit-il plus sérieusement... il y a des oranges, des cédrats, des limons...

— ... Et des cannes à sucre, et du coton..., ajoutai-je, convaincu en apparence par une logique si serrée.

Comme nous quittions ce singulier personnage, il prit à part notre guide et lui remit, en grand mystère, la lettre suivante que nous lûmes avant d'entrer dans la cour voisine. Elle était adressée à M. P..., *docteur,* et conçue ainsi qu'il suit :

« MONSIEUR,

» Accablé par la plus vive douleur des peines causées à un père de famille que vos soins ont *rendus* bien portant.

» M. A..., mon ami, élevé par mon père, a eu l'infamie, depuis que je suis à Bicêtre (dix mois), de prendre une passion pour une femme, M^me^ Adelle de..., ma belle-sœur, âgée de soixante-trois ans. Cette femme, royaliste enragée comme A..., ce dernier parvint, par son langage trompeur, à la faire revenir jeune femme, par le plaisir d'être aimée.

» Ils se lièrent à une conspiration dans laquelle on devait assassiner le roi et toute la famille royale; ils devaient en être spécialement chargés avec un nommé P.... et S...., tous deux mariés, comme A...

» Ils se mirent tous les trois à la tête du complot, et M^me^ de... y jouait un grand rôle. La police en fut instruite et depuis six mois les fit surveiller. Cette administration vigilante leur fit *mettre les yeux* et à la poursuite d'une autre affaire, M^me^ de... et A... convinrent de perdre ma fille en la déshonorant. Il fut convenu qu'on donnerait Clémence Pentecôte, âgée de dix-neuf ans, à M. P....

» Elle refusa constamment. Son éducation brillante, l'exemple de sa mère pendant sa vie, lui ont donné la force de résister.

» Pour la décider, mais on n'a pas réussi, on lui dit que l'on

allait lui donner pour camarade sa sœur, âgée de vingt-trois ans, au couvent du Sacré-Cœur-de-Jésus, rue de Madame. L'on a envoyé Mélanie Pentecôte, il y a quatre ans, à Avignon, pour y former avec d'autres dames une même communauté. Elle y est chargée de l'instruction de la nouvelle jeunesse de son sexe qui se destine à être *religieuses*. Il y a dix ans que ma fille y est.

» Vous voyez cette monstruosité.

» Pour réussir, mes séducteurs se décidèrent à se rendre à l'étranger, pour venir plus vite à bout de leur projet.

» Ils ont pris des passe-ports, c'est-à-dire qu'ils en ont des faux, qui ne *peut* leur servir; car avant-hier, *monté* en voiture à huit heures du soir, ils ont été arrêtés tous les quatre.

» Trois en prison, au secret; Mme de... aussi au secret, *au* Madelonnettes.

» Quant à ma fille, elle est retournée chez elle, où on lui a donné une compagne pour pureté.

» Je meurs d'ennui, d'impatience et de chagrin : renvoyez-moi de suite; cela presse. Ma reconnaissance sera éternelle.

» Pour la vie votre dévoué *ancien* malade

» JULIEN PENTECÔTE. »

Bicêtre, 17 septembre 1840.

Le lecteur doit être bien certain qu'avant de citer cette bizarre épître, j'ai pris soin de vérifier l'entière fausseté des faits qu'elle renferme. Pentecôte n'a ni enfants ni belle-sœur. Toutes ses assertions forment un tissu de mensonges arrangés avec une sorte de grossière logique, mais dont il reconnaît lui-même la fausseté lorsqu'on le presse de questions.

Cette lecture me donna l'idée de recueillir les *documents écrits* que les habitants de Bicêtre avaient pu remettre à mon jeune ami P... Il me fit hommage en riant d'un énorme dossier, au moment où je le quittai. C'est là que je puiserai dans la suite de ce récit.

J'y ai trouvé plusieurs lettres de Pentecôte, adressées au roi, au préfet de police, à l'administrateur général des hos-

pices, et enfin à cette Adèle de..., sa belle-sœur, dont nous venons de l'entendre dénoncer les complots. Les requêtes officielles ont presque toutes un certain cachet de réserve. Le désordre des idées y est en quelque sorte contenu par le respect qu'il veut témoigner à ceux dont il implore la protection. Dans presque toutes on le voit préoccupé d'un seul désir, celui de quitter Bicêtre ; et les divers prétextes qu'il imagine pour demander sa mise en liberté ont après tout, et en se plaçant à son point de vue, quelque chose de spécieux. Il fait rarement allusion à ses projets contre Abd-el-Kader : cependant il écrit en ces termes :

*Au Roi des Français.*

« Sire,

» Qu'il plaise à votre grande majesté de roi des Français d'avoir confiance *â* un ancien certain Dauphinois, fils de M. Charles Pentecôte, ex-inspecteur général de la haute police de l'empire, qui sauva la vie bien souvent à vos augustes familles.

» Le fils, homme de lettres, peut, sîre. vous livrer Abd-el-Kader, à la France et à l'État, et à l'Europe.

» Un mot et confiance entière.

» Je pars, et tout est fini.

» Discrétion !

» Faites-moi sortir d'ici ; je pars et je ne reviens pas seul.

» Votre fidèle sujet avec respect et certitude,

» Julien Pentecôte,

» Homme de lettres. »

La qualité d'*homme de lettres* est revendiquée avec acharnement par ce pauvre diable. « J'ai plusieurs ouvrages littéraires à terminer, » écrit-il à M. Delessert. Et dans sa requête à l'administration des hospices : « J'ai fait en littérature de fort beaux ouvrages. »

Cette modeste profession de foi ne lui donne-t-elle pas quelques droits au titre qu'il réclame, et de l'homme de lettres n'a-t-il pas au moins le naïf amour-propre?

Le début de sa lettre à M^me^ Adèle de*** est un curieux échantillon de phrases folles.

« Ma bonne Adèle, lui écrit-il, je commence par une satire, car, dans cette hypothèse, Adèle que j'aime me reste, mais M^me^ de***, méchante et cruelle. Oui, je laisse le changement qui existe depuis onze mois sur son Julien, qui ne fit jamais de mal à son Adèle, à sa belle-sœur adorée, par son bon cœur, qui se sent toujours *soutenus*, etc. »

Il s'en faut que tous les écrivains de Bicêtre aient autant de désordre dans les idées, alors même qu'ils les formulent dans un état de démence bien évident. Après avoir quitté Pentecôte, nous rencontrâmes deux pensionnaires qui marchaient côte à côte; l'un parlait à l'autre avec une certaine solennité. Tous deux saluèrent P...., qui me dit en désignant l'orateur :

— Vous verrez aussi de sa prose.

Cette prose était une lettre adressée à un des aliénés qui, à deux reprises, avait voulu se donner la mort. Je ne la citerai certes pas comme un modèle d'éloquence; mais elle ne manque ni de suite ni d'onction. En voici quelques passages :

« Paris, le 23 juillet 1840.

» Mon cher infortuné frère selon la chair, fils d'Adam, comme moi,

» Vous êtes bien à plaindre des tristes dispositions dans lesquelles vous vous trouvez. Cependant vous avez à remercier Dieu de ce que vous avez encore le temps d'en sortir, puisque, dans son infinie miséricorde, il a voulu par deux fois arrêter la main homicide que vous portiez sur vous.

» Cette détermination de mettre fin à votre existence ne peut être que le fruit d'un long oubli de Dieu et de ses lois; d'où il s'ensuivrait un désordre complet, bien affreux, dans votre intérieur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Suit une dissertation sur le suicide, considéré comme résultat de doutes injurieux pour la providence divine.)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Mon cher, reprend ensuite le pieux conseiller, votre état me touche et m'intéresse, quoique je ne vous connaisse point et ne vous considère que comme du même sang en Adam; et puisque vous n'avez pas encore subi le sort malheureux des damnés, je viens vous engager à essayer un retour sur vous-même, à vous examiner bien sérieusement devant Dieu, votre souverain juge, comme à la barre de son redoutable tribunal; à bien apprécier la turpitude et la noirceur du cœur humain; toute la folie de l'esprit qui renonce à sa haute destinée, lui préférant une condition qui ne finit jamais et dont l'aspect seul ferait frémir tous les vivants. — Qu'est-ce donc de l'éprouver pour des siècles éternels sans y pouvoir rien changer?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Ici considérations fort bien déduites sur la rédemption et sur l'insulte que le pécheur inflige au fils de Dieu, lorsque volontairement il annule les résultats du divin sacrifice.) La lettre se termine ainsi :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Que la bénédiction du ciel soit répandue sur ces lignes que la charité chrétienne m'a suggérées, et accompagne la lecture que vous en ferez, afin que vous soyez délié des chaînes du diable, réconcilié avec Dieu, et qu'étant mis dans la liberté des enfants du Très-Haut, vous puissiez autant édifier que vous avez scandalisé. Amen.

» Je vous salue en N. S. J. C.,

» B***

» Fabricant à Saint-Denis. »

Il faut bien l'avouer, plus d'un ministre de la religion, ayant à l'heure qu'il est, charge d'âmes, ne trouverait pas, en pareille circonstance, des inspirations aussi élevées, une parole aussi pure, aussi chaleureuse en même temps, et aussi sobre. J'ai dû compter cette homélie parmi les curiosités littéraires de Bicêtre.

Je n'eus pas le temps d'adresser la parole à l'écrivain religieux. P.... m'entraîna dans la cour des *agités*. C'est là que l'on met, en les soumettant à la diète la plus sévère, les malheureux dont la surexcitation mentale paraît s'aggraver momentanément. On y voit en effet, dès l'abord, beaucoup plus de mouvement, on y entend beaucoup plus de bruit que dans les autres parties de la maison. Lorsque j'y fus entré, surpris de ne trouver près de nous aucun des gardiens, il me vint une réflexion qui paralysa quelque peu ma curiosité. Elle fait trop d'honneur à ma prudence pour que j'hésite à la reproduire. Je me demandai ce que nous deviendrions, P...., mon compagnon et moi, gens fort peu robustes, s'il plaisait aux trente gaillards parmi lesquels nous nous étions aventurés de punir l'indiscrétion qui nous poussait à les venir examiner de si près. P.... devina, j'imagine, le sujet de mes tristes réflexions, et voulut me punir de mon injurieuse timidité. Il marcha droit à un petit vieillard rougeaud qui nous regardait en dessous, et lui adressa je ne sais quelles plaisanteries. Aussitôt la figure de cet homme se décomposa et devint hideuse; un abominable *rictus* vint élargir ses lèvres déjà couvertes d'une bave blanchâtre, et, vomissant d'atroces injures, il se précipita sur le jeune interne le poing levé. P.... ne recula pas d'une semelle.

— Ah çà ! mon brave, se contenta-t-il de lui dire avec assez de mépris, vous oubliez les douches?

Ce mot de *douches* est un véritable talisman. Je l'avais déjà remarqué à propos d'un fou *vaniteux* que mon nouvel ami avait contraint, pour l'humilier, — l'humiliation fait partie du régime, — à danser devant nous une sarabande. Je pus encore en constater l'influence. La main levée pour frapper s'abaissa aussitôt, comme par miracle. L'*agité* recula de quelques pas, et, s'il continua ses malédictions déjà presque inarticulées, ce fut d'une voix bien radoucie, et avec des gestes singulièrement moins expressifs.

Un des fous avait contemplé cette scène en riant aux éclats. C'était *Mayeux*, le *loustic* de Bicêtre. La vue de cet homme est à elle seule une consolation. J'ai rarement contemplé une physionomie plus heureuse que la sienne, plus joviale, plus largement ouverte, plus rabelaisienne. Et comme elle ressort heureusement sous un chapeau de paille dont les larges bords

sont retroussés à la Henri IV.... ou à la polichinelle! La gaieté de Mayeux s'exerce à propos de tout, et plus particulièrement à propos des Parisiennes, qu'il traite dans ses joyeux devis avec la plus grande liberté. On comprendra que, galanterie à part, ce qu'il en dit ne peut guère se répéter ici; mais, grâce à l'obligeance de mon cicerone, je puis mettre sous les yeux du lecteur l'épître suivante, adressée par ce brave garçon à la femme d'un de ses camarades. La voici avec toute sa richesse de ponctuation.

*A Madame A... B...*, 297, *rue Saint-Honoré.*

« MADAME,

» Depuis deux mois que j'ai le plaisir de connaître votre mari, je vous supplie pour lui de bien vouloir le réclamer dans le plus court délai et d'oublier le passé. Resterez-vous sourde et silencieuse à ma demande? (Non!) *un cri sourd se ferait entendre!!!* et vous dirait: Vous avez trahi l'amitié et l'humanité!!! — Ainsi soit-il!

» J'ai l'honneur d'être, madame, avec le plus profond respect et la considération la plus distinguée,

» *Vous* tout dévoué serviteur,

» MAYEUX,

» Artiste. »

Ce singulier *artiste* est, soit dit en passant, d'une force athlétique. Je le vis, dans la soirée, revenir du travail (on mène travailler hors de l'établissement les aliénés qui donnent quelques garanties de sûreté), je le vis revenir, dis-je, armé d'une pelle énorme, qu'il faisait tournoyer au-dessus de sa tête avec la plus effrayante facilité. Quelques jours avant ma visite, un gardien s'étant avisé de lui refuser le passage dans un des corridors intérieurs, Mayeux, plus gai que de coutume, prit en riant cet homme par la ceinture de son pantalon et le jeta

contre un mur, où ce malheureux avait failli se briser la tête. C'était à la suite de cette facétie un peu risquée que l'aimable bouffon avait été mis au quart de ration et logé dans la cour des *agités*.

Mayeux riait donc, et de bon cœur, en voyant se démener son *collègue*. Ensuite, lorgnant P.... d'un air narquois, il lui montra un autre fou accroupi sous les arcades qui environnent la cour. Celui-ci ressemblait beaucoup (qu'on veuille bien excuser cette comparaison) à l'auteur de plusieurs drames, romans et nouvelles, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont souvent occasion d'apprécier le talent facile et spirituel. C'était la même tête brune et crépue, la même apparence de puissante musculature; seulement les yeux gris de l'insensé, jetant un éclat insupportable, exprimaient je ne sais quelle ironie féroce fort étrangère à la physionomie de l'écrivain auquel je fais en ce moment allusion. Ce personnage broyait un morceau de plâtre sur les dalles de pierre, et, tout entier à cet important travail, ne paraissait nous accorder aucune attention. Il répondit à peine aux bienveillantes interpellations de mon guide.

Ceci ne faisait pas le compte de Mayeux.

— Eh bien! demanda-t-il enfin à son camarade, comme pour provoquer une explosion attendue, es-tu toujours mal disposé contre monsieur?

Il désignait P.... L'autre se remit à broyer son plâtre sans répondre un seul mot.

— Est-ce que vous m'en voulez? demanda P.... à son tour.

Le fou leva aussitôt la tête, et jeta au jeune interne un regard qui, certes, le dispensait de répondre à une telle question. P.... voulut insister.

— Vous le savez bien, répliqua l'insensé d'une voix parfaitement calme, et vous savez aussi ce qui vous attend.

— En vérité non : que comptez-vous donc faire de moi?

— Faut-il vous le redire encore une fois?... Eh bien! soit. Un de ces matins, je vous prendrai comme ceci (il rapprocha ses poings contractés et qui semblaient déjà serrer la gorge de P....), je vous roulerai comme cela (il les tordit violemment), et je ferai de vous... *une boule de pommade*... Vous pouvez compter là-dessus.

Ces paroles furent articulées rapidement, à la vérité, mais

sans aucune espèce d'emphase, comme des phrases banales, et avec une assurance, une conviction, qui me firent frémir. Quant à P...., se tournant vers moi, il ajouta seulement avec une incroyable insouciance :

— Ce gaillard-là, il pense ce qu'il dit.

Un autre de ces *gaillards*, peu de mois auparavant, avait comploté la mort de P.... L'arme était déjà trouvée; c'était un poinçon à tresser la paille. L'assassin l'avait aiguisé pendant plusieurs jours avec une infatigable persistance. Par bonheur il révéla son projet à un de ses camarades, et par un bonheur encore plus grand celui-ci le dénonça. Placé sous les douches, le malheureux avoua tout, et fut immédiatement désarmé. Dès la nuit suivante, au désespoir d'avoir manqué son coup, il se pendit aux barreaux de sa cellule. Mais revenons à ma visite.

Mayeux riait de toute son âme, et nous accompagna dans la loge où le père Moulin était couché.

Le père Moulin est un paysan de race normande, autant que j'en pus juger à son accent. Lorsqu'on eut dégagé sa tête du linceul sous lequel il la cachait, il se dressa sur son séant, déjà fort irrité, mais ne sachant à qui s'en prendre. L'indécision de ses mouvements m'apprit aussitôt que nous avions affaire à un aveugle, circonstance qui explique l'illusion de cet infortuné. Il se croit poursuivi par une femme dont l'amour obstiné compromet sa virile pudeur.

Il nous prit pour elle, et commença une incroyable litanie d'injures adressées à la malheureuse qui venait le hanter ainsi jusque dans son sommeil.

— Sois maudite ! s'écriait-il en jetant au hasard ses bras autour de lui..., rentre sous terre ! Laisse-moi, vile effrontée (je me sers d'équivalents). Je voudrais que l'on te trouvât ici.... tu aurais le fouet, que tu mérites, mauvaise créature... Sois maudite! sois maudite !

Ses cris, toujours plus perçants, allèrent jusque dans la cour réveiller un athée qui dormait le ventre au soleil, et qui accourut aussitôt vers nous. Debout sur le seuil de la loge, il se mit à crier en manière de réponse :

— Il n'y a pas de Dieu ! il n'y a pas de Dieu !

Nous étions assourdis ; il fallut partir.

Dans une cellule dont le propriétaire était absent, nous trou-

vâmes quelques pages écrites au crayon, et dont P.... se saisit à mon bénéfice.

Ce n'était rien moins qu'un discours destiné à l'Académie des sciences. La lettre d'envoi y était annexée. Je la transcris fidèlement :

« Monsieur Arago,

» Pour mapprendre dans les belles-lettres, je me suis excercher d'apres le discours de M. de M. *Bouffon*. Je me suis *supposer* être *nomer* membre de l'Acadamie pour faire un discours pour ma *supposer* réception. Comme tel, je reclame de l'Académie des sciences. La *proctection* que merite tout homme des Belles-lettres. Si d'après vos profondes lumières vous m'en trouvez digne, et je vous envoye ces *aisais* pour les soumettre à votre *essamen*. »

Et en note : « Pour faire parvenir à M. Arago, *secraitaire* de l'Açadémie des sciences, séance de lundi prochain 3 août. »

Le récipiendaire débutait ainsi :

« Vous me voyez pénétré d'étonnement, et je suis tout ému en me voyant comblé d'honneur par la place aussi eminante que vous m'avez choisi en m'appelant parmis les maîtres de l'art de cette magnificente cité. Donc les noms celèbres representent dans les 5 *partis* du monde la *splandeur litairère* de la France. Qui depuis des siècles augmentent rapidement en se rependant avec eclat dans la postérité pour electriser toutes les nations. »

Le reste répondant à cette magnifique période, je m'abstiendrai de le copier : je craindrais d'y perdre le sentiment de la ponctuation.

Sur un autre feuillet se trouvaient des réflexions plus ou moins profondes sur le rôle de l'armée dans la nation ; et après je ne sais quelles banalités sur le dévouement du soldat à la patrie, jugez de ma surprise, lorsque je vis étinceler cette phrase sublime :

« Je ne sais voir dans l'armée que le PEUPLE-CHRIST. »

Si elle n'était pas encore là sous mes yeux au moment où j'écris, je croirais avoir rêvé ; mais, soit que sa mémoire eût

gardé ces belles paroles, échappées à quelque obscur Mirabeau, soit que le hasard des mots ait amené cette puissante combinaison, comme le hasard du kaléidoscope produit parfois une fleur merveilleuse, toujours est-il qu'elle a été jetée tout au travers des rêveries les plus insignifiantes, rendues avec la phraséologie la plus triviale par un misérable fou, garçon tapissier, à ce qu'il paraît, avant qu'on l'eût renfermé à Bicêtre.

S'il faut prendre au pied de la lettre les notes manuscrites de Boré (c'est le nom de l'académicien supposé), son esprit est surtout préoccupé de deux idées fixes : un amour excessif (toute passion politique à part) pour le roi des Français et l'*auguste famille royale*, puis un sentiment exagéré des services qu'il (Boré) a rendus à la France. Il les énumère pompeusement dans une note de son discours de réception. Ce sont des systèmes de plusieurs ordres inventés à diverses époques : système de *pompes à vent* à introduire dans les bâtiments marchands *maritimes*, pour avoir bon vent continuellement (la même forme, ajoute-t-il, que les pompes *incendiaires* des sapeurs du génie et *sans réservoir de poudre*) ; système pour *rétaplir* les mœurs en France, qui économiserait des millions au pays ; système économique pour tous les hôpitaux de France, etc., etc.

Boré n'est toutefois qu'en seconde ligne parmi les *prosateurs* de Bicêtre. Destignon (1) l'écrase de sa supériorité ; Destignon donne à ses pensées un essor bien autrement ambitieux. Descendant direct de Charlemagne, marié secrètement à la reine d'Angleterre, il traite de haut en bas Napoléon lui-même, qu'il regarde comme un vil usurpateur de ses droits. Jean-Baptiste Ier, *chef des dominations anglo-françaises* (c'est ainsi que s'intitule le successeur de Charlemagne), sait fort bien qu'il est à Bicêtre ; il se plaint amèrement, dans toutes ses lettres, des indignes traitements auxquels il est soumis et qu'il dépeint avec une extrême énergie ; mais il se console par le

(1) Les noms cités dans cet article sont défigurés à dessein ; les convenances nous commandaient cette inexactitude toute volontaire ; mais, nous le répétons, les *extraits* sont authentiques ; pas un mot, pas une lettre n'y sont changés.

sentiment de sa puissance, et par la certitude où il est d'écraser un jour les ennemis ligués contre sa liberté. En attendant, il s'adresse aux chambres, à MM. les docteurs, professeurs et élèves de la faculté médicale de Paris, à la reine d'Angleterre, sa femme, et à des marchandes lingères de la rue du Ponceau, qu'il veut lui donner pour dames d'honneur. Ce qu'il y a d'étrange dans toutes ces réclamations, c'est la convenance relative de chacune d'elles. Aux chambres, Jean-Baptiste Ier expose ses griefs politiques; aux médecins de Paris, ses plaintes de malade. Il écrit à la reine Victoria sur un ton familier, tour à tour très-tendre, très-railleur ou très-menaçant. Enfin, c'est du bout de la plume et avec les plus cavalières formules, qu'il enjoint aux demoiselles N..... (les lingères en question) de le venir réclamer au plus tôt. Ses lettres sont fort longues, — quelques-unes ont jusqu'à trente-deux pages in-4°, — écrites d'un seul trait, sans ratures et sans aucune hésitation apparente; circonstance d'autant plus remarquable que la longueur et l'enchevêtrement des périodes, l'incohérence de leurs subdivisions, leur agencement illogique, attestent le désordre et la mobilité des idées que Jean-Baptiste Ier développe avec tant d'étendue.

Il résulte de sa pétition aux chambres que les Français sont allés à Réville, lieu de sa naissance, dans le courant de l'année 1804, pour rendre hommage et prêter serment de fidélité au fils de Charlemagne, chef de la famille des anciens rois d'Angleterre. Bonaparte les conduisait en cette occasion; et, quoique déjà il eût donné plusieurs marques de sa scélératesse, on ne pouvait pas imaginer qu'il oserait se liguer contre le jeune bienfaiteur de la patrie. L'armée française, en se rendant à Austerlitz, salua le jeune cardinal de cinq ans, devenu depuis lors empereur et roi. L'ordre de la Légion d'honneur célébra, au son d'une musique guerrière, la naissance de son fondateur, en témoignant la joie qu'il éprouvait à la vue de son chef en jupon, qui lui ordonnait, pour la deuxième fois, d'aller cueillir les lauriers des victoires qu'il lui avait préparées.

Depuis lors, la pacification de la France a été due aux nombreux travaux de Jean-Baptiste. Sans en faire le compte, il veut seulement en citer quelques-uns :

« Tels sont, s'écrie-t-il, les télégraphes, les ressorts de diligences, etc.; les machines à vapeur, les chemins de fer et leurs perfectionnements; les temples, les palais, les trottoirs, les marchés de Paris; les quais, les colonnes, fontaines, arcs detriomphe, et l'éclairage par le gaz, le bitume, la rue de Rivoli, les puits artésiens; diverses fondations et différentes machines industrielles ou aratoires et chimiques; découvertes de nouveaux produits, comme le sucre d'érable, de betterave, etc., etc. »

» Et c'est là l'homme que les Parisiens ont laissé insulter chez lui, par des monstres! etc., etc. »

Ces monstres composent un parti-protée que nous avons vu, pendant les dernières années (toujours au dire de Jean-Baptiste), prendre tous les noms pour accaparer tous les talents. Longtemps ils reculèrent devant la puissance du fils de Charlemagne. Un jour, cependant, ils le traînèrent devant le juge de paix de Villejuif : ils affectèrent hypocritement de se présenter comme les défenseurs officieux de celui qu'ils accusaient; puis, après avoir obtenu sa condamnation, ils allèrent chanter victoire dans les journaux (voir le *Constitutionnel,* mois d'avril 1827). En 1830, ils réalisèrent enfin toutes leurs menaces, et voulurent contraindre Jean-Baptiste à renoncer, en leur faveur, à ses titres et à ses droits. Il refusa et fut enfermé à Bicêtre.

Là, ces mêmes hommes, prenant le costume de médecins, d'employés, voire de malades, vinrent entourer leur victime, cherchant à capter sa bienveillance. Ils voulaient l'amener à leur révéler ses vues politiques, afin de s'en servir contre lui auprès de la diplomatie européenne. Ici commence une série d'horreurs entreprises par ces mêmes hommes. Ils ont miné Paris, miné Bicêtre, incendié les granges et les meules de blé; ils ont cherché à détruire les mines de fer de Saint-Étienne; mais toutes ces criminelles tentatives ont échoué, grâce à la vigilance de Jean-Baptiste, qui les a dévoilées au péril de sa vie.

Ce qu'il y a de plus douloureux pour Jean-Baptiste, c'est la ligue de ses parents contre lui. Ils font partie de la *clique;* ils se sont rendus coupables de trahison. L'un s'est approprié ses biens, un autre lui a volé son nom, un troisième a voulu lui

dérober les moyens d'imiter le vin de Champagne ; ce misérable prétendait exploiter cette belle découverte, et faire un commerce ruineux pour les coteaux français.

Après cette amère philippique, dont je n'ai pu indiquer que les principales divisions, Jean-Baptiste demande qu'on le mette en liberté.

« Aussitôt sorti, ajoute-t-il, je me rends à Londres, d'où, après mon intronisation, je donnerai à la France de nouvelles preuves de mon attachement et de ma sollicitude de tous les âges.

» Par JEAN-BAPTISTE PREMIER.

» V. A. Q. D. G. »

Avec la reine Victoria, son auguste époux se sert d'un tout autre langage :

« *Quoi* donc t'a empêché jusqu'à ce jour, Augustine, de faire réclamer les lettres que je t'ai écrites à partir du 6 janvier dernier? Que penses-tu donc faire, Augustine, en portant de toi-même obstacle à notre union? Es-tu donc comme Saintin (1), si jalouse d'une gloire de mots qui peuvent maintenant te coûter un avenir dont tu sembles provoquer la culbute par des fautes déjà si nombreuses, que c'est à peine si quatre années de mon travail pourront réparer les écarts de tes deux années de soi-disant règne.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Comme Saintin, tu m'as laissé sans moyens d'existence, tout en te disputant avec (*mots illisibles*) le fruit des ventes de ma boisson.

» As-tu pu penser, Augustine, que seul, et sans autre titre, ton nom de Victoire, sans doute Ire, n'est-ce pas? (je n'en vois pas d'autre parmi les membres de la race qui depuis des siècles occupe la place de mes parents maternels).... As-tu pu penser, dis-je, qu'un prestige accolé à ce nom, qui, sans autre titre,

(1) C'est le même Saintin que Destignon accuse d'avoir voulu lui ravir la découverte d'un procédé à l'aide duquel on imiterait le vin de Champagne.

ne représente pas sa valeur idéale, *lui* vaudra de ma part une soumission que sans être ce que je suis je ne voudrais pas t'accorder?

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Les Anglais seraient-ils assez peu reconnaissants de mes dispositions à épargner le sang humain pour soutenir ta cause, si tu veux te maintenir à la hauteur déraisonnable où tu t'es placée, que je serais, moi, bien loin de te céder, sais-tu, mon amie? Et au lieu de courir me jeter à tes genoux, je planerais sur l'Océan pour détruire, non-seulement ta prétendue dynastie, sais-tu, Victoire? mais les trois îles de fond en comble, sais-tu, mon amie? »

Ici, menaces effrayantes; Jean-Baptiste ne fléchira pas, il exterminerait plutôt sa race elle-même (sais-tu Augustine?) et ferait disparaître par de nouveaux prodiges les montagnes qui dominent Londres et Dublin (sais-tu, mon amie?). Ensuite il reprend :

« Je ne suis point, Augustine, disposé à te faire des affronts; mais si le cœur t'en dit, et que ta nation me résiste, nous nous battrons, Victoire, jusqu'au dernier.

» Vois maintenant ce que tu prétends faire. Je ne veux pas, certes, rester ici. Si, dès le deuxième jour de ma rentrée chez moi, rue des Petits-Blancs-Manteaux, n° 12, au deuxième, dans un pauvre réduit, je ne vois point Victoire venir m'y tendre la main...., mon mariage avec elle est rompu pour jamais.... quitte à me battre avec tous les Anglais et les tuer jusqu'au dernier.

» Si mes Anglais n'y consentent pas, je prends chez eux une autre femme. Adieu, mon Augustine; adieu son nom de Victoire et sa splendeur passée.

» Par JEAN-BAPTISTE I^er DESTIGNON. »

Bicêtre, 5 août 1840.

Si je ne voulais éviter au lecteur une trop brusque transition, ne serait-ce pas un tableau curieux à lui montrer que la vie de Bicêtre analysée par un de ses habitants? A plusieurs reprises, Destignon, substituant ses rêves fébriles à la réalité déjà si

triste, raconte les tortures inouïes dont il se croit l'objet. En le lisant alors, on sent peu à peu la contagion de ses terreurs et de sa colère : non pas, certes, que l'on accepte ses assertions furieuses et les détails dans lesquels il entre ; mais il est difficile de se soustraire à cette idée poignante que cet homme, en se plaignant ainsi, ne ment que relativement à nous. Pour lui, tous les supplices qu'il dépeint ont réellement existé. Il est vrai, pour lui, qu'on le livre à des gardiens féroces toujours prêts à l'accabler de coups et d'injures ; qu'on lui administre des remèdes empoisonnés ; qu'on le soumet à des expériences mortelles ; qu'on le plonge dans des bains de moutarde ; que, la nuit, des hommes apostés à dessein le soumettent à de fortes décharges électriques, afin de troubler momentanément sa raison et de prolonger ainsi sa captivité (1) ; enfin qu'on étouffe ses justes plaintes, en lui dérobant les pages où il les accumule avec une persistance frénétique.

Sa défiance une fois excitée ne connaît plus de bornes. Les gardiens ont un jargon mystérieux qui leur sert à s'entendre, sous les yeux mêmes du fou, et à combiner les tourments qu'ils lui préparent. Un étranger survient-il, aussitôt des égards hypocrites succèdent aux mauvais traitements, une propreté affectée aux négligences les plus sordides. Les *bourreaux* (c'est ainsi que Destignon les appelle) cachent sous des gants, leurs mains sanglantes. A quoi servirait alors de se plaindre ? on ne croirait pas leur victime.

Tout ceci est imaginaire. — A qui le dites-vous, bon Dieu ! mais qu'importe ? Souvenez-vous de ces horribles visions du cauchemar, si jamais vous les avez éprouvées ; de ces deux mains lourdes et glacées qu'un fantôme assassin posait sur votre poitrine ; de ce rire affreux qui bruissait à votre oreille ! Respiriez-vous à l'aise en de tels moments ? l'épouvantable strideur de ce ricanement ne glaçait-elle pas votre sang dans vos veines ? Et cependant où était le spectre ? d'où partait le bruit ?

Supposez maintenant qu'une créature douée de toute sa raison devienne réellement le jouet des persécutions acharnées

(1) Tous ces faits et bien d'autres sont exposés dans le mémoire de Destignon à l'Académie de Médecine.

auxquelles Destignon se croit livré, pensez-vous que sa cervelle y résiste. Dès lors comment espérer que ce malheureux fou guérisse jamais?

Ces réflexions, si je les avais faites à Bicêtre, m'en eussent inévitablement chassé à l'instant même; mais je marchais de curiosité en curiosité, captivé par l'observation des objets extérieurs et distrait par eux de toute analyse morale.

— Puisque vous prenez tant d'intérêt à vos *confrères*, me dit P...., venez de ce côté : j'ai des poëtes à vous montrer.

F.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES

# COMPAGNIES LITTÉRAIRES

# EN FRANCE

## AVANT LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Bien que le nom d'*académie* soit emprunté à l'une des sectes philosophiques de l'ancienne Grèce, il ne paraît pas que les compagnies littéraires que ce mot désigne aujourd'hui aient existé chez les peuples de l'antiquité. Un seul fait, qui rappelle en partie cet usage, nous a été conservé par Martial. Il nous apprend que les poëtes de Rome avaient formé entre eux une espèce d'académie, qui se réunissait dans un lieu particulier nommé *schola poetarum* (école des poëtes). Juste Lipse ajoute qu'ils y faisaient leurs lectures et qu'ils avaient un jour particulier pour se réunir tous les ans, et resserrer, dans un repas de corps, les liens de confraternité qui existaient entre eux. Comme on le voit, ces détails s'appliquent mieux à ce que nous nommons une *société* qu'à une académie.

De cette vague indication il faut passer brusquement aux temps modernes, et descendre jusqu'au règne de Charlemagne. On sait combien cet empereur aima les lettres, et combien il en favorisa la culture dans toute l'étendue de son royaume. Ayant fondé auprès de chaque cathédrale des meilleures villes, une

école où les sciences et les lettres étaient enseignées, il appela, pour présider à ces écoles, les plus savants hommes des divers pays de l'Europe. A l'instar de ces écoles, il avait créé dans son palais une académie composée des plus illustres professeurs réunis autour de lui, et dont lui-même voulut être un simple membre. Suivant leur goût pour tels auteurs sacrés ou profanes, les membres de cette Académie adoptèrent un surnom. Angilbert se nommait *Homère;* Riculphe, archevêque de Mayence, *Dametas;* Alcuin, *Albinus;* l'historien Éginard, *Calliopius;* et Charlemagne, qui préférait à toutes les études celle de l'Écriture sainte, s'appelait *David*. Dans une lettre à l'archevêque de Mayence, Alcuin se plaignait de la dispersion de cette Académie, occasionnée par la guerre. « Je suis demeuré seul à la maison, disait-il; vous *Dametas*, vous voilà en Saxe; *Homère* est en Italie, *Candidus* est en Angleterre.... Dieu veuille nous ramener bientôt *David* et tous ceux qui suivent ce prince victorieux! »

Cet essai d'académie, dû au génie de Charlemagne, ne fut pas renouvelé pendant le moyen âge. Cependant il exista à cette époque, dans les différentes provinces qui composent aujourd'hui la France, des compagnies dont la littérature, à vrai dire, n'était pas la seule attribution, puisque l'amour y avait la première place et servait de texte aux poésies que l'on y récitait, mais dont les occupations ressemblaient quelquefois à celles de nos académies modernes. Je veux parler des *cours d'amour*. Quelle que soit l'origine qu'on puisse assigner à ces compagnies, il est certain que plusieurs troubadours, qui florissaient dans la première moitié du XIIe siècle, ont parlé des cours d'amour. Elles se composaient d'un certain nombre de dames au jugement desquelles deux troubadours soumettaient une question amoureuse. Généralement cette question était traitée dans deux pièces de poésie différentes, que chaque partie adressait à la cour, qui, bien souvent, prononçait aussi son jugement en vers. André le Chapelain, qui vivait vers 1170, écrivit en latin un ouvrage dans lequel il conserva plusieurs des jugements rendus par ces tribunaux d'un nouveau genre. André cite principalement les cours d'amour des dames de Gascogne, d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, de la reine Éléonore, de la comtesse de Champagne et de la comtesse de Flandres. La

situation de ces différentes cours amoureuses, prouve que des provinces du midi de la France, cet usage ne tarda pas à se répandre dans celles du milieu et du nord. Le mariage d'Éléonore d'Aquitaine avec le roi Louis VII ne fut pas sans influence à cet égard. Ces cours étaient composées d'un assez grand nombre de dames châtelaines, puisque la comtesse de Champagne, dans une assemblée tenue en 1174, réunit jusqu'à soixante juges. Quelquefois les deux parties se présentaient devant la cour; le plus souvent elles y adressaient leurs questions dans des pièces de vers qu'on appelait *tensons*. Les dames prononçaient leur jugement d'après certains principes exposés dans un code amoureux qu'un chevalier errant avait rapporté de la Bretagne, de la cour du roi Arthur.

Voici quelques-uns des articles de ce code, qui en contient trente-trois du même genre :

« Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour. — Qui ne sait celer ne peut aimer. — L'amour doit toujours augmenter ou diminuer.—Une fois que l'amour diminue, il finit bientôt. —Rarement il reprend ses forces. — Le véritable amant est toujours timide. »

Je ne rapporterai aucun des jugements rendus par ces cours d'amour, ils roulent tous sur une métaphysique plus ou moins délicate; par exemple, laquelle est plus aimée, ou la dame présente, ou la dame absente? Qui induit le plus à aimer, ou les yeux, ou le cœur? Je me contenterai d'observer que ces compagnies, en adoucissant les mœurs quelque peu grossières de l'ancienne chevalerie, eurent aussi l'avantage de perpétuer le goût des sociétés polies et presque littéraires.

A ces cours d'amour bientôt dispersées au milieu des guerres longues et désastreuses que l'hérésie albigeoise entraîna avec elle, succédèrent deux sortes de sociétés littéraires qui eurent, avec nos académies modernes, une analogie plus marquée: ce sont les jeux floraux de Toulouse, et les compagnies qui, sous le nom de Puy-Notre-Dame, furent établies dans les différentes villes de France. Quant aux jeux floraux, dont la célébrité fut grande, et dont l'origine a été le sujet de discussions assez vives, voici ce qu'on peut dire à leur sujet : vers 1323, plusieurs bourgeois de Toulouse, amateurs de la poésie provençale, se réunissaient dans un jardin situé dans les faubourgs de la ville,

pour y réciter des vers. Le 8 novembre 1323, ils conçurent la pensée de former une société qui, sous le nom de *gaie science,* cultiverait l'art des troubadours ; c'est pourquoi ils écrivirent une lettre en vers, dans laquelle ils engageaient tous les poëtes de la langue d'oc à venir dans leur verger, le 1er mai suivant, pour y réciter des pièces de vers en langue vulgaire, en l'honneur de Dieu, de la Vierge et des saints ; ils promettaient de donner une violette d'or à celui dont l'ouvrage serait jugé le meilleur.

L'appel fait aux troubadours fut entendu, et des concurrents nombreux se présentèrent dans le jardin des sept bourgeois ; chacun récita sa pièce en présence d'une assemblée dont la noblesse et les magistrats de la ville faisaient partie. Ces derniers, dans le but de donner un plus grand lustre à cette institution, décidèrent que ce concours aurait lieu chaque année, et que la ville fournirait aux dépenses qui en résulteraient. Trois autres prix furent ajoutés par la suite à celui qui était donné dans l'origine, et un grand repas suivit chaque concours. La ville de Toulouse, en supportant tous les frais nécessaires à ces concours, en devint la véritable fondatrice ; aussi voit-on les capitouls de Toulouse diriger cette institution, et présider à ces fêtes littéraires. Des registres conservés à la municipalité de la ville, font connaître les règlements et les statuts de l'institution, et les dépenses qu'elle nécessita chaque année.

Si l'on avait toujours consulté ces registres avec soin, pour écrire l'histoire des jeux floraux, la fable étrange qu'on répandit à leur sujet n'aurait pas si longtemps prévalu. Ce fut au commencement du XVIe siècle, à l'époque *où les jeux de la gaye science* furent soumis à des changements nombreux, que le nom de *jeux floraux* fut adopté et que l'on vit paraître aussi la fameuse Clémence Isaure. On adopta au sujet de cette dame deux systèmes : le premier consistait à la déclarer fondatrice des jeux floraux, bien que les registres ne fissent aucune mention d'elle ; les partisans d'un autre système se contentaient de la regarder seulement comme bienfaitrice des jeux que les malheurs de la guerre avaient fait négliger. Mais ces derniers, qui n'avaient pour toute autorité qu'un poëme apocryphe, variaient tellement dans la date qu'ils assignaient à la vie de Clémence Isaure, que l'inspection attentive des registres suffisait pour

renverser ce système. C'est avec peine que l'on renonce à cette Clémence Isaure, dame illustre de Toulouse et fondatrice des jeux floraux. L'on ne peut douter cependant que cette prétendue origine ne soit le résultat d'une erreur et de documents mal interprétés. En résumé, les jeux floraux se rapprochèrent beaucoup de nos modernes académies. Le nombre des membres, d'abord limité aux sept juges et au capitoul qui les présidait, fut augmenté peu à peu; on y reçut ceux qui avaient été couronnés trois fois; les séances eurent lieu à quatre époques de l'année, et la docte assemblée rédigea une rhétorique et une poétique à l'usage de ceux qui voulaient prendre part à ses travaux. Enfin elle décida qu'une somme de 100 livres environ serait allouée chaque année pour offrir une récompense au meilleur poëte de la France. Ainsi, au mois de décembre 1554, le prix fut accordé à Pierre Ronsard, pour son *excellent et rare génie*, et la fleur d'églantine qui lui était destinée fut convertie en une Pallas d'argent. L'année suivante, Ronsard étant mort, le même prix fut décerné à Antoine de Baïf, *le premier entre les poëtes français.*

Si, comme on n'en peut douter, les jeux floraux de Toulouse doivent en partie leur origine aux anciennes cours d'amour, c'est à d'autres idées qu'il faut attribuer celle des différentes compagnies littéraires qui, du XIVe au XVIe siècle, furent établies dans plusieurs bonnes villes de la France, à Rouen et à Amiens par exemple. Ces compagnies, auxquelles on donna généralement le nom de *puy*, se réunissaient à certaines époques de l'année, pour entendre des pièces de vers composées en l'honneur de la Vierge; un prix était décerné à celle de ces pièces que l'on jugeait la meilleure. Chaque année on élisait un maître ou roi de ces assemblées, et c'était à lui de subvenir aux principales dépenses nécessitées par ces réunions. Pour comprendre la raison qui avait fait choisir la Vierge comme sujet unique des chants, rondeaux, ballades, envoyés à ces différentes compagnies, il faut se rappeler combien le culte consacré à la mère de Jésus-Christ fut, pendant le moyen âge, fervent et empressé. A cette époque de naïve croyance, on attribuait à son intercession auprès de Dieu une puissance sans limites, et les nombreux miracles qui chaque jour signalaient cette bonté inépuisable étaient recueillis avec soin et venaient

augmenter cette légende, la plus longue et la plus curieuse de toutes celles qui furent imaginées alors. Quand on a parcouru ces légendes qui sont le sujet d'ouvrages fort longs et de toute nature, on reconnaît sous combien de formes se manifesta l'amour sans bornes que chacun portait à la Vierge, et l'on n'est plus étonné que ses louanges aient été le sujet des concours poétiques de cette époque. Le plus ancien de ces *puys* fut institué à Rouen à la fin du XI^e^ siècle, en l'honneur d'une fête encore célébrée par l'Église aujourd'hui, la Conception de Notre-Dame. S'il faut en croire maître Wace, poëte normand du XII^e^ siècle, cette fête fut instituée à propos d'un miracle opéré par la Vierge. Elfin, abbé de Ramèse, envoyé du roi d'Angleterre à la cour de Danemark, assailli par une violente tempête, se recommanda à Notre-Dame, qui le sauva et le conduisit au port sain et sauf. Maître Wace consacra le souvenir de ce miracle dans un poëme assez long qui contient la vie de Notre-Dame, et depuis cette époque (vers 1150), la fête de la Conception, nommée plus tard la *fête aux Normands*, fut célébrée à Rouen chaque année. Ce fut principalement pendant les XV^e^ et XVI^e^ siècles que cette compagnie littéraire brilla d'un vif éclat. Tous les ans on nommait un prince ou directeur du jeu, qui devait subvenir aux frais nécessaires. A l'imitation des jeux floraux de Toulouse, la récompense consistait souvent en une fleur d'argent; ainsi je trouve dans un manuscrit l'indication suivante : « Le dimanche treizième jour de décembre 1535, à Rouen, au couvent des Carmes, honorable homme Jean Leuze, seigneur de Feuguère, bourgeois et marchand de cette ville de Rouen, comme prince, tint le puy à l'honneur et révérence de l'immaculée conception de la sainte Vierge... Le prince supplie à tous poëtes et orateurs de composer en langue française, vulgaire et latine, apporter et envoyer audit puy chants royaux, ballades, rondeaux et épigrammes, à l'honneur d'icelle conception, etc. Au chant royal sera donnée la palme, et *au débattu* le lys, pour la meilleure ballade... A tel *refrain* que l'auteur voudra sera donnée la rose. »

L'origine du nom de *puy* donné à ces compagnies littéraires a été expliquée diversement; on sait que le mot *puy* vient de *podium* (colline), et l'on a pensé avec raison que c'était la désignation de l'emplacement choisi comme amphithéâtre natu-

rel de ces premières réunions. Quoi qu'il en soit, les savants de la confrérie du puy d'Amiens assignaient à ce mot une autre origine; ils prétendaient que ce nom de *puy* avait été donné aux compagnies littéraires destinées à chanter les louanges de la Vierge, en l'honneur d'un miracle opéré par Notre-Dame, qui sauva un enfant endormi et près de tomber dans un puits. Ils avaient fait représenter ce miracle sur le retable du grand autel de la cathédrale d'Amiens, et on y lisait cette inscription : *Origine de la confrérie du Puy* (*Origo confraternitatis Putœi*). Voici, au sujet du puy d'Amiens, quelques particularités qui feront connaître l'organisation de ces compagnies. Le puy d'Amiens fut fondé en 1393, sous le titre de *Confrérie d'Amiens;* c'est-à-dire que l'usage assez ancien dans la ville de consacrer des poésies pieuses à la Vierge, devint l'objet d'une association littéraire régulièrement constituée; les membres de la confrérie se réunissaient chez l'un d'eux, appelé le *maître du puy*, pour y lire des chants royaux composés en l'honneur de la Vierge et de son immaculée conception. Le jour de la chandeleur, il y avait un dîner dont les membres de la compagnie partageaient les frais et dont ils nommaient le président, qui devenait pour l'année suivante le maître de la confrérie. Pendant le dîner, ce maître faisait représenter un jeu ou mystère, donnait à chaque membre un chapeau vert et une copie du mystère. Le lendemain, après la messe, le maître décernait publiquement une couronne d'argent à celui qui avait composé la meilleure ballade.

Ces usages ou quelques autres du même genre furent aussi pratiqués dans plusieurs villes de France. Sans être précisément les mêmes que ceux qui constituent nos académies modernes, il existe cependant entre eux des rapports qui sont faciles à saisir. Au nord de la France, en Belgique et dans les Pays-Bas, le nom donné à ces compagnies différa; il fut plus savant, plus littéraire, mais il désigna la même institution; elle fut appelée *chambre de rhétorique*. Plusieurs de ces chambres, dont l'origine remonte, dit-on, à une antiquité assez haute, avaient déjà, vers 1302, une organisation régulière. Dans le courant du XVI<sup>e</sup> siècle, presque toutes les villes et tous les bourgs de la Flandre et du Brabant avaient leur chambre de rhétorique; et même Louvain en comp-

tait six, Bruxelles cinq, Anvers trois, ainsi que Gand et Ypres.

Outre les poésies sacrées que l'on recevait au concours, ces chambres proposaient, à certaines époques de l'année, des questions de littérature ou de philosophie auxquelles les seules chambres reconnues étaient admises à répondre; elles le faisaient ordinairement par une moralité écrite en vers. La chambre qui remportait le prix appelé *Joyau du pays*, proposait à son tour une autre question. Les fêtes données à l'occasion de ces concours étaient brillantes et très-suivies. Les compagnies, se rendant visite les unes aux autres, déployaient, dans ces circonstances, tout le luxe qui était à leur portée.

En 1493, l'archiduc Philippe, père de Charles-Quint, souverain des Pays-Bas, convoqua dans la ville de Malines toutes les chambres de rhétorique de la langue flamande. Elles s'y rendirent par députés. Sous le titre de la *Fleur de Beaume*, l'archiduc établit une chambre suprême et nomma son chapelain, Pierre Alteurs, chef absolu de cette chambre, l'autorisant à la soumettre à un règlement. Ce règlement, qui ne parut qu'en 1505, portait en substance « que la chambre serait composée de quinze personnes, y compris le lieutenant et le trésorier, et de quinze jeunes hommes qui seraient tenus d'apprendre l'art de la poésie; que du produit de l'argent à fournir par les membres, on proposerait tous les ans un prix pour lequel chaque rhétoricien serait le maître de concourir; que lorsque ladite chambre de rhétorique et les quinze jeunes hommes y agrégés se rendraient aux concours proposés par les chambres des autres villes du pays, ils pourraient, en vertu de leur suprématie, représenter leur drame ou jeu de moralité quand il leur plairait, sans être obligés de tirer au sort; qu'afin d'honorer dans cette chambre, d'une manière plus particulière, Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Vierge Marie, on y admettrait quinze femmes, en mémoire des *quinze joies* de la sainte Vierge. »

Du tableau que je viens de tracer des différentes compagnies littéraires qui s'établirent en France pendant le moyen âge, il résulte qu'aucune de ces compagnies ne fut complétement identique avec l'Académie française, non-seulement comme l'institua Richelieu, mais encore comme plus tard elle fut constituée par Louis XIV. Cependant on a pu remarquer, soit dans les cours d'amour ou les jeux floraux, soit dans les puys consa-

crés à Notre-Dame ou les chambres de rhétorique, des usages et des occupations analogues à celles de notre Académie française. Sans prétendre établir entre cette académie et les institutions précédentes une similitude complète, j'ai voulu suivre la même pensée sous les formes diverses qu'elles ont reçues du temps et des usages différents. Il reste à chercher maintenant s'il exista en France quelques académies pendant le XVI^e siècle, et quelles furent les circonstances qui donnèrent à celle que fonda Richelieu, en 1635, une aussi grande prospérité.

Bien que François I^er ait protégé de tout son pouvoir les arts et les sciences, et que ce fût à bon droit qu'on le surnomma *Père des lettres*, je n'ai trouvé sous son règne aucune trace d'établissement d'une académie. Ce fut sous le règne de Charles IX, vers 1570, qu'une académie, presque entièrement pareille à celle fondée par Richelieu, fut établie, à la sollicitation du poëte Baïf, qui, voulant joindre à l'art des vers celui de la musique, s'était associé Joachim-Thibaut de Courville, professeur de chant. Tous deux présentèrent à Charles IX, le plan de leur académie, avec les statuts et règlements qu'on devait y observer. Le roi, approuvant leur dessein, leur accorda, au mois de novembre 1570, des lettres-patentes par lesquelles ils avaient la permission de se choisir dix associés, *six desquels jouiront des priviléges, franchises et libertés dont jouissent nos autres domestiques; et afin*, ajoute le roi, *que ladite académie soit suivie et honorée des plus grands, nous avons libéralement accepté et acceptons le surnom de protecteur et premier auditeur d'icelle.*

Quand ces lettres furent envoyées au parlement pour y être enregistrées, plusieurs de ses membres s'opposèrent à cette nouvelle institution, sous prétexte qu'elle devait nuire aux bonnes mœurs. Baïf et son collègue firent une requête, priant la cour d'envoyer quelques magistrats *pour se trouver à une épreuve de la poésie et musique dont il est question, pour en faire le rapport ;* offrant de plus au premier président, au procureur général et au plus ancien des membres de faire partie de l'académie. Mais le parlement craignait que cette institution ne portât atteinte aux droits de l'université ; il renvoya Baïf devant le recteur. Quand la lecture des statuts et règlements de la nouvelle académie eut été entendue, le recteur et

son conseil demandèrent à consulter les facultés. Enfin le poëte s'adressa encore au roi, qui ordonna que l'établissement de la nouvelle académie eût lieu sans retard, ce qui fut aussitôt exécuté. Charles IX assista quelquefois aux séances de cette académie, qui trouva aussi dans Henri III un protecteur zélé; ce dernier la visita, dit-on, à plusieurs reprises, et refusa toujours de se couvrir devant cette compagnie.

C'est peut-être à un sage fort répandu en Italie pendant le XVIe siècle, que cette académie dut naissance; on sait combien les habitudes et les usages de ce pays furent de mode en France à cette époque. S'il faut en croire Gabriel Naudé, toutes les villes, toutes les bourgades un peu importantes de l'Italie, avaient leur académie. Chacune d'elles aimait à se distinguer, en adoptant un nom bizarre, singulier ou pompeux : ainsi les Intronisés (*Intronati*), à Sienne; les Humoristes (*Humoristi*), les Linx (*Linci*), les Fantastiques (*Fantastici*), à Rome; les Paresseux (*Otiosi*), à Bologne; les Ornés (*Addornamenti*), à Gênes; les Olympiques (*Olimpici*), à Vicence, et tant d'autres du même genre qu'il serait trop long de nommer. Suivant Gabriel Naudé, quelques-unes de ces académies, celle de Sienne entre autres, existaient en 1525; elles se réunissaient plusieurs fois dans la semaine, cultivaient non-seulement la poésie, mais encore l'éloquence, et se plaisaient dans des exercices publics à étaler la science et la facilité d'élocution de ceux qui en faisaient partie.

Bien que je ne puisse en fournir aucune preuve directe, il est probable que toutes ces institutions eurent quelque influence sur l'essai tenté par le poëte Baïf. Il faut observer aussi que depuis le règne de François Ier les lettres et les arts commençaient à occuper une place importante dans la société française. A la cour, l'on commençait à rechercher les conversations érudites et polies. C'est ainsi que François Ier aimait à réunir autour de lui les hommes les plus éminents en savoir, et qu'il se plaisait à entendre leurs doctes propos. Après avoir lu le Decaméron de Boccace et avoir accepté la dédicace d'une traduction française qu'Antoine Le Maçon avait faite de ce livre, François Ier, saisi d'admiration, voulait, de concert avec sa sœur, son fils et sa belle-fille, entreprendre un recueil pareil, mais différent en ceci qu'il n'aurait contenu que des histoires véritables. A l'imitation

de la cour de France, la maison de quelques riches prélats et celles des premiers magistrats du royaume servaient d'asile à une société choisie, élégante, où les beaux-arts, les sciences et les lettres faisaient souvent le sujet de la conversation.

Ces essais de culture littéraire, auxquels les rois, la cour et le clergé de France avaient pris part dans la première moitié du XVIe siècle, furent tout à coup interrompus pendant la lutte sanglante des partis religieux. Ces réunions, dans lesquelles les travaux de l'esprit commençaient à dominer, cessèrent; il n'y avait pas de société possible dans un temps où la croyance religieuse séparait les hommes, ou les précipitait armés les uns contre les autres. Cependant ces années de guerre et de violence ne détruisirent pas tout à fait les bonnes études. La langue cultivée par des magistrats éloquents et intrépides, par quelques écrivains satiriques, gagna en clarté et en précision. Déjà dans les guerres de la Ligue, la presse, qui de notre temps règne sur le monde, joua un grand rôle et multiplia d'une manière effrayante toutes ces productions plaisantes eu moqueuses, soit en prose, soit en vers, qui coûtent si peu à l'esprit français.

Les premières semences d'une culture littéraire, répandues au milieu de nous dès la fin du XVe siècle par le renouvellement des études et par les bienfaits nombreux de François 1er et de ses successeurs, ne furent donc pas perdues. Aussi, dès que le règne de Henri IV eut amené quelques années de repos, cet esprit d'une société polie où les arts et les lettres occupent une grande place, se manifesta de nouveau, et devint même presque dominant. Comme on avait beaucoup à dire, beaucoup à se moquer surtout, on se rechercha, et, dans toutes ces réunions, les femmes ne manquèrent pas de se placer au premier rang et de vouloir pour elles un empire qui leur appartient à plus d'un titre, celui de la politesse et de la plaisanterie fine et railleuse. Il faut lire les Mémoires du règne de Henri IV et de Louis XIII, et ces ouvrages de mœurs écrits sous les ministères de Richelieu et de Mazarin, pour connaître toute la faveur dont jouirent plusieurs cercles de la cour et de la ville. La politique, la religion, sujets sérieux et graves, n'y étaient par traitées ouvertement : un pouvoir despotique et jaloux, des passions encore vivantes y mettaient un obstacle insurmontable; à peine si quelques esprits plus audacieux, plus libres que les autres, se permet-

taient sous ce rapport de rares épigrammes. L'éloquence de la chaire, la poésie, le théâtre que Richelieu, Rotrou, le grand Corneille venaient de mettre en vogue, devinrent le sujet de toutes les conversations. Molière, dans sa comédie des *Précieuses*, nous a conservé, tout en se raillant, le souvenir de cet amour pour les lettres qui s'empara de la société entière. Madelon, en remerciant Mascarille qui lui promet la visite de toute une société de beaux esprits, ajoute : « Pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers; on sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air, celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance, celui-là a composé des stances sur une infidélité... un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse; c'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies. »

En effet, depuis le cardinal de Richelieu environ, et même auparavant, la littérature en tout genre était devenue le sujet principal des cercles les plus polis et les mieux composés.

On a beaucoup parlé de la réunion nombreuse d'hommes de lettres et de gens d'esprit de toute condition que la marquise de Rambouillet sut former à son hôtel; cette réunion fut nommée à bon droit le cercle des véritables précieuses; plusieurs années avant l'établissement de l'Académie française, des morceaux d'éloquence et de poésie, des questions littéraires de toute nature faisaient le sujet des conversations de chaque jour. Ce cercle était le plus remarquable de tous ceux que les gens de cour tenaient à Paris. Après le cercle de l'hôtel de Rambouillet, il y avait encore les réunions de M^lle^ de Scudery, qui, par sa grâce et son esprit, par sa conversation, *précieuse* il est vrai, mais pleine de bon goût, savait, le samedi de chaque semaine, attirer chez elle les hommes les plus marquants de son temps. Ce privilége de l'esprit n'appartenait par seulement à la noblesse. Ainsi Voiture, fils d'un simple marchand de vin, devenait le premier personnage de l'hôtel de Rambouillet, ainsi M^me^ Pilou,

simple bourgeoise, femme et veuve d'un pauvre procureur au parlement, était admise chez les plus grands seigneurs. Chacun d'eux s'empressait de lui rendre visite, de la consulter sur les affaires les plus importantes. On craignait beaucoup ses reparties piquantes et pleines de sens, on se les répétait par la ville; et quand cette bonne bourgeoise tomba gravement malade, la reine mère et le jeune roi Louis XIV firent arrêter leur équipage à sa porte pour savoir de ses nouvelles.

Outre ces réunions qui avaient lieu dans la ville, chez les grandes dames ou même chez les bourgeois ayant assez d'esprit pour se faire écouter, il se formait encore, parmi les hommes de lettres, des compagnies spécialement consacrées à entendre la lecture de nouveaux ouvrages ou à parler d'éloquence et de poésie. Ces compagnies méritent d'autant plus de fixer notre attention que c'est l'une d'elles qui donna naissance à l'Académie française. Cet usage ne fut pas particulier à la capitale du royaume, et je dois dire ici quelques mots d'un essai du même genre tenté dans le midi de la France, au commencement du XVIIe siècle. Ce fut le résultat de l'amitié qui unissait entre eux le jurisconsulte Antoine Favre, père de l'académicien Vaugelas, et François de Sales, qui reçut et mérita si bien les honneurs de la canonisation; je laisse à ce sujet parler M. Sainte-Beuve, le nouvel historien de Port-Royal: « Une fleur encore, et la dernière, avant de prendre congé du gracieux saint. Il était intimement lié, on le sait, avec le président Favre, jurisconsulte illustre, et ils se donnaient, en s'écrivant, le titre de frère. Cette correspondance si intéressante paraît presque cesser à partir de septembre 1597. C'est que Favre, jusque-là sénateur de Chambéry, fut alors appelé, comme président du conseil des Génevois, à Annecy, où résidait l'évêque de Genève. Vivant ensemble dans cette ville, ils eurent l'idée, vers 1607, d'y fonder une académie à l'instar de celles d'Italie. On en a les statuts. La théologie, la philosophie, la jurisprudence, les sciences mathématiques et les lettres humaines y devaient être représentées. Ils l'établirent sous le nom d'*Académie florimontane*. Le duc de Savoie accorda des priviléges, le duc de Nemours en fut le protecteur. Les séances se tenaient dans la maison même du président. Une devise ingénieuse et gracieuse se lisait au-dessous de l'image d'un oranger portant fruits et fleurs : *Flores fructusque pe-*

*rennes ;* ne semble-t-elle pas déceler le choix du souriant prélat?... Quand des écrivains comme saint François de Sales et Honoré d'Urfé en étaient, on conçoit combien la culture littéraire y aurait pu profiter et s'embellir. Mais Favre, devenu président du sénat de Chambéry en 1610, quitta Annecy. Il est à croire que l'Académie dès lors ralentit ses réunions. La mort de François (1622) y dut causer un dernier préjudice, si toutefois, à cette date, elle subsistait encore. »

C'est à peu près dans le même temps où se formait à Annecy l'académie florimontane que les compagnies littéraires, qui précédèrent à Paris l'établissement de l'Académie française, commencèrent à se propager. Je citerai comme l'une des premières et des plus remarquables celle que Malherbe tenait chez lui presque tous les soirs. Il était cependant fort mal meublé, et logeait dans une chambre garnie dans laquelle il n'y avait que sept ou huit chaises de paille. Souvent les chaises étaient toutes occupées, et il lui survenait encore du monde; Malherbe fermait alors la porte en dedans, et répondait à ceux qui frappaient : Attendez, il n'y a plus de chaises.

Racan, qui nous a conservé tous ces détails, raconte encore, au sujet des réunions littéraires de Malherbe, l'anecdote suivante : « Il faisait presque tous les jours, sur le soir, quelque petite conférence dans sa chambre, avec Racan, Colomby, Maynard et quelques autres. Un habitant d'Aurillac, où Maynard était alors président, vint une fois heurter à la porte, en demandant : M. le président n'est-il point ici ? Malherbe se lève brusquement, à son ordinaire, et dit à ce monsieur le provincial : Quel président demandez-vous? Sachez qu'il n'y a que moi qui préside ici. »

Après Malherbe, Ménage ouvrait aussi, tous les mercredis soir, sa maison du cloître Notre-Dame, à plusieurs hommes de lettres, ses amis ; plus tard, bien des années après la fondation de l'Académie française, Ménage, devenu infirme et ne pouvant plus sortir, tenait chez lui tous les jours un cercle littéraire.

Antérieurement à la création du cardinal-ministre, le gazetier Renaudot avait aussi formé, à son bureau d'adresses, une sorte d'académie que l'abbé de Saint-Germain, ennemi du cardinal, affectait de confondre avec l'Académie française.

J'arrive enfin à l'établissement de cette illustre compagnie.

Tout en rappelant les faits principaux consignés par Pélisson dans son histoire, je vais tâcher d'en signaler plusieurs autres qui ont été omis par cet habile écrivain.

Ce fut, on le sait, à une réunion littéraire semblable à celles de Malherbe et de Ménage que l'Académie française dut naissance ; en effet, Pélisson rapporte qu'environ l'an 1629, « quelques particuliers logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode dans cette grande ville que d'aller souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, résolurent de se voir chez l'un d'eux un jour de la semaine. Ils étaient tous gens de lettres et d'un mérite au-dessus du commun. M. Godeau, maintenant évêque de Grasse, M. de Gombaud, M. Conrart, M. Giry, feu M. Hubert, commissaire de l'artillerie, M. l'abbé de Serisay et M. de Maleville ; ils s'assemblaient chez M. Conrart...» Là, comme dans les réunions de Malherbe ou de Ménage, on parlait de tout, mais principalement de belles-lettres. Si quelqu'un de la compagnie avait fait un ouvrage, il en donnait lecture, et chaque membre lui disait librement son avis. Cette réunion, qui resta secrète pendant plusieurs années, fut tout à coup divulguée par l'indiscrétion d'un nouveau membre, par Faret, qui en parla à Desmarets et à Boisrobert ; ces deux derniers ayant manifesté le désir de faire partie de ces réunions, on les présenta, et ils furent enchantés de la manière dont on jugeait les ouvrages, de l'esprit, de la politesse qui régnaient dans l'assemblée. Boisrobert, qui avait, comme on le sait, pour occupation de divertir le cardinal de Richelieu en lui racontant toutes les nouvelles qui couraient par la ville, ne manqua pas de l'entretenir de la réunion littéraire dans laquelle il avait été. « Il fit un récit avantageux de la petite assemblée, dit Pélisson, et des personnes qui la composoient. » Le cardinal de Richelieu, charmé de ce qu'il entendait, proposa, par l'entremise de Boisrobert, à cette compagnie de former un corps, de s'assembler régulièrement et sous la sauvegarde de l'autorité. Quand les offres du tout-puissant cardinal furent faites à la compagnie, presque tous les membres les trouvèrent avantageuses. Cependant ils regrettèrent leur ancienne indépendance et leur obscurité. Bien plus : Maleville et Serisay, serviteurs, l'un du duc de La Rochefoucault, l'autre du maréchal de Bassompierre, ces deux ennemis du cardinal, réunirent tous leurs efforts pour dé-

cider la compagnie à refuser la protection du cardinal; mais Chapelain, nouvellement arrivé dans l'assemblée, la décida pour l'opinion contraire; enfin il fut arrêté : *Que M. de Boisrobert serait prié de remercier très-humblement M. le cardinal de l'honneur qu'il leur faisait, et de l'assurer qu'encore qu'ils n'eussent jamais eu une aussi haute pensée, et qu'ils fussent fort surpris du dessein de son éminence, ils étaient tous résolus de suivre ses volontés.* Le cardinal leur fit répondre de continuer leurs réunions, *et qu'augmentant leur compagnie ainsi qu'ils le jugeraient à propos, ils avisassent entre eux quelle forme et quelles lois il serait bon de lui donner à l'avenir.*

Ces négociations avaient lieu au commencement de l'année 1634. Conrart s'étant marié, les réunions se tinrent chez M. Desmarets. Ce fut chez ce dernier que la compagnie, augmentée de quelques membres, décida qu'elle serait gouvernée par trois officiers, un directeur et un chancelier nommés seulement pour un temps, et un secrétaire qui serait perpétuel. Serisay fut choisi pour directeur, Desmarets pour chancelier, Conrart pour secrétaire. De plus, en mars 1734, il fut décidé que la compagnie prendrait le nom d'*Académie française,* seul nom qu'elle porta toujours, bien que plusieurs aient voulu l'appeler *Académie des beaux esprits, Académie de l'éloquence, Académie éminente.* Ces travaux préliminaires furent suivis d'un discours rédigé par Faret et d'une lettre par M. de Serisay. Le discours devait servir de préface aux statuts de l'Académie; la lettre était adressée au cardinal de Richelieu pour le prier d'accepter le titre de protecteur de l'Académie.

Le cardinal, ayant reçu la lettre et le projet de discours, se les fit lire deux fois l'une et l'autre. A la première, il répondit qu'il acceptait l'honneur qu'on voulait bien lui faire; au second, il fit écrire à la marge plusieurs observations relatives à la forme et au style. L'Académie, tout en déclarant qu'elle se soumettait aux remarques que Son Éminence voulait bien lui faire, donna cependant une preuve d'indépendance : à propos de deux remarques du cardinal, il fut décidé, dans la séance du 27 novembre 1634, *que Son Éminence serait suppliée de dire si elle voulait absolument qu'on les changeast, parce que son apostille était conçue en termes douteux et que les phrases sem-*

*bloient assez nobles et assez françoises à toute la compagnie.* « Je ne trouve point, ajoute Pélisson, qu'on ait changé ces endroits depuis, et cela suffist pour croire que le cardinal ne s'y obstina pas davantage. »

L'Académie eut ensuite à régler quelle devait être la matière de ses occupations. Chapelain représenta qu'à son avis la *principale devoist être de travailler à la pureté de nostre langue, et de la rendre capable de la plus haute éloquence,* que par conséquent la compagnie devait travailler à un bon dictionnaire, à une grammaire, à une rhétorique et à une poétique. L'Académie approuva ce projet, et Chapelain fut chargé d'en dresser le plan.

Depuis ces réunions chez Desmarets, l'Académie n'avait pas cessé de travailler à la rédaction des statuts. De Chastellet, en sa qualité de conseiller d'État, y mit la première main, ensuite il fut arrêté que chaque membre apporterait ses conclusions écrites. Comme on le pense bien, toutes les propositions ne furent pas admises, et ce ne fut qu'après des discussions assez longues que les statuts de la nouvelle académie furent arrêtés.

Quant aux lettres patentes, il était facile de prévoir que, de la part du roi, il n'y aurait aucune opposition. Conrart fut chargé de les rédiger, et le garde des sceaux ne s'avisa pas d'apporter dans cette affaire aucun retard. Mais ce fut du parlement que vinrent les difficultés. Ce corps, qui s'était refusé, au XVIe siècle, à ratifier l'académie fondée par Baïf sous la protection de Charles IX, n'osa pas, avec le cardinal de Richelieu, faire une résistance ouverte et motivée, mais il apporta dans cette affaire beaucoup de mauvais vouloir et de lenteur. Le cardinal se fâcha, écrivit en son nom et en celui du roi de France au premier président; il déclara que, si ce qu'il demandait traînait en longueur, il ferait présenter et vérifier les lettres patentes au grand conseil. Le parlement, ayant vu qu'il ne pouvait lutter, se résigna, et au mois de juillet 1637, après deux années de délai, les lettres patentes qui érigeaient la compagnie littéraire de MM. Conrart et Desmarets en Académie française, furent enfin enregistrées.

Nous nous sommes appliqué à exposer d'une manière succincte, et en suivant pour guide l'histoire de Pélisson, l'origine de l'Académie française; il nous reste encore à faire connaître

tout l'éclat, toute la rumeur que produisirent dans les différents cercles de la capitale les faveurs accordées par le cardinal à la nouvelle Académie. On s'étonna d'abord, et tous ceux qui n'en faisaient pas partie et qui n'avaient pas l'espérance d'y être admis se récrièrent sur le peu de mérite de plusieurs des membres. Tallemant dit à ce sujet, dans l'historiette consacrée à Boisrobert, que ce dernier avait placé à l'Académie bien des *passe-volants*, et qu'on les appelait les enfants de la pitié de Boisrobert. Il est curieux de voir comment Balzac, qui depuis fut le grand soutien de l'Académie et son bienfaiteur, reçut la nouvelle de cette fondation : « Vous me mandez, écrit-il à Chapelain, que vous avez été receu par grace dans l'*Académie des beaux-esprits ;* et moy je voudrois vous demander qui a receu les beaux-esprits qui vous ont receu? » Après des compliments exagérés pour Chapelain, il demande ce que c'est que directeur et que messieurs tel et tel, dont par respect les éditeurs ont remplacé les noms par des points, et termine par ces mots : « Quoi que vous puissiez dire là-dessus, j'ay peur que vous ne me persuaderez pas, et j'aurai de la peine à adorer le *soleil levant* dont vous me parlez. On m'en escrit comme d'une comète fatale qui nous menace comme d'une chose terrible et plus redoutable que la sainte inquisition. On me mande que c'est une tyrannie qui se va establir sur les esprits, et à laquelle il faut que nous autres faiseurs de livres, rendions une obéissance aveugle. Si cela est, je suis rebelle. » Quelques jours après, Chapelain ayant écrit à Balzac pour réfuter tous ces mauvais bruits et lui annoncer qu'il serait bientôt de cette académie, ce dernier changea tout à coup de langage : « Je vois bien, écrit-il que cette nouvelle société fera honneur à la France, donnera de la jalousie à l'Italie, et si je suis bon tireur d'horoscope, elle sera bientôt l'oracle de l'Europe civilisée. »

Cependant il s'indigne qu'on y ait admis certains personnages : « Ils peuvent être de l'Académie, dit-il, mais en qualité de bedeau ou de frère lai, comme les huissiers font partie du parlement... En tout cas, je vous prie qu'il y ait deux ordres d'académiciens; et souvenez-vous, à la première séance, de séparer les patrices d'avec le peuple. »

Le duc d'Orléans, frère du roi Louis XIII, toujours ennemi du cardinal, s'avisa, pour se moquer ou par imitation, de faire

chez lui une espèce d'académie : plusieurs des membres savaient à peine lire. « Laboulaye-Brulart, ajoute Tallemant, eut 15,000 livres pour accommoder la salle, fournir de papier, d'encre, de quelques livres, etc. On trouva qu'il n'avait rien fait de ce qu'il fallait. Monsieur le fit venir. — Je vous dirai la vérité, répliqua-t-il; dès que j'ai été trésorier, je suis devenu voleur comme les autres, et j'ai tout mis dans ma bourse. — Voilà tout le monde à se mettre contre lui, il se sauva, il en fut quitte pour quelques livres qu'on lui jeta à la tête, et l'Académie alla à vau-l'eau. »

Deux tentatives plus sérieuses furent faites dans le but de rivaliser avec l'Académie française fondée par Richelieu; ni l'une ni l'autre, comme on le pense bien, ne réussirent. Ce fut l'académie de la vicomtesse d'Auchy, et celle du fameux abbé d'Aubignac.

La vicomtesse d'Auchy, bel esprit de cette époque, se plaisait à recevoir chez elle tout homme qui se mêlait de poésie. S'il faut en croire Tallemant, dans ses historiettes, elle avait été la maîtresse de Malherbe, qui lui adressa des vers sous le nom de *Caliste*. On voit par une de ses lettres, ajoute Tallemant, que c'était un amoureux un peu rude; il a avoué à M^me^ de Rambouillet qu'ayant eu soupçon que la vicomtesse d'Auchy aimait un autre auteur, et l'ayant trouvée seule sur son lit, il lui prit les deux mains d'une des siennes, et de l'autre la souffleta jusqu'à la faire crier.

Au moment où Richelieu, en adoptant l'Académie française, l'éleva tout à coup au premier rang des cercles littéraires de la capitale, la vicomtesse d'Auchy, devenue vieille et assez riche, voulut aussi établir chez elle une Académie dans laquelle chacun lirait quelque ouvrage. Ce fut, dit-on, l'abbé de Cérisy qui, pour contrarier Boisrobert, mit ce projet dans la tête de cette femme. Les premières séances furent suivies, et Tallemant raconte y avoir entendu un certain Pagan lire une harangue assez ridicule. L'abbé d'Aubignac et un M. de Lesclache, *qui montrait la philosophie en français,* y débitèrent aussi quelques discours. Un nommé Saint-Ange, excité par les succès de Lesclache, fit entendre dans cette académie des enfants qu'il avait, disait-il, instruits sur la philosophie et la théologie; mais, quelques-uns de ces petits perroquets ayant avancé des propo-

sitions malsonnantes et peu orthodoxes, l'archevêque de Paris, présent à l'assemblée, conseilla doucement à la vicomtesse de laisser là ces disputes; elle fut rebelle et s'y obstina : alors M. de Retz fit cesser les réunions.

La tentative de l'abbé d'Aubignac, pour être plus audacieuse, ne lui réussit pas davantage. Il était grand amateur des compagnies littéraires, et l'on a vu plus haut que la vicomtesse d'Auchy s'empressa de l'admettre à celle qu'elle avait formée ; ce ne fut pas la seule où il se rendait, car il allait aussi aux conférences de MM. Bourdelot et de Lesclache, où l'on traitait plus particulièrement des sciences et de la philosophie. Il allait aussi aux assemblées de Montmor et de Ménage. Enfin, ayant vu tout le succès obtenu par l'Académie française, il conçut le dessein, dans sa vieillesse, en 1662, de créer à son tour une académie; elle avait lieu chez lui deux fois la semaine, et beaucoup d'hommes distingués de cette époque la fréquentaient. En 1664, il essaya de faire ériger cette compagnie en *Académie royale*, et il adressa à ce sujet un discours au roi; mais il ne fut pas écouté, et la société littéraire qu'il avait fondée mourut avec lui.

On le voit par toutes ces critiques et par toutes ces imitations, Richelieu, en créant l'Académie française, ne pouvait que réussir; cet établissement répondait aux besoins d'une époque où des maîtres dans tous les genres allaient produire des œuvres immortelles.

LE ROUX DE LINCY.

# MÉLANGES.

M. Albéric Second, vient de faire paraître un petit volume qu'il intitule : *Lettres cochinchinoises sur les hommes et les choses du jour, écrites à l'empereur de la Chine.*

Nous ne pouvons parler de ces petits livres, destinés au même succès que les *Guêpes,* comme nous voudrions pouvoir le faire, mais nous ne résisterons pas au plaisir d'en citer quelques fragments pris au hasard.

« Décidément, le peuple français est de tous celui qui sait honorer le plus délicatement la vieillesse.

Il est pour elle rempli d'égards, de soins et d'attentions touchantes,

Déjà nous avons parlé de la Comédie-Française ; et la Comédie-Française n'est rien comparée à l'institution des Invalides et à celle du Luxembourg.

Quand un soldat a suffisamment servi sa patrie, quand il lui a fait hommage d'un de ses bras ou d'une de ses jambes, il est admis aux Invalides.

Là, le gouvernement a recours à des ruses très-ingénieuses dans le but paternel de faire oublier à son hôte les désagréments de sa position.

On continue à l'habiller en militaire ; on lui permet l'usage du sabre les dimanches et jours de fête; on lui fait monter la garde de temps en temps, et lorsque sa conduite a été satisfaisante, on lui permet de nettoyer les canons de l'Esplanade; si bien que l'invalide se prend à rêver qu'il a l'usage de tous ses membres et qu'il est encore sous les drapeaux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le Luxembourg est au monde politique ce que les Invalides sont au monde militaire.

Un député n'est-il plus bon à rien , est-il usé jusqu'à la corde, sa réélection est-elle douteuse , ou bien a-t-il succombé dans la lutte électorale , vite on le transporte au Luxembourg , et on le baptise pair de France.

Là , le gouvernement a recours à des ruses très-ingénieuses , dans le but paternel de faire oublier à son hôte les désagréments de sa position.

On le revêt d'un uniforme brodé sur toutes les coutures ; on le place dans une salle circulaire , comme au Palais-Bourbon ; on lui présente des projets de loi imaginaires ; on le laisse discourir et voter ; si bien que le pair de France rêve au temps passé et se prend au sérieux.

C'est là ce qu'on peut appeler de la philanthropie spirituelle. Grâce aux précautions du gouvernement , le bonheur des invalides et des pairs de France ne s'éteint qu'avec eux. Tant qu'ils vivent , ils demeurent persuadés qu'ils sont encore utiles à quelque chose. Et qu'est-ce que le bonheur, sinon une illusion de plus ou moins de durée ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est inouï la quantité de Français qui se font avocats !

Les avocats sont des personnes qui ont une robe noire , des mains noires , une figure noire et une chemise noire. Leur état est de parler devant d'autres robes et d'autres figures de la même couleur. Plus longtemps ils parlent , et plus grande est leur réputation. Après cela , peu importent les choses dont ils parlent ; pourvu qu'ils parlent, c'est l'essentiel. Il y en a qu'on peut prendre ainsi que les voitures , à l'heure. — *Nota.* Toute heure commencée se paye comme une heure entière. — Cela s'appelle défendre la veuve et l'orphelin.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans cette lettre , nous traiterons :

De la prospérité de la France ,

De l'élévation de la France ,

Du rang qu'occupe la France parmi les autres nations ,

Et de l'union qui règne dans le peuple français.

*De la prospérité de la France.*

La prospérité de la France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Du rang qu'occupe la France parmi les autres nations.*

Le rang qu'occupe la France parmi les autres nations. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*De l'union qui règne dans le peuple français.*

L'union qui règne dans le peuple français. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages.



FIN DE LA TABLE.

